MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUARANTE-SEPTIÈME

1er Avril - 1er Mai 1921

1er Avril - 1er Mai 1921 — Tome CXLVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

BAUDELAIRE

—

L'an mil huit cent vingt et un, le onzième jour du mois d'avril, fut, par devant Antoine Marie Fieffé, adjoint à M. le maire du onzième arrondissement, présenté par M. Joseph François Baudelaire, assisté de deux témoins, un enfant du sexe masculin, né d'avant-hier, neuf, à trois heures de relevée,... auquel enfant a déclaré vouloir donner les noms de Charles Pierre.

L'an mil huit cent soixante-sept, le premier septembre, devant Pierre Klein, chevalier de la Légion d'Honneur, adjoint au maire du seizième arrondissement, ont comparu MM. Narcisse Désiré Ancelle et Charles François Asselineau, lesquels ont déclaré que, le trente et un août dernier, à onze heures du matin, est décédé en son domicile à Paris, rue du Dôme, 1, Charles Pierre Baudelaire, âgé de quarante-six ans, homme de lettres, né à Paris...

C'est à l'âge de quarante-six ans, quatre mois et vingt-trois jours que Charles Baudelaire est mort.

Les Fleurs du Mal avaient paru dix ans auparavant pour la première fois ; le volume avait été annoncé, par *le Journal de la Librairie*, dans son numéro du 11 juillet 1857. Le succès fut immédiat : un mois plus tard les poursuites en police correctionnelle étaient ordonnées. La misérable sentence n'eut d'autre conséquence que d'obliger Baudelaire à distraire de son œuvre six pièces importantes, qui, réimprimées à part, se vendaient clandestinement. Trois éditions, le poète vivant, s'étaient succédé, 1857, 1861, 1866.

En décembre 1865, il écrivait à sa mère :

Si, depuis neuf ans, je m'étais occupé sérieusement des *Fleurs du Mal*, elles eussent été réimprimées *au moins* neuf fois, si ce n'est plus.

Cette assertion ne paraît point exagérée. Les exemplaires des éditions épuisées se vendaient à un prix fort élevé pour l'époque. Baudelaire était presque aussi célèbre qu'il l'est resté depuis. Le procès des *Fleurs du Mal* n'avait pas créé cette célébrité ; tout au plus l'avait-il étendue, mais elle avait commencé avant l'apparition du livre. Les milieux d'art, les milieux littéraires appréciaient Baudelaire depuis quinze ans déjà ; on lui avait entendu lire, dans l'enchantement de sa voix rythmique, comme a écrit Théodore de Banville, certains de ces poèmes ; en plus grand nombre ils avaient paru dans des journaux et des revues, depuis l'éphémère *Artiste Impénitent* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*.

On glorifiait en lui le traducteur, le révélateur d'Edgar Poe, l'analyste des *Paradis artificiels*, le critique d'art, le critique littéraire. Il préparait ses prodigieux *Petits Poèmes en Prose*, mieux nommés, selon ses désirs, *le Spleen de Paris ;* plusieurs, non sans déceptions ni sans difficultés, avaient figuré dans différentes publications périodiques. Il préparait encore d'autres ouvrages, et, particulièrement, ce livre sur la Belgique, qui n'existe qu'à l'état de notes, ainsi que cette étude de soi-même qu'il projetait, et dont le titre déjà poignant, *Mon cœur mis à nu*, lui avait été dicté par les *Marginalia* de Poe.

Peu de jours avant de sombrer dans cette maladie qui, jusqu'à son décès, le retrancha, durant dix-sept mois, de tout commerce avec les vivants, il avait éprouvé l'étonnement suprême d'entrevoir ce que les générations à venir allaient penser de son œuvre. L'étude enthousiaste de Paul Verlaine avait été publiée par l'*Art* dans ses numéros des 16 et 20 novembre et du 23 décembre 1865. Il la signale à

l'attention de sa mère, dans une lettre en date du 5 mars 1866, et il ajoute :

Il y a du talent chez ces jeunes gens ; mais que de folies ! quelles exagérations et quelle infatuation de jeunesse ! Depuis quelques années, je surprenais, çà et là, des imitations et des tendances qui m'alarmaient. Je ne connais rien de plus compromettant que les imitateurs, et je n'aime rien tant que d'être seul. Mais ce n'est pas possible et il paraît que l'*école Baudelaire* existe.

Certes, aux poèmes du début de Verlaine on discerne des traces moins d'imitation que d'influence baudelairienne, ainsi que dans les premiers sonnets et dans la première version du *Guignon* de Stéphane Mallarmé, qui, dès 1863, à Londres, parlait avec admiration de Baudelaire (lettre du chevalier de Chatelain, publiée par M. Féli Gautier). Mais il ne fut pas accordé à Baudelaire, qui ne s'en serait peut-être pas soucié, d'assister aux transformations, au développement des semences que, pour des maturations fort différentes dans son œuvre, ces deux disciples ignorés de lui s'étaient fait gloire de recueillir.

Baudelaire n'aimait « rien tant que d'être seul ». Il méprisait, sur des motifs parfaitement légitimes, le plus grand nombre de ses contemporains ; il écrivait à un correspondant : « Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, de Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur..., les académiciens, les libéraux, la vertu, le vice, le style coulant, le progrès... Ne me parlez jamais des diseurs de riens. » Il est vrai qu'il écrivait cela dans l'énervement de ses misères torturantes et de la maladie qui couvait, mais, sous les dehors plus réservés, plus froids, plus ironiques, qu'il avait su en dandy parfait conserver sa vie durant, telle était l'expression des sentiments que lui inspiraient ses contemporains et l'universelle fange de sottises où il les voyait se complaire à patauger. A peine si cette liste des esprits ex-

ceptionnels qu'il estime a besoin d'être complétée par certains noms de littérateurs, Sainte-Beuve, qu'il appréciait très particulièrement, de peintres et de musiciens, Delacroix, Constantin Guys, Manet, Joseph Stevens, Rops, Richard Wagner, pour qui il manifestait une très haute admiration, une déférence ou une sympathie profonde.

Etre seul, c'était la marque de sa valeur originale. De même qu'il n'eût point aimé se voir survivre dans les écrits de nouveaux venus, de même, sans doute, il se flattait de n'être issu de personne, de n'avoir été forgé par l'influence immédiate et directe d'aucun de ses aînés ni de ses contemporains. Il adorait cependant dès l'adolescence les Rêveries et les Consolations de Joseph Delorme; plus avancé dans la vie, il confessait son admiration persistante pour elles et pour le roman *Volupté* :

> A voir *sur un ciel blanc le noir réseau des branches*
> *Et les feuilles à jour aux inégales tranches,*
> *Creusés par le milieu, les deux bords en croissants,*
> *Figurer au soleil mille bourgeons naissants ;*
> Dans une vapeur bleue à voir *tous ces troncs d'arbre*
> *Nager confusément avec leurs dieux de marbre*
> *Et leur cime monter dans un azur si clair...*

n'est-ce, par avance, et dès 1829, la netteté métaphorique, descriptive et rythmique dont use en maintes rencontres et que recherche Baudelaire ? N'est-il encore bien voisin de Baudelaire ce trait final d'un trop long poème de Sainte-Beuve :

> Tu sauves en frappant ; — tu m'auras retiré
> Du profond de l'abîme, et je te bénirai.

Des racines de Baudelaire plongent dans un humus plus nourricier. D'abord, et, en cela, différent de ses contemporains, par delà Chateaubriand regorgeant et nombreux, avec Stendhal, non moins que lui, il se délecte l'entendement à écouter raisonner les cerveaux logiciens, fussent-ils froids ou secs, du XVIII[e] siècle ; il se nourrit de la substance du XVII[e], des prosateurs, ne méprise point, tant s'en

faut, et il connaît Boileau, et, plus à fond surtout, d'une avide et très précise curiosité, il puise la sève vivante dans le fourmillement tant classique que plus raffiné ensuite, corrompu ou délicat, de la culture latine. Il est, à son époque, où fleurit dans la rhétorique des professeurs, des orateurs politiques ou sacrés l'insupportable et creuse période cicéronienne, le seul, par l'esprit, les tendances, le gout d'équilibre et de vérité abstraite, en qui l'on puisse trouver le vestige de concisions à la manière de Tacite ou de raccourcis exacts et imagés à la manière de Virgile, et aussi une influence marquée de certains écrivains chrétiens et de poètes réputés de décadence.

Certes, il le reconnaît, « Chateaubriand, toujours plein de force, mais comme couché à l'horizon, semblait un Athos qui contemple nonchalamment le mouvement de la plaine. Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny avaient rajeuni, avaient ressuscité la poésie française, morte depuis Corneille. Car André Chénier, avec sa molle antiquité à la Louis XVI, n'était pas un symptôme de rénovation assez vigoureuse, et Alfred de Musset, féminin et sans doctrine, aurait pu exister dans tous les temps et n'eût jamais été qu'un paresseux à effusions gracieuses... » Il manquait au mouvement romantique un élément précieux, l'indice d'un amour exclusif du Beau, l'*Idée fixe* (appuie-t-il), ce *Dilettantisme* d'un style correct et recherché, pur et fleuri, qui est « la condition génératrice des œuvres d'art » et dont, en art, « le caractère exquis et superlatif est toujours la meilleure preuve des facultés » qui y sont indispensables. Acquérir un tel style, d'une souplesse, d'une vigueur ainsi particularisées, ce fut, malgré les fréquentes « lourdeurs et les enchevêtrements de sa phrase, l'une des plus grandes ambitions, sinon la glus grande » de Balzac ; ce fut, dès *Mademoiselle de Maupin*, et dans ses poésies, et dans ses romans et ses nouvelles comme dans ses admirables critiques, l'essence même du génie de Théophile Gautier.

Il s'est trouvé des critiques qu'étonne l'admiration pour

Gautier attestée par la dédicace des *Fleurs du Mal*, bien plus, pour s'en indigner, pour en mettre en suspicion la sincérité, pour la transformer en une hypothétique et mesquine dérision ! Mais Théophile Gautier, plus âgé que Baudelaire de dix ans, n'avait-il donc point, quelque jugement que la postérité veuille porter sur son œuvre, déterminé le premier un retour vers les formes classiques, pures, traditionnelles, éternelles de la pensée non moins que du style ? Je sais, ces mêmes critiques objectent : « Gautier, où donc a-t-il pensé ? et se peut-il que s'y soit mépris Baudelaire, ce poète chez qui la pensée est, au contraire, prépondérante ? Baudelaire, en raison de circonstances qui l'y contraignaient, a feint une mensongère déférence ; nous n'aimons point Gautier, qui pour nous n'est qu'un œil assez grossier, une plume creuse et inane ; comment admettre que Baudelaire, si considérable, si intelligent, si aimé de nous, ait pu attacher quelque attention aux inepties d'un Gautier ? »

Baudelaire, ainsi inculpé, se décharge de l'ignominieuse imputation avec un très grave sang-froid, ou, plutôt, dans la singulière prescience que certains, plus tard, méconnaîtront Gautier, parce que Gautier ne se souciait, ni ouvertement, ni en secret, d'autre chose que d'art, et pas plus d'enseignement que de moralisation, de perfectionnement de la conscience que d'hypocrisie d'honnêteté, Baudelaire, distinguant avec une acuité merveilleuse entre la passion qu'on éprouve et la passion qu'on décrit, entre la *poésie du cœur*, contresens et sophisme, suprême erreur d'esthétique, et l'IMAGINATION, « la Reine des Facultés » qui *seule contient la poésie*, précise avec tranquillité :

Si nous limitons le sens du mot *écrivain* aux travaux qui ressortent de l'imagination, Théophile Gautier est l'écrivain par excellence, parce qu'il est l'esclave de son devoir, parce qu'il obéit sans cesse aux nécessités de sa fonction, parce que le goût du Beau est pour lui un *fatum*, parce qu'il a fait de son devoir une *idée fixe*... Théophile Gautier est un écrivain à la fois *nouveau* et unique sans *doublure*...

Sa « connaissance de la langue n'est jamais en défaut,.. n'omet aucune nuance,.. justesse qui ravit, qui étonne, et qui fait songer à ces miracles produits dans le jeu par une profonde science mathématique... Mouvement de ce beau style onduleux et brillant... » aboutissant à cette maxime :

Tout homme qu'une idée, si subtile et si imprévue qu'on la suppose, prend en défaut, n'est pas un écrivain. L'inexprimable n'existe pas.

Bref, il célèbre en lui « l'égal des plus grands dans le passé, un modèle pour ceux qui viendront... »

Quel commentaire plus complet, plus sûr à ce « poète impeccable », à ce « parfait magicien ès lettres françaises » de la dédicace ? Quel meilleur éclaircissement à cette amitié et à cette vénération dont elle témoigne, et même à ces « sentiments de la plus profonde humilité » dans lesquels il lui dédie ses « fleurs maladives » ?

Une autre parenté à travers ces considérations se fait jour, influence, a-t-on dit, jusqu'à accuser Baudelaire de s'être modelé sur qui d'avance lui ressemblait, de l'avoir plagié, de l'avoir copié et pillé. Quelle maladresse ce lui eût été de découvrir au lecteur français Edgar Poe ! Lorsqu'il lut le conteur américain, avant de soupçonner le poète ou le critique, et commença de le traduire, il avait écrit, dans *le Salon de 1845*, dans *le Salon de 1846*, dans *Conseils aux jeunes littérateurs*, dans *le Jeune Enchanteur*, dans *la Fanfarlo* maintes phrases qu'on ne s'étonnerait pas de rencontrer dans les *Contes du Grotesque et de l'Arabesque*, dans *le Principe Poétique*, dans la *Philosophie de l'Ameublement* ou dans *le Cottage Landor*. Edgar Poe, né en 1809, aurait pu être son frère aîné ; en 1849, il mourut ; or il ne semble pas que Baudelaire ait rencontré ses œuvres avant la fin de 1846 ou avant 1847, et ait entrepris de le rendre en français avant 1848.

Quand, confesse-t-il, « j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe, j'éprouvai une commotion singu-

lière. Ses œuvres complètes n'ayant été rassemblées qu'après sa mort en une édition unique, j'eus... » etc.., et « alors, je trouvai, croyez-moi si vous voulez, des poèmes, et des nouvelles, dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection ». Ce lui fut, déclare Asselineau, une véritable « possession ». Possession qui, à la réalité, alla tellement loin que, possibilité de distinguer par le ton, par la matière des idées ou du langage, pour quiconque ne connaît pas le texte original ou s'y laisse, même alors, surprendre, Baudelaire en arriva, naïvement, à amalgamer à sa propre prose et à ses vers d'assez longs développements en prose, des raisonnements entiers, des parties de poèmes qui appartiennent à son frère en esprit, à son double intellectuel, à Edgar Poe! *Le Flambeau Vivant* serre de très près le mouvement et reproduit les images de la fin de la pièce *To Helen* «...thine eyes...lighting my lonely pathway home that night...», etc... Par sa façon de présenter sous le titre *La Genèse d'un Poème* ce que Poe appelait, à propos de son *Corbeau*, *la Philosophie de la Composition*, Baudelaire en adopte, en fait siens les arguments et la conclusion. Non moins chez l'un que chez l'autre, il convient d'entendre « par *inspiration* l'énergie, l'enthousiasme, l'enthousiasme intellectuel et la faculté de tenir ses facultés en éveil », pour l'un pour l'autre « l'originalité est chose d'apprentissage, le hasard et l'incompréhensible sont les deux grands ennemis » ; leur génie est également « épris d'analyse, de combinaisons et de calculs ». Auquel des deux s'applique le mieux ce précepte :

Tout, dans un poème comme dans un roman, dans un sonnet comme dans une nouvelle, doit concourir au dénoûment. Un bon auteur a déjà sa dernière ligne en vue quand il écrit la première. — « Il est toujours utile de montrer » — (et plus, sans doute, de nos jours qu'à toute autre époque ou que du temps de Poe ou de Baudelaire), — « quels bénéfices l'art peut tirer de la délibération, et de faire voir aux gens du monde quel labeur exige cet objet de luxe qu'on nomme Poésie. »

S'il songeait parfois, nous l'avons vu quand il vantait ou Gautier ou Sainte-Beuve, aux romantiques, c'était des plus classiques d'entre eux qu'il se réclamait. Néanmoins, il avait « feuilleté, vingt fois au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits à être appelé *fameux ?*) », lorsque lui vint « l'idée d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt *d'une* vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque ».

De Hugo, dont il détestait la truculence, les allures prophétiques, les préoccupations politiques, les redondantes enflures, l'abondance et l'infatuation, il révérait néanmoins la puissance, les ressources inépuisables d'invention et de hardiesse expressive. Il lui dédia, comme on sait, trois « tableaux parisiens », *le Cygne*, *les sept Vieillards*, *les Petites Vieilles*. Puisque lui-même avoue qu'il a tâché dans l'un d'eux d'imiter la manière de Hugo, n'est-il point permis, comme naguère Remy de Gourmont établissait le parallélisme des *Métamorphoses du Vampire* et du *Songe d'Athalie*, de tenter une analogue comparaison entre certains mouvements des *Petites Vieilles :*

> Ah ! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles !
> Une, entre autres...

et le poème, dans les *Orientales*, intitulé *Fantômes :*

> Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
> . . . .
> Une surtout ....

Mais ces rapprochements, dont on peut surprendre et étudier les évasives occasions, implique moins une dépendance, un asservissement, fût-il momentané, qu'une volonté réfléchie, une adaptation consciente, une étude de transposition de sa propre personnalité.

Baudelaire, enfin, connaissait les écrivains de langue an-

glaise, il a admirablement commenté et traduit Thomas De Quincey, il a imité (le *Calumet de Paix*) Longfellow, il se disait enthousiaste de Shelley.

Surtout, il s'est, au milieu des ennuis, des horreurs, des embarras d'ordre matériel ou d'ordre sentimental, dont fut empêtrée, assombrie et rongée sa misérable existence terrestre, incessamment observé et étudié soi-même ; c'est de lui, de son cerveau, de son cœur qu'il a tiré le meilleur et le plus sûr de son génie.

§

Connaître la formation de l'esprit de Baudelaire contribue à l'analyse de la grande et constante séduction de son art, connaître les détails affreux de sa vie sentimentale et les implacables déceptions où le ballottait sans pitié la nécessité de chaque jour, contribue à inspirer le respect et l'amour de cet homme. Mais ni comment il s'est formé, ni comment il a vécu n'enseigne les motifs du prestige et de l'ascendant qu'il n'a, depuis plus de cinquante années, cessé d'exercer sur les cerveaux, sur les créations et sur les modes de recherche et d'expression de tous les poètes venus après lui. Que nous est-il, à nous, qui ne l'avons pu connaître ? Que nous est-il, indépendamment de ce que, par l'intermédiaire, les uns, de Verlaine, et les autres, de Mallarmé, nous avons tous, tant que nous sommes, hérité de lui ? Pourquoi nous apparaît-il plus haut, plus pur, plus certain et inébranlable qu'aucun autre ? Qu'est-ce qui fait que Baudelaire, mort quatre ans à peine après Alfred de Vigny, avant Lamartine, avant Leconte de Lisle, nous est un maître, un guide, un conseiller, un ami plus proche, plus sensible, plus essentiel, plus présent, que nous sentons frémir et s'éterniser à travers nous ?

La gloire de Baudelaire est exaltée, son autorité est avouée par les esprits les plus éloignés. Souvent on a cherché à l'envelopper, à le compromettre, dans les formules d'une école. Aucune ne paraît assez vaste, assez variée,

assez profonde pour le contenir. On l'a dit romantique, on désigne des vers des *Fleurs du mal*, on cite des phrases rythmées des *Poèmes en prose*, des passages de sa critique, des attitudes même de sa vie personnelle : il est romantique. On l'a dit réaliste ; on désigne d'autres vers des *Fleurs du mal*, d'autres phrases rythmées des *Poèmes en prose*, d'autres passages de sa critique, d'autres attitudes de sa vie personnelle : il est réaliste. De même on l'a dit fervemment catholique, ou satanique, ou très croyant ou sarcastique et incrédule ; très féminin et anti-féminin ; porté à voir par l'extérieur les paysages et les hommes, ou pénétrant psychologue descriptif et suggestif, maniéré, subtil ou simple, direct et concis, profondément pessimiste, ou débordant de chrétienne espérance, purement intellectuel, immodérément charnel. On l'a jugé chaste, on le blâme d'être malsain. Ne fut-il qu'un hystérique ? Est-il demeuré, comme d'aucuns le désirent depuis quelque temps, vierge, vierge jusqu'à la mort ?

De ces suppositions plusieurs ne sont pas contrôlables. Il existe dans sa correspondance, principalement avec Mme Aupick (oh ! la douloureuse, déchirante lettre datée du 6 mai 1861 !) des confidences peu compatibles avec l'état de virginité. Certes, des tourbillons d'orageux désirs, des tourmentes passionnelles, le déchirement de rages insatisfaites emportaient parfois sa conscience et abattaient sa sagesse.

Mais aussi que d'aspirations d'une fraîcheur ingénue, quels enthousiastes élans vers la beauté sereine et souveraine, quelle religieuse admiration, quelle ferveur d'oraison respectueuse et sensible !

Tel un poème débute :

Que diras-tu, ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri ?

tandis que tel un autre termine :

... Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène
— Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil ! —
La reine de mon cœur au regard non pareil,
Qui riait avec eux de ma sombre détresse
Et leur versait parfois quelque sale caresse.

Qu'existe-t-il de plus suave, de plus délicat au monde que cet « hommage profond »

A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciante
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs ?

Qu'existe-t-il, au monde, de plus désespérant que le tercet final de la *Lune Offensée* ?

Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri !

ou cette *Danse Macabre*, plus tourbillonnante et implacable que celle du vieil Holbein, où se présente, avec des « yeux profonds faits de vide et de ténèbres », dans sa « noble stature » et « follement attifée »,

L'élégance sans nom de l'humaine armature.

Mais si

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts,
. . . .
Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?

Ne pourra-t-elle ricaner et dire, « la bayadère sans nom, l'irrésistible gouge », à ces « danseurs offusqués », à ces si « fiers mignons » :

... malgré l'art des poudres et du rouge
Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre

Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !
. . . .
En tout climat, sous ton soleil, la mort t'admire
En tes contorsions, risible Humanité,
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
Mêle son ironie à ton insanité !

Bénédiction, les Phares s'achèvent sur une effusion de foi extasiée vers le Ciel qu'on entrevoit peuplé « des saintes Légions, — et des Vertus, des Trônes, des Dominations », au rang desquels Dieu assigne sa place au Poète, et où il accueille ce témoignage le meilleur de notre dignité,

... cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

Mais il déroule aussi *les Litanies de Satan*, il célèbre *le Reniement de saint Pierre*, il se révolte avec Caïn. Sans doute, dans l'édition originale, une note avertissait qu'il ne fallait y voir que « le pastiche des raisonnements de l'ignorance et de la fureur » et ajoutait encore : « Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions »... A prendre ainsi les devants, à se défendre préventivement d'une accusation non formulée encore, Baudelaire ne rappelle-t-il un peu Molière établissant, dans sa *Préface* au *Tartuffe*, la subtile distinction entre les vrais dévots et les hypocrites, ou rappelant soudain, en note, que « c'est un scélérat qui parle », La Bruyère inscrivant dans son texte : *dévot*, et spécifiant au bas de la page : *faux dévot* ?

Tantôt il se hâte, affairé, au long du « faubourg secoué par les lourds tombereaux » entre les murs des hôpitaux et des casernes, « labyrinthe fangeux »,

Où l'humanité grouille en ferments orageux,

tantôt il s'élance, parfois dans un même poème, de cette terre sur qui « le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle »

et où défilent incessamment sous la pluie de longs corbillards, vers la région où

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or,

vers les rivages

... où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats...

Le souvenir est plus fort que la jouissance présente. Ces contrées singulières aux fruits savoureux, cette rumeur et ces parfums des ports accueillant la houle et le mirage des tropiques, c'est dans la chevelure bleue de son amie que le poète en retrouve la fête longtemps poursuivie, ou parmi l'odeur de son sein chaleureux, « mère des souvenirs... », ou au fond de ses grands yeux, arcanes adorés !

Un jour, songeant à son art, Baudelaire découvre « la définition du Beau, de mon Beau ». On trouvera le passage dans *Fusées* (*Œuvres posthumes et Correspondances inédites*, publiées par Eugène Crépet, XVI, pp. 79-80 ; et *Œuvres posthumes*, édition du *Mercure de France*, pp. 84-85) :

J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau.

C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet, par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, mais d'une manière confuse, de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, excepté peut-être aux yeux d'une femme, cette idée de volupté, qui, dans

un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger dans ce sujet), quelquefois aussi — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique) *le malheur*.

Cette définition du Beau, spéciale à Baudelaire, car elle n'est point absolue ni complète, s'applique prodigieusement à son œuvre. Ce qu'il dit du visage féminin, du visage de l'homme, c'est avec précision ce que l'on dira des *Fleurs du Mal* comme du *Spleen de Paris*. Les deux œuvres ne se forment-elles point de « quelque chose d'ardent et de triste », de quelque chose d'assez vague ou mystérieux pour laisser carrière à la conjecture ? N'y rencontre-t-on point mélancolie, lassitude, satiété, aussi bien qu' « ardeur, désir de vivre, associés avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance » ? Le lecteur ne s'y enfonce-t-il dans un rêve de volupté et de tristesse, n'y baigne-t-il dans une atmosphère ardente et mélancolique de besoins spirituels, d'ambitions ténébreusement refoulées ? N'y perçoit-il l'idée d'une « puissance grondante et sans emploi », d'une insensibilité vengeresse (*Don Juan aux Enfers*), de regret, de mystère et de malheur ?

Néanmoins il manque à cette admirable critique de soi ou de son œuvre un élément de la plus haute importance. Il n'a pas échappé à Jules Laforgue, qui, dans ses précieuses *Notes sur Baudelaire*, souligne un caractère de la poésie, selon Baudelaire, qu'on chercherait peut-être en vain, dans l'histoire de la poésie française antérieurement :

Le premier, il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré.

Alfred de Musset, Hugo souvent, Lamartine, se racontent,

mais ils ont surgi, à leurs propres regards, phénomènes grandioses, synthèses de la passion ou du désespoir humains, non pas types particuliers, d'entre tous ceux qui se confessent dans les fautes comme dans les élans, dans les doutes comme dans les tristesses et dans les expériences, dans le tourment des désirs personnels comme dans la fièvre des tristesses et des déceptions.

Laforgue constate encore que « le premier il a rompu avec le public ». Le poète songeait au public, se modelait de ses douleurs vraies, de ses tortures ou de ses joies, un masque à montrer au public ; Baudelaire ne s'en soucie jamais, « — jamais il ne se bat les flancs, jamais il n'insiste, ne charge », — il n'est pas « triomphant, mais s'accuse, montre ses plaies, sa paresse, son inutilité ennuyée au milieu de ce siècle travailleur et dévoué ».

Aussi n'a-t-il comme les autres, ne proférant point, à leur exemple, une voix de l'idéal, ne se démenant et ne s'exhibant pas comme un inspiré de l'idéal, respecté, au milieu d'angoisses métaphysiques, la convention grandiloquente d'un idéal abstrait. Son dessein a dévié du but généralement visé jusqu'à lui. Il n'est point plus grand que l'humanité ; il ne l'englobe pas dans sa personne. Il n'en présente qu'un visage, et non le moins meurtri, le moins flétri, le moins misérable, mais un des plus fervents, des plus épris à la fois de réalités et de chimères.

Et parce que, à travers les réalités où il se débat, cet ennui des leurres quotidiens, irrésolutions qui se multiplient et se traversent, d'amours qui sont banals ou fastidieux, décevants et lancinants, abjects parfois et douloureux, à travers les réalités lassantes de l'existence dans les boues et les brouillards de Paris, où si peu d'occasions s'ouvrent à l'essor du rêve, où il est si malaisé de s'isoler dans sa pensée, quoique tant de spectacles vivants et de paysages diversement lumineux et mobiles y surexcitent l'attention et le plaisir des sens et de l'esprit, parce que, précisément, à travers ces lourdes et désespérantes réalités,

le goût merveilleux des chimères persiste dans son cœur et s'impose, il lui fut nécessaire, en tous temps et en tous lieux, pour « se purifier dans l'air supérieur, pour boire le feu qui remplit les espaces limpides, pour s'élancer, d'une aile vigoureuse,

> Derrière les ennuis et les vastes chagrins
> Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,

« pour planer sur la vie et pour comprendre sans effort »

> Le langage des fleurs et des choses muettes,

de s'appuyer sur les réalités, de s'essayer, le pied sur les réalités, à prendre son essor.

Penserait-il à « humer à longs traits le vin du souvenir », à s'enivrer « des senteurs confondues de l'huile de coco, du musc et du goudron », à ressusciter en sa mémoire « le parfum, le son et la couleur » du « port retentissant », « la gloire d'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur », s'il ne plongeait sa « tête amoureuse d'ivresse »

> Dans ce vaste océan où l'autre est enfermé,

dans cette chevelure, mer d'ébène, dans cette foule des tresses, dans cette forêt aromatique, ce pavillon de ténèbres tendues qui lui rendent l'azur du ciel immense et rond des régions où tout jeune il s'est ennuyé, semble-t-il, et dont il conserve à jamais la nostalgie ?

Nul mieux que lui n'a éprouvé combien « aux yeux du souvenir » le monde est petit, combien est amer le savoir qu'on tire du voyage ! En tous climats, soi-même on se retrouve et l'invincible ennui qu'on porte dans son cœur. N'est-il de refuge que dans la mort? N'est-il du *nouveau* qu'au fond de l'Inconnu? Mais la Beauté marche sur les morts, et s'en moque, ouvre la porte d'un « infini qu'on aime et qu'on n'a point connu » ; ne suffit-il, qu'elle vienne du Ciel ou de l'Enfer, qu'importe? que, rythme, parfum, lueur, elle rende, Ange ou Sirène,

> L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

La femme ambiguë et fatale règne sur l'imagination de

l'homme, elle le tient, le domine par les sens, elle l'exalte et le grandit par l'illusion divine, le mystère serein de sa profonde beauté. A l'impénétrable J. G. F., quand il lui ouvre *les Paradis Artificiels*, en 1860, Baudelaire déclare :

A des esprits niais il paraîtra singulier, et même impertinent, qu'un tableau de voluptés artificielles soit dédié à une femme, source la plus ordinaire des voluptés les plus naturelles. Toutefois il est évident que comme le monde naturel pénètre dans le spirituel, lui sert de pâture et concourt ainsi à opérer cet amalgame indéfinissable que nous nommons notre individualité, la femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. La femme est fatalement suggestive ; elle vit d'une autre vie que la sienne propre ; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et qu'elle féconde.

Cette déclaration se renforce encore aux pages consacrées à M. G.., *le peintre de la Vie Moderne :*

L'être qui est, pour la plupart des hommes, la source des plus vives, et même, disons-le à la honte des voluptés philosophiques, des plus durables jouissances, l'Etre vers qui ou au profit de qui tendent tous leurs efforts, cet être terrible et incommunicable comme Dieu..., pour qui et par qui se font et se défont les fortunes..., la femme n'est pas seulement... la femelle de l'homme. C'est plutôt une divinité, un astre, qui prélude à toutes les conceptions du cerveau mâle, c'est un miroitement de toutes les grâces de la nature condensées dans un seul être, c'est l'objet de l'admiration et de la curiosité la plus vive que le tableau de la vie puisse offrir au contemplateur. C'est une espèce d'idole stupide peut-être, mais éblouissante, enchanteresse, qui tient les destinées et les volontés suspendues à ses regards. Ce n'est pas, dis-je, un animal dont les membres, correctement assemblés, fournissent un parfait exemple d'harmonie ; ce n'est même pas le type de beauté pure, tel que peut le rêver le sculpteur dans ses plus sévères méditations, non, ce ne serait pas encore suffisant pour en expliquer le mystérieux et complexe enchantement. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois, mais elle est surtout une harmonie générale...

Par l'exaltation religieuse, par la fusion amoureuse de l'âme et du corps de l'homme dans cette harmonie, non point traditionnelle, classique, de la beauté féminine, mais cette harmonie mouvante, étrangement diverse, essentiellement contradictoire, diabolique, humaine et divine, avec la pureté ou avec l'infernale dureté de son regard, avec les lignes onduleuses et flexibles de ses membres et de tout son corps, avec la fraîcheur embaumée de sa bouche, avec le profond et tumultueux fouillis de sa chevelure, avec la grâce tendre ou impérieuse de son geste comme avec l'enchantement de sa voix, l'esprit devine et atteint les merveilles supérieures d'un univers lointain et inconnu ; tout ce vers quoi il tend, tout ce qu'il rêve et désire, tout ce qui le transporte en dehors de lui-même, dans la joie, dans la douleur, dans la jouissance du songe, de la pensée ou de la passion, c'est la femme qui le lui révèle, c'est la femme qui en réalise à ses yeux et à son cœur, qui en colore à son imagination et à son délice l'apparition magique et la souveraine splendeur :

La femme est fatalement suggestive, elle vit d'une autre vie que la sienne propre; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et qu'elle féconde.

Il est permis à chacun de concevoir, autre que la femme, un signe, une série de signes, mobiles ou non, lumineux ou opaques, dont l'inaltérable mystère absorbe la contemplation et la vénération inquiète des cerveaux humains. Mais il suffit que Baudelaire ait défini le prestige à la fois absorbant et représentatif pour lui de l'harmonie féminine qui renferme et qui signifie toutes les autres harmonies, pour que nous assistions dans son âme de poète à la naissance de cette magie nouvelle et consciente qu'on a, depuis, élargie justement et célébrée sous son nom véritable de *symbolisme*.

§

De tous temps, parmi les poètes, parmi les artistes, le

symbole s'est imposé comme une nécessité de la conception des choses, au moins des choses idéales et que l'on ne peut atteindre ; s'exprimer par un symbole, c'était exprimer des valeurs impénétrables et complexes. Mais cette nécessité est inéluctable à tel point que ceux qui par instinct s'y soumettaient n'avaient jamais paru s'en apercevoir et ils n'y obéissaient peut-être qu'à leur insu.

Baudelaire a projeté dans ces ténèbres une lumière prodigieuse. Ces théories ont moins élucidé, si claire et subtile que, en tout domaine, ait irradié sa clairvoyance critique, que l'œuvre de son imagination, qui ne s'est nulle part dissociée des ferveurs de son désir ou des paroxysmes de sa souffrauce, tant physique que morale.

Pour atteindre et plus et plus loin, sans doute, mais aussi par un scrupule extraordinaire de pudeur, pour ne livrer de lui-même que la quintessence intime, éternelle et féconde, il se trouve forcément amené, moins par système que par la contrainte implicite du dessein qu'il se proposait, à délaisser au profit de la métaphore, de l'hyperbole très concise, de la métonymie, de l'allusion même et autres figures d'un style concentré et plein, les commodités prolixes d'une élocution pompeuse et emphatique.

Si l'on ne distingue en Baudelaire le premier des symbolistes, il a, du moins, ouvert la voie et indiqué la direction. Mais du sacrifice et de l'exaltation essentielle, ou plutôt de la confession essentielle du moi, le danger eût été de se disperser au vent des fantaisies momentanées, d'obéir aux impulsions contradictoires des déceptions et des expectatives diverses qui se jouent de nous tout au long de notre vie. Qui plus que ce poète a été ballotté par les tristes leurres et les aspirations de son esprit, ou saisi dans les tourbillons d'une trop atroce existence ? Il transporta dans son art la préoccupation d'ordre, la soif d'ordre et d'harmonie, mirage où convergeaient les efforts, sans cesse déjoués, de son activité terrestre. Là, du moins, dans son art, ils n'ont point été tentés en vain, ces efforts ! Oui,

l'enchevêtrement inextricable des mille contrariétés de son cœur et de son cerveau, de ses tendances natives et de ses aspirations raffinées, les contradictions, preuve, selon lui, de culture et de sensibilité esthétique, les contrastes d'asservissement à la matière et d'effusions intellectuelles, ces antagonismes, ces conflits, ces oppositions, il en résout la confusion et l'emmêlement avec cet extraordinaire sentiment, avec cet extraordinaire besoin de discipline, de correspondance et d'équilibre qui constitue l'élément le plus irréductible de son génie :

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à pleins poings les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

Qu'importe si le damné répond parfois ou toujours : « Je ne veux pas » ? L'Ange lui impose sa règle ; malgré lui il s'y soumet. Qu'il s'échappe, et qu'il ricane et s'enorgueillisse de se disperser en tous lieux, l'Ange, qui est celui de l'eurythmie, domine et dirige les plaintes et les chants mélodieux du créateur de formes et de sons, le courbe, le tient, l'humilie et l'oblige à l'obéissance.

§

Cette fatalité accable les poètes à l'âme déchirée, que tentent les promesses divergentes de toutes les apparences et de toutes les méditations. Tour à tour ils se sentent attirés loin de leur centre, une fidélité de leur conscience les y ramène. Cette oscillation implique chez eux le zèle attentif à l'autorité, en dépit de leurs défaillances, d'un équilibre moral. Ces écarts et ces retours marquent leurs sensations successives, du mal et du bien, du vice et de la vertu. Seulement ils ne se conforment point aux préceptes d'une éthique préétablie, la charte en émane d'eux seuls et n'offre de sanctions que pour eux.

Voilà, en plus des autres, une marque certaine de parenté entre Baudelaire et Verlaine, entre Baudelaire et

Rimbaud peut-être, entre Baudelaire et quelques autres de ceux qui sont venus après lui. Mais la plupart se développent dans une direction définitivement choisie, et ne subissent pas ces crises de foi et de désespoir, ces alternatives de la conscience. Vers le but assigné ils s'avancent à enjambées plus ou moins vigoureuses, ils se lancent à corps perdu dans la voie élue. Ils pénètrent et décèlent à travers l'heureuse certitude des perceptions actuelles la figure vraie, sensible, émouvante, des splendeurs éternelles. Et de lui ils ont hérité l'inappréciable trésor où ils puisent, dans les circonstances les plus aventurées, l'énergie de se concentrer sur eux-mêmes, d'exercer cette maîtrise de soi, ce contrôle et cette volonté réfléchie qui s'opposent désormais aux fictions éculées d'une inspiration illuminée et surnaturelle, ou du délire lyrique.

Relisons Baudelaire, pour ne nous inspirer qu'à l'aide de ressources qui sont en nous et ne proviennent plus du hasard et du rêve paresseux. Relisons Baudelaire pour comprendre que le monde réel et immédiat ne borne pas notre vision des choses vivantes en qui nous vivons comme elles vivent de nous, mais que la fervente connaissance que nous en avons nous amènera, en approfondissant le mirage des illusions, à les mieux comprendre, à les saisir. Relisons Baudelaire pour nous améliorer au contact de sa pureté d'intelligence, de vouloir et de conscience. Relisons-le pour apprendre à nous conserver comme lui sincères, comme lui dignes et véridiques, et à faire tendre nos efforts à l'exaltation mystique, à l'incantation, par les mots magiques et par le chant, de ce qui domine la vie et le monde, la Beauté, la Beauté et la pure lumière dont tout ce que nous admirons et nous aimons ici-bas, autour de nous, ne nous présente jamais, soyons-en bien assurés, « que des miroirs obscurcis et plaintifs ».

De lui, de sa conception du Beau, de ses recherches d'expression à la fois plastique et sonore, de son symbolisme inconscient et mesuré les poètes les plus éloignés par

le tempérament sont, sans exception, tributaires. Qui donc nous a appris le secret de ne nous montrer au monde que dans l'attitude, non plus de prophètes, de demi-dieux ou de héros, mais de simples mortels, qui, souffrant ou jouissant de la même façon que les autres mortels, chantent d'une voix humaine, d'une voix fraternelle, enthousiaste ou contrite, ou qui, s'ils *pensent* en vers ingénument colorés et immatériels, n'en tirent plus la prétention de régir les peuples ni de conduire les nations, ni d'instaurer à leur profit des religions nouvelles ? C'est de Baudelaire que nous avons tiré la notion que la beauté ne se limite pas aux images que les hommes des anciens temps ont créées, ni à ses formes immuables, mais qu'on en doit surprendre le visage aux apparences multiples des objets les plus familiers, les plus vulgaires, les plus usuels, qu'on ne gagne rien enfin à dissimuler, sous le couvert de leurs appellations désuètes, l'attention qui se délecterait davantage à baigner au sein mystérieux de toutes choses et d'y surprendre plus ou moins palpitante la vérité foncière de nos joies, de nos tristesses, de nos amours et de nos déceptions.

Aimons Baudelaire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA VIE, L'ŒUVRE ET L'EXEMPLE
DE ROBERT D'HUMIÈRES

—

I

Aymeric-Eugène-Robert, vicomte d'Humières, naquit au château familial de Conros, près d'Aurillac, le 2 mars 1868.

En 1887, il entrait à Saint-Cyr. Il en sortit sous-lieutenant d'infanterie, tint garnison à Quimper, puis à Compiègne, où son père était directeur des haras, et démissionna, lieutenant, en 1892, ayant toujours rêvé littérature et grands voyages. La représentation d'un conte féerique en vers, *la Belle au Bois-Dormant*, écrit avec M. Henry Bataille et joué à l'Œuvre en 1894, — esquisse de début qu'il ne jugea point utile de publier, — ne le décida même pas à revenir d'Algérie. Il visita la Tunisie, Taormina, Rome. Il alla à Bayreuth en 1892, 1894 et 1895, puis à Venise. En 1896 il visitait le Caire et Smyrne, en 1897 il errait de Mitylène à Athènes, puis à Naples, remontait à Munich et, de là, à Londres. En octobre 1898, il partait pour l'Inde, en passant par Jérusalem, atteignait le Kashmir, étudiait l'Inde durant deux années, repartait pour l'Europe, était, en août 1900, à Kiel, passait en Suède, au Danemark, se retrouvait à Grenade en septembre, et, en 1901, allait de Bruxelles à Venise, de Saint-Jean-de-Luz à Orthez, à Barcelone, aux Baléares ; en 1902, il quittait Majorque pour Londres, la Norvège, puis Bruges, les Landes, la Côte d'Azur, Menton, Toulon, Marseille, l'Italie encore... La préface de son premier volume, *Du Désir aux Destinées*, poème publié, en 1902, au *Mercure de France*, exposait déjà, comme l'indiquera plus loin un fragment de son émouvant testament, l'idée maîtresse du livre sur la Beauté,

qu'il n'a pu terminer. Les années 1903 et 1904 le revoyaient encore en Angleterre et en Italie. Il donnait alors au *Mercure de France* son second livre, les Essais sur *l'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne.*

En 1905, au château de Plassac, dans la Charente-Inférieure, Robert d'Humières épousait Mlle Marie de Dampierre. Il voyageait encore, allait à Constantinople, dans l'Inde, au Japon, en Amérique, revenait, visitait Berlin, revoyait Toulon, Arles, Avignon, et achetait, près de Grasse, une maison des champs, la Rourée, qu'il devait, jusqu'à la veille de la guerre, se plaire à embellir, comme son château natal de Conros. En octobre 1907, cette existence d'incessantes randonnées prenait fin. Robert d'Humières, qui avait toujours été passionné de l'art théâtral et toujours agacé par la dramaturgie industrielle qui sévissait, se décidait à tenter lui-même la direction d'une scène littéraire indépendante et, par ses soins, l'humble petit théâtre des Batignolles devenait le « Théâtre des Arts ».

Cette scène du boulevard extérieur, inconnue, vouée au mélodrame et au public du quartier, fut en peu de temps l'endroit de Paris où l'habitude fut prise d'aller voir et entendre de belles œuvres. Durant la saison d'ouverture, de 1907-1908, on vit au Théâtre des Arts des pièces japonaises interprétées par Mme Hanako; la *Tragédie de Salomé*, drame mimé, composé par Robert d'Humières, avec une partition de M. Florent Schmitt et l'interprétation de miss Loie Fuller (œuvre qui devait être plus tard, en 1913, reprise par la Compagnie des ballets russes et dansée par Mme Thamar Karsavina) ; *le Grand Soir*, de Léopold Kampf, traduit et adapté par d'Humières, et dont le succès fut si grand; *Candida*, de Bernard Shaw, dont le directeur-auteur révélait au public français la première œuvre et la plus significative. Enfin, une fête organisée à Versailles en l'honneur de M. Gabriel Fauré, dont M. Reynaldo Hahn fut le principal interprète, termina cette saison. Durant celle de 1908-1909, Robert d'Humières écrivit et représenta

une version de *l'Eveil du printemps*, de Frank Wedekind, et une pièce tirée par lui de la *Marquesita*, le roman de Jean Louis Talon; puis vinrent *Kaatje*, la comédie en vers de Paul Spaak; *Mikaël*, adapté de Tolstoï par M. Robert de Montesquiou; *les Possédés*, de M. René Lenormand; *l'Eventail de lady Windermere*, d'Oscar Wilde.

Ces saisons dramatiques préparèrent la tâche de M. Jacques Rouché. Il n'eut qu'à recueillir aisément l'héritage aristocratique de la direction du Théâtre des Arts. Après deux telles années, Robert d'Humières lui laissait un théâtre régénéré, dont le public et la critique avaient appris le chemin, et de précieux exemples. Le labeur considérable et multiforme d'une entreprise où il était directeur, traducteur, administrateur et metteur en scène avec une égale minutie dans la mise au point de tous détails, ne l'avait pas empêché de réaliser, avec M. Louis Fabulet, la traduction de sept volumes de M. Rudyard Kipling, notamment des deux célèbres *Livres de la Jungle*, qui apportèrent dans les lettres françaises des émotions si neuves.

En 1910, le théâtre de l'Œuvre représentait *l'Amour de Kesa*, drame japonais en deux tableaux, avec une musique de scène de M. Léon Moreau. En 1911, paraissait le roman *Lettres volées*. En 1912, était édité le drame *les Ailes closes*, le *Journal des Débats* publiait une série d'articles sur J. Conrad (dont Humières traduisait le *Nègre du Narcisse*), sur le Déclin de Mantoue, le Pèlerinage d'Olympie, les *Légendes du Futur* de H.-G. Wells, les Armées hindoues, H.-S. Chamberlain (ces derniers peu de jours avant la mort) entre autres. *La Vie parisienne* avait inséré des fantaisies et des notes de voyage signées *Tim*, datant presque toutes de 1896-1897; *le Correspondant*, des fragments d'une traduction en vers du *Roi Lear*; la *Gazette des Beaux-Arts*, une étude sur l'Islam monumental dans l'Inde du Nord; la *Revue hebdomadaire*, une étude sur la Grotte sacrée d'Amarnath dans l'Himalaya; le *Mercure de France*, un essai sur la Renaissance catholique; la *Revue des Idées*,

un essai sur Tolède, la Grèce et M. Barrès ; *les Lettres*, une étude sur M. André Chevrillon ; *l'Opinion*, des articles sur Meredith ; *Comœdia*, des chroniques relatives au Théâtre des Arts et à son répertoire ; *la Grande Revue*, un essai sur une œuvre importante, *le Socialisme au vingtième siècle*, publiée à New-York par son oncle Edmond Kelly, dont le père, sous le pseudonyme de E.-R. Clay, avait écrit jadis une œuvre philosophique, *l'Alternative*, traduite par Burdeau et jugée digne d'une étude par Renouvier. Je ne cite ces travaux, entre bien d'autres, que pour donner un premier aperçu de l'activité, des goûts, de l'inquiétude féconde de cet esprit entre 1910 et 1914.

On verra plus loin que la part la plus considérable de ce labeur est encore restée ignorée, puisque l'édition de ses œuvres permettra seulement aux confrères et aux lecteurs de savoir que Robert d'Humières avait, outre *l'Autre*, un acte fantaisiste en vers joué chez M. Louis Stern, achevé : *l'Etendard cramoisi*, quatre actes ; *Cœur*, quatre actes ; *Comme des dieux*, un acte ; *la Nuit du Taj*, un acte ; une étude sur le passé de la chevaleresque race des Radjpoutes, se reliant à ses morceaux sur l'Inde héroïque publiés par la revue *la Vie*, en 1910. Il avait esquissé un roman sur *les Riches*, un livret d'opéra se passant au moyen âge, pour M. Florent Schmitt, les trois tableaux du ballet *Echo*, pour M. Léon Moreau ; il avait traduit trois pièces de M. Pinero : *la Seconde Mme Tanqueray*, *Iris*, *la Fameuse Mme Ebbsmith* ; une œuvre de Lafcadio Hearn, *Un conservateur ;* une pièce écrite en anglais d'après *la Lumière qui s'éteint* de R. Kipling. Il avait enfin complètement refait une version dramatique anglaise, en deux actes, du *Docteur Jekyll et M. Hyde*, de Robert-Louis Stevenson, rassemblé de considérables notes sur l'Inde et préparé les chapitres de son livre sur *la Beauté*. Ceux qui, insuffisamment informés, ont pu penser que le vicomte Robert d'Humières était, raffiné et lettré, un homme du monde écrivant ou traduisant à ses heures, pourront se demander aujourd'hui quel écri-

vain contemporain, le plus jalousement professionnel, a créé si spontanément, si abondamment, avec autant de fougue et de méthode, en ces dernières années.

On en vint ainsi au mois d'août 1914. Robert d'Humières ne devait plus aucun service militaire. Il insista pour se faire réintégrer dans son grade de lieutenant, et il fut d'abord attaché au quatrième bureau des chemins de fer. Puis il fut nommé officier de liaison au quartier général de l'armée indienne, poste auquel le désignait sa connaissance approfondie de la langue anglaise et des mœurs hindoues. Il reçut à Marseille les divisions de sikhs et de gourkhas, les installa au camp de Cercottes, les accompagna sur le front à Béthune.

Mis en congé en janvier 1915, à cause d'une attaque de rhumatisme, d'Humières cherchait et réussissait à se faire donner un poste « plus intéressant ». Il allait prendre congé des officiers de Lahore, et, n'ayant pas été désigné pour les Dardanelles, malgré ses démarches, il passait lieutenant au 4e zouaves, au mois de mars.

Le 26 avril 1915, Robert d'Humières tombait mortellement blessé à l'attaque du village de Lizerne (1).

II

Une curiosité intellectuelle intense, passionnée, avide, mais une curiosité de l'ordre le plus élevé, ne s'arrêtant ni à l'anecdote ni au bibelot, allant droit à l'idée, voilà peut-être le trait le plus caractéristique de cette intelligence, de cette sensibilité, de cet esprit que j'ai aimés et admirés. Peu d'êtres ont plus ardemment et obstinément interrogé les spectacles et les secrets de la vie, peu ont été plus continûment enivrés du désir de tout savoir et de tout comprendre. Cette passion était, par goût de la mesure et aussi par une défense instinctive de la sensibilité, dissimulée chez

(1) La Légion d'honneur et la Croix de guerre lui ont été conférées au titre posthume.

d'Humières et presque démentie par une nonchalance apparente qui a trompé les gens de lettres. Il les voyait assez peu, d'ailleurs, de loin en loin, plus soucieux de les connaître que d'en être bien connu ; et, pour la plupart, il n'était qu'un passant aperçu entre deux voyages, toujours prêt à repartir, un élégant, courtois et très affable passant, grand, souple, de fière mine, ironique sans acerbité, distant sans morgue, laissant l'impression d'un être extrêmement fin et poli comme on ne le sera bientôt plus. On se souvenait avec sympathie de cette figure et on n'avait rien soupçonné de sa brûlante vie intérieure.

Robert d'Humières, qui a si généreusement servi les lettres, était d'ailleurs incapable de s'agréger aux gens de lettres, et il eût pu signer dix chefs-d'œuvre sans jamais cesser de demeurer personnellement en marge de la littérature professionnelle. C'était un milieu qu'il visitait, un pays où il satisfaisait une des formes de sa passion de curiosité, mais il n'y eût pu demeurer sans étouffer ; il lui fallait l'espace et le libre nomadisme mental ; et il eût trouvé là moins qu'ailleurs le grand air dont il était moralement insatiable. Peut-être aussi son désir de rester en dehors se renforçait-il d'une réserve née d'un scrupule infiniment délicat, celui de ne point sembler compter, comme trop d'autres, sur son titre, son crédit mondain et sa fortune pour rehausser ses ouvrages ; et il s'ingéniait plutôt à les en desservir. Personne n'a plus jalousement mis en valeur l'œuvre d'autrui et négligé la sienne propre. D'Humières, auteur, avait presque réussi à se cacher derrière d'Humières, traducteur, faisant ainsi oublier des avantages dont d'autres se fussent vantés et ne leur trouvant que l'excuse de n'en point user.

Une note intime de lui parle, avec une dignité amère, « du destin de rester toujours entre l'incompréhension des mondains et la méfiance des artistes ». Peut-être attendait-il ce destin ; mais, quand la chaleureuse louange d'un ami le détrompait, on découvrait qu'il était avant tout absolu-

ment sincère en pensant que son œuvre était très loin de son rêve et n'attachant aucun prix à la réputation. Il révélait une œuvre, publiait un livre, puis s'éclipsait avec le geste de l'*Indifférent*, qui est peut-être le vrai geste du semeur d'idées. D'Humières traduisait, mettait en scène, revoyait ses épreuves avec une conscience incroyable. Chacune de ses traductions ou de ses œuvres personnelles représentait un labeur dont on ne mesure l'étendue et l'opiniâtreté qu'en voyant ses brouillons. Mais tout cela, au jour final, restait son secret, et il s'en allait, la tâche faite. C'est ainsi, par exemple, que son roman *Lettres volées*, qui est une merveille de profondeur et d'esprit, n'a été apprécié que d'un petit nombre. Et les trissotins ont pu dire à bon droit « homme du monde » un écrivain qui n'avait en effet aucune des tares du professionnel, n'en voulait que les plus sérieuses qualités, ne sollicitait jamais rien, avait mesuré avec un dédain narquois et indulgent l'indigence morale de l'arrivisme, mais témoignait l'estime la plus déférente aux artistes loyaux et pauvres.

Il fut donc avant tout un interrogateur libre de l'existence, libre des milieux littéraires, libre du monde où il était né, libre de soi-même, captif seulement de sa passion de comprendre. Ce ne fut pas le désir de voir pour le fait de voir qui fit de lui un voyageur. Il ne voyagea ni pour se distraire, ni pour se fuir, l'ennui lui était inconnu et partout ses notes attestent que sa personnalité vigilante, perspicace, ne cédait rien d'elle-même au lieu où elle se trouvait et l'apprenait sans y être absorbée. Il cherchait dans les décors et les races les raisons d'une conception de la vie au delà des morales conventionnelles, haïssant toutes les notions acceptées, revisant toutes les notions transmises, étant un être de franc examen, amusé et inquiété par ses complexes hérédités de gentilhomme français du Centre, d'Irlandais, de créole, et se sentant peut-être destiné par cette complexité même à trouver des liaisons et des associations nouvelles entre les principes qui s'opposaient en

lui. Au delà de ses curiosités d'artiste, car il fut surtout un artiste devant les paysages, les monuments, les œuvres des musées, les mœurs et les vêtures, — ce qui l'attirait et le hantait, c'était l'espoir de saisir quelques-unes de ces données. Il est très remarquable qu'en ces carnets de voyage, couverts d'une nerveuse écriture au crayon que le temps a trop souvent effacée, une description faite par un écrivain très coloriste, très sensible aux formes, aux volumes, riche de justes expressions plastiques, est toujours suivie d'une réflexion abstraite. Il note comme un Goncourt qui aurait eu le don de la touche large et de la ligne continue et qui eût été capable de penser après avoir vu. Il a le sens du geste à la Degas. Sa sensitivité est rectifiée par un souci constant de ne pas se duper soi-même, et il reste si libre, quoiqu'il ne regarde jamais froidement, qu'il note un souvenir de Littré ou une objection à une phrase de Jules Soury ou de Gobineau en sortant d'un palais d'Oudeipoore ou d'un musée de Florence, à moins que ce ne soit le projet d'un dessin d'allée pour son jardin de la Rourée, ou un de ces sujets de ballets qui le charmèrent toujours.

Un tel état d'esprit, — la recherche de l'abstrait à travers le concret, — ne devait se satisfaire pleinement que dans l'Inde. Elle seule est assez vaste, assez décorative, assez mystérieuse, assez saturée de métaphysique et assez capable de l'exprimer dans le haut langage du symbolisme ornemental, pour être la terre d'élection d'un homme tel que d'Humières. Il a vu et observé bien des pays, mais c'est l'Inde qu'il a adorée, qui a nourri son esprit et qui l'a récompensé d'être venu à elle, en attendant que, par un jeu du destin, et le plus inattendu, elle revînt à lui sous la forme de ces sikhs et de ces gourkhas qu'il retrouva dans les tranchées boueuses de l'Artois, sous les balles allemandes. L'Inde a été l'inspiratrice de la poésie, de la philosophie, de la morale de d'Humières, durant les longues années de pèlerinage où ce grand voyageur se prépara à la

seconde période de sa vie, la période méditante et réalisatrice, interrompue par la mort. S'il se mêlait peu aux professionnels des lettres et se bornait à passer au milieu d'eux, du moins savait-il choisir ses haltes ; et l'une d'elles aura été cette société « Autour du monde » qui groupe quelques personnalités supérieures d'écrivains dédaigneux des coteries, de savants et de penseurs ayant tous cherché, à travers les continents et les mers, l'amplitude de leurs consciences et l'affermissement de leurs conceptions, aimant à se retrouver pour échanger leurs états d'esprit. Parmi les Pierre Mille, les Émile Borel, les Jean Perrin, les Félicien Challaye, les Jules Sageret, les Paul Pelliot, les Émile Hovelaque, les Auguste Bréal, les Raymond Recouly, les Sylvain Lévi, les Jean Brunhes, d'autres encore, Robert d'Humières était accueilli, connu, estimé, affectionné, comme il le méritait, et là aussi il retrouvait un ami sûr et un haut esprit en M. André Chevrillon, qui a écrit à sa mort une page que sa pénétrante beauté agrégera de plein droit tout entière à l'édition de ses œuvres.

C'étaient là ses pairs, auxquels l'attirait mieux que la curiosité rapide des mœurs du journalisme ou du théâtre, dans sa recherche incessante des aspects et des originalités ; et pour ceux-là d'Humières n'était point un passant, mais une « valeur » dont ils ont mesuré la perte avec une gravité douloureuse. Avec eux il parlait de l'Inde où il avait fait vraiment deux années de retraite spirituelle, de l'Inde où il avait, dans l'étude et dans l'extase, rejeté à jamais de son âme tout préjugé mondain et toute mesquinerie littéraire, de cette Inde où son esprit s'était fervemment attaché aux larges et profondes interprétations de sa philosophie moniste, et à laquelle il avait dérobé le secret des plus somptueuses images de ses poèmes et de ses drames aussi bien que les données fondamentales de sa conscience d'homme.

La hantise de l'Inde est souveraine dans le lyrisme qui s'étend du *Désir aux Destinées*, dans *l'Ile et l'Empire de*

la Grande-Bretagne, dans *l'Etendard cramoisi* et *la Nuit du Taj* ; mais elle ne l'est pas moins dans les essais philosophiques, les aphorismes, les pièces à décor européen, et c'est même elle encore qui fortifie les dessous de l'ironie sarcastique de *Lettres volées* ou de *Cœur*. Cette ironie était native chez d'Humières, qui, né dans « le monde », l'avait vite jugé ; mais elle fût peut-être demeurée gaie et superficielle, s'il n'avait point, dans l'Inde, médité si fervemment. A son retour, cette ironie avait changé de forme : ce n'était plus la raillerie d'un jeune esprit rebelle à tout snobisme et s'en divertissant, c'était le résultat du contraste immense entre la loi véridique haute et libre de la vie et la misère visible de sa parodie sociale apparaissant à un esprit aigu, à une âme sans mensonge et sans joug.

C'est par là que la raillerie de d'Humières a parfois ressemblé à la bouffonnerie profonde de Jules Laforgue, et touché aussi à cette ironie qui n'était que la souffrance déguisée d'une âme délivrée de métaphysique, défiant ce qui l'avait blessée. Les notes des premiers carnets de d'Humières révèlent cette tendance à la fantaisie narquoise, usant, avec un fin irrespect, des symboles, pour y trouver les effets d'un comique inattendu. Mais où l'ironie de d'Humières se sépare nettement de l'adorable auteur des *Moralités*, c'est dans la combativité grandissante du mépris. Laforgue aussi avait été ébloui par la sagesse hindoue ; lui aussi avait rêvé « le Chanaan du Bon Néant » et, s'en détournant pour regarder les vanités sociales, il ne pouvait que rire ; mais il était malade, doux, et trop averti de sa mort imminente pour sacrifier quelques heures de songe au plaisir de satiriser. D'Humières, robuste, énergique, était bien déterminé à ne rien taire de son désavœu intellectuel et moral de la fausse « haute société ». Il la jugeait misérable, il la jugeait renégate de sa mission et usurpatrice de son prestige, et il la cinglait résolument, âprement, en gentilhomme révolté par l'inertie mentale de son monde, en philosophe-poète révolté par la sottise. On n'a

rien écrit de plus violent à ce point de vue que *Lettres volées* ou *Cœur*. Cette violence, d'Humières ne l'eût sans doute point ressentie et exprimée si l'étude de vérités altières dans le seul pays du monde qui écrase encore le Mesquin sous la Majesté n'avait déterminé en lui cette réaction indignée et ardente, avant peut-être la sereine indifférence.

Dans l'Inde, d'Humières avait trouvé ses principales directions de travail et d'enquête : approfondissement du problème de l'hérédité, qui le hanta ; méthode pour tirer de ce problème les données d'une philosophie moniste irreligieusement idéaliste, cherchant par la sélection rationnelle une conception de surhomme et du divin, bien plus nietzschéenne qu'hégélienne ; regroupement des images littéraires en vue d'une poésie philosophique exempte de la fâcheuse grisaille, de la pauvreté coloriste et plastique qui ont trop souvent desservi ce genre ; choix du moyen d'expression, roman ou pièce, considérés comme des véhicules d'idées, — la pièce surtout, semble-t-il, — et comportant des décors de somptuosité orientale et des décors de mondanité moderne pour affirmer les contrastes du lyrisme et de l'ironie. Ce sont bien là les thèmes de tout ce que d'Humières nous a laissé, publié ou inédit, et, dès 1902, la magistrale étude idéologique qui préface du *Désir aux Destinées* montrait que son plan d'action était bien arrêté. Dans *l'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne*, qui est un livre de voyageur pensant, exquisement écrit, plein de fines et brillantes notations impressionnistes, et qui débute par les plus judicieuses et les plus prophétiques remarques sur les nécessités d'une sympathie mutuelle entre Anglais et Français (au moment où nous applaudissions les Boers, douze ans avant que French et Foch fussent unis sur l'Yser !) en ce livre rapide, léger, incisif, les pages deviennent plus graves, plus détachées de l'anecdote, plus éprises du silence et du passé, à mesure que l'écrivain pénètre dans l'Inde et la pressent. Une note de la préface, relative à la

tentative de soulèvement fomentée par la Russie en Afghanistan, est déjà l'origine de *l'Etendard cramoisi*, qui sera écrit dix ans plus tard. Une visite au palais du Taj prétextera l'acte tragique de *la Nuit du Taj* dans un délai non moins éloigné. Si d'Humières a assumé la responsabilité de ces traductions de Kipling que M. André Chevrillon a déclarées « aussi belles et plus exactes que celles de Baudelaire », s'il a inauguré par elles cette partie si féconde de son œuvre avant de s'intéresser à Pinero, à Shaw, à Conrad ou à Stevenson, on peut en inférer que la hantise de la Jungle l'y a déterminé autant que l'admiration du génie de Kipling, et qu'il a voulu se hâter de saluer d'abord en lui l'être qui avait le mieux exprimé la vie de l'Inde crue morte, la pérennité de son magnétisme.

III

Les résultats d'une pareille activité mentale n'auront pas été moins complexes qu'elle-même. Robert d'Humières a eu plusieurs manières littéraires. Les contrastes de la forme ne l'auront pas plus effrayé que les contrastes de ses hérédités, et plutôt que d'en préférer un des éléments en tâchant d'exclure les autres, il a au contraire essayé de trouver dans leur emploi simultané l'heureuse indication d'un mode nouveau. Une de ses manières littéraires s'atteste dans ses poèmes, dans ce recueil *Du Désir aux Destinées*, composé de sonnets et d'un assez long poème final auxquels ajouteront une série d'inédits.

C'est là un volume de poèmes que j'appellerai « volontaires » ; ils n'ont rien de cette inspiration capricieuse, de cette musique suggérée et notée, à quoi bien des poètes se bornent à obéir, ramassant ce que leur Inconscient effeuille. La préface philosophique, longue, ardue, hautaine, annonce qu'il s'agit d'une œuvre composée, concertée, voulue, d'où la tension de l'esprit, désirant sérier des symboles, a exclu les développements purement lyriques, préférant, pour mieux cerner l'idée de chaque page, s'astreindre à la forme

concentrée du sonnet. Ce très beau livre est de la manière sévère, âpre, un peu crispée de d'Humières. Plutôt que musical, son vers riche de rythmes et d'images est plastique. Il retient, affirme et modèle l'idée avec une volonté de concision qui pouvait faire croire à une intention parnassienne et classique, à l'heure où ce livre paraissait parmi les recueils des symbolistes, avant tout préoccupés de recherches de timbres. Et cependant, en ce volume « fait exprès », rien n'est froid, rien ne sent le procédé ni le didactisme, parce que dans les lignes strictes, dans le sertissage des rimes régulières du sonnet « entaché d'artifice » (comme il le dit modestement en souhaitant « un Shelley du monisme plus musicien que Hugo »), dans tout le recueil frémit une âme dionysiaque, évoquant la vie antique, le délire sacré des mystères grecs, le panthéisme oriental, la recherche obstinée du Destin infini par le Désir fini, qui s'acharne à jouir de sa souffrance et crie par tous ses élans à travers toutes ses formes son adoration sensuelle et mystique de la vie.

Le monisme compris et adopté par d'Humières dans l'Inde, cette idée de la matière « apparence de l'énergie », substance unique toujours fermentée par le désir, vaste appétence cellulaire vers l'association et la conscience, cette idée le conduisait à nier l'inconnaissable, à tout espérer de la science pour transformer les morales, renouveler les devoirs, reculer les horizons, mettre l'homme à même de s'approprier l'hérédité, de créer logiquement un type de surhomme, de lancer sa descendance épurée et omnisciente à la conquête du divin, qui n'est pas derrière nous, à nos débuts, et ne nous impose pas de bornes, mais qui est devant nous et nous attend en se reculant toujours dans le futur. Un tel monisme écarte les éthiques et les religions traditionnelles de sa foi odorante et illimitée en les pouvoirs de la science, en le libre génie de l'homme. On voit combien ces idées rapprochent d'Humières du solitaire de Sils-Maria ; il les avait avant de l'avoir lu ; esquissés en

brouillon sur maints carnets dès 1888, les poèmes *Du Désir aux Destinées* sont par là, par leur hardi « darwinisme dionysiaque », bien curieusement significatifs.

Si cette manière concentrée, elliptique, se retrouve dans plusieurs écrits théoriques de d'Humières, par exemple dans le mordant et satirique essai sur la *Renaissance catholique*, décelant un polémiste à la forte et rapide argumentation, le théâtre de d'Humières est d'une tonalité toute différente et, malgré tout ce que les *Lettres volées* pouvaient faire espérer de son avenir de romancier, je crois que la scène était destinée à révéler les plus beaux témoignages de son talent, et je formule tout de suite le vœu qu'elle révèle au moins ceux qu'il nous a laissés, et qui confinent déjà la maîtrise. En laissant de côté *l'Autre*, qui n'est qu'une fantaisie du début, *l'Amour de Kesa*, simple arrangement d'une légende japonaise, dont je louerai pourtant le style délicat, la couleur si charmante et si exacte, *la Nuit du Taj*, enfin, qui n'est guère qu'un tableau, mais somptueux, éclatant, nostalgique, une orfèvrerie alourdie de gemmes et tachée de sang, — on se trouve en présence de trois grandes pièces, des trois actes des *Ailes closes*, des quatre actes de *Cœur*, des quatre actes de *l'Etendard cramoisi*, de la *Tragédie de Salomé* et de l'acte *Comme des Dieux*. Celui-ci a surtout pour but d'insérer dans un épisode d'assassinat scientifique, rapide, brutal et presque mélodramatique, l'exposé de la théorie de sélection par procréation volontaire; la captation des lois de l'hérédité par la volonté humaine, s'en servant enfin après en avoir subi la séculaire oppression, était une des hypothèses les plus fréquemment annexées par d'Humières à sa conception générale du monisme. Au lieu de considérer la venue de l'enfant comme un rappel de l'hérédité et une restriction sociale aux hardiesses libertaires de l'amour, il en faisait au contraire la confirmation naturelle des droits de l'amour, la preuve qu'il donne de ses droits illimités sur l'avenir et de sa juste rupture avec tous les éléments du passé, convenance, famille, milieu, pouvant

s'opposer à l'évolution future. L'enfant, pour lui, ne reléguait et ne closait pas, mais rouvrait et magnifiait l'amour et augmentait encore son conflit avec la société et ses rétroversions. L'enfant, enfin, ne lui apparaissait pas comme un nouvel être usurpant fatalement les droits de ses prédécesseurs, mais comme la forme nouvelle de leur moi, exigeant ainsi pour l'amour d'où il résultait une indépendance sociale et morale encore plus grande. Cette objection à l'amour qu'est pour la société l'enfant, il y voyait son plus grand titre à l'autonomie, la forme visible de la licence due au Désir s'identifiant à la Destinée.

Ces idées, et surtout leur conflit avec le préjugé courant, sont les thèmes des *Ailes closes* et de *Cœur*. Mais si *Comme des dieux* est dramatiquement, ou tout au moins scéniquement, alourdi par un très long exposé en principes, unissant mal un discours trop étendu à une action trop précipitée, il en va tout autrement des deux grandes comédies de d'Humières. Je suis de ceux qui ne croiront pas lui décerner un éloge précieux en disant qu'il avait pleinement « appris le métier ». Je contaste simplement qu'il l'avait appris, afin qu'on n'objecte pas à la représentation de ces deux œuvres cette « inexpérience scénique » que la force des idées et la beauté du style n'excuse pas aux yeux des techniciens amoureux des expédients, jaloux des recettes de coulisse et de tréteau, impitoyables quant au jeu adroit des rentrées et des sorties. Deux années de direction théâtrale avaient permis à l'intelligence de d'Humières d'ajouter ce léger mérite à des mérites plus élevés. On n'aura même pas le droit, en parlant de *Cœur* et des *Ailes closes*, de dire que ce ne sont pas des « pièces bien faites ». La composition des *Ailes closes* est d'une haute tenue, savamment graduée, riche d'effets et de contrastes dans sa progression fort homogène, et *Cœur* est d'une hardiesse, d'une variété, d'une rapidité, d'une adresse étourdissantes en son heurt continuel du parisianisme le plus comique et de l'angoisse la plus obsédante. Aucun motif valable ne fera prononcer

sur ces deux pièces la condamnation si chère aux trusteurs des théâtres, à la relégation honorable dans le « théâtre injouable » où pourtant bien des chefs-d'œuvre lus ont survécu à bien des pièces jouées. Je ne crois pas avoir jamais rien vu de plus preste, de plus osé, de plus original que ce premier acte de *Cœur*, qui se passe dans une loge de l'Opéra, où font un bridge, pendant qu'on joue *Tristan*, les cercleux les plus aimablement abêtis et les duchesses exotiques les plus absurdement vraies, dessinés par le crayon léger et féroce d'un mondain qui n'ignorait rien des dessus et des dessous du monde. *Cœur* montre que d'Humières eût pu avoir au théâtre les plus grands succès ; mais je pense qu'il y eût tenu infiniment moins qu'à oser beaucoup et à susciter les belles batailles, les défaites plus belles encore qui sont l'éternel bonheur du théâtre de pensée.

La tendance dominante de *Cœur*, c'est surtout la rapidité de l'action dramatique et l'enchaînement sans heurt du risible au tragique ; la tendance des *Ailes closes*, d'allure plus lente et de ton plus grave, est plus strictement idéologique. Ce qui apparente pourtant ces deux belles pièces, c'est le souci de dresser des figures de femmes vivantes, touchantes, fières, toutes d'amour et toujours opprimées par l'homme inconstant, ingrat et dur, ou par l'inflexibilité muette et formidable de la loi sociale. C'est à elles que d'Humières a confié le fardeau de l'injustice, les revendications de ses idées, le douloureux débat qui le hantait lui-même, entre les exigences du passé et les affranchissements de l'avenir. L'Aude de *Cœur*, la Belle des *Ailes closes*, la Coryse de Nans, de *l'Etendard cramoisi*, sont ses filles spirituelles et leur beauté montre combien le cœur, la conscience et l'intelligence de d'Humières avaient su consacrer à la femme de respect, de pitié, de tendresse, de compréhension et d'espérance. Il n'est presque aucune de leurs répliques qui ne charme, n'émeuve et ne s'entr'ouvre sur un mystérieux coin d'âme.

Il n'y a dans les *Ailes closes* aucun élément ironique et

comique, à l'exception d'une petite scène de début ; toute l'œuvre garde le même ton grave pour montrer comment, en une caste vraiment noble, le droit du passé et la venue de l'enfant forcent l'instinct d'amour libre à reployer ses ailes impatientes, à les refermer, avec une résignation heureuse, sur le nid. Il y a par contre beaucoup de comique — et de ce comique satirique que créait en d'Humières la révolte de l'âme contre le muflisme — dans *Cœur* : et là, comme dans *Lettres volées*, la juxtaposition du comique et du pathétique s'accomplit sans heurt, avec vérité et naturel. Il n'en est pas de même dans l'*Etendard cramoisi*, où le contraste est parfois choquant, où l'homogénéité défaille. Et cependant ce drame où d'Humières s'est montré moins sûr, ou plutôt plus dédaigneux, — du « métier », ce drame étrange est peut-être de toutes ses œuvres la plus importante, sinon la plus réussie et la plus révélatrice de ses visées, la plus synthétique de ses rêves. Elle est démesurée et grandiose, elle séduit par une puissance de lyrisme qui confine à la frénésie, elle outrepasse l'adresse et est parfois disloquée par un souffle épique et un irrésistible vertige passionnel. *L'Etendard cramoisi* s'éploie dans un décor qui rappelle celui d'*Akedysseril*, mais Villiers de l'Isle-Adam n'avait pu que rêver l'Inde, et c'est sur le lac d'Oudéipoore que d'Humières a vu et pensé son drame. Et l'action, le ton de ce drame font songer à *Axel*. Cette figure de Coryse de Nans, de cette mondaine fuyant la médiocrité de son milieu, amoureuse d'un maharaja Radjpoute, s'enivrant de sa passion, de ses rêves, de l'âme glorieuse de sa race, et retombant désespérée au néant de son existence parisienne, cette figure, c'est bien l'allégorie de l'âme de d'Humières lui-même ; et ce couple élevé au-dessus de tout modernisme, en une heure d'étreinte, de songe éperdu et de péril, rejoint le couple d'Axel et de Sara, préférant le rêve à la vie, issu lui-même du couple de Tristan et d'Isolde.

Auprès de telles créatures et de tels discours, il était naturel que les mondains évoqués par d'Humières apparus-

sent comme d'agaçants pantins grimaçant dans le drame. Il les a peints crument, tels qu'il les retrouva lorsqu'il revint des temples colossaux et du vierge silence et des flores merveilleuses ; il les a peints comme Kipling a peint les « Bandarlogs » ; et si le contraste est trop violent pour ne pas nuire à l'unité scénique, il n'en a pourtant point pris souci. Je ne sais si cette objection, jointe à celle de l'extrême somptuosité du décor et de la figuration, à celle de certaines invraisemblances, n'interdisait pas la scène à ce vaste poème dramatique touffu et convulsif, dont l'excès de richesse, la surabondance de types, de tons et d'intentions sont les seuls et beaux défauts ; mais je ne doute pas que *l'Etendard cramoisi* ne soit l'œuvre de d'Humières la plus précieuse pour qui, se penchant sur son âme, voudra trouver dans ses œuvres le lieu où toutes ses aspirations se sont le plus ardemment confessées, dans le domaine sentimental, comme, dans le domaine idéologique et moral, l'est son livre inachevé sur *la Beauté*.

IV

De ce livre, voici ce que d'Humières écrivait en exprimant ses dernières volontés, le 30 septembre 1914 :

... De l'amas de fragments que je laisse, mes amis pourront tirer quelques-uns des plus significatifs touchant l'ouvrage qui me tient surtout à cœur, le livre projeté sur la Beauté, règle, but et récompense de la vie. Le sérieux d'une telle tâche m'a fait attendre trop tard pour la commencer, mais je puis dire que j'en réunis les matériaux depuis que je pense. Elle s'esquisse dans la préface de mes poèmes *Du Désir aux Destinées*. On en trouvera une table, une introduction achevée, d'autres chapitres esquissés. Mais il n'est rien dans tout le reste de mes carnets et de mes notes qui ne s'y rapporte directement ou non. L'article *Renaissance catholique*, paru dans le *Mercure de France*, devait fournir un des chapitres de l'ouvrage. Mes amis en rajustant celui-ci, avec la mesure et le goût dont ils ne peuvent se départir, m'aideront non dans une œuvre de méprisable gloriale posthume, mais à la

satisfaction d'un devoir, le plus impérieux dont je sente en moi la sommation. Mon véritable testament est là.

Cette page ne laisse aucun doute sur l'unité des pensées et des recherches de d'Humières, sur l'idée qu'il se faisait de lui-même, c'est-à-dire avant tout d'un esthéticien et d'un éthicien, bien qu'empruntant, parallèlement à la forme de l'essai, celles du roman, du poème ou du théâtre. C'est pourquoi, comme le spécifiera plus tard un avertissement des éditeurs, il était indispensable de faire du livre inachevé sur la Beauté la matière du premier volume d'une édition définitive.

A un tel livre d'Humières s'était préparé par plusieurs essais d'une fermeté d'accent, d'une concision, d'une logique et d'une ordonnance dialectique remarquables, et aussi d'une curieuse variété de tons ; car l'ironie native ne l'abandonnait pas plus que la ferveur, et telle de ses pages est d'un jouteur redoutable et d'un hardi polémiste.

Ici malheureusement l'interruption de la mort pèsera plus brutalement sur nous. Non, notre ami n'a point attendu trop tard pour commencer une telle tâche. Elle était bien de celles qu'on ne peut et ne doit conduire à bien qu'à l'âge où il était parvenu, parce qu'il faut y mettre tout soi-même, et que de tels ouvrages ne se recommencent pas. C'est la mort qui n'a pas assez attendu : l'artiste était à l'heure, elle est survenue en avance, le livre n'est qu'ébauché. A travers ses pages dont les lacunes prennent un sens si tragique et sont emplies par le silence éternel, nous sommes réduits à deviner, assez pour rester inassouvis et inconsolés, la plus noble et la plus harmonieuse abondance de pensées unifiant enfin leurs méandres dans le fleuve unique d'un haut esprit. Le plan est arrêté, les titres et le contenu des chapitres sont formulés ; ils suffisent à dessiner la belle courbe féconde qui entraînait cette âme vers l'infini en la laissant saluer sur les rives toutes les formes et tous les présages de la Beauté. De toutes ces pages aucune n'est plus révéla-

trice, plus synthétique, des presciences les plus intimes de d'Humières que celle où, cherchant le *Sens nouveau de la mort*, il confesse sa foi en un élargissement illimité de l'Etre dans la période ultra-charnelle, et examine cette zone redoutable qui s'étend du sursaut de la créature arrachée à la terre jusqu'à son absorption totale et sa réviviscence innombrable dans le monisme. Il sait maintenant les derniers secrets de sa croyance ; mais toute sa vie parmi nous n'avait été qu'un incessant élan pour dépasser la mort, lui soustraire à l'avance son plus riche butin, et ne laisser à ses griffes inévitables qu'une vaine enveloppe charnelle.

Si d'Humières souriait de la pauvreté du « culte du moi », et ne voyait dans l'étude autopsychique qu'un moyen de chercher les points de fusion du moi avec les directions universelles, — un simple sextant intellectuel, — il ne croyait pas davantage à l'utopie wagnérienne en considérant le théâtre comme le lieu géométrique de toutes les émotions éthico-esthétiques, et il avait aussi dépassé ce point de vue. Mais il obéissait à sa vocation incontestable de dramaturge et aussi à son irritation de voir l'usage absurde trop souvent fait du tréteau, et c'était là qu'après tout il comptait dire le plus directement ce qu'il aurait à dire. Il entrevoyait un sens nouveau du théâtre, comme il entrevoyait un sens nouveau de la vie, du devoir, de la mort, de l'amour. Et nous ne regretterons jamais assez que ces prévisions soient restées à l'état de notes et ne nous apparaissent en quelque sorte qu'en rêve, alors que les parties relatives à l'art dramatique, à la critique littéraire attestent de quel style lucide, de quelle résistante et souple trame de mots cette pensée savait se vêtir. *La Beauté, règle, but et récompense de la vie*. En ce titre seul tient toute une éthique et se révèle toute une âme d'artiste, de philosophe et d'homme. On voit ses attitudes, ses directions, ses espérances, — tout ce qui, vraiment, a vaincu la mort, et ce que le coin de terre de Woesten n'enfermera pas.

Il semble bien qu'un tel livre ait été, dans l'esprit de

d'Humières, la projection lumineuse et consolatrice dont son roman *Lettres volées* fut en quelque sorte l'ombre portée, roman achevé et publié intégralement, celui-là, où il a synthétisé tous ses dégoûts de l'hypocrisie contemporaine et toutes ses raisons de mépriser le monde. Il s'est plu à lui donner cette forme difficile du roman par lettres, obsédé par les *Liaisons dangereuses*, froide et terrible merveille, qui semble imposer pour toujours son mode de composition à une certaine catégorie de livres analystes et dissociateurs. Paul Hervieu avait obéi à la même injonction en écrivant *Peints par eux-mêmes*, mais avec une sécheresse et une grisaille que laisse bien loin derrière lui l'art nuancé de d'Humières. Tous ses motifs favoris de romancier et d'auteur dramatique sont combinés là, et à la série de ses femmes s'ajoute la rieuse et douloureuse figure de Jésusa Knupf, se dévouant, comme la petite japonaise Kesa, pour l'homme qu'elle adore et qui ne l'aime pas. *Lettres volées* est, en effet, un remarqnable roman par la force et la finesse des caractères, par la profession psychologique, par le dessin vrai et vivant de figures comme celles du Père Truc, d'Edouard Knupf, qui s'élèvent au mérite de « types » durables, si la conception de la marquise de Glamour reste, forcément, trop succédanée de l'immortelle et inévitable marquise de Morteuil, et celle de Robert de Kerolim trop évocatrice de celle du chevalier Danceny. Par contre, la substitution à la classique Cécile Volanges d'un être aussi original, aussi complexe, aussi singulièrement touchant que Jésusa, atteste l'apport individuel du romancier. On peut presque dire que les *Liaisons* sont de ces livres parfaits mais jamais achevés, qui ont ouvert un cadre éternel où de futurs auteurs pourront toujours insérer des figures neuves, conçues dans le même style ; c'est un de ces livres de comptes en marge à la société où on aura toujours le droit de consigner un bilan nouveau. D'Humières y a ajouté le sien, avec une incontestable maîtrise dans l'art de lier et de promouvoir les personnages ; et cet art de les

déplacer sur divers plans, jusqu'à l'étonnant épilogue où tous se retrouvent en Orient, est bien le fait d'un auteur dramatique né pour l'aisance absolue de la scène. *Lettres volées* est une pièce comme les *Ailes closes* sont un roman : les genres servent l'écrivain et ne l'oppriment pas. Dans tout cela s'alternent une grande tendresse apitoyée et un esprit très spécial, tantôt sarcastique, tantôt d'un scepticisme affleurant, à la française, avec une fluide impertinence, tantôt imprégné d'humour, mais d'humour unissant la saveur irlandaise à la saveur américaine, au goût de France ; et tout est conduit avec prestesse, sûreté, tact et énergie, à tel point qu'on se demande vainement pourquoi un livre de cette valeur n'a pas classé d'emblée dans l'opinion du grand public, au premier rang des romanciers les mieux doués, l'homme qui l'avait écrit. Mais il a bien fait tout le possible pour ne pas faire mentir la loi qui assigne au talent véritable et au succès immédiat deux directions opposées. Un jour que je l'en grondais sans conviction, il me dit avec douceur : « Il me suffit que vous et quelques autres trouviez que c'est bien. Le milieu littéraire m'apparaît comme un petit appartement. Il y a le salon... J'ai déjà horreur de m'ennuyer dans ceux du monde. Il y a l'antichambre... Je ne sais pas m'y morfondre. Et il y a la cuisine... Je n'y entends rien. Il y a bien encore la chambre à coucher ; mais je n'aimerais pas la réputation dans des draps non changés... » D'Humières était décidément trop incapable d'être gens de lettre pour que *Lettres volées* ne soit pas demeuré le régal d'un public restreint, dont le nombre ira toujours grandissant.

V

Toute cette production s'achève, se publie ou s'annonce en quelques années, de 1909 à 1914. Mais sa préparation latente n'a jamais cessé depuis que d'Humières a quitté Saint-Cyr. Il a travaillé partout et toujours, dans tous les pays, à toutes les heures. On suit dans ses agendas, où

s'accumulent les notes, où se diversifient en fusées les jets successifs de sa fantaisie ou de ses idées, la formation lente de ce livre.

Et plus les idées se coordonnent en d'Humières, plus elles en engendrent d'autres sur leurs faces polyédriques, plus elles suscitent à mesure la hardiesse et la variété du ton propre à les rendre perceptibles. Aucune esthétique ne lui impose ses modes et ses scrupules. Cela va du sonnet au quatrain frivole, de l'axiome au jeu de mots, du sanglot contenu à l'éclat de rire, de la comédie de caractère à la féerie, du burlesque au tendre, de la notation sceptique au cri d'anxiété avec une absolue liberté et une égale faculté des formes. Chemin faisant, ce gentilhomme, ce voyageur, cet idéologue apprend avec méthode et volonté tenace son métier d'homme de lettres. Il revient six ou sept fois sur une phrase de la *Nuit du Taj* ou de *l'Etendard cramoisi*, recherchant des timbres et des rythmes, modifiant la place d'une proposition incidente. En marge des livres qu'il prépare, il écrit des essais de revues, esquisses peintes de ses tableaux rêvés. Il va même au journalisme, non par besoin ni par goût, certes, et sachant où il va là comme dans les coulisses, mais jugeant, en véritable écrivain, qu'il est profitable de savoir toutes les escrimes verbales, même celle-là, et que, pour s'être laissé disqualifier, l'article de journal n'est pas moins une bonne leçon de concision et d'exposition claire des idées. Et comme il a le don de clarté, et comme il abonde en idées, il s'offre même le luxe et le mérite, en souriant, d'être d'emblée un journaliste excellent, comme il a été un impresario excellent. Il a le trait, la mesure, la façon désinvolte de parler pour dire quelque chose avec autant de grâce que s'il parlait pour ne rien dire, et il s'en amuse. Comme il a tout vu, « l'actualité » lui offre très souvent l'occasion de parler en homme qui sait et il se divertit de cette « actualité » qu'il dépouille de tout ce qu'elle a de banal, qu'il signe *Tim* à la *Vie parisienne* ou de son beau nom aux *Débats*. Il sait qu'il n'est pas jusqu'au papo-

tage dans un palace international qui ne puisse être pour un artiste, entre deux songes, l'occasion d'un croqueton savoureux rehaussé d'une touche de gouache ou de pastel, et que tout terrain est bon au chasseur d'idées.

C'est le même souci d'exclure tout *cant* et d'expérimenter sérieusement toutes les formes qui lui a fait accepter les grands sacrifices pécuniaires, les charges, la fatigue, les soucis trop souvent agaçants et médiocres d'une direction de théâtre. Certes, il était aussi poussé par le désir de rendre service et par une combativité, un goût d'action directe qu'excitait son irritation de voir tant de sottes œuvres usurper la juste place des belles choses injouées, mais il voulait, en même temps qu'il rompait avec les préjugés de son monde, s'armer pour la meilleure réalisation des comédies dramatiques où il comptait présenter ses idées, et il est visible que l'étonnante malléabilité scénique de *Cœur*, par exemple, fut due à cette étude minutieuse de l'optique théâtrale et des exigences du guignol durant deux années. On peut affirmer que les deux séries de soirées du Théâtre des Arts, par leur programme et leur réalisation, ont été les plus importantes, les plus fécondes que Paris ait connues depuis les beaux temps de *l'Œuvre*. Le *Grand soir* et *Candida* les dominèrent, et c'en serait assez pour que l'initiative de d'Humières restât durablement dans le souvenir. On ne saurait le considérer comme un caprice généreux, une libérale fantaisie, sans méconnaître le véritable caractère de notre ami. Il avait accompli là un devoir et fait un acte, et ce devoir et cet acte se reliaient étroitement à l'ensemble des convictions qui décidaient de son attitude littéraire et personnelle.

On devra retrouver les mêmes préoccupations dans son labeur considérable de traducteur. Là encore, il voulut servir. Mais il voulut aussi profiter de sa connaissace de l'allemand et de sa science plus intime encore de l'anglais pour mieux scruter quelques esprits qui l'attiraient ; et qu'il traduisît Léopold Kampf ou Frank Wedekind, qu'il s'attachât

à Kipling, à Conrad, à Pinero, à Lafcadio Hearn, avec une fidélité et une intuition admirables, Robert d'Humières faisait de ces tâches utiles de véritables études de psychologie comparée. C'étaient elles qui le payaient vraiment de sa peine, plus que nos remerciements fervents à l'homme qui, rien que pour avoir révélé Kipling, a exercé sur les vingt dernières années de littérature française vivante et libre une si précieuse influence. Il avait choisi la part la plus ingrate, pour qui sait combien peu le traducteur voit récompenser son effort par l'opinion ; mais c'était pour lui la meilleure part, si elle lui permettait de secouer vigoureusement notre paresse d'esprit et de réagir contre l'incurable préjugé qui a fait accuser « d'internationalisme » les meilleurs Français désireux de voir leur patrie non pareille à la monade Leibniz, qui n'a point de fenêtre sur le dehors. Avec une fière élégance, d'Humières voulut avoir part à ces suspicions et à ces niaiseries. L'honneur lui restera d'avoir été le révélateur de quelques chefs-d'œuvre étrangers, de nous en avoir fait cadeau, de nous avoir fait partager les joies et les nourritures qu'il y avait trouvées.

A mesure qu'on se familiarise avec son œuvre et ses intentions, on est plus étonné et presque effrayé de l'intensité, de la fréquence des projections de cet esprit radiant. Il lit tout, il s'intéresse à tout, il veut tout atteindre, et jamais en dilettante, et jamais avec désordre ou superfluité. De solides études sur l'Inde, sur l'islam, sur le socialisme, sur le monisme jalonnent les routes de sa fantaisie, qui va de la vie d'Edison à l'âme de Tolède, des idées de H. S. Chamberlain à celles du docteur Le Bon, d'un aspect de Mantoue à un aspect d'Olympie, d'une anticipation de Wells aux pauvres chiens de Stamboul, d'un croquis vénitien à une vision d'Egypte, d'une traduction d'Omar Khayyam à un souvenir de Bayreuth, à un projet de ballet fantasque. Il est fort d'avoir beaucoup vu et partout compris ; il cueille dans tous les champs de la vaste terre les fleurs dont il composera l'élixir de sa pensée, et surtout il vit, il vit pleinement,

avidement, légèrement grisé, mais jamais enivré du plaisir de se sentir doué pour pénétrer, pour exprimer, dans la perpétuelle fête d'intelligence qu'il se donne à soi-même et dont les beaux aspects du monde ont été, à son gré, les décors. Mais l'impressionnisme ne le dérègle jamais ; c'est toujours son âme qui reste la maîtresse de l'heure.

Ainsi s'allonge, jusqu'à former une imposante bibliographie, la liste de ses livres, danses, pièces, de ses essais et de ses chroniques, faisant mesurer le laborieux qu'il fut. C'est un Européen, c'est un cosmopolite, mais il étudie tout en Français convaincu que tout savoir des autres patries c'est mieux définir et mieux défendre l'autonomie morale de la sienne. Et au-dessous de tout cela, il y a un méditant lucide, brave devant l'hérédité, brave devant la transmission qui s'appelle la mort, qui s'interroge et qui constitue et accroît sans relâche sa vie intérieure, — et c'est celui-là qu'on n'a pas bien connu à cause d'une hautaine pudeur d'âme. Il a été heureux, mais pour de tels intelligents le bonheur n'exclut pas l'alternative des délices et des tortures de la juste, subtile et puissante pensée, et il a eu ses drames, ses luttes, ses doutes, et il a connu ces heures amères où l'on se tient aux écoutes à la porte de son destin. Il a été heureux, mais il s'est expliqué avec lui-même, et il a eu pour lui-même ces exigences dont le bonheur n'exempte personne de ceux qui sont profonds. Les êtres qui contribuent le plus à entourer le bonheur de tels hommes, — et autour de lui il y en eut d'admirablement aimants, — n'ont pas à s'offenser de ces conflits de l'esprit et de l'âme, à y voir l'échec partiel de leur dévouement; car rien n'en dispense une créature d'élite, et ces troubles font partie de son bonheur même. C'est tout cela que Robert d'Humières n'a pas dit, mais qu'il a décrit et qu'il nous laisse : le récit de son effort multiplement obstiné pour se tracer, dans le méandre des idées et des visions, sa route personnelle, s'écartant de toutes les conventions morales et ne consentant qu'à découvrir, pour les ser-

vir, des réalités morales qui fussent les réflexes de ses convictions esthétiques, tel ce Philippe des *Ailes closes* en qui il a mis tant de lui-même et de ses conflits de conscience. Certes, il avait l'âme haute, celui qui a écrit un jour : « Le crime inexpiable, c'est d'exploiter un sentiment noble chez un autre ». Et la vie, l'œuvre, l'exemple de d'Humières auront contribué à faire comprendre le véritable sens de ce redoutable terme d'*immoralisme*, où le vulgaire ne voit qu'un grief d'*immoralité*. On peut avoir, comme Nietzsche, la vie la plus pure tout en concluant à la fausseté, à l'inanité de toutes les morales proposées; on peut sembler satisfaire à leurs lois les plus généralement pratiquées, tout en ne relevant que d'une règle par soi-même choisie. Il était inévitable que d'Humières, étant imbu d'une conviction moniste, hanté de l'évolution incessante de la Matière s'attestant par le Désir, pour tendre perpétuellement à des Destinées, considérât toute religion et toute morale comme des expédients momentanés dont on fait d'indues tentatives de fixation, et par conséquent des erreurs. Ce n'était point tant à elles qu'à leur maintenance qu'allait son désaveu. L'acharnement à déclarer sacrés et intangibles ces points morts dans le mouvement perpétuel lui paraissait aussi funeste qu'absurde. Cette loyale révolte lui donnait l'air d'un sceptique, comme à beaucoup de fervents esprits : tels, si proches du sien, Chamfort, Nietzsche, ou Remy de Gourmont. Sceptiques, en effet, devant tout principe conventionnel, croyants devant la seule vérité qui est le mouvement et le changement, l'endosmose éternelle des idées et des passions. C'est ainsi qu'on se trompe sur beaucoup de ces « immoralistes », parmi lesquels les écrits idéologiques de d'Humières montrent qu'il avait fièrement et résolument marqué sa place. Il éprouvait l'horreur de tout retour aux dogmes enseignés, aux convenances mondaines et sociales, parce que c'était pour lui une inertie devant l'avenir et un retour à la mort. Personne n'avait mieux scruté, en de longues années de voyages et d'immenses lectures, les

arts et les mœurs du passé, mais il n'y remontait pas pour y chercher des références, il était au contraire allé y voir la série des efforts humains vers l'avenir, et pour lui les époques révolues étaient des *avenirs successifs*, dont chacun avait rejeté derrière lui toutes formules morales ou religieuses et lutté contre la routine intéressée à galvaniser ces cadavres pour en barrer les routes. Les hérédités composites de d'Humières l'avaient doué pour une telle tentative. Il savait scruter ses atavismes et trouver dans leurs désaccords des points de comparaison utiles à la formation de sa propre règle. Ses hérédités souvent l'oppressaient, — et elles nous oppressaient, tous. Mais, sans peur, il subissait élégamment les débats de ces hôtes redoutables. Il en était intensément curieux, les guettant, tâchant d'user de leurs forces en esquivant leurs jougs, considérant la pensée comme le moyen de transformer ces servages en possibilités d'énergie. Dans l'individu comme dans la race il croyait possible de capter les atavismes pour les diriger au lieu de les subir, de se servir de la vieille loi fatale pour créer, par des croisements appropriés d'idées et de sang, des types libres, une race libre-croyante et supérieure. C'était là pour lui la grande œuvre future de la science et de l'idéologie victorieuse du passé, grâce à ses propres armes, et ce principe de la direction rationnelle des hérédités devait à ses yeux déterminer de nouveaux modes de groupement humain, et par conséquent une nouvelle morale, un nouveau code social de l'amour.

Tout cela fera comprendre l'âpre ironie avec laquelle il parlait des religions établies, des conventions mondaines et combien le *cant* et tous les genres de snobisme, de pruderie, de trissotinisme lui apparaissaient burlesques et odieux, — et pourquoi enfin, cherchant un ralliement suprême des âmes, il le trouvait non dans les morales, mais dans la Beauté, non seulement esthétique, mais éthique : et il lui aura été accordé de terminer sa trop courte vie par l'accomplissement spontané d'un acte parfaitement beau. Il

poursuivait en lui-même les identifications du philosophe et de l'artiste. Mais on peut dire surtout que sa minutieuse et ardente recherche, son contrôle constant lui étaient imposés par un désir impérieux de ne pas perdre une minute des virtualités de travail et d'observation que son être physique lui permettait, et une de ses plus fortes méthodes de discipline morale était l'emploi judicieux du temps. Il a su le prix du temps, il n'en a rien laissé perdre, et c'est pourquoi, ayant beaucoup voyagé, beaucoup donné à la vie de famille, tenu son rang, consacré deux années à jouer et de longs mois à traduire les œuvres d'autrui, il nous étonne par l'œuvre qu'il laisse. Entre autres conditions de ce que j'appelle son exemple, quelle leçon silencieuse et hautaine pour sa caste — et pour tant d'écrivains! et pour ceux-ci quelle leçon encore que cette œuvre reste entièrement pure de toute attaque personnelle, bien qu'elle soit intervenue hardiment au fort du combat des idées! D'Humières certes souffrait de la sottise et de la laideur; et posséder le sens de l'art, c'est, de tous les motifs de souffrir de l'humanité, peut-être le plus aigu. Et pourtant, pas un mot de lui qui, visant les idées, blesse les hommes,— à peine, très rarement, une boutade. Il a eu au plus haut degré le sens de la moralité et de la dignité littéraires, le respect des artistes vrais et le sentiment, en s'affirmant homme de lettres, d'acquérir de nouveaux quartiers de noblesse dans une aristocratie que son cœur et son esprit authentifiaient avec moins de réserves que pour celle où il était né. Par sa personne, dont le moindre détail excluait toute banalité et conviait à la finesse, par son œuvre, par tout son exemple dans la vie et dans la mort, il a été vraiment un antidote du muflisme, — une figure faite de tout ce que l'homme a su, dans le passé et dans le présent, choisir de meilleur et de plus délicat pour aborder ses semblables, faire route avec eux, et leur laisser toujours, à l'heure imprévisible de prendre éternellement congé, une mémoire émue et reconnaissante. Ce fut sa politesse suprême.

Mais sous cette politesse, sous son apparent détachement il y avait un brûlant désir d'être aimé et compris ; il le refrénait, il en était pourtant insatiable, et il se sentait toujours seul.

Tels étaient les pensers, fervents sans fièvre, multiples sans confusion, pressés sans tumulte, que Robert d'Humières maîtrisait ou déchaînait en lui-même, voyageur curieux des sites dramaturges, curieux des gestes, philosophe curieux des idées, poète curieux des images, et qu'il était revenu engranger et mûrir soit dans la vieille demeure familiale de Conros dans l'âpre Cantal, soit à la Rourée, entre Grasse et Cannes, dans les oliveraies d'une vallée heureuse. Et là aussi était la vie de son cœur, dédiée à des êtres très chers, à une mère hautement intelligente, à des enfants dont l'un mourut et dont un autre sera venu au monde quand son père l'aura déjà quitté, et à une femme, enfin, dont il ne faut plus parler qu'avec une infinie tristesse. La balle qui tua Robert d'Humières tua aussi l'âme de la compagne exquise et admirable qui avait été la confidente de toutes ses pensées. La vicomtesse Marie d'Humières est morte deux ans après son mari. Aux intimes qui l'ont vue, douce et silencieuse en ses voiles de deuil, s'occupant jusqu'au dernier jour de l'édition qu'elle n'aura pas eu la joie suprême de voir réalisée, elle apparaissait, selon la belle expression de Hugo, « un prétexte pour qu'une âme reste sur la terre ». Mais elle n'y était déjà plus. Nous l'avons connue inoubliablement transfigurée par le charme d'une passante, d'une absente, souriant douloureusement à l'espérance imminente d'un au delà où elle est maintenant parvenue...

VI

Voilà ce qu'une balle allemande a détruit un matin de printemps. Tels sont l'œuvre et l'exemple intellectuel que Robert d'Humières nous a laissés.

C'est un fait que d'Humières a été connu et apprécié

très insuffisamment au prix réel de ses mérites. Que sa modestie ait grandement aidé à donner le change, que la mort ait devancé l'heure où il eût inévitablement conquis, y tenant ou non, la belle et large place désignée à son effort par son talent, le fait demeure: il a été affectionné, estimé par les artistes et les penseurs sérieux, imposant à ceux qui l'approchèrent le souvenir de sa distinction rare, de son charme, d'une bienfaisance pourtant si soigneusement cachée, l'impression d'un être admirablement intelligent; il a été loué spontanément par une presse à laquelle il n'eût jamais rien demandé, il a été lu et applaudi; sa mort a ému, on a compris ce dont elle nous privait et cependant on ne l'a pas connu et évalué, on ne s'est pas douté de ce que révélera enfin l'ensemble de ses ouvrages au public qui, étranger aux jugements, aux souvenirs et aux sympathies des amis ou des confrères d'un écrivain, reste en présence de l'œuvre seule.

Il réunit toutes les conditions qu'une amitié jalouse a pu proclamer chez d'autres pour devenir autant que quiconque une figure représentative, — et c'est dans cette conviction que j'ai achevé cette étude et collaboré au monument qui va lui être élevé par l'édition de ses œuvres.

Celle-ci ne doit pas être uniquement la pierre tombale où l'on vient se souvenir, regretter, dire adieu à des promesses comme le sera celle des jeunes hommes n'ayant pu, avant de mourir pour le pays et la race, nous offrir que des prémices. Riche de vivantes et agissantes vérités, elle présente à l'avenir une œuvre assez mûrie, assez homogène, pour que la mort soit restée impuissante à la ruiner et n'ait pu que l'empêcher de croître encore. Nous ne savons pas ce que Robert d'Humières eût pu réaliser de considérable en dix ou vingt nouvelles années de travail; nous ne pouvons que le conjecturer d'après les beaux gages qui nous restent. Mais nous savons que, par sa personne morale, sa vie artistique, ses essais, ses romans ou ses drames, il avait déjà constitué, avant de tomber à l'assaut

de Lizerne, cette hautaine unité à laquelle il aspirait, qu'il avait conquis sur lui-même, sur l'art, sur la pensée, cette faculté et ce mérite suprême d'être un exemple, un type complet et supérieur d'humanité, et qu'après avoir compté parmi ses lointains aïeux ce qu'on appelait jadis des fleurs de la chevalerie, il était devenu ce que nous appelons aujourd'hui une fleur de la culture française.

CAMILLE MAUCLAIR.

SOUMISSION
A LA VÉNUS D'ARLES

—

A Madame Théo Van Rysselberghe.
Hommage respectueux.

I

O très antique, ô toujours jeune Terre,
Je viens du Nord et je viens tard,
J'hésite plein de crainte au seuil de ton mystère,
Un peu comme un bâtard,
Qui se glisse au jardin parmi les fleurs, regarde,
Puis s'arrête, écoutant venir le pas d'un garde.

Mes yeux habitués aux couleurs de la boue
Sont éblouis d'un ciel où tant d'azur se joue,
Et mon cœur qu'a bercé la pluie
Connaît surtout les chants de l'âme qui s'ennuie.

Je m'approche pourtant, la main sur mes paupières,
Et j'écarte un par un mes doigts,
Et là, dans ce sentier d'herbe sèche et de pierres,
Ah ! je vois le Soleil pour la première fois !

Pour la première fois sa lance me pénètre :
Je frémis, traversé, possédé par un dieu.
Un homme nouveau dans mon sein veut naître,
L'ancien n'est plus qu'une souche au feu.

Vieux remords, repassez, aujourd'hui je suis ivre!
Respirer, cela seul quel délice inconnu !
Je sens sous mes habits mon corps plus léger vivre
Comme s'il était nu.

Aujourd'hui je ne veux que brûler sur la route
Entre les flammes des cyprès,
Me nourrir de rayons comme la chèvre broute,
Sans scrupules et sans regrets.

II

Endors-moi, chanson des pins et des brises,
Grise-moi, parfum des lavandes grises,
Brise les élans du regret amer,
Barre inflexible de la mer.

Oliviers d'argent, pendez sur la pente,
Laveuses, lavez dans l'eau qui serpente,
Cyprès immobile et droit, bouge un peu
Ta pointe fine dans l'air bleu.

Cailloux secs, roulez sous le pied des chèvres,
Fillette, au berger cours offrir tes lèvres,
Berger, le vent souffle au ciel balayé,
Prends-la dans ton manteau rayé.

Le mistral a fui : comme tout est calme !
La paix du soleil luit sur chaque palme.
Résonne, étouffé, rauque, doux, heureux,
Gémissement des amoureux.

III

Parce que sur mon front obscur et rétréci
Le rêve ingrat de l'homme a le pli du souci,
Devant ton clair visage énorme, aérien,
Dirai-je : « C'est l'azur, l'azur ne pense rien ? »

Parce que ta sagesse, ô Méditerranée,
N'est pas comme la nôtre ancienne d'une année,
Parce que tu n'as pas deux yeux, mais un regard
Dont l'éblouissant feu me cache ta prunelle,
Dirai-je : « C'est l'azur, sa flamme est éternelle,
Mais son œil est hagard ? »

Quand passent sur l'ardeur de la pinède verte
Les souffles d'une bouche infinie entr'ouverte,
Parce que le ciel glisse, impossible à saisir,
Dirai-je : « C'est l'azur, l'azur est sans désir? »

Quand la chute du jour, si abrupte, si roide,
Met dans les oliviers un frisson d'ombre froide,
Dirai-je : « C'est l'azur qui fonce sa couleur,
L'azur ignore la douleur ? »

Pur éther du matin, fraîcheur nocturne, gouffre,
Moi qui sens ton cœur battre, irai-je donc nier
Que dans l'azur médite, aime, jouit et souffre
Un immense être prisonnier ?

Un être chargé d'ans et de philosophie
Qui s'accoude songeur aux terrasses des cieux,
Qui me voit, qui me juge et qui me terrifie
Par son rire silencieux.

Un être toujours jeune et plus doux qu'une femme,
Plus grave, plus ému, plus profond, plus secret,
Qui tantôt, caressant, vient dormir sur mon âme,
Tantôt s'enfuit plus loin que la lune, distrait.

Un être puéril qu'un rien de fleur enivre,
Mais qui soudain se fâche et hurle à tous les vents
Qu'il est las, qu'il est temps que la mort le délivre
De l'univers et des vivants.

IV

Lasse d'attendre ma venue,
La lune dormait toute nue
Sur le gravier bleu du chemin.
J'ai pris ses doigts froids dans ma main
Qu'elle a baisée en s'éveillant.

Longtemps sur mon bras renversée
Je la tins, cherchant sa pensée
Derrière son beau front brillant.
Mais je n'ai vu dans sa prunelle
Que la nuit, la nuit éternelle.

Aveugle! Oh ! découverte horrible!
Comment donc avais-je ignoré
La cécité, ruse terrible
De ce clair visage adoré ?

Elle riait de ma surprise ;
Et son rire fit s'envoler
D'un buisson noir une aile grise,
Elle riait sans me parler.

Entre ses douces lèvres blanches
Son rire coulait, aussi frais
Que la cascade sous les branches
Et que le vent dans les cyprès.

Toute la limpide étendue
Du grand silence sidéral,
Stupéfaite, était suspendue
A cette flûte de cristal.

V

J'ai deux jardins : l'un m'éblouit,
L'autre respire un parfum sombre,
Car tout le ciel s'épanouit
Quand les roses rentrent dans l'ombre.

Tu n'es pas si haut, mon souci,
Orion t'enjambe à la course,
Et devant ma porte voici
Que vient me prendre la Grande Ourse.

J'entends ce que l'on n'entend pas :
Le bruit de la roue et le pas
Des chevaux divins dans l'allée.

Je vois sur la nuit constellée,
Dominant le plus fier rocher
De toute sa tête splendide,
Et dans son poing serrant la bride,
Le buste orgueilleux du Cocher.

L'azur miroite sur ses dents,
Et son corps entier n'est qu'un rire,
Tant il a de frissons ardents.
« Es-tu prêt ? » semble-t-il me dire.

Mais toujours, au bord de la voie
Que ses beaux yeux fixes m'indiquent,
Mes désirs de voyage abdiquent,
Et lâchement je le renvoie.

VI

Rendez-moi, pins, genévriers,
L'ardeur des anciens chevriers.
Que par delà vos vertes cimes
Mon cœur plonge dans le ravin,
Dans les trous d'ombre des abîmes
Qui sont d'un bleu couleur de vin.
Que par delà le précipice
Et ce bleu de vendange épais
Mon cœur s'allonge et s'assoupisse
Sur un large horizon de paix.
Ah! je découvre mon royaume :
Ses remparts sont de rocher clair :
Ce n'est pas la cité fantôme
Qu'un nuage bâtit dans l'air,
Mais, là-haut, cette ligne pure
Qui ne dit que l'essentiel,

Et dont l'exacte découpure
Semble aiguiser l'azur du ciel.
Dans la fermeté décidée
De ce dessin immense et nu,
J'admire la puissante idée
Et la main du Maître inconnu.
C'est là-haut que mon cœur se livre
Aux fureurs d'un dieu toujours ivre.
Seigneur, nul arbre autour de nous,
Plus même un frisson d'herbes sèches,
Rien que ton feu sur les cailloux
Et mon sang qui s'offre à tes flèches !

VII

Gis-tu là sous un myrte, à l'abri du rocher,
Repos, fuyant repos qu'on se tue à chercher,
Que j'ai poursuivi sur cent pistes ?

Le mistral siffle dans les cistes,
La mer hérissée est d'un bleu si dur !
La couleur du froid, est-ce donc l'azur ?
Ce vent rude et clair, si joyeux que l'arbre
Tremble encore, ému, quand il a passé,
N'est-ce pas ton rire, ô Face de marbre,
Vénus, ton rire éclatant et glacé ?

VIII

Printemps, arrête, tu débordes
Le plus inlassable désir.
Grand Pan diffus, où te saisir ?
Réfrène un peu les folles hordes
De tes fleurs le long du chemin.
Si j'en prends une dans ma main,
L'autre dit : « Je suis la plus belle ».
Sous la feuille un oiseau m'appelle,

Et quand j'y cours, tremblant d'émoi,
Un chant plus doux derrière moi
Gémit : « Je meurs, si tu me laisses. »
A chaque pas j'ai des faiblesses.
Comment répondre à tant de voix ?
Je vais, je viens, à droite, à gauche,
Comme un faune que sa débauche
Précipite à travers les bois.
J'ai beau serrer sur ma poitrine
Le tronc du chêne ou du cyprès,
J'entends des pleurs dans les forêts.
Je sens l'odeur de l'eau marine
Distiller un reproche amer.
Les cheveux épars, redressée
Sur son immense lit, la mer
A des soupirs de fiancée.
Et vous, torrents, rochers aussi,
Dont la vieillesse sous les rides
Cache un libidineux souci,
Cailloux blanchis d'ardeurs arides,
Et vous, mille sources, comment
Serais-je à moi seul votre amant ?
Mes bras sont courts, ma force est brève,
Epouvantable est votre rêve !
L'azur nu danse à l'horizon.
Autour de moi son cercle flambe,
Et se resserre, et le gazon,
Si je veux fuir, grimpe à ma jambe ;
Et sous mes pieds, dans le grand four
De la sombre terre brûlée,
Pullule une vie annelée
Qui réclame un regard d'amour.
Je n'en peux plus, ah ! je me couche.
Que sur mon cœur et sur ma bouche
Passe, Printemps, ton divin flux.
Engloutis-moi, je n'en peux plus.

IX

Eros, il faut bien qu'on te donne
Ici ton beau nom d'autrefois,
Puisque l'azur ici bourdonne
Des mille abeilles de ta voix ;

Puisque dans les jardins tu joues
Toujours à tout incendier,
Et que le rose de tes joues
Luit dans la fleur de l'amandier ;

Puisque, l'été, ton feu profond
Courbe les hommes et les branches,
Quand les cris des cigales font
Paraître les routes plus blanches.

Vieux château, moulins, tout s'effrite,
La croix du cimetière tombe,
Mais toi, debout sur une tombe,
Tu souris d'un air hypocrite.

Déjà s'amassent dans les creux
Des violets sourds et nombreux,
Et les aspérités se dorent.

Eros, les montagnes t'adorent.

L'olivier qu'un mauvais présage
A frappé de mélancolie,
Brusquement change de visage.

Eros, l'arbre aussi te supplie.

Et là-bas, l'éclatant saphir
De la mer commence à pâlir.

Eros, les eaux joignent leurs chants
A l'hymne des monts et des champs.

Et moi, mortel, mon temps s'enfuit,
Mais mon souffle encore accommode
Le désordre inspiré de l'ode
A la prière de la nuit.

FRANÇOIS PORCHÉ.

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE ET LA PAIX

—

Ces deux phénomènes sont en étroite corrélation, l'un est fonction de l'autre, et nous pouvons affirmer à juste titre que si la Paix a déçu les Allemands, leur révolution nous a déçus tout autant. Lorsque les Allemands disent de la Paix qu'elle est inacceptable ou inexécutable, nous leur rétorquons que la révolution allemande est un bluff ou que c'est une révolution à l'eau de rose. Des deux côtés il y a un grain de vérité, mais il y a surtout une méconnaissance absolue des faits et des circonstances et c'est cela que nous allons nous attacher à faire ressortir.

Nous savons combien grande a été l'influence du Président Wilson sur la révolution allemande. Ses notes ont été une véritable divulgation pour le peuple allemand, auquel, en même temps que tombaient ses illusions sur l'invincibilité de son armée, on arrachait brusquement tous les voiles qui recouvraient l'Allemagne : « Débarrassez-vous de votre kaiser ! lui criait-on, devenez une démocratie et vous aurez une paix conforme aux 14 points de Wilson ! »

Les Allemands se sont empressés d'obéir à la lettre : ils ont renvoyé le kaiser, se sont mis en république et ont attendu. D'abord du pain, puis la paix. La paix n'est pas venue, le pain non plus. Déroutés, ils nous ont demandé pourquoi ni l'un ni l'autre ne venaient. Tels des sphynx, nous sommes restés figés dans notre mutisme, sans donner à l'Allemagne expectante le moindre signe de consentement ou de déplaisir. De plus en plus désemparés, les Allemands se sont concertés. Ils se sont dit que notre silence était un mauvais signe, qu'ils n'avaient pas encore de par-

lement, que nous regardions d'un mauvais œil l'essor que prenaient les Conseils d'ouvriers et de soldats et, dare-dare, ils convoquent une Assemblée Nationale dont la principale mission est de voter la Constitution et de ratifier la paix.

Puis ils attendent encore. Des semaines et des mois s'écoulent..., rien ne vient. Les palabres de Paris s'éternisent. Enfin par une belle matinée de mai l'Allemagne est invitée à envoyer ses délégués à Versailles, non pas pour discuter le Traité, mais pour y prendre réception du cahier des stipulations. C'est déjà dans toute l'Allemagne de la stupéfaction, qui va se transformer en stupeur, puis en rage impuissante à l'ouïe des conditions draconiennes.

Pour une fois les Allemands sont de bonne foi. « Comment, s'écrient-ils, nous avons fait tout ce que vous demandiez, nous avons chassé « notre » kaiser, nous avons proclamé la « *Reichsrepublik* » et vous osez nous infliger pareil traitement. C'est odieux ! » Ils oublient que s'ils ont chassé le kaiser, ils ont conservé ses ministres, ses fonctionnaires, ses diplomates, ses généraux, toute l'armature et, qui pis est, tout l'esprit de l'ancien régime. Ils oublient qu'ils n'ont rien fait pour châtier les coupables, pour dégager les responsabilités et qu'à la veille de la signature de la paix nous attendons encore, à défaut d'une parole de regret pour le passé, une promesse d'amendement pour l'avenir.

Les Scheidemann, les David, les Solf, les Brockdorff-Rantzau, tous serviteurs ou suppôts de la monarchie, occupent les ministères ; Hindenburg continue à exercer le commandement suprême de l'armée allemande et Ludendorff peut rentrer en Allemagne sans être mis en accusation, sans être inquiété.

L'Allemagne s'étonne de notre silence, et, de notre côté, nous sommes abasourdis par son impudence. Pourtant, pour quiconque connaît le peuple allemand, il y a dans son attitude beaucoup plus d'épaisseur, de lourdeur d'esprit que de duplicité. Les Allemands croient sincèrement qu'ils se

sont transformés du jour où ils ont crié « Vive la République » tout en chantant « *Deutschland über Alles !* » La révolution allemande n'a été, somme toute, qu'une manifestation extérieure à laquelle ne correspondait pas une évolution parallèle des sentiments, à plus forte raison qui n'en émanait pas.

Cette équivoque a eu des conséquences épouvantables : le gouvernement allemand, cherchant à ruser, n'a inspiré aucune confiance aux gouvernements de l'Entente, et les conditions de paix s'en sont ressenties.

Les Allemands n'ont vu de la paix que les résultats sans en voir les causes et nous, de notre côté, nous nous sommes désintéressés des problèmes de la politique intérieure allemande ou plutôt nous y avons assisté en spectateurs curieux beaucoup plus qu'en participants.

§

Or, nous avions le droit et même le devoir d'y participer. Rien de ce qui se passe en Allemagne ne doit nous être indifférent, et notre politique de passivité n'a produit jusqu'à présent aucun beau fruit. Dès la conclusion de l'armistice nous avons envoyé à Berlin nombre de « missionnaires », d'abord le baron d'Anthouard, chargé du rapatriement de nos prisonniers de guerre, auquel a succédé le général Dupont, chef de la mission militaire, qui avait trouvé dans la personne du colonel Zopff un adjoint remarquable, enfin une mission économique dirigée par le professeur Haguenin, tous hommes d'élite, observateurs attentifs, travailleurs acharnés. Outre leurs attributions spéciales, ces différentes missions devaient observer l'Allemagne, l'étudier dans tous ses recoins, sous tous ses aspects, analyser minutieusement sa révolution, ainsi que tous les rouages de son mécanisme politique.

Je puis affirmer ici, en toute sincérité, pour les avoir vues longtemps à l'œuvre, que ces missions se sont acquit-

tées de leur lourde tâche avec une conscience admirable, sans le moindre esprit de haine, avec une impartialité que nous aimerions à trouver chez nos adversaires.

Elles ont pris acte de toutes les suggestions et les ont transmises à qui de droit ; elles ont écouté ce qui se disait autour d'elles ; fréquemment on a posé des questions à leurs représentants. Ils ont souri diplomatiquement et ont demandé des instructions à Paris... Ils attendent encore la réponse. Le mot d'ordre était : « Débrouillez-vous ! Surtout ne vous compromettez pas. » Et nous nous débrouillions, pendant que la politique allemande s'embrouillait.

En somme, nous tenions entre nos mains les deux clefs de l'Allemagne : son ravitaillement et la paix. Nous n'avons pas su nous en servir. On n'a pas idée de la force d'un argument tel que mille sacs de café, un train de farine ou un wagon de saindoux. A deux reprises, que je sache, les Bavarois nous ont suppliés de les ravitailler. Eisner à Berne nous a montré l'importance qu'aurait pour la Bavière l'envoi de quelques trains de vivres. Du coup la popularité d'Eisner serait remontée, les tendances séparatistes de la Bavière se seraient accrues et nous y aurions gagné des sympathies au détriment de la Prusse. Au lieu de soutenir Eisner, qui en avait grand besoin et qui, rompant ouvertement en visière au gouvernement du Reich, démasquait par la publication des documents von Schoen (1) la culpabilité de l'Allemagne, nous l'abandonnions à ses ennemis, nous le jetions dans les bras des extrémistes et le conduisions sous le revolver d'Arco. Et pourtant Eisner était l'un des rares idéalistes qu'eût produits la révolution allemande.

Après Eisner, ç'a été le docteur Mühlon ; et combien de

(1) Il s'agit d'un rapport du conseiller de légation von Schoen (et non de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris) qui, en juillet 1914, remplaçait à Berlin, à titre intérimaire, le ministre plénipotentiaire de Bavière, comte Lerchenfeld : ce rapport établit sans contestation possible que l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, cause immédiate de la guerre, avait été approuvé par les milieux officiels berlinois et que son libellé avait même subi l'influence de Berlin,

fois Foerster n'est-il pas intervenu en faveur de son pays, de l'abolition, du moins partielle, du blocus? Il eût suffi de mettre à son actif une mesure de faveur pour que, instantanément, il devînt populaire en Allemagne. A cette époque on épiait nos moindres gestes, le plus léger froncement de nos sourcils. Si nous avions récusé Scheidemann ou Erzberger, ou un autre, ils seraient tombés. Jamais le peuple allemand n'eût osé — avant la publication des conditions de paix — s'opposer à un désir de notre part. Non seulement il y eût déféré, mais il venait au-devant de nos vœux. On nous accablait littéralement de demandes et de prévenances. Tous les partis se disputaient nos faveurs; le chef qui eût procuré à l'Allemagne une paix raisonnable « *einen Vernunftsfrieden* », aurait eu la possibilité de rééduquer le peuple allemand, de faire lever enfin la pâte de la révolution, puis de la façonner dans un sens démocratique.

Et ne prétendons pas que c'était impossible. Jusqu'au mois de mai 1919 les Français étaient bien vus en Allemagne, ils pouvaient voyager dans toutes les régions sans crainte d'être molestés. Des officiers-courriers en uniforme faisaient continuellement la navette entre Berlin et Paris, Varsovie et Prague. Je n'ai jamais entendu dire que l'un d'eux ait été insulté ou brutalisé. Nous n'étions pas considérés comme des ennemis; le peuple allemand, dans sa grande masse, désirait sincèrement une réconciliation. Au deuxième Congrès des Conseils, Max Cohen et Kaliski prononçaient des discours très francophiles (1) qui ne soulevèrent aucune protestation, au contraire! Des motions propices à un rapprochement avec la France étaient adoptées. La *Vossische Zeitung* et la *Freie Zeitung* de Berlin publiaient des articles au profit d'une étroite coopération des deux pays. Il régnait avant le 8 mai une atmosphère de sereine confiance dans l'avenir de nos relations. L'Allemagne

(1) Cf. les chapitres XXI et XXII de mon livre *L'Allemagne à l'œuvre.*

rêvait d'une Société des Nations où elle eût pris place, d'une paix supportable et d'une embrassade générale.

Au lieu d'aider ces tendances, de les encourager, nous nous en sommes désintéressés, paraissant indifférents à tout ce qui se passait chez nos voisins, à l'avènement de tel ou tel personnage, à la direction de leur politique. Nous étions tellement absorbés par l'élaboration pénible du Traité de Paix — un accouchement au forceps — que nous avions oublié l'objet même du Traité, de sorte que nous fûmes bien étonnés, quand notre parchemin fut prêt à être revêtu de signatures, de nous heurter à une si farouche résistance...

C'est à notre politique d'abstention que nous devons le vote de la Constitution et l'unification du Reich, — il s'en fallut de peu que l'article concernant le futur rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ne fût escamoté, — que nous devons surtout le réveil du militarisme prussien. Si les généraux et les réactionnaires ont relevé la tête avec tant d'impudence, regagnant rapidement l'ascendant que les premières semaines de la révolution leur avaient fait perdre, cela est imputable en premier lieu à notre silence, qui fut pris pour de la faiblesse. « Qui se tait a tort », dit un vieux dicton.

Nous avons laissé l'Allemagne cuire de novembre jusqu'à juin dans son bouillon socialiste et réactionnaire sans nous inquiéter de ce qui en sortirait. Il en est sorti un féroce obstructionnisme à l'exécution du Traité, dont nous sommes les premières victimes. Avant d'imposer à l'Allemagne une paix « juste », il fallait se demander si elle était « intelligente ». La justice est représentée généralement un bandeau sur les yeux. Eh bien ! notre paix juste est justement une paix aveugle. Il y a dans cette paix des stipulations excellentes — tout ce qui concerne le désarmement de l'Allemagne — que, en suite de nos atermoiements, nous avons des difficultés énormes à faire appliquer aujourd'hui et que c'eût été un jeu d'exécuter au lendemain de l'armistice. Les gouvernants allemands eux-mêmes, quand ils sont

de bonne foi, sont incapables de se faire obéir. N'est-ce pas *l'Ulk* qui a publié récemment une caricature où l'on voit un gigantesque mercenaire de la Baltique, armé jusqu'aux dents, le ceinturon garni de grenades à main, en face d'une fillette frêle coiffée d'un bonnet phrygien, les mains ligotées par le Traité de Paix — c'est la République allemande — qui dit au soldat : « Il faut que je vous désarme ! »

Le trait est frappant. Nous exigeons d'un gouvernement de fantoches l'exécution d'un Traité qu'ils ne peuvent faire respecter. Il fallait, dès l'armistice, donner la vitalité suffisante à un gouvernement qui se fût loyalement engagé à exécuter le Traité, non pas le traité que nous avons sous les yeux, mais un pacte intelligent regardant vers l'avenir plus que vers le passé. Pourquoi n'avons-nous pas, aux termes de l'armistice même, désarmé complètement l'Allemagne, exigé la livraison de tous ses canons, de tout son matériel de guerre, la destruction immédiate, sous nos yeux, de toutes ses usines de guerre et le démantèlement de toutes ses forteresses ? C'est alors qu'il fallait agir et non pas aujourd'hui. Nous étions les vainqueurs, nous avions des millions d'hommes sous les drapeaux, l'armée allemande était défaite, ses généraux humiliés, sans crédit, démoralisés par la révolution autant que par leur déconfiture. Nous aurions obtenu sans peine tout ce que nous demandions. Les Anglais ne se sont-ils pas fait livrer toute la flotte de guerre de l'Allemagne, qui, elle, était pourtant invaincue ? Il fallait désarmer l'Allemagne à ce moment, il fallait avoir assez de psychologie pour comprendre que l'Allemagne, écœurée de la guerre et du militarisme, aurait accueilli sinon avec joie, du moins avec résignation, une pareille exigence.

De même, c'est alors et non pas après quinze mois que nous devions demander la livraison des grands coupables. Après quinze mois toute l'Allemagne s'est solidarisée avec ses anciens chefs Elle s'est cabrée parce que, obligée de signer un Traité le couteau sur la gorge, elle n'en reconnaît ni la valeur morale, ni la valeur juridique.

L'histoire de ce que nous aurions dû faire, de ce que nous aurions pu faire et de ce que nous n'avons pas fait est une « vis sans fin ».

En somme nous pouvions désarmer l'Allemagne militairement et nous ne l'avons pas fait. Nous devions la désarmer moralement et nous l'avons fait encore moins. Le militarisme prussien subsiste, la gallophobie et l'esprit de revanche, qui en sont les satellites, développent une floraison aussi malsaine qu'exubérante.

§

Si la paix n'est pas ce qu'elle devrait être, il sied de reconnaître que la France seule n'en est pas responsable. Nous avons, plus que tous les autres belligérants, souffert de la guerre dans notre sol, notre chair et notre sang. Le plus précieux de nous, nous l'avons laissé sur les champs de bataille. Nous avons eu affaire à un adversaire impitoyable pour qui les méthodes les plus cruelles étaient les meilleures : « Plus la guerre est féroce, plus elle est courte ! » a dit une fois Hindenburg. La guerre des Allemands a été féroce, mais elle n'a pas été courte.

Après cette guerre qui nous a laissés exsangues, épuisés, nous avons été énervés par les interminables pourparlers du Traité. Nos ennemis nous en imputent toute la responsabilité. Pourtant ce n'est pas nous qui avons privé l'Allemagne de son domaine colonial,ce n'est pas nous qui avons exigé les deux clauses dites ignominieuses, qui avons demandé la livraison de la flotte de commerce allemande, ce n'est pas nous qui sommes installés à Dantzig. On rend la France en bloc responsable du Traité, rien de plus faux. Il a été l'œuvre de toute la diplomatie de l'Entente, et c'est justement à cause de cette multiple paternité qu'il est hétéroclite, qu'il n'est pas viable. C'est le bâtard de la diplomatie.

De même notre inaction en Allemagne a eu de piètres résultats. Il nous était malaisé d'intervenir. Pour qui et

contre qui ? J'ai dit ailleurs que ce qui caractérisait la révolution allemande, c'était la pénurie d'idées et l'indigence d'hommes. Les grands esprits que nous pouvions soutenir n'avaient pas sur le peuple allemand l'influence désirable.

Néanmoins, je persiste à croire que nous aurions pu aider un Foerster ou un Eisner, au lieu de tolérer au pouvoir les mercantis de la Révolution, Scheidemann et tous les « scheidemaenner ».

A Berlin nous étions tiraillés par les propositions de tous les partis, mais surtout des extrémistes de droite et de gauche. Chose bizarre : ils étaient d'accord pour nous demander l'emploi des mêmes moyens, et ces moyens — vous l'avez deviné — étaient naturellement des moyens coercitifs. Les réactionnaires et aussi les bourgeois nous réclamaient des divisions de marocains pour mater les spartakistes ; ceux-ci et leurs amis, les socialistes indépendants, nous suppliaient d'envoyer quelques régiments de coloniaux à Berlin pour mettre les militaristes à la raison.

Nous n'avons donné satisfaction ni aux uns ni aux autres, faisant nôtre le proverbe anglais « *wait and see* », qui a fait banqueroute une fois de plus.

J'ai rencontré à Berlin des Allemands animés du meilleur esprit, des hommes foncièrement partisans d'une réconciliation avec la France, ardents de rompre avec un passé odieux. Ce sont les pacifistes Gerlach, Nicolaï, Foerster (en Suisse), auxquels il faut adjoindre les vaillants de la première heure qui se sont groupés à Berne autour de la *Freie Zeitung*, des socialistes comme Bernstein, Kautsky et d'autres encore. Malheureusement, c'est un fait que nous sommes, hélas ! obligés de constater, les hommes qui ont en Allemagne le plus de valeur morale sont précisément ceux qui ont le moins de crédit. On sait que, dès l'éclosion de la révolution, les démocrates de Suisse (Grelling, Mühlon, etc,) ont été systématiquement écartés par les chefs du nouveau régime. Le fait de ne pas être inféodé par un parti politique entraîne fatalement l'éviction. Les Gerlach, les Bernstein et

les Kautsky, appelés un moment au pouvoir, sont rentrés dans l'ombre. Quant à Foerster et à Nicolaï, les étudiants nationalistes les empêchent de reprendre leur enseignement à Munich et à Berlin. L'Allemagne nouvelle n'en veut pas.

Nous savons que la *Welt am Montag*, journal de Gerlach, tire à 180.000 exemplaires, que les livres de Foerster se vendent à raison de 1.500 exemplaires par mois, mais cela ne suffit pas à leur assurer en Allemagne l'ascendant que méritent leur grand talent et leur idéal généreux.

Il y a à côté de ces individualités de premier plan, mais isolées, les représentants de la social-démocratie indépendante qui sont des hommes de progrès, et beaucoup d'entre eux des personnalités séduisantes. Malheureusement, leurs deux chefs les plus estimés, dont l'un était un apôtre, Eisner et Haase, ont été assassinés. Breitscheid, Cohn, Hilferding n'ont plus sur leurs troupes l'autorité souhaitable. Les masses, de plus en plus radicalisées, sont attirées par les postulats maximalistes. Crispien et Ledebour eux-mêmes sont trouvés trop tièdes. La scission du parti depuis le Congrès de Halle est un fait accompli.

Pouvions-nous favoriser un parti fort de 22 députés et de 2.300.000 suffrages contre 400 autres députés et 28 millions d'électeurs ? Certes, les Indépendants nous promettaient de désarmer, avec notre appui, tous les énergumènes réactionnaires, mais leur dictature n'eût pu vivre qu'en s'adossant à la Russie. Les Indépendants penchaient vers le bolchévisme, et ils ont toujours proclamé la nécessité de la Révolution mondiale ; s'ils se déclaraient prêts à signer la paix, c'était uniquement pour des raisons d'opportunisme et non pas parce qu'ils la trouvaient juste. S'il approuvaient le châtiment des coupables, c'était en premier lieu parce que nous les débarrassions ainsi de leurs pires ennemis.

Puisque nous ne voulions ni de la dictature militaire ni du soviétisme, autre forme de dictature, il ne nous demeurait d'autre alternative que de soutenir le gouvernement

existant contre tous les éléments de désordre. Aurions-nous pu en modifier la composition ? Mais par qui ?... Hermann Müller vaut-il mieux que Scheidemann ? Koester est-il supérieur à Landsberg ? Gessler a-t-il secoué mieux que Noske l'emprise des généraux ? Jusqu'à présent nous ne nous en sommes guère aperçu.

§

Voilà ce qu'il y a de tragique dans la révolution allemande : elle n'a pas rénové la mentalité du peuple allemande, elle n'a pas suscité ce formidable mouvement d'idées qui caractérise d'autres révolutions, et qui fait la grandeur impérissable de la Révolution française. Et si elle n'a pas rénové la mentalité du peuple allemand, c'est parce qu'elle n'a pas enfanté un grand esprit : un Danton, un Marat, un Robespierre ou un Gambetta, un Chénier, un Lamartine ou un Victor Hugo, ni un homme d'Etat pour indiquer à son peuple la voie nouvelle, ni un poète pour chanter l'hymne de la liberté.

Pourquoi l'homme nouveau, la créature qui eût pétri dans ses fortes mains la masse amorphe du peuple allemand, pour en faire jaillir l'étincelle d'un avenir meilleur, pourquoi le Messie, que ce peuple désire peut-être inconsciemment, n'est-il pas venu ? L'Allemagne n'est-elle pas abandonnée de Dieu et des hommes et son destin n'a-t-il pas voulu qu'elle fût seule dans sa détresse méritée, comme elle avait été seule dans la guerre contre le Monde entier ?...

La révolution allemande, née de la défaite, a hébété le peuple allemand au lieu de le secouer, de le grandir. Il n'a pas compris lui-même la portée du mouvement qui se dessinait, parce qu'il a été surpris. Et, s'il n'a pas su le diriger, c'est qu'il n'était pas convaincu de sa grandeur. L'Allemand, qui est collectivement très brave et qui, sur le champ de bataille, s'est fait massacrer héroïquement pour sa patrie, est, pris individuellement, un être mou, veule, lourd, incapable d'emballement, inapte à se sacrifier pour un idéal

politique. A l'exception de Liebknecht, de Rosa Luxemburg et d'Eisner, qui étaient vraiment fanatisés par la Révolution, qui voyaient grand — je ne dis pas qu'ils voyaient juste — et qui sont des apôtres dignes de notre admiration, car ils se sont fait tuer pour leur foi, à l'exception de ces martyrs, — tous sémites du reste, — aucun chef ne s'est exposé sur la barricade à côté de ceux qu'ils avaient poussés au combat. Lorsqu'un chef n'est pas prêt à donner sa vie pour ses idées, qu'il n'a pas l'apostolat, comment est-il possible qu'il puisse communiquer aux soldats dans le rang l'abnégation qu'il n'a pas ?

La révolution allemande est pauvre en actions d'éclat, elle nous montre quelques scènes cruelles, encore que peu de sang ait coulé ; elle n'a pas connu la Terreur, ni la chouannerie, ni l'enthousiasme sacré non plus !

Hélas ! presque toujours aussi la colère du peuple a affecté un caractère économique, bien souvent la révolte était provoquée par des questions de salaires : « Ne laissons pas, disait le mandataire du peuple Barth, la révolution dégénérer en un mouvement de salaire. » C'est toutefois ce qui est advenu : la révolution, qui commença par un bouleversement politique et qui eût dû être un bouleversement moral, a dégénéré en une lutte économique d'un caractère âpre : lutte de la campagne contre la ville, du libre échange contre le contrôle étatiste, du hobereau et du fabricant contre l'ouvrier, lutte du peuple pressuré contre l'impôt écrasant, lutte féroce pour le pain quotidien, ruée de tous les appétits vers l'Argent et la brutale jouissance matérielle.

Au milieu de ces compétitions le peuple allemand a oublié la révolution ; il a oublié que son premier devoir, s'il voulait se réhabiliter aux yeux du monde, c'était de châtier les coupables de la guerre : tous les rois, tous les princes et leur progéniture, les fonctionnaires et les généraux de l'Ancien Régime qui l'avaient conduit à la catastrophe. Au lieu de cela qu'a-t-il fait ? Aux princes il a donné de gros apanages, il leur a laissé leurs châteaux et les a comblés de

prévenances, il a choyé les généraux les plus gangrenés, leur a confié le soin de forger une nouvelle armée, soi-disant pour maintenir l'ordre, en réalité instrument d'une revanche future, et il a gardé tous les fonctionnaires et les diplomates de l'Empire.

§

A ceux qui nous jettent la pierre nous demanderons : Quel gage de bonne foi l'Allemagne nous a-t-elle donné depuis novembre 1918 ?... Elle n'a su s'étendre qu'en récriminations sur son sort, en protestations perpétuelles contre les Alliés. Elle n'a rien fait, absolument rien fait pour regagner notre confiance.

De notre côté nous sommes restés impassibles. Notre propagande a estimé qu'il était vain de vouloir convertir le peuple allemand, de mettre le doigt sur les plaies vives laissées par la guerre, de lui indiquer la voie de son renouveau. Le peuple allemand, dans sa grande masse, ignore tous les crimes de ses chefs à notre égard, et ceux qui n'ont pas été au front ne savent rien des méthodes barbares en honneur dans les armées de Guillaume II. Le soldat démobilisé n'y songe plus, il a des besoins plus pressants à satisfaire, et — je le répète — pour le menu peuple les problèmes de la vie quotidienne éclipsent tous les autres.

Quant au gouvernement allemand, composé, nous l'avons vu, de politiciens tarés, compromis mille fois sous la monarchie, il n'éprouvait nulle envie, on le conçoit, d'éclairer la religion de ses sujets. Le pouvoir était pour les partis de la coalition et surtout pour la social-démocratie, qui a failli complètement à sa mission, l'assiette au beurre qu'il fallait conserver coûte que coûte. Autant dire qu'il n'a rien fait pour orienter le peuple allemand vers la vérité. La lumière n'est venue ni de l'intérieur, ni de l'extérieur, et aujourd'hui encore le peuple allemand se débat dans de cruelles contradictions.

Puisqu'il a fait sa « révolution », il se demande pourquoi

la paix est si draconienne, pourquoi nous en voulons à l'Allemagne écrasée. Il ne comprend pas que la paix que nous lui avons infligée procède de notre manque de confiance et que la politique de sûretés que nous maudissons, car elle nous condamne au militarisme perpétuel, est une conséquence naturelle de notre méfiance.

Au lieu de s'attacher à appliquer le Traité dans ses parties exécutables, il y a en Allemagne toute une organisation dont la mission est de saboter le Traité. C'est cette organisation — en l'espèce le *Heimatdienst* ou Service du foyer — qui suscite des grèves en Alsace-Lorraine, dans les districts d'Eupen et de Malmédy, qui soutient la venimeuse propagande du trio neutraliste, Ley-Rapp-Muth, qui arrête les livraisons de charbon, a partie liée avec l'*Orgesch* et encourage la fronde de la *Reichswehr*. Toute la bureaucratie du Reich est de connivence avec les généraux pour empêcher l'exécution du Traité, et cette organisation, qui met constamment des bâtons dans les roues du gouvernement, paralyse aussi les bonnes intentions de l'Entente. Notre désir de conciliation se heurte à un tel parti pris d'hostilité et de résistance que nous sommes rebutés et que l'Allemagne elle-même nous rejette dans une intransigeance absolue, qui, en fin de compte, est préjudiciable aux deux parties. Par la bouche du Dr Simons, que les conservateurs de tout plumage, Hugo Stinnes, Stresemann, Hergt et leurs amis, trouvent encore beaucoup trop tiède, beaucoup trop conciliant, l'Allemagne ose même remettre sur le tapis la question des responsabilités, et toute sa presse est d'accord pour nous narguer avec insolence quand, à son mauvais vouloir manifeste, nous opposons des sanctions militaires ou économiques.

La « révolution » allemande, si révolution il y eut, s'estompe dans les brouillards d'un passé lointain et, au lieu de songer à son renouveau intérieur, l'Allemagne rumine uniquement les moyens qui lui permettront d'échapper aux plus justes conséquences de la paix. Nous récoltons au-

jourd'hui les fruits de la néfaste apathie que nous avons observée pendant les longs mois qui séparèrent la conclusion de l'armistice de la signature du Traité.

Egoïsme et calcul chez les uns, mauvaise foi au delà du Rhin, méfiance en deçà. Tel est le sombre tableau qu'offrent à nos regards attristés les pays belligérants d'hier...

Tant que la confiance du Monde, — en particulier celle de la France, — ne sera pas revenue, il est difficile de parler d'une révision du Traité de Versailles. Que l'Allemagne s'applique donc à faire renaître cette confiance — plus importante pour son avenir que les matières premières et les vivres qu'elle sollicite, — si elle désire que ses rapports avec nous se modifient de fond en comble, que la paix de l'Europe soit définitivement consolidée.

AMBROISE GOT.

LE PROCÈS DES FLEURS DU MAL

—

Après les nombreuses éditions des *Fleurs du Mal*, précédées d'introductions plus ou moins copieuses, que fit éclore le cinquantenaire de la mort de Baudelaire, l'histoire de leur procès semblerait devoir être assez connue pour qu'il soit superflu d'y revenir.

A les lire on s'aperçoit qu'il n'en est rien. La documentation des mieux avertis se borne à quelques fragments de la correspondance du poète et à ce qu'en ont bien voulu dire MM. Crépet. Presque tous leur ont emprunté l'article du *Figaro* auquel Baudelaire attribua la poursuite dont il était l'objet, sans même corriger — on ne saurait songer à tout — la coquille qui défigure, dans le volume de M. Jacques Crépet la signature de l'auteur de ce papier et fait un inconnu d'un chroniqueur qui, en son temps, eut, au boulevard, une certaine notoriété.

Quant au réquisitoire de M. Albert Pinard et à la plaidoirie de M. Chaix d'Est-Ange fils, on en parle par ouï-dire, d'après les impressions assez défavorables de Charles Asselineau et de quelques autres, semblant profondément ignorer que le texte de ces deux documents figure tout au long dans la *Revue des Grands Procès contemporains* (1).

Il faut évidemment savoir gré à M. Louis Barthou, collectionneur et bibliophile épiphane, d'avoir conservé le souci de la chose littéraire et d'y consacrer les rares loisirs que lui laissent de graves préoccupations d'un ordre très différent. Toutefois, les comportements et les amours d'Olympio lui sont plus familiers que les péripéties de ce procès et on

(1) Tome III, Paris, Chevalier-Maresq, 1885, in-8, pp. 367-387.

peut regretter qu'il n'ait pas pris la peine de descendre à la Bibliothèque Nationale, ou qu'il n'ait pas chargé de ce soin un de ses secrétaires, pour y consulter la collection du *Figaro*.

Ainsi, Gustave Burdin serait, en cette plaquette luxueusement éditée (1), redevenu Gustave Bourdin, et, peut-être même, en veine de recherches, le « nègre » chargé de cette besogne eût-il découvert, à quelques jours de distance, un second article que tous ignorent, M. Crépet ayant négligé d'en signaler l'existence.

Postérieurement à cette publication, sans jeter sur le procès un jour nouveau, les *Lettres inédites* de Charles Baudelaire *à sa mère* que publia M. Jacques Crépet (2) permettent d'en mieux suivre les phases.

Alors que, en « parfait comédien », Baudelaire s'efforcera, devant le tribunal, de faire ressortir le but moral que poursuivaient ceux mêmes de ses poèmes qu'incriminait le ministère public, dans ces lettres intimes, il néglige de s'affubler de ce masque. Il confesse combien, à son avis, la littérature et les arts poursuivent un but étranger à la morale. En vérité, on comprend mieux Baudelaire ainsi, et sa franchise peut paraître préférable à la fiction dont M. Chaix d'Est-Ange dut assumer la charge, sans que les juges aient semblé avoir été dupes de ce déguisement.

Vous savez, écrivait-il le jeudi 9 juillet 1857 à sa mère, que je n'ai jamais considéré la littérature et les arts que comme poursuivant un but étranger à la morale, et que la beauté de conception et de style me suffit.

Mais ce livre, dont le titre : *Fleurs du mal*, dit tout, est revêtu, vous le verrez, d'une beauté sinistre et froide ; il a été fait avec fureur et patience. D'ailleurs, la preuve de sa valeur positive est dans tout le mal qu'on en dit. Le livre met les gens en fureur. On avait répandu le bruit que j'allais être poursuivi ;

(1) Louis Barthou, *Autour de Baudelaire. Les Procès des Fleurs du Mal. Victor Hugo et Baudelaire*. Paris, Maison du Livre, 1917, in-8.
(2) Charles Baudelaire : *Lettres inédites à sa mère*. Préface et notes de Jacques Crépet. Paris, L. Conard, 1918, in-8.

mais il n'en sera rien. Un gouvernement qui a sur les bras les terribles élections de Paris n'a pas le temps de poursuivre un fou (1).

Il le poursuivit cependant. A la suite de l'article paru dans le *Figaro* du 5 juillet 1857, le gouvernement, cédant à ce prurit de moralisation dont sont parfois atteints les moins moraux des gouvernements, décidait la plus absurde des poursuites.

« Vite, cachez, mais cachez bien, toute l'édition », écrivait, le 11 juillet, à Poulet-Malassis, Baudelaire, tardivement prévenu, au bout de cinq jours, par Leconte de Lisle.

Je suis persuadé, ajoutait-il, quelques lignes plus bas, que cette mésaventure n'arrive que par suite de l'article du *Figaro* et de bavardages absurdes (2).

Cet article de Gustave Bourdin, qu'il est inutile de reproduire à nouveau, était particulièrement odieux en ce que, tout en y reconnaissant des « chefs-d'œuvre de passion, d'art et de poésie », il signalait nommément au parquet les pièces à poursuivre.

Gustave Bourdin ne passait pas pourtant pour un imbécile. Elève architecte, il n'avait point tardé à abandonner le tire-ligne et la règle en T pour le journalisme, où devait singulièrement l'aider son mariage avec une des filles de Villemessant. Ses débuts avaient été bruyants et anonymes : *Voyage autour de Pomaré, reine de Mabille, princesse du Ranelagh, grande-duchesse de la Chaumière, par la grâce de la polka, du cancan et autres cachuchas* (3). Voilà, certes, qui le désignait entre tous pour parler au nom de la morale outragée et pour signaler à la vindicte publique les monstruosités de *Lesbos* et des *Femmes damnées!*

Il devait se rapprocher plus tard un peu de la littérature en dirigeant le supplément du *Figaro*, où il eut occasion

(1) *Lettres inédites à sa mère*, p. 143.

(2) Charles Baudelaire : *Lettres, 1844-1856*. Paris, *Mercure de France*, 1906, in-8, p. 128.

(3) Paris, 1844, in-32.

d'accueillir Emile Bergerat. Ce n'est sans doute pas un titre suffisant pour survivre dans la mémoire des hommes, car l'aumône de quelques lignes que lui fit Monselet dans sa *Lorgnette littéraire* n'a point sauvé son nom de l'oubli où sommeillent les médiocres.

Cet article était déjà dépourvu de la plus élémentaire aménité. La plus parisienne et la plus spirituelle des gazettes trouva cependant que ce n'était point assez, il fallait se mettre à la portée de sa clientèle, dont les audaces des *Fleurs du Mal* avaient offusqué la liliale blancheur : le dimanche suivant, un nouveau « papier » paraissait donc, qu'il serait vraiment cruel de ne pas reproduire. Après soixante ans, il offre presque la saveur de l'inédit :

Avec M. Charles Baudelaire, c'est de cauchemar qu'il faut parler. Les *Fleurs du mal* qu'il vient de publier sont destinées, suivant lui, à chasser l'ennui « qui rêve d'échafauds en fumant son houka ». Mais l'auteur n'a pas pris garde qu'il remplaçait le bâillement par la nausée.

Lorsqu'on ferme le livre, après l'avoir lu tout entier comme je viens de le faire, il reste dans l'esprit une grande tristesse et une horrible fatigue. Tout ce qui n'est pas hideux y est incompréhensible, tout ce que l'on comprend est *putride*, suivant la parole de l'auteur.

J'en excepterai pourtant les cinq dernières strophes de la pièce intitulée *Bénédiction*, *Elévation* et *Don Juan aux Enfers*. De tout le reste, en vérité, je n'en donnerais pas un piment... et je n'aime pas le poivre !

Toutes ces horreurs de charnier étalées à froid, ces abîmes d'immondices fouillés à deux mains et les manches retroussées, devaient moisir dans un tiroir maudit.

Mais on croyait au génie de M. Baudelaire, il fallait exposer l'idole longtemps cachée à la vénération des fidèles. Et voilà qu'au grand jour l'aigle s'est transformé en mouche, l'idole est pourrie et les adorateurs fuient en se bouchant le nez.

Il en coûte assez cher de jouer au grand homme à huis clos, et de ne savoir pas à propos brûler ces élucubrations martelées à froid dans la rage de l'impuissance.

On en arrive à se faire prendre au mot lorsqu'on dit :

Moi mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie,
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts
Et qui meurt sans bouger, dans d'immenses efforts !

Comme c'est vrai tout cela ! Et comme je donne raison à M. Baudelaire lorsqu'il se juge ainsi !

Allons ! un *Requiem* par là-dessus, et qu'on n'en parle plus.

J. HABANS (1).

Il est à espérer que M. J. Habans repose depuis longtemps en paix. En ce qui le concerne, son vœu a été pleinement exaucé : il est le mort anonyme dont aucun ne parle. M. Gustave Bourdin avait au moins pour lui le voyage autour de Pomaré ; de M. Habans, on ignore tout, en dehors de ce monument d'imbécillité que Leconte de Lisle n'eût point hésité à comparer à l'Himalaya. Habans? Un dictionnaire des pseudonymes révèle que ce fut, à l'état civil, le nom du chanteur Paulus. Une parenté unit-elle le critique(?) du *Figaro* et l'interprète de *Derrièr' l'omnibus* et d'*En Rev'nant d' la R'vue ?* Elle ne laisserait pas d'être réjouissante. Ce qu'écrivait l'un était vraiment digne de ce que chantait l'autre, encore que les gambillements du pitre à la mèche napoléonienne puissent paraître d'un comique supérieur.

C'est en suivant ainsi l'opinion qu'on la dirige : ces deux articles résumaient bien les sentiments de la classe moyenne touchant Baudelaire et ses *Fleurs du Mal*, dont elle ne pouvait comprendre la beauté et le sens. Les comprend-elle même aujourd'hui davantage, malgré le snobisme qui assure le succès de leurs rééditions?

Le 27 juillet seulement, Baudelaire se décidait à révéler à sa mère les poursuites dirigées contre lui :

(1) *Figaro*, 12 juillet 1857.

Demandez à votre cabinet de lecture de Honfleur le numéro du *Moniteur* du *mardi 14 juillet*, vous y trouverez un fastueux éloge de moi (1) ; après quoi, quand je vous aurai instruite que *M. Abbatucci* (2) est venu chercher noise à *M. Fould* à propos de cet article, lui disant : *Pourquoi faites-vous l'éloge d'un ouvrage que je veux faire poursuivre ?* vous comprendrez que je suis l'occasion d'un conflit entre trois ministres.

M. Fould se trouve obligé de me défendre. Me sacrifiera-t-il ? Toute la question est là.

M. Billault est si enragé qu'il a fait défendre au *Pays* de parler de moi. Cela est absolument illégal, car je ne suis pas condamné, je ne suis que prévenu. — Je vais avoir communication de l'article dont M. Billault empêche illégalement l'impression ; je le ferai tirer en placards dans l'imprimerie d'un de mes amis ; j'en adresserai un à *M. Fould*, un à *M. Pietri*, un au *juge d'instruction*, un à mon *avocat* (je n'en ai pas encore), et un à *M. Billault* lui-même.

J'ai pour moi *M. Fould*, *M. Sainte-Beuve* et *M. Mérimée* (qui est non seulement un littérateur illustre, mais le seul qui représente la littérature au *Sénat*), *M. Piétri*, une puissance très grande et, comme *M. Mérimée*, l'ami intime de l'empereur.

Il me manque une femme ; il y aurait peut-être moyen d'engager la princesse Mathilde dans cette affaire ; mais je me creuse en vain le cerveau pour trouver le moyen.

J'ai comparu devant le juge d'instruction. Mon interrogatoire a duré 3 heures. J'ai trouvé d'ailleurs un magistrat très bienveillant (3).

L'intervention de la Princesse eût été préférable, mais on ne put l'obtenir, et le tribunal, qui n'avait pas à craindre d'avoir à ajouter, au dernier moment, un attendu de rémission aux attendus de condamnation qui le précédaient,

(1) L'article d'Edouard Thierry, qui avec l'article publié par Frédéric Dulamon dans le *Présent*, et les articles dont l'impression avait été empêchée de Barbey d'Aurevilly, dans le *Pays*, et de Ch. Asselineau, dans la *Revue Française*, formaient le mémoire remis par Baudelaire à ses juges. Paris, veuve Dondey-Dupré, s. d.

(2) M. Abbatucci était ministre de la Justice, M. Ach. Fould, ministre d'Etat et maison de l'empereur, M. Billault, ministre de l'Intérieur et M. Piétri, préfet de police.

(3) *Lettres inédites à sa mère*, p. 145-146.

put prendre largement sa revanche de l'acquittement de *Madame Bovary*.

Par la lettre adressée le 18 août à Mme Sabatier, on en connaît la composition : président, M. Dupaty ; procureur impérial, M. Pinard ; juges, MM. Delesvaux, de Ponton d'Amécourt et Nacquart.

« Ils ne sont pas beaux, remarquait Baudelaire, ils sont abominablement laids, et leur âme doit ressembler à leur visage (1). » De plus, le substitut Pinard, pour qui l'acquittement du 7 février 1857 avait ressemblé à un affront personnel, lui paraissait redoutable.

En se rendant, le 20 août, à la 6e Chambre correctionnelle, il n'est point probable que Baudelaire se soit attendu, comme l'a indiqué Charles Asselineau — et comme on l'a naturellement répété, — à un acquittement, sinon à une « réparation d'honneur » (2).

Ses lettres à sa mère, où il noircit plutôt son œuvre et en exagère complaisamment le côté compromettant, prouvent au contraire le peu d'illusions qu'il se faisait. M. Albert Pinard ne se montra pas, cependant, aussi redoutable que le craignait le poète, ou, du moins, ce fut sous une autre forme. Assagi par l'acquittement forcé de Flaubert, oserai-je dire qu'il avait mis de l'eau dans son vin ? Son réquisitoire est modéré de forme, le début en est gêné : il ne sent pas, semble-t-il, le terrain suffisamment sûr et, dans un style terne et gris il définit la tâche du ministère public, tout en rendant hommage à la valeur et à la probité de l'écrivain.

Poursuivre un livre pour offense à la morale publique est toujours chose délicate. Si la poursuite n'aboutit pas, on fait à l'auteur un succès, presque un piédestal ; il triomphe, et on a assumé vis-à-vis de lui l'apparence de la persécution.

J'ajoute que, dans l'affaire actuelle, l'auteur arrive devant vous

(1) *Lettres*, p. 134.

(2) Ch. Asselineau : *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, Paris, A. Lemerre, 1869, in-12, p. 63.

protégé par des écrivains de valeur, des critiques sérieux dont le témoignage complique encore la tâche du ministère public.

Et, cependant, messieurs, je n'hésite pas à la remplir. Ce n'est pas l'homme que nous avons à juger, c'est son œuvre : ce n'est pas le résultat de la poursuite qui me préoccupe, c'est uniquement la question de savoir si elle est fondée.

Charles Baudelaire n'appartient pas à une école. Il ne relève que de lui-même. Son principe, sa théorie, c'est de tout peindre, de tout mettre à nu. Il fouillera la nature humaine dans ses replis les plus intimes ; il aura, pour la rendre, des tons vigoureux et saisissants ; il l'exagérera surtout dans ses côtés hideux ; il la grossira outre mesure, afin de créer l'impression, la sensation. Il fait ainsi, peut-il dire, la contre-partie du classique, du convenu, qui est singulièrement monotone et qui n'obéit qu'à des règles artificielles.

Le juge n'est point un critique littéraire, appelé à se prononcer sur des modes opposés d'apprécier l'art et de le rendre. Il n'est point le juge des écoles, mais le législateur l'a investi d'une mission définie : le législateur a inscrit dans nos codes le délit d'offense à la morale publique, il a puni ce délit de certaines peines, il a donné au pouvoir judiciaire une autorité discrétionnaire pour reconnaître si cette morale est offensée, si la limite a été franchie. Le juge est une sentinelle qui ne doit pas laisser passer la frontière. Voilà sa mission.

Puis, éternel procédé de ces sortes de procès, M. Pinard se livre à la dissection de l'œuvre ; à droite et à gauche il choisit et souligne les passages susceptibles, à son sens, d'outrager la morale. C'est une sorte de florilège *ad usum Delphini*, et son choix n'est pas toujours heureux.

Trois strophes des *Bijoux* ont éveillé sa susceptibilité, « qui, pour le critique le plus indulgent, constituent la peinture lascive, offensant la morale publique... »

Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne.

Comment ne pas sourire ?

Quatre vers, quatre vers charmants, sont également signalés à la vindicte publique :

Je sucerai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë,
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

C'est à quoi *le Léthé* dut de figurer longtemps parmi les pièces supprimées. On a beau chercher, l'outrage à la morale échappe dans cette citation. Il fallait, pour le trouver, joindre l'œil du lynx au flair trop connu de l'artilleur. M. Albert Pinard possédait ces dons et savait découvrir l'obscénité là où elle n'était pas, quand il ne la créait pas de toutes pièces. Ce fut le cas pour l'admirable musique des strophes *A celle qui est trop gaie*, adressées à Claire-Apollonie Sabatier :

Ainsi je voudrais une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Sur les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur,
A travers ces lèvres nouvelles
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

C'était le substitut qui était obscène en prêtant au poète et à l'amoureux des intentions que, certes, il n'avait jamais eues.

Se conformant aux indications données par M. Bourdin, M. Pinard n'avait garde d'omettre, on le peut croire, « *Lesbos* et *les Femmes damnées* (qui) sont à lire tout entières. Vous y trouverez dans leurs détails les plus intimes les mœurs des tribades. »

Le mot, que Baudelaire n'avait ni prononcé ni écrit, était vif. Son avocat devait à juste raison le relever. La littérature du XVIe siècle et les *Sept discours touchant les Dames galantes* étaient, heureusement, peu familiers à l'or-

gane du ministère public, sans quoi il aurait pu parler de la « fricarelle », et le tribunal aurait pu prendre pour une nouvelle offense le fou rire qu'eût provoqué cette réminiscence.

Et ce fut le tour des *Métamorphoses du Vampire* :

Moi, j'ai la lèvre humide et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience,
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les Anges impuissants se damneraient pour moi !

Messieurs, ajoutait M. Pinard, enchanté de ces citations, je crois avoir cité assez de passages pour affirmer qu'il y a eu offense à la morale publique. Ou le sens de la pudeur n'existe pas ou la limite qu'elle impose a été audacieusement franchie.

La forme est vraiment adéquate au fond. Ce magistrat parlait une bien vilaine langue. Les strophes qu'il avait eu l'imprudence d'emprunter aux *Fleurs du Mal* n'étaient point faites pour en masquer la mauvaise qualité. La comparaison n'était point à son avantage.

Il ne fallait pas non plus oublier la morale religieuse, « cette grande morale chrétienne qui est en réalité la seule base solide de nos mœurs publiques ». Le casque du pompier eût, comme on voit, convenu autant que la toque du magistrat au chef de cet homme prolixe, austère et d'un patronyme malheureux.

Le Reniement de saint Pierre fut donc incriminé, conformément aux suggestions du *Figaro*. M. le Substitut crut même devoir y joindre, pour faire bonne mesure, — c'était là du « rabiot », — *Abel et Caïn*, *Les Litanies de Satan* et *Le Vin de l'Assassin*. Malgré toute sa bonne

volonté, il n'osa cependant trop insister sur ce point : après les explications contradictoires de l'audience, la présomption lui semblant insuffisamment établie, mieux valait abandonner la prévention.

Par contre, sans se départir d'une certaine indulgence pour Baudelaire, plus que jamais il tenait à ce que l'on châtiât l'offense à la morale publique que constituaient « certaines pièces du livre » et requérait contre elles une condamnation, « un avertissement devenu nécessaire ».

Les traités d'éloquence judiciaire, s'il en existe encore, ne recueilleront probablement point ce document qui vient ainsi grossir le dossier des *Fleurs du Mal.* La prose de M. Albert Pinard n'était guère supérieure à celle de MM. Bourdin et Habans. C'est encore la langue que parlent certains de nos académiciens, non les moindres en librairie : elle défie la parodie.

L'offense à la morale publique, voilà celle que je trouve invinciblement démontrée, et je tiens, sur ce point, à répondre à toutes les objections.

La première objection qu'on me fera sera celle ci : Le livre est triste ; le nom seul dit que l'auteur a voulu dépeindre le mal et ses trompeuses caresses, pour en préserver. Ne s'appelle-t-il pas *les Fleurs du Mal ?* Dès lors, voyez-y un enseignement au lieu d'y voir une offense.

Un enseignement ! Ce mot-là est bientôt dit. Mais, ici, il n'est pas la vérité. Croit-on que certaines fleurs au parfum vertigineux soient bonnes à respirer ? Le poison qu'elles apportent n'éloigne pas d'elles ; il monte à la tête, il grise les nerfs, il donne le trouble, le vertige, et il peut tuer aussi.

Je peins le mal avec ses enivrements, mais aussi avec ses misères et ses hontes, direz-vous ! Soit ; mais tous ces nombreux lecteurs pour lesquels vous écrivez, car vous tirez à plusieurs milliers d'exemplaires et vous vendez à bas prix, ces lecteurs multiples, de tout rang, de tout âge, de toute condition, prendront-ils l'antidote dont vous parlez avec tant de complaisance ? Même chez vos lecteurs instruits, chez vos hommes faits, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de froids calculateurs pesant le pour et le contre,

mettant le contre-poids à côté du poids, ayant la tête, l'imagination, les sens parfaitement équilibrés ! L'homme n'en veut pas convenir, il a trop d'orgueil pour cela. Mais la vérité la voici : l'homme est toujours plus ou moins infirme, plus ou moins faible, plus ou moins malade, portant d'autant plus le poids de sa faute originelle qu'il veut en douter ou la nier. Si telle est sa nature intime tant qu'elle n'est pas relevée par de mâles efforts et une forte discipline, qui ne sait combien il prendra facilement le goût de frivolités lascives, sans se préoccuper de l'enseignement que l'auteur veut y placer ?

Pour tous ceux qui ne sont encore ni appauvris, ni blasés, il y a toujours des impressions malsaines à recueillir dans de semblables tableaux. Quelles que soient les conséquences du désordre, si édifiés que soient à cet égard certains lecteurs, ils rechercheront surtout dans les pages de ce livre : *la Femme nue, essayant des poses devant l'amant fasciné* (pièce 20) ; — *la Mégère libertine*, qui verse trop de flammes et qu'on ne peut, comme le Styx, embrasser neuf fois (pièce 24, *Non satiata*); — *la Vierge folle*, dont la jupe et la gorge aiguë aux bouts charmants versent *le Léthé* (pièce 30) ; — *la Femme trop gaie*, dont l'amant châtie la chair joyeuse, en lui ouvrant des lèvres nouvelles (pièce 39); — *le beau Navire*, où la femme est décrite avec la gorge triomphante, provoquante, bouclier armé de pointes roses, tandis que les jambes, sous les volants qu'elles chassent, tourmentent les désirs et les agacent (pièce 48) ; — *la Mendiante rousse*, dont les nœuds mal attachés dévoilent le sein tout nouvelet, et dont les bras, pour la déshabiller, se font prier, en chassant les doigts lutins (pièce 65) ; — *Lesbos*, où les filles aux yeux doux (1), de leurs corps amoureuses, caressent les fruits mûrs de leur nubilité (pièce 80) ; — *les Femmes damnées* ou *les Tribades* (pièces 81 et 82) ; — *les Métamorphoses*, où la Femme Vampire, étouffant un homme en ses bras veloutés, abandonnant aux morsures son buste, sur les matelas qui se pâment d'émoi, au point que les anges impuissants se damneraient pour elle (pièce 87).

Dans ces pièces multiples, où l'auteur s'évertue à forcer chaque situation comme s'il tenait la gageure de donner des sens à ceux

(1) La citation est d'ailleurs fautive. Baudelaire avait écrit « les filles aux yeux *creux* » et non « aux yeux doux ». Cette variante appartient à M. Pinard et il convient de lui en laisser l'entière responsabilité.

qui ne sentent plus, messieurs, vous qui êtes juges, vous n'avez qu'à choisir. Le choix est facile, car l'offense est à peu près partout.

Le tribunal devait, en effet, faire son choix et écarter des poursuites quelques-unes des pièces que lui avait signalées la vigilance du substitut : *Non satiata*, *Le beau Navire*, *La Mendiante rousse* et la première des deux *Femmes damnées*.

Sainte-Beuve avait fourni à Baudelaire le schéma de la plaidoirie à prononcer : *Petits moyens de défense tels que je les conçois*. Ils figurent en appendice de *l'édition posthume* et sont connus de tous, il est donc inutile de les reproduire ici. Toutefois, il convient de faire remarquer que l'avocat de Baudelaire se servit bien plus de ce canevas que ne l'indique M. Crépet. Les *Petits moyens*, les *Notes et documents pour mon avocat* et la correspondance signalaient l'intérêt qu'il y aurait à opposer aux poursuites dont les *Fleurs du Mal* étaient l'objet les audaces, les scurrilités de Béranger et d'Alfred de Musset et même de Lamartine. La polissonnerie était tolérée, sinon encouragée chez ceux-là. Jeannette, Jeanneton, avait le droit de tout dire, en vers médiocres, assaisonnés du piment congruent à échauffer et à réjouir une table de commis-voyageurs, mais il était défendu à la chair d'être triste à travers la musique des vers et au poète d'évoquer autre chose que le bras dodu, la jambe bien faite et le sein saillant, ces ordinaires gaudrioles de la chanson et de la lithographie.

Ce rapprochement, Me Chaix d'Est-Ange ne manqua point de le faire, se conformant aux vues de sainte-Beuve et au désir clairement exprimé de son client :

Je vous supplie, cher Monsieur, de ne pas négliger les monstruosités de *La Chute d'un ange*. Si vous voulez, je chercherai avec vous les passages.

Décidément, citez (avec dégoût et horreur) les bonnes ordures de

Béranger : *Le Bon Dieu, Margot, Jeanneton* (ou *Jeannette*) (1).

L'avocat cita ces vers de Béranger, non sans avoir d'abord lu devant le tribunal les faciles audaces de Musset, cette médiocre *Ballade à la lune*, qui n'a rien d'une ballade, par laquelle ont accoutumé de s'initier à la littérature... galante les coquebins entre douze et quatorze ans.

On a dit et répété, se bornant à reproduire l'affirmation d'Asselineau, faute de connaître la plaidoirie elle-même, que Baudelaire n'avait pas été défendu.

Cette opinion est pour le moins discutable. Sans doute, le plaidoyer de M. Chaix d'Est-Ange eût gagné, littérairement, à ce que, se plaçant à un point de vue plus élevé, il eût, négligeant ces pauvretés, magnifié l'œuvre et en eût dit les beautés, célébrant à la fois les vers du poète et le poète lui-même et, par-dessus tout, refusé aux quatre juges assis derrière le comptoir de Thémis tout droit à porter un jugement quelconque sur une œuvre littéraire, à s'immiscer dans un débat étranger à leurs fonctions et à leurs études. L'écrivain, n'étant justiciable que de ses pairs, ne saurait être assimilé au camelot qui vit du placard pornographique et des cartes transparentes qu'il vend sur le boulevard à la tombée de la nuit.

On aurait aimé à ce que l'avocat répondît à M. Albert Pinard que la littérature et l'art n'ont point de rapports avec la morale, ou que ces rapports sont tellement lointains qu'il vaut mieux n'en point parler ; que l'artiste qui crée

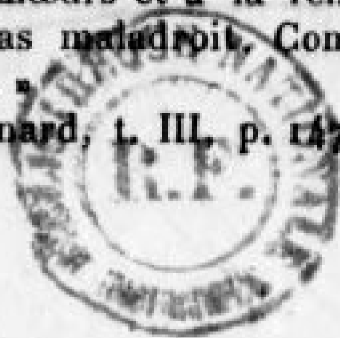
(1) *Lettres*, p. 132.

Il est à noter qu'ignorant, en sa solitude de Croisset, l'affaire jugée depuis cinq jours déjà, Gustave Flaubert écrivait à Baudelaire le 25 août 1857 :

« Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Béranger ! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés !

« J'imagine que dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette, quelques fragments de ses chants (qui ne sont pas des chansons, mais des odes de Prud'homme) lus à l'audience seraient d'un bel effet. Je vous recommande ma *Jeanneton*, la *Bacchante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale, — et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux mœurs et à la religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut ?) à votre avocat. »

Correspondance, édition Conard, t. III, p. 147-148.



une œuvre de beauté n'a point à se soucier de la morale et ne s'en soucie pas, ou plutôt que la seule beauté constitue la morale, que ce qui est beau est moral et ce qui est laid immoral.

« Un livre, eût-il pu promulguer avant Oscar Wilde, n'est point moral ou immoral. Il est bien ou mal écrit. C'est tout. » En outre, la morale n'existe pas. C'est un mot, une convention, une affaire de préjugés, une pure question de latitude. Les Notes de Baudelaire lui eussent permis de conclure qu'une « abominable hypocrisie » faisait traduire devant l'injustice de son pays ce beau livre, coupable d'être triste et gros de rancœurs. N'avait-il pas le tort de dévoiler un peu des misères humaines et, tout en évoquant quelques plaisirs furtifs, de dire les dols et les mensonges de nos ivresses, — ces coupables paradis si voisins de l'enfer, — plutôt que de vanter les qualités natives de l'homme, la congénitale fidélité de la femme, leur bonheur à tous les deux et de chanter, dans une société policée et bien faite, les faciles amusements que l'on peut prendre sous une tonnelle de banlieue avec de jolies filles insoucieuses du lendemain, à moins qu'on ne préfère à ces idylliques divertissements les médiocres lupercales de Mabille et du Casino Cadet ?

Cela eût pu se dire en cour d'assises et l'effet de ces déclarations sur l'intellect épais des douze bourgeois qui, dans leur box, tels les animaux gras dans les foires, représentent notre classe moyenne eût été sans doute déplorable; devant une chambre correctionnelle, composée de professionnels de la justice, jugeant et condamnant par métier, prêts à appliquer à un écrivain le même barème pénal qu'à l'épicier qui a vendu à faux poids ou qu'au laitier qui a trop mouillé son lait, c'eût été le maximum assuré.

L'éloquence et le geste d'Hypéride n'auraient su convenir. Il ne s'agissait point de mettre à nu l'âme du poète et de l'exposer, dépouillée de tous ses voiles, aux yeux des Héliastes de la VIe chambre, incapables d'en comprendre les beautés, les tristesses et les complications. Le rouge de la

pudeur leur serait monté à la face et ils auraient requis le mouchoir de Dorine pour cacher la nudité de Phryné.

Me Chaix d'Est-Ange s'efforça donc, au contraire, de chercher à faire atténuer la peine et à obtenir, si possible, le minimum. Pour cela, au lieu d'élever le débat, ce qui eût été lui faire franchir les bornes d'une chambre correctionnelle, il se vit contraint de le rapetisser, suivant point par point l'accusation dans ce qu'elle avait de plus bas, opposant aux citations tronquées de l'œuvre qu'avait données le ministère public quelques-unes de ses pièces les plus belles et les plus significatives.

La *Revue des Grands Procès contemporains* a publié le texte complet de cette plaidoirie, qu'il serait oiseux de vouloir analyser, le souci de la défense n'ayant pas permis à l'avocat d'être bref. Les amis et les entours de Baudelaire semblent, je le répète, s'être montrés envers elle d'une sévérité qu'elle ne méritait pas. Forcé de plaider non coupable, le prévenu ayant choisi ce système de défense, l'avocat dut s'y soumettre malgré toutes les invraisemblances qu'il présentait.

La seule beauté de ses poèmes semblait, bien au contraire, avoir été le but constant et le but unique du jardinier, soigneux jusqu'à l'excès, de cet étrange, captivant et décevant parterre. Les *Fleurs du Mal* n'avaient été pour lui ni une jonglerie, ni un enseignement, comme il se plut à le dire, pour sa défense, mais bien un livre de bonne foi. Qu'on se rappelle ce passage d'une lettre qu'il écrivait, neuf ans plus tard, à M. Ancelle, son conseil judiciaire et parfois son ami, c'est en quelque sorte la confirmation de ses confidences à sa mère :

Faut-il vous dire à vous, qui ne l'avez pas plus deviné que les autres, que, dans ce livre atroce, j'ai mis *tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion* (travestie), *toute ma haine* ? Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre *d'art pur*, de *singerie*, de *jonglerie* ; et je mentirai comme un arracheur de dents (1).

(1) *Lettres*, p. 522 (18 février 1866).

Le côté moral lui échappait, comme il échappe à tout véritable artiste. En dépit des strophes comminatoires ouvrant aux femmes damnées le chemin de l'enfer éternel, pauvres sœurs, il les aimait autant qu'il les plaignait, songeant moins à « moraliser » qu'à évoquer les minutes heureuses dont il avait été le témoin et peut-être le complice, s'il ne les avait pas partagées.

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur ;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre.

« Moraliser », le mot est ridicule, il pue le rance et est comme chargé d'un remugle d'officine de propagande protestante. Puis, la chose semble malaisée. Avec beaucoup d'à propos, l'avocat citait ce fragment d'une lettre de Balzac. N'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à dire pour la défense de Baudelaire, si quelque argument eût pu lui faire éviter la condamnation qui l'attendait ?

Moraliser son époque est le but que tout écrivain doit se proposer, sous peine de n'être qu'un *amuseur de gens ;* mais la critique a-t-elle des procédés nouveaux à indiquer aux écrivains qu'elle accuse d'immoralité ?

Or, le procédé ancien a toujours consisté à montrer la plaie. Lovelace est la plaie dans l'œuvre colossale de Richardson. Voyez Dante : le *Paradis* est, comme poésie, comme art, comme exécution bien supérieur à l'*Enfer*. Le *Paradis* ne se lit guère, c'est l'*Enfer* qui a saisi les imaginations à toutes les époques. Quelle leçon ! N'est-ce pas terrible ?... Que répondra la critique ? Enfin le doux et saint Fénelon n'a-t-il pas été contraint d'inventer les épisodes dangereux de Télémaque ? Otez-les ; Fénelon devient Berquin, plus le style ; qui relit Berquin ? il faut la candeur de nos douze ans pour le supporter.

Les grandes œuvres subsistent par leurs côtés passionnés. Or, la passion, c'est l'excès, c'est le mal. L'écrivain a noblement rempli sa tâche, lorsqu'en prenant cet élément essentiel à toute œuvre littéraire il l'accompagne d'une grande leçon. A mon sens une

œuvre profondément immorale est celle où l'on attaquerait les bases de la Société par parti pris, où l'on justifierait le mal, où l'on saperait la propriété, la religion, la justice...

Supposez un homme de génie accomplissant le tour de force impossible d'un drame rempli d'honnêtes gens. Cette pièce n'aurait pas deux représentations.

La finale est profondément vraie. Certaines considérations sont, par contre, plus que sujettes à caution. Mais, par cela même, elles auraient été bonnes à développer devant un tribunal. Les bases de la société, la propriété, la religion, la justice, n'était-ce pas abonder dans son sens et faire chorus avec tous les représentants passés, présents et à venir du ministère public ?

Le jugement dépassa, semble-t-il, les espérances même de M. Pinard. Le délit d'offense à la morale religieuse écarté, outre la suppression des pièces incriminées, Baudelaire était, pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, condamné à 300 francs d'amende et Poulet-Malassis et de Broise, ses éditeurs, à chacun 100 francs.

Encore, les juges — ces gens n'étaient pas sans ironie — avaient fait intervenir le jeu des circonstances atténuantes. L'article 463 du code pénal évitait seul au poète la prison édictée par le prévoyant législateur de 1819. La condamnation parut, cependant, tellement excessive qu'on n'aurait osé réclamer de l'auteur et des éditeurs l'amende dont ils avaient été frappés.

Cette condamnation, qu'il considéra toujours comme un « malentendu », affecta Baudelaire plus qu'on aurait pu s'y attendre. Cela se conçoit, d'ailleurs. Le jugement en lui-même pouvait lui importer peu, mais son œuvre se trouvait ainsi amputée de six des pièces qu'il chérissait entre toutes et qu'il avait le plus amoureusement ciselées. Les *Fleurs du Mal* formaient un tout, détacher de leur bouquet quelques orchidées aux teintes trop vives, n'était-ce point en rompre l'eurythmie et nuire à leur secrète architecture ?

Puis, si « parfait comédien » qu'il se déclarât, Baude-

laire, par sa distinction native, par la grâce de son génie, par les tendances si classiques de son goût, n'était point de ces saltimbanques auxquels le prétoire de la correctionnelle semble un tréteau inespéré pour y battre la grosse caisse et y faire la parade. Cette condamnation l'attrista et l'offusqua, parce qu'il vit en elle quelque chose de laid, d'injuste et d'absurde.

Pauvre grand poète, dont l'œuvre nous est si longtemps apparu émasculé par les ciseaux de M. Pinard, cependant que, pour se venger de son mépris, Loyson-Bridet déversait et colportait sur lui les plus insanes légendes ; s'il avait vécu jusqu'à ce jour, il aurait appris que nul n'a jamais songé à reprocher à Catulle Mendès le mois de prison que lui valut le *Roman d'une Nuit* et que ce fut la meilleure des réclames pour M. Jean Richepin. Cela ne l'a point, que je sache, empêché de voisiner à l'Académie avec nos plus notoires contemporains, pas plus que d'initier aux mystères de la littérature les demoiselles qui, de Vaugirard jusqu'à nos plus lointains chefs-lieux de canton, cousinent, sous le labarum des *Annales*, avec Mme Yvonne Sarcey.

Il n'avait cure de ces contingences, lui, le pur artiste qui, plutôt que de s'immortaliser par la beauté pérennelle de ses poèmes,— ce frisson nouveau qu'il apportait, suivant le mot du vieil Hugo, à notre humanité déjà si lasse et penchée sur son automne,— s'était, dans ses étincelants salons, révélé prosateur impeccable et critique jamais en défaut, sachant, au premier coup d'œil, distinguer le blé de l'ivraie et séparer les bons peintres des médiocres et des mauvais. Sans pitié pour les kilomètres de toile peinte de M. Horace Vernet et la fausse poésie d'Ary Scheffer, pénétré et transporté d'admiration pour la peinture d'Eugène Delacroix, il lui avait assigné la place qui lui appartenait sur la cimaise du Temple, dont il chassait les vendeurs qui y avaient accroché leurs « navets ».

Une méthode simple pour connaître la portée d'un artiste, écrivait-il en 1846, est d'examiner son public. E. Delacroix a pour

lui les peintres et les poètes ; M. Decamps, les peintres ; M. Horace Vernet, les garnisons, et M. Ary Scheffer, les femmes esthétiques qui se vengent de leurs flueurs blanches en faisant de la musique religieuse (1).

Elle est jolie et ironique, cette phrase, si moderne qu'on la croirait écrite d'hier, et Baudelaire a eu le bon goût et le courage de la laisser subsister dans son œuvre, sans en changer un mot, alors que Théophile Gautier lui-même, cédant sans doute aux scrupules de son éditeur, atténuait, dès le second tirage de *Mademoiselle de Maupin*, les audaces qui avaient assuré le succès de sa préface.

Aux noms respectés de Delacroix, de Daumier, de Méryon et de Constantin Guys, en qui il devait saluer plus tard le « peintre de la vie moderne », on doit joindre celui de Richard Wagner. A l'heure où ces dames du corps de ballet, menacées dans leurs entrechats et dans la mousseline superposée de leurs jupons, suscitaient contre *Tannhaeuser* les sifflets imbéciles autant qu'aristocratiques de leurs chameliers, Charles Baudelaire prit la défense du chef-d'œuvre et nul n'a compris ni analysé avec une si lumineuse clarté le génie du maître.

PIERRE DUFAY.

(1) *Salon de 1846*, par Baudelaire-Dufays. — *Curiosités esthétiques*, édit. Lévy, p. 107.

LES DEUX AMIS

—

PREMIÈRE PARTIE

I

Les Amiénois en toilette défilaient sur le chemin de halage ; des soldats à l'accent rude, la tunique déboutonnée et suçant un brin d'herbe, s'étaient allongés au bord des berges. Des barques s'accostaient gaîment et glissaient à la file, en suivant les hortillonnages, jusqu'à Ech coucou qui cante ou jusqu'au Pont de Camon. C'était l'heure où, puisant de l'eau dans leurs gondoles noires, les maraîchers font le tour de leurs petits jardins qu'ils arrosent. Le soleil déclinait : la cathédrale émergeait à peine d'un brouillard rose et fané.

— Etienne, cherchez-moi de la ciboule et de l'estragon.

Etienne, qui était en train de lire à l'ombre, sursauta ; les yeux encore brouillés de rêve, il secoua, d'un geste familier, la petite boucle cendrée qui cachait une partie de son front.

— De l'estragon, Yvonne ?

— Quoi ? Ça a l'air de vous faire peur ce mot-là. Allons, vite !

Il ferma lentement son livre et fit le tour du jardin. C'était une petite île qui avait tout au plus trente pieds de long et douze de large ; une passerelle en bois accédait directement au chemin ; un cerisier, un prunier, un sureau abritaient la maisonnette minuscule qui n'avait pas d'étage et dont on ne voyait, du dehors, que le toit de briques.

Etienne erra le long des groseilliers dont les petites boules riaient, provocantes ; les framboises étaient mûres ; il en détacha une au passage.

— Hé bien, j'attends, Etienne ! En même temps, portez-moi donc deux pieds de salade.

Il alla jusqu'au potager et regarda, perplexe, les feuillages qui le bordaient. Le persil, le cerfeuil lui étaient bien familiers ; il connaissait un peu la ciboule. Mais l'estragon ? Ce nom, qu'il répétait en marchant, lui paraissait redoutable. Enfin, de guerre lasse, il revint devant la maison.

— Yvonne, comment est-ce fait, l'estragon ?

— Un petit arbuste avec des feuilles allongées. Mais grouillez, mon petit Etienne !

Il bondit victorieusement. Un rire léger accueillit son retour.

— Mais c'est la tige de la ciboule qu'on met dans la salade, et vous m'apportez l'oignon. Quant à l'estragon, c'est un plan d'œillet que vous m'avez cueilli. Et puis, une autre fois, quand vous irez à la salade, sachez qu'on ne la déterre pas, mais qu'on la coupe. Et maintenant, allez puiser de l'eau. Vous savez ce qu'on appelle de l'eau ? Ensuite, vous m'éplucherez cette romaine.

Yvonne apparut sur le seuil. Ses cheveux étaient dénoués. Un peignoir de crépon, à manches courtes, laissait entrevoir son corps frais et doré. Ses pieds étaient nus dans des mules de paille qu'elle manquait perdre à chaque pas. Ses genoux lisses et bien ronds écartaient les pans de la robe dont l'unique pression se défit.

— Tant pis, s'écria-t-elle ! Si tout Amiens me voit nue, ce sera bien votre faute.

Elle fit un saut jusqu'au potager, puis, au retour, chatouilla le nez d'Etienne d'une branchette d'estragon ; penché sur sa salade, il en détachait consciencieusement les feuilles. Cette besogne l'absorbait au point qu'il ne leva point la tête.

— Allons, donnez-moi ça, vous me faites trop de peine.

— Mais non, laissez, Yvonne, il faut bien que j'apprenne.

— Prenez un couteau, mon pauvre enfant, et coupez-moi ça en deux. N'ayez pas peur, elle ne criera pas.

Yvonne avait apporté un torchon qu'elle étendit sur ses genoux et sur ceux d'Etienne.

Bientôt il la regarda faire :

— Savez-vous qui vous me rappelez, Etienne ? Vous me rappelez Fanfonnette.

Etienne leva les yeux et il rencontra ceux d'Yvonne : ils étaient bruns et chauds comme des agates ; des cils sombres en cernaient l'éclat. Le nez se redressait, mutin ; deux coups de crayon rouge-foncé précisaient un peu trop les lèvres qui découvraient à tout instant des dents gentiment cruelles. Le bas du visage, franchement arrondi, se fondait avec le cou long et frêle au bas duquel des salières assez creusées mettaient leurs petits plans d'ombre.

— Etienne, voulez-vous être un amour ? Cherchez-moi le panier à salade. Attention : ce n'est pas un panier en paille, mais en fer et qui ressemble à une cage.

— Oui, ça, je sais.

— Il faut prendre des précautions avec vous.

— Vous me parliez de Fanfonnette.

— Fanfonnette était une petite apprentie que j'ai connue à Paris, quand nous avons fui les bombardements. Elle était toute plate et elle avait seize ans comme vous.

— Pardon, dix-huit ans, Yvonne.

— Jamais je ne vous donnerai cet âge. Vous n'avez même pas seize ans, vous avez douze ans et demi. Allons ne mordillez pas comme ça vos quatre brins de duvet.

— Dire que toutes les nuits j'y mets de la pâte ! Vous ne trouvez pas qu'elles ont grandi ?

— Quoi, vos oreilles ?

— Méchante !

— Essuyez-les : il en coule encore du lait.

Elle lui tendit son mouchoir qui sentait l'iris ; il le passa sur son visage et le respira :

— Vraiment, Bernard a de la chance. Ses moustaches

font mon admiration. Il en avait déjà en quatrième ; le père Charpy lui disait : « Si vous n'êtes pas dans les trois premiers, je vous les ferai raser. » Il y a quinze jours, quand nous avons passé notre philo., s'il a eu la mention bien, c'est encore grâce à elles. Il intimidait l'examinateur d'histoire, il le fixait en lui racontant des choses invraisemblables. L'autre, ahuri, l'interrompait de temps en temps : « Vous croyez, vous croyez ? C'est possible. »

— Ah ! oui, vous pouvez dire que Bernard a du toupet. Il nous laisse travailler comme des nègres. Bientôt sept heures et il n'est pas là.

— Vous savez, le dimanche, ce n'est pas sa faute.

— Quel défenseur !

Cependant Yvonne avait lavé la salade et maintenant elle la secouait violemment. Etienne était tout trempé : des gouttes ruisselaient sur sa figure. A peine distinguait-il l'avant-bras potelé dont l'attache inférieure était un peu sombre, et le coude dont la couleur semblait si joliment fatiguée. La boule verte qu'elle agitait avec frénésie tourbillonnait devant ses yeux. Soudain, il poussa un cri douloureux :

— Arrêtez-vous, je vous en prie. Ce n'est pas pour moi, c'est pour *Dominique*. Non, vrai, il est tout trempé. Et c'est une édition originale que j'ai prise dans la bibliothèque de ma mère. Si vous saviez ce que je vais prendre !

— Je m'arrête, Etienne, parce que vous êtes un bon petit garçon et que je ne veux pas qu'on vous gronde. Mais quel temps vous perdez à lire ainsi toujours !

— Je travaille.

— Non, vous ne travaillez pas, vous rêvez. Et ce n'est pas vivre.

— La vie m'ennuie.

— Attendez de la connaître.

— Quand je regarde toutes les années que j'ai devant moi et que je ne sais comment remplir, j'ai le vertige.

— Que vous êtes jeune, mon pauvre vieil Etienne !

— Je suis très vieux, au contraire.

— Cette vieillesse aussi passera, mon pauvre jeune Etienne... Et à propos, comment va Simone?

Comme il faisait toujours quand on disait ce nom, Etienne se mit à rougir.

— Au feu, Etienne!

Et elle secoua, une fois encore, la petite cage à feuilles.

— Ne vous moquez pas toujours, Yvonne. C'est facile et pas drôle.

Yvonne, le nez dans une rose et riant sous cape, regardait en dessous Etienne en mangeant, un à un, les pétales blonds.

— Vous regrettez Paris, Yvonne?

— Non, on s'y fane trop vite. Mais je suis contente d'y avoir passé deux ans. Je n'ai jamais été bien amiénoise, mais cela m'a désinfecté pour toujours de ma province.

La demie sonna.

— Bernard exagère, s'écria brusquement Yvonne. Ça ne prend pas avec moi, ces airs grand garçon. Il s'émancipe trop. Nous allons mettre le couvert et dîner. J'ai faim.

— Vous savez bien qu'il a son bridge.

— Assez, Etienne, ne prenez pas toujours son parti. Ça m'agace.

— Je vous assure, Yvonne, ce bridge du dimanche est sacré. Toute sa famille est réunie aujourd'hui. S'il manquait, quelle histoire! Vous savez que ses parents ont déjà reçu des lettres à votre sujet. Ils n'ignorent pas qu'il a loué cette maison. Ils ferment les yeux, mais on jase en ville.

— Bernard en est assez fier.

— Croyez-vous?

— J'ai faim, reprit Yvonne.

— Attendons-le encore un peu.

— A votre guise, moi, je mange.

Quand Yvonne disait: j'ai faim, il n'y avait rien à répondre. C'était un petit animal qu'il ne fallait pas contrarier. Etienne franchit la passerelle et regarda au loin. Quel-

ques amoureux marchaient enlacés sur le chemin poussiéreux. La Somme était rose et sans un pli. La musique d'un piano montait d'*Ech coucou qui cante*. Etienne découvrit enfin Bernard et lui fit signe, mais comme l'autre ne se hâtait point, il marcha à sa rencontre.

— Dépêche-toi, Bernard : elle s'énerve.

— Par cette chaleur, elle a du courage. Le dîner est prêt?

— Yvonne doit même être à table.

Quand ils entrèrent, bras dessus bras dessous, Yvonne, la tête renversée, gobait un œuf. Il y avait déjà deux coques dans son assiette, et, pour montrer qu'elles étaient vides, elle avait piqué en chacune d'elles une petite fleur de géranium.

— Il était temps que vous arriviez, s'écria-t-elle. Voyez : il en reste encore un. Vous tirerez au sort.

— Nous partagerons, fit Etienne.

Sur la table étaient disposés des petites tranches de pâté, un saladier, un compotier de fraises et de groseilles. Ni Bernard ni Etienne n'avaient faim. La colère d'Yvonne s'apaisait : elle mangeait avec recueillement. Le soleil déclinait, mais les arbres semblaient encore ruisselants de lumière. Les deux amis contemplaient la jeune fille : ses lèvres pressaient lentement les fraises mûres, heureuse d'en sentir la forme se détruire et d'avoir l'illusion rapide d'en absorber toute la fraîcheur. Comme elle se sentait regardée, elle mettait à ce jeu toute sa coquetterie, la tête légèrement inclinée, le cou tendu et les yeux mi-clos.

— Qu'elles sont bonnes ! fit-elle.

Etienne se leva, sans qu'elle le vît, et rapporta un flacon d'asti qu'il avait mis à rafraîchir au bord de l'eau.

— Vous êtes un amour, s'écria-t-elle. Je vous pardonne de confondre l'œillet avec l'estragon. Vous n'éplucherez plus de salade. Vous aurez le droit de lire et d'être triste. Quand vous réciterez des vers, on écoutera ; quand vous

vous croirez le plus malheureux des hommes, on compatira. Venez que je vous embrasse.

Et elle lui donna, amicalement, un petit baiser à la fraise.

Maintenant ils égrenaient des perles de rubis et d'ambre. Le vin blond et sans aprêté avait la légèreté de l'adolescence et, sans leur monter à la tête, il stimulait leurs sens. La fraîcheur du soir commençait à descendre. Pendant que les amis débarrassaient la table, Yvonne s'était étendue. De temps en temps elle passait les bras sur son visage et les embrassait. Elle regarda ses mains :

— Bernard, Etienne, vite, mon nécessaire à ongles, ma poudre, mon rouge et mon noir !

Ils entrèrent dans la chambre. Des robes étaient pendues, qu'ils frôlèrent en passant, mais dont on ne pouvait distinguer la couleur. Sur le sol carrelé, une assemblée de bottines conversait. En l'air, un nombre invraisemblable de chapeaux et de formes. Sur une petite table étaient alignés les objets de toilette. Et les deux amis contemplaient avec fierté tout le petit attirail de coquetterie : la boîte de cendre de roses, les bâtonnets dont les étuis brillaient dans la pénombre, les flacons de toutes tailles et les petits pots bariolés.

Le lit était défait déjà. Bernard s'assit au rebord :

— Et dire, mon vieux, que dans trois jours, il faudra plaquer tout ça !

— Comment, dans trois jours ?

— Attention, fit-il en baissant la voix. Mes parents exigent que je les accompagne. Un mois avec eux au bord de la mer ! C'est dur ! Enfin, nous en reparlerons demain. Comment annoncer cela à Yvonne ?

— Etienne, Bernard, ne touchez à rien, et surtout pas de désordre. Il fait trop noir. Mais apportez-moi du tabac.

— Tiens, c'est vrai, fit Bernard. Et d'un geste important il sortit un étui et alluma une cigarette.

— Je ne t'en offre pas, Etienne ?

— Merci, vieux.

— Tu devrais fumer, je t'assure. Ça pose tout de suite un homme. Un type qui ne fume pas à notre âge perd quatre-vingts pour cent de son autorité.

— Allume-moi une cigarette, dit Yvonne, au lieu de faire des discours. Ce que vous m'amusez tous les deux, et comme il faut que je sois gosse pour vivre avec des gosses comme vous !

— Yvonne, ma cigarette s'est éteinte, rends-moi du feu.

— Pourquoi te forces-tu, Bernard ?

— Dis donc, un peu de respect !

— Tu oublies que j'ai trois ans de plus que toi, je pourrais être ta mère... Du feu, Bernard, ma cigarette s'est éteinte !

— Ne te force pas, Yvonne !

— Tu me fatigues... Tais-toi... Regarde le ciel. Tiens, une étoile filante. J'ai fait un vœu pour vous, Etienne... Où êtes-vous ? Vous cherchez de l'estragon dans le ciel ? Mais répondez, mon petit Etienne. Est-ce un verre d'asti qui vous a grisé ?

Il restait silencieux.

— Laisse-le, fit Bernard. Voilà longtemps qu'il n'a piqué sa crise.

Etienne, en effet, s'enlisait depuis quelques instants dans le cafard. De grandes aspirations s'élançaient de son cœur et retombaient brusquement. Il se sentait seul et inutile. La vue du ciel lui donnait le vertige. Des relents de philosophie pessimiste envahissaient sa mémoire. Il éprouvait comme une volupté en sentant monter à ses yeux une buée où tremblait le firmament.

— Etienne, voilà le vœu que j'ai fait : que Simone tombe dans vos bras comme cette étoile.

Etienne se mit à rougir. Mais l'obscurité cacha son trouble.

— Assez ! s'écria-t-il violemment.

— Couchez avec elle une bonne fois, et qu'il n'en soit plus question.

— Défends-lui de parler, Bernard... Qui vous dit que je pense à elle? Coucher avec Simone, vous avez fait exprès, n'est-ce pas, d'employer ce mot qui m'écœure ? Et qui vous parle de coucher avec quelqu'un ? Pour ce que ça m'intéresse, ces choses-là !

— Quelle vertu !

— Laissez-moi ; vous ne pouvez pas comprendre. Simone, ce n'est même pas une jeune fille: c'est un rêve, ce n'est personne.

— N'empêche que nous avons perdu des heures à déambuler autrefois sous ses fenêtres ! Si elle se montrait, tu te sauvais avec effroi. En seconde, tu gravais encore son nom sur ton pupitre, on trouvait son portrait sur tous tes cahiers. Oui, dire que tu en es à aimer une gosse de quatorze ans !

— Quel satyre !

— Vraiment, il y a en toi une puérilité qui m'effraye. Pourquoi rester ainsi hors de la vie ?

— Bernard, je n'ai point ta nature. Toi, tu es actif, tu as confiance en toi: rien ne te fait peur.

— Mais naturellement j'ai confiance, et pourquoi pas?... Quoi, la guerre n'aurait donc servi à rien ? Nous qui aurions tant voulu nous battre et qui malheureusement étions trop jeunes, nous aurons été mûris par ces années qui comptent double, triple. Moi, mon vieux, mais je me sens une âme de trente ans.

Yvonne ne put dissimuler un rire.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien... Continuez, je m'amuse.

— Etienne, tu es très intelligent. Tu as des qualités de premier ordre, mais il faut en tirer parti. Nous te blaguons, Yvonne et moi, dans ton intérêt. Voyons, n'y a-t-il pas belle lurette que tu devrais avoir une amie ?

— Facile à dire.

— Mais nous te trouverons cela. Yvonne a de gentilles camarades.

— Elles ne me plaisent pas.

— Essaye toujours.

— Ça ne me dit rien.

— Mais alors, pourquoi dis-tu toujours que tu m'envies ?

— Tu es bien tombé.

— Mais il y a cent mille Yvonne.

— Toi, sois poli... Voulez-vous que je cherche, Etienne?

— Non, vrai, je n'y tiens pas.

— Tu vois: tu canes toujours devant la réalité.

— Regardez pourtant comme ça serait gentil d'être ici tous les quatre.

— Qui sait, nous accorderions-nous aussi bien ? D'ailleurs, j'ai tort de me plaindre, puisque je t'ai, Bernard. Tu es heureux ; cela me suffit. J'assiste à votre bonheur et il me semble que c'est le mien.

Ces paroles d'Etienne avivaient chez Bernard la conscience de son bonheur. On entendit bientôt le murmure des lèvres qui se cherchent. Etienne, sans le discerner, devinait un baiser prolongé; il imaginait les bouches durcies par le désir et, quoiqu'il prétendît n'être pas sensuel, il subissait la contagion voluptueuse.

Il rêvait aussi à une femme, mais sans en préciser les traits. Elle était bien différente de celles qu'il avait possédées et qui lui avaient laissé tant de dégoût, car l'acte de la chair accompli sans amour les dégradait à ses yeux et le plaisir qu'elles lui avaient donné trahissait toujours ses rêves.

Le baiser se prolongeait.

— C'est tout de même cruel ! soupira-t-il. Ah! oui, Bernard, tu as de la chance et je t'envie. Avoir un petit être à soi... N'être plus seul...

— Allons, venez, Etienne, et ne soyez point jaloux.

Elle lui embrassa les yeux en relevant sa mèche blonde.

Les doigts légers semblaient laisser là où ils se posaient de la lumière.

— Il est obéissant, fit Yvonne, et sa peau est plus douce que la tienne.

L'image de Simone passait devant ses yeux. Les heures semblaient arrêtées.

Silencieux tous trois, hors du monde, une paresse exquise engourdissait leurs pensées. Conscients, mais à peine, ils parvenaient à la limite du sommeil.

— Il est tard, fit Etienne.

— Tu ne pars pas encore ?

— Si. Je travaillerai toute la nuit. Tu verras, j'écrirai de belles choses.

— Vis, Etienne, cela vaut mieux.

Yvonne ne bougeait pas.

— Lève-toi. La fraîcheur tombe.

Il la secoua :

— Pourquoi m'avez-vous réveillée ? gémit-elle.

— Il faut rentrer.

— Jamais de la vie. J'aime mieux mourir que faire un pas. Portez-moi si vous voulez.

Les deux amis entrèrent dans la petite maison et allumèrent la lampe, puis ils cherchèrent la dormeuse. Bernard la tenait par les pieds, Etienne soulevait les épaules. La tête frôlait ses genoux et il sentait le parfum des cheveux prêts à se dérouler, dont il retenait la masse sombre.

Lorsqu'ils la déposèrent sur le lit, le peignoir s'était entr'ouvert ; au travers de la chemise le corps paraissait, chaste et nu. Ses paupières étaient fermées et elle avait l'air d'une enfant.

. . . .

— Tu viendras me prendre demain ?

Mais Bernard, qui s'était couché à son tour, ne répondait plus. Sa respiration régulière montait dans la chambre, un peu plus forte que celle d'Yvonne recroquevillée qui ne montrait qu'un coin d'épaule divisant sa chevelure noire.

Etienne se leva du rebord du lit où il était assis. Il hésitait à s'en aller et regardait tendrement le petit couple désuni par le sommeil. Enfin, marchant sur la pointe des pieds, il souffla la lampe et franchit la porte. Il prit son chapeau et son livre qu'il avait oubliés dans le jardin... Seul, sur le chemin de halage qu'il frappait de sa canne à coups nerveux, il soupirait longuement.

II

Le lendemain, de bon matin — comme dit la chanson, — Bernard, pour rejoindre son ami, dut traverser la Place au Fil. C'était marché. Des filles aux grands pieds et aux cheveux filasse traînaient leurs « chtiots cabotins » qui déjà graillonnaient picard, à l'ombre des parasols rouges. Devant un étalage le père d'Etienne soupesait avec amour des volailles alignées ; son doigt gourmand pinçant les chairs dorées y semblait goûter déjà.

— Bonjour, monsieur Chéreau.

Un poulet à la main, le père d'Etienne se retourna. Le cou de l'animal pendait à son côté. Un optimisme infatigable fleurissait sa figure congestionnée. Il tenait, près du Beffroi, un magasin de confections.

— Etienne vous attend avec impatience. Mais, sapristi, en avez-vous des choses à vous dire ! Enfin ne me le débauchez pas trop.

Appuyé sur sa canne et bombant le torse, Bernard sourit avec condescendance. Sa tenue matinale était impeccable. Un pli parfait divisait son pantalon de flanelle, qui tombait sur des souliers blancs. La mode voulait qu'il n'eût pas de chapeau, malgré le soleil. Ses cheveux noirs, taillés en brosse, luisaient de brillantine et il regardait de temps en temps ses ongles qu'il trouvait beaux.

Des mannequins poussiéreux et des paysans encombraient le magasin. Bernard prit avec précipitation le petit escalier intérieur. Cet escalier était le grand chagrin de Mme Chéreau : pour accéder à son salon, meublé de

Louis XVI authentique, on devait en effet traverser la boutique. Faute d'une autre entrée, Mme Chéreau avait été condamnée à ne recevoir que des commerçants. Fine et fière, adorant les livres, elle avait su créer un intérieur harmonieux et un peu triste, dissimulant sous un sourire bien des résignations. Elle répandait sur Etienne des rêves qu'elle n'avait pu réaliser.

Bernard va droit à la chambre de son ami : il tourne, sans frapper, le bouton de la porte : elle est fermée à clef :

— Pas moyen d'être tranquille ! s'écrie Etienne, qui, les doigts plongés dans ses cheveux, regarde vaguement devant lui.

— Ouvre, Etienne, c'est moi !

Etienne était vêtu d'un pyjama foncé, bordé de velours rouge. Sur la table, une rose dans un soliflore, et une petite tête du Vinci. Aux murs, la *Mélancolie*, le *Rêve* de Burne Jornes, le *Jeune homme et la Mort* de Gustave Moreau et d'autres gravures encore, mais u'on distinguait à peine, car les rideaux étaient tirés.

— Voilà où j'en suis, mon vieux! Pour travailler, je m'enferme. On entre à tout bout de champ, sous tous les prétextes ; on m'embrasse et pendant ce temps on tâche de lire par-dessus mon épaule.

— Les parents ont une exigence et un manque de tact !

— J'ai horreur qu'on m'épie. D'ailleurs, je mettrai tout sous clé !

— Etienne, je te l'ai dit souvent, tu devrais « former » tes parents. Ta mère est une excellente femme, mais elle nous prend toujours pour des gosses

— Qu'est-ce qu'elle deviendrait si j'avais une liaison comme toi? Elle ne peut s'endormir avant que je rentre. Tant pis, un de ces jours je fais un scandale, je découche.

— Bravo, voilà des résolutions. Il ne manque plus que la femme.

— Je découcherai pour le principe, voilà tout !

Un peu effrayé par ses paroles, il alla jusqu'à la porte,

afin de s'assurer qu'on ne l'avait pas entendu, puis il revint s'asseoir près de son ami.

Plus unis qu'en présence d'Yvonne, que d'heures ils avaient passées entre ces murs, préparant les mêmes compositions, puis les mêmes examens ! Cette vieille crédence empire contenait leur correspondance, d'une tendresse qui ressemblait à de l'amour, faite de grands espoirs, d'interrogations et de confidences. Une lettre, entre autres, était restée fameuse dans l'histoire de leur amitié : elle datait de quelques années. Bernard y exposait victorieusement ses découvertes. Mais elles semblaient à Etienne d'une précision révoltante, il refusait d'y croire et avait répondu :

Non, ce n'est pas cela l'amour. On t'a trompé. Si, par malheur, tu avais raison, vois-tu, je préférerais renoncer à ce jeu vraiment indigne de nous. *Jamais*, tu m'entends, jamais je n'oserai proposer à une femme — surtout à une femme aimée — ce dont on t'a parlé : il me semble qu'elle me détesterait aussitôt. Il y a autre chose, Bernard, il y a autre chose, je te le jure. Le bonheur ne peut pas être là. Dis-moi vite que nous sommes toujours d'accord et déchire cette lettre.

P. S. — Ce que tu m'as écrit m'a empêché de dormir. J'étais poursuivi par d'affreuses images. Restons des êtres purs, Bernard... Pourquoi m'avoir parlé de tout cela ?

L'autre avait insisté, citant des livres. C'était en quatrième : ils avaient treize ans. Amiens, comme toutes les villes de l'arrière-front, devint un centre de débauche. Pendant sa rhétorique, Etienne avait enfin connu ces vérités auxquelles il était si rebelle. Mais leur « philo », qu'ils venaient d'achever, l'avait passionné bien davantage. Il recherchait une signification à l'existence. Des doutes, des révoltes contre les hommes, contre les femmes, contre la guerre, un immense besoin de tendresse emplissaient des petits carnets mystérieux où revenait sans cesse un nom de jeune fille.

— Tu travaillais, Etienne ? Tu as la tête du poète...

— Je relisais des vers que j'ai griffonnés hier en rentrant.

— On peut voir?

— Ce serait indiscret : ils parlent de toi.

— Montre vite

— Tu sais, ils ne sont pas encore au point. Mais le sentiment y est, j'en suis sûr. Et Etienne, qui avait une voix chantante, lut avec une monotonie volontaire :

Puisque tout me révolte, hormis
Cette amitié dont je suis ivre,
Par toi je possède à demi
Le bonheur que je n'ose vivre.

Puisque le plaisir m'effarouche,
Il me suffit, ami si cher,
D'écouter le chant de la chair
Que chantent dans l'ombre vos bouches.

Toi qui portes des yeux vainqueurs,
Ecoute l'humble ami qui t'aime ;
Reste fidèle à ton bonheur,
Car il m'est plus cher qu'à toi-même.

— Animal, s'écria Bernard, tu es doué !

— Tu trouves?

— Je ne te fais qu'un reproche, et toujours le même. Ce n'est pas vivant !

— Comment cela?

— Je t'assure, mon petit, la tristesse n'est plus à l'ordre du jour. Le temps d'Alfred de Musset est loin ; tu retardes d'un siècle. Il y a eu la guerre, entre autres choses. D'abord, c'est tout à fait faux ce que tu racontes. Mon bonheur — j'emploie tes grands mots — ne peut te suffire. Pourquoi aurais-tu peur de la vie? Quelles raisons as-tu de te lamenter? C'est un genre, comme tes cheveux qui sont deux fois trop longs. Tu as du talent, mon petit. Tu deviendrais plus tard un grand bonhomme, je n'en serai pas étonné. Mais, pour Dieu, change de ton. Au lieu de coucher avec ta *Mélancolie*, accroche-moi ici une belle photo de Rubens ou une petite femme d'Hémard. Poser à la tristesse, c'est une attitude qui ne te va pas mal, mais prends garde : tu finiras par te prendre au sérieux.

— Alors, je joue la comédie?

— Autrefois, tu étais gai. Rappelle-toi quand tu tirais les moustaches du père Lézard, notre professeur de dessin. Et nos camarades : Poli qui ressemblait à un noyé, le gros Raph, le grand Bavet-Rinet, et ce type dont j'ai oublié le nom et qui avait des mollets énormes.

— Collard ! s'écria joyeusement Etienne.

Quelle fraîcheur avaient encore ces souvenirs !

— Et tes poches ! Quel monde, mon vieil Etienne !

— Blague toujours. Et toi qui n'avais jamais l'air débarbouillé. Qui eût dit que tu deviendrais une des élégances d'Amiens ?

— Vois-tu, c'est tout cela que tu devrais chanter dans tes poèmes. Ils seraient bien plus amusants.

— Quelle pitié d'avoir un tel ami !

— Plains-toi. Dans trois jours je serai parti. Que feras-tu sans moi ?

— C'est vrai.

— Si tu m'accompagnais là-bas ?

— Impossible. Papa voyage. Maman serait seule.

— Papa ! Maman ! Comme il dit bien ça !

— Assez, Bernard !

— Quels soucis tu me donneras de loin ! Heureusement Yvonne veillera sur toi.

Bernard, reprenant un air grave, rajusta sa cravate et lissa lentement ses tempes.

— Je lui ai annoncé mon départ avec ménagement. J'ai parlé d'un séjour de deux à trois semaines. J'ai fait semblant d'avoir un grand chagrin. Elle a bien pris la chose, mieux que je n'aurais cru.

— Quelle tuile, tout de même!

— Il ne faut pas exagérer. Ne donnons pas à Yvonne trop d'importance. Voilà déjà huit mois que nous sommes ensemble. Ça commence à compter.

— Te rappelles-tu : c'est moi qui l'ai remarquée le pre-

mier, rue des Trois-Cailloux. Elle revenait de Paris ; il n'y avait pas encore de voiture. On lui a porté sa valise.

— Cinq jours après, l'affaire était liquidée !... Enfin ne nous désolons pas : je trouverai peut-être, sur cette maudite plage, quelque numéro sensationnel.

— Tu as tort, Bernard, et tu mériterais qu'elle te trompe.

— Oh, tu sais, si ça peut lui faire plaisir...

— Elle ne te trompera pas, Bernard, et d'abord elle n'en aura aucune envie. Pars tranquille, mon vieux, et ne te fais pas de mauvais sang. D'abord, je veillerai sur elle. Je viendrai la chercher le soir et je lui tiendrai compagnie. Je l'emmènerai au concert pour qu'elle ne s'ennuie pas. Je lui ferai des lectures ; je la gâterai de ta part pour qu'elle voie que tu ne l'oublies pas. Nous t'écrirons tous les jours.

Bernard, pensif, regardait au plafond... Tout à coup, il bondit sur la table :

— Etienne, mon vieil Etienne, regarde-moi bien.

Etienne le fixait de ses yeux pleins de tendresse.

— Etienne, je viens d'avoir une idée admirable. Attends-toi à quelque chose d'énorme. Mais surtout ne bronche pas.

— Vas-y. Pas tant de préambules.

Bernard prit un ton solennel.

— Regarde-moi bien dans les yeux.

Et prenant son ami par les épaules :

— Etienne, pendant mon absence, Yvonne est à toi.

— Est-ce que tu deviens fou ?

Mais Bernard, sans le lâcher — et ses yeux brillaient :

— Tu as bien entendu. Je recommence : Yvonne te plaît : je te la donne.

— Assez, Bernard !

— Je t'en prie, ne proteste pas, reprit-il d'un ton dégagé. Yvonne me trompera, c'est un fait. Tu n'as pas de maîtresse. Profites-en ; prends-la. Nous nous rendons un

service mutuel : moi, je suis sûr de la retrouver, toi tu connais enfin cette vieille expérience dont je te parle toujours.

— Si tu continues, je te mets à la porte.

— Mais songe, songe, Etienne, à l'expérience merveilleuse que nous allons acquérir. Quelle connaissance nous aurons tous deux de la femme et comme, après cela, nous serons forts devant la vie.

Etienne haussait les épaules.

— Il y a, naturellement, une condition : c'est que tu me raconteras tout. Ce petit roman, que vous allez jouer pour votre plaisir et pour le mien, je veux le suivre au jour le jour, heure par heure.

— Mais, imbécile, Yvonne t'aime !

— Que tu connais mal les femmes ! Qu'elle m'aime ou non, ça n'a pas d'importance. Elle n'a pas envie de me tromper ? Tu la lui donneras. Avec un peu d'habileté, au bout de deux jours, au bout de quatre jours au maximum, la farce est jouée.

— Assez !

— Mais tu me raconteras tout. Songe que les lettres que tu m'enverras seront ma seule distraction. Grâce à elles, je suis sauvé : je partage votre vie ; je n'ai pas quitté Amiens. Me refuseras-tu ce plaisir ?

— Mon vieux, je ne marche pas.

— Imbécile ! Alors elle ne te plaît pas ? Elle n'est pas assez bien, dis-le ?

— Yvonne est exquise, tu le sais.

— Alors?... Tu crois que je suis incapable de me mettre au-dessus des préjugés? Tu n'as pas confiance en notre amitié ? A t'entendre, pourtant, je la croyais plus forte que tout ! Voyons, Etienne, une femme, quelle importance veux-tu que cela puisse avoir dans notre vie ?

Etienne tiraillait sa mèche, mordait ses lèvres.

— Allons, ne fais pas cette tête... Loin de nuire à notre amitié, cette petite expérience va la resserrer au contraire.

Il est grand temps que tu me rattrapes. Tu n'as jamais vécu dans l'intimité d'une femme; tu ignores un tas de choses...

A ce moment on frappa timidement à la porte. C'était Mme Chéreau. Elle serra la main de Bernard et, sans qu'on l'y eût invitée, s'assit entre les deux amis. Elle les regardait, tour à tour, avec admiration et avec inquiétude, tâchant de surprendre le ton de leur conversation.

— Je ne vous dérange pas ? fit-elle.

Etienne, qui songeait aux paroles de Bernard et ne pouvait cacher son trouble, répondait par monosyllabes à sa mère. Cette présence même lui semblait une atteinte à sa liberté. Bernard, plus maître de lui, prenait son air aimable et enjoué. Etienne revoyait la petite maison du chemin de halage, et il rougissait.

Comme sa mère ne bougeait pas :

— Allons, maman, veux-tu être gentille ? Bernard et moi avons des choses importantes à nous dire.

— Des choses que je ne dois pas entendre? interrogea-t-elle en souriant.

— Certainement, madame, vous seriez scandalisée.

— Mes enfants, on ne se scandalise plus à mon âge.

— Allons, maman, prépare-nous quelque chose à boire, quelque chose de bon comme l'autre jour.

Et comme elle ne se décidait pas à partir, il l'embrassa pour la forme et la reconduisit doucement.

Elle avait un peu de chagrin. Pourquoi son fils ne voulait-il point qu'elle soit aussi sa confidente? Et elle cherchait déjà comment s'y prendre pour être une autre fois moins maladroite.

III

— Quatre heures de chemin de fer ! En voilà un événement ! On croirait que tu pars aux Indes !

Yvonne, vêtue seulement d'une chemise cerise, était étendue sur le lit, à plat ventre. Elle avait obtenu congé pour l'après-midi, mais il lui restait un chapeau à finir. De temps

en temps elle se levait pour suivre, dans la glace, les progrès de son œuvre : un petit bibi en picot avec une bride de velours. Il était un peu étroit, elle donna un coup de genou pour l'élargir.

— Est-ce qu'il ira bien ? demanda t-elle, marchant sur le lit avec fierté, comme sur la rue des Trois-Cailloux.

Bernard ne tenait plus en place. Ses bagages étaient enregistrés depuis le matin, mais il avait encore quelques courses indispensables dont il relisait la liste : un album à dessin, du papier à lettres, des cols mous, trois cravates, un fixe-moustaches et du parfum.

— Enfin, voilà Etienne !

Etienne suait à grosses gouttes : il s'était dépêché ; le chemin de halage était brûlant.

— Je t'attendais avec impatience. Nous allons repartir. Yvonne naturellement n'est pas prête, elle nous rejoindra.

— Laisse-le souffler, au moins. J'ai chaud pour lui. Ton train est à quatre heures et il en est à peine deux.

Bernard n'avait pas son calme ordinaire; sa voix était saccadée, ses gestes brusques. Ce départ lui donnait le vertige; il avait hâte d'être loin, et pourtant ce n'est pas d'un cœur tout à fait léger qu'il abandonnait cette chambre. Il se raidissait, redoutant l'attendrissement des adieux, et détournait les yeux du petit corps parfumé qui s'agitait gaîment sur le lit défait.

Elle se pavana, une fois encore, devant la glace ; un sein pointait, hors de la chemise :

— Etienne, comment trouvez-vous mon chapeau ?

Etienne ne répondit pas.

— Vous êtes plus mufles l'un que l'autre. Allez au diable tous les deux !

Si Bernard semblait agité, Etienne ne l'était pas moins. Son ami loin, quel rôle aurait-il à remplir ? Ce départ le troublait, comme si c'eût été le sien. Et déjà cette chambre prenait un aspect nouveau ; certaines images s'insinuaient malgré lui. S'il évitait de regarder Yvonne, c'est qu'il pen-

sait, pour la première fois, et contre sa volonté, qu'un jour peut-être... Pourquoi Bernard lui avait-il imposé de tels rêves ?

— Bernard, Etienne, passez-moi la robe de shantoung qui est accrochée devant la porte ; il faut que j'y fasse un point.

Etienne ne connaissait pas plus le shantoung que l'estragon, mais le hasard le seconda. Pendant qu'il portait la robe, la petite enfilait gaminement ses bas blancs. Par cette après-midi écrasante, elle dégageait une fraîcheur exquise, son travail l'avait mise de bonne humeur, et elle faisait tour à tour des grimaces à ses amis, ce qui était excellent signe.

— Est-ce que tu es prête, oui ou non ? fit Bernard.

— Allez toujours, je vous rejoindrai à la gare.

— Ne te mets pas en retard, comme d'habitude. Le train part à quatre heures juste.

— N'aie pas peur. Accompagner les gens au train, ça a toujours fait mon bonheur.

— Je vois que tu n'as pas trop de chagrin.

— Sois tranquille, je pleurerai. Je pleure toujours, c'est nerveux. J'ai le cœur gros jusqu'à ce que le train se mette en marche, après quoi je suis toute calme, comme si j'étais débarrassée d'un gros poids.

— Charmant ! fit Bernard.

Elle leur adressa un pied de nez, et ils sortirent.

Parler était un effort, tant ils avaient chaud. La Somme aveuglait. Bernard se retourna, mais on ne voyait plus la maison.

— Quelle indifférence ! fit Bernard. Vois-tu, le charme de cette liaison, c'est sa fragilité même.

— Tu aurais tort d'exiger d'Yvonne plus qu'elle n'exige de toi.

— Oui, ne pas s'attacher, voilà la sagesse. A notre âge il faut rester libre. Ne te gêne donc pas, mon vieil Etienne.

Etienne fit la sourde oreille. Pourtant il ne put résister, à la fin:

— Bernard, j'ai beaucoup réfléchi. Tu plaisantais, ce n'était pas sérieux?

— Je plaisantais, naturellement.

— Ah, très bien ! Je préfère ça, tu sais.

Mais l'autre haussa les épaules :

— Si d'ici trois jours elle n'est pas ta maîtresse, tu es jugé, mon vieux, tu ne feras jamais rien; incapable de vaincre ta timidité, tu crieras au secours, mais je serai loin... Et maintenant, ne parlons plus de tout cela... Je n'insiste plus, ce serait ridicule. Tu croirais que je veux me débarrasser d'Yvonne : ce n'est pas le cas. Sache seulement une chose : tu as les mains libres.

Le ton était nerveux. Bernard secouait en marchant son petit sac. Ils sautèrent dans un tram qui les conduisit vers le centre. Ils en descendirent bientôt.

— ... Pour mon costume marron, qu'est-ce qui sera plus chic à ton avis, un nœud ou une régate ?

Etienne conseillait une cravate prune dont la couleur s'harmonisait avec les yeux de son ami.

— Toi, dit Bernard, tu devrais prendre celle-ci ; elle est exactement du ton de sa robe de satin.

— Quelle robe ?

— Tu sais bien, sa robe lavande. Tiens, encore une chose qui te manque : distinguer les tissus. Là encore tu acquerras d'Yvonne une expérience qui, plus tard, te sera précieuse.

— A-t-on le temps de boire quelque chose? Je meurs de soif.

Ils s'attablèrent à un petit café qu'ils aimaient : quatre ans auparavant, ils avaient bu là leur premier bock, avec l'impression que tout Amiens les regardait. Ils avaient laissé au garçon un franc de pourboire.

L'heure pressait. Pendant que son ami allait acheter du parfum, Etienne entra dans une confiserie, puis demanda

chez Noiré-Cochet l'*Education Sentimentale*, qu'il n'avait pas lue, mais dont on lui avait beaucoup parlé.

— Etienne, tu es incorrigible ! Quel brave type tu fais, et comme ça m'ennuie, au fond, de vous quitter !

— Je t'écrirai tous les jours.

Mais Bernard regrettait sa phrase qui trahissait une faiblesse. Il reprit d'un ton enjoué :

— Tu me raconteras *tout*, c'est promis !

— Sois tranquille. Comme il n'y aura rien, j'inventerai.

Ils se tenaient par le bras, comme pour se soutenir mutuellement. Ces semaines passeraient vite. Etienne avait du travail en train. Bernard ferait du cheval, du tennis. Il emportait aussi quelques livres, car son intention était, en même temps que son droit qu'il ferait avec Etienne, de fréquenter les Sciences Politiques ; Etienne, lui, préparerait une licence.

— Et à l'automne, c'est Paris ! On loue un appartement. Je nous vois, penchés sur la même table jusqu'à trois heures du matin. Ce qu'on boira de tasses de thé ! Vois-tu, si à nous deux on ne fait pas de grandes choses, si on ne défonce pas toutes les portes...

— C'est que vous n'aurez plus dix-huit ans, interrompit Yvonne qui les avait rejoints sans qu'ils s'en aperçussent et qui, marchant sur la pointe des pieds, les écoutait depuis un instant.

Elle portait une robe très courte avec un grand nœud noir à la ceinture. Son cou, ses bras étaient nus. Elle avait un petit air 1830 ; sa mine gavroche, ses yeux, sa bouche un peu trop faits semblaient défier les gens. On avait envie de caresser le corps svelte et libre que rythmait gaîment la marche. Et les deux amis étaient fiers quand on se retournait sur leur passage. Mais aujourd'hui la présence d'Yvonne les laissait silencieux.

— Vous aviez des choses à vous dire ? Je vous gêne ?

Elle fit mine de s'éloigner : ils la retinrent.

Quand ils entrèrent à la gare, le train était déjà sous

pression. Bernard choisit un compartiment où était installée une jeune femme.

— Si tu me trompes, dit Yvonne avec malice, qu'elles soient jolies et dignes de moi. Tu m'enverras des photos. Si elles ne sont pas bien, gare à toi !

— Et toi, tâche d'être sage. On verra qui sera le plus longtemps fidèle. Ne faites pas trop de bêtises tous les deux. Toi, Yvonne, secoue-le, si c'est nécessaire ; toi, Etienne, si elle ne se tient pas bien, télégraphie-moi aussitôt. Je compte sur toi, ajouta-t-il en regardant Etienne avec insistance.

— Je ferai tout mon possible, répondit-il.

La locomotive haletait

— Mais c'est vrai qu'on va être séparés ! Mon Dieu, mon Dieu, fit Yvonne, vite que je sorte un mouchoir... Allons, embrassons-nous, mon petit.

Elle lui donna un baiser très long. De même qu'elle avait fait un effort pour lui plaire en choisissant cette robe qui lui allait bien, en se parfumant et en s'affinant les traits, elle voulait que ce baiser le troublât afin de se venger de l'indifférence qu'il affectait.

— Tu m'aimes, Bernard ?

— Oui, fit-il en soupirant.

Elle lui redonna sa bouche qu'il mordit et cette fois elle eut la certitude qu'au moins pendant quelques minutes il garderait le désir d'elle.

Le train siffla. Etienne monta sur le marchepied, et les deux amis s'embrassèrent. L'étreinte était solide et franche. Bernard dit tout bas :

— Regarde si elle est jolie aujourd'hui ! Tu as de la chance, toi : tu restes.

La machine s'ébranla et Yvonne se mit à pleurer :

— Ça y est, il part pour de bon. Bernard, mon petit Bernard, j'ai du chagrin !

— Etienne te consolera.

— J'ai de la peine aussi, fit Etienne.

— Yvonne te consolera.

Quand le petit groupe ne fut plus qu'une tache minuscule, Bernard, en se rasseyant, s'aperçut qu'il n'était pas seul. Comme ses yeux étaient humides, il les essuya, mais de manière que la jeune femme qui lui faisait face ne le vît pas. Il regarda la cathédrale et demanda très aimablement à sa voisine l'autorisation de fumer. Elle avait une jolie petite figure chiffonnée, mais il pensait encore à Yvonne.

... Étienne et la jeune fille étaient sortis de la gare.

— C'est étonnant, les émotions, ce que ça creuse!

Etienne ne répondait pas.

— J'ai faim, Etienne. Si on allait prendre une glace? Je vous invite.

— Il faut que je passe à la maison.

— Jamais de la vie! Vous allez me suivre, ou j'écris à Bernard que trois minutes après son départ vous m'abandonniez déjà.

Des gens, de temps en temps, se retournaient sur leur passage. Yvonne leur adressait des saluts ironiques.

— Que font-ils? se demandait Bernard.

Etienne se laissait diriger; Yvonne lui avait pris le bras.

— Comme le temps est lourd, soupira-t-il.

Yvonne songeait qu'elle prendrait une glace panachée fraise et citron, et deux éclairs. Etienne pensait à la bouche d'Yvonne qu'il n'osait regarder. Son propre silence le troublait. Sa main, parfois, involontairement, frôlait la main de la jeune fille.

— Ou plutôt, je prendrai une glace à la framboise, pensait-elle.

Le train de Bernard filait vers le Nord. Il avait déplié déjà quelques journaux. Comme sa voisine le regardait parfois à la dérobée, il feignait d'être très absorbé par sa lecture et se caressait les moustaches.

Etienne songeait à l'avenir. Un mois encore, puis Ber-

nard reviendrait... Ça serait l'automne... Il aurait voulu sauter ces semaines.

— Oui, framboise.

— Je suis un type bigrement fort, pensait Bernard.

DEUXIÈME PARTIE

—

ÉTIENNE A BERNARD

28 juillet.

Mon vieux frère,

Quand le train a disparu, j'ai éprouvé comme un déchirement. Je suis encore tout ahuri par ton départ. Que ce petit mot t'accueille, là-bas où tu vas te sentir bien seul. Sois tranquille, je veille sur ta maison. Yvonne et moi, en te quittant, avons été prendre une glace. Je n'ai pas dû lui paraître bien gai. Mais elle-même a plus de chagrin qu'elle ne veut le laisser voir. Je lui ai dit que tu l'aimais beaucoup : elle a haussé les épaules en riant. Nous avons passé la soirée ensemble. Je lui ai lu des vers qui, je crois, lui ont plu. Il me semblait que tu étais encore avec nous.

Je t'écris de ma chambre qui s'ennuie après toi. J'attends, pour y répondre, une longue lettre. Crois à toute la tendresse de ton

ETIENNE.

YVONNE A BERNARD

28 juillet.

Vieux Bébert,

Je me suis rendu compte de la place immense que tu occupais dans mon lit. Que les femmes sont folles de ne pas dormir seules ! La bonne nuit que j'ai passée sans toi ! Par exemple, tu m'as manqué ce matin : il y avait au mur une araignée énorme. Si elle t'appartient, tu aurais dû l'emporter. J'ai trouvé aussi tes pantoufles, dois-je te les envoyer ?

Chaleur terrible ! Etienne m'a tenu compagnie hier soir ; il m'a lu des poésies auxquelles j'ai pas compris grand'chose. Je me suis même endormie un moment. Mais il a bon caractère, et peut-être ne s'est-il aperçu de rien.

Après ton départ, nous avons mangé des glaces. J'ai fait exprès

5

de le scandaliser : il me regardait en rougissant. Je l'ai empêché de payer en disant que c'était mon fils et qu'il venait d'avoir quinze ans.

On attend impatiemment ta lettre ; rien de nouveau ici : les poires mûrissent et j'ai perdu mon sac. N'oublie pas mon anniversaire : c'est dans cinq jours la Saint-Amour.

La petite Dédé a un amant depuis hier. Ça ne l'amuse pas encore, mais si tu savais ce qu'elle est fière : elle appelle ça une délivrance.

Ah ! *chose importante*. Toi qui vois des femmes chic, tâche de me savoir si on portera cet hiver des bottines à tige haute ou moyenne. A charge de revanche quand tu auras besoin de tuyaux sur la mode.

Je t'adresse dans cette lettre un échantillon. Dis-moi s'il te paraît bien ; au cas contraire, ne me dis pas qu'il est mal. J'ai déjà commandé l'étoffe.

Est-ce que tu penses à moi ? J'ai pensé à toi quatre fois, pour l'araignée, les pantoufles, les bottines et pour ma fête.

Je ne peux pas dire que je m'ennuie après toi. Ça me paraît même bon d'être un peu tranquille Je t'aime pourtant autant qu'il est possible et de tout mon cœur.

YVONNE.

BERNARD A ÉTIENNE

30 juillet.

Mon bon vieux,

Pardonne-moi : je suis un mufle ; mais j'ai la flemme. Couché sur le sable depuis deux jours, sans écrire une ligne, sans ouvrir un livre. Pas une idée en tête. La mer aussi fait sa sieste.

Les gens — et en particulier les jeunes filles — sont aussi plats que le pays. Beaucoup de femmes de quarante ans (mais à mon sens ce ne sont plus des femmes). Des maris grotesques qui sentent leur magasin, leur bureau, leur café, leur cercle. Des gosses qui sautent de tous côtés comme des poux de mer. Enfin l'océan, un sale nouveau riche qui fait sa fortune dans les colliers de perles et lèche les pieds de tout le monde.

Avec ça pas un arbre. Je crève.

Ma famille, c'est ma famille : tu la connais. Je ne la vois guère

qu'aux repas où je n'ouvre la bouche que pour dévorer. Très calme, au demeurant, j'attends, l'arme au pied, l'Aventure. Mais je ne ferai pas le premier pas.

Et toi ?

As-tu pris des résolutions ? A quand l'offensive ? Faut-il te donner une attestation écrite :

« J'autorise mon seul ami, Etienne Chéreau, à prendre possession en mon absence... »

Par le même courrier j'envoie à Yvonne une lettre « tendre ». C'est le 9, son anniversaire (la Saint-Amour). Si ce soir-là ne te porte pas bonheur, c'est que tu es un Hippolyte. Gare au monstre marin (c'est moi).

Sur ce, vieux frère, je t'embrasse.

BERNARD.

BERNARD A YVONNE

30 juillet.

Chère petite gosse,

Délicieuse ta lettre, un peu rosse, mais j'aime ça, Moi non plus, je ne m'ennuie pas encore après toi. Ça viendra peut-être. D'ici quelque temps je cesserai de te voir telle que tu es ; je te donnerai toutes les qualités qui te manquent.

J'ai fait ta commission : on ne portera plus du tout de chaussures cet hiver : le cuir est trop cher. On marchera pieds nus, comme ici. (Je t'écris couché sur le sable et j'en mets quelques grains dans l'enveloppe.)

Ton costume sera très bien.

Parle moi d'Etienne et veille sur lui. J'espère qu'il n'est pas trop timide. Forme-lui le caractère ; il a besoin de se débrouiller, mais ne sois pas trop rosse, il est susceptible. *Il t'aime beaucoup.*

Je sais que ça ne t'amuse pas d'écrire. Mais fais ce petit effort. En tout cas, dis à Etienne qu'il me tienne au courant de tous vos faits et gestes.

As-tu envie de me tromper? Je plaisante. Quand on a un amant comme moi, on est dégoûtée des autres. S'pas ?

Je t'embrasse dans tous les sens.

BERNARD.

BERNARD A ÉTIENNE

1er août.

Je languis, par ta faute.

Si tu as autant de mal à écrire un roman qu'à le vivre, je te plains.

Est-ce que ça avance ?

Si le communiqué de demain n'est pas meilleur, à quand l'offensive ?

Yvonne t'aurait-elle envoyé promener ?

Réponds vite et ne te décourage pas, sapristi.

P. S. — Je suis en train de lire ton *Education Sentimentale*. Flaubert devait être un type dans ton genre. Ce livre n'en finit pas. Evidemment, ce n'est pas mal écrit.

YVONNE A BERNARD

1er août.

Alors, mon vieux Bébert, tu n'as pas encore trouvé la grande amour? Quoi, pas un béguin à l'horizon? J'en suis honteuse.

Il fait chaud, et mon corps s'ennuie. J'ai dit ça au chaste Etienne que j'aime toujours voir rougir. J'ai tort de le blaguer, car c'est un bon gosse. Nous faisons un excellent ménage (et ceci est si vrai qu'il m'aide à balayer la maison et à préparer le dîner). Si tu savais comme il est gêné depuis ton départ ! Il frappe maintenant à notre chambre. Quand je m'habille, il fait mine de se retirer. Hier, on étouffait ; il frappe, je réponds : Entrez. J'oubliais que j'étais nue. Il ne savait plus où se mettre. Je lui ai dit que le nu c'est toujours chaste (c'est toi qui me l'as raconté).

Il est du reste bien plus attentionné que toi. Lui au moins a l'air de s'intéresser à ce que je dis et à ce que je fais. Ça me change agréablemeut de mon pacha. Il me fait des courses, il m'apporte des livres, des cigarettes et des fleurs. C'est un garçon bien élevé. Prends garde ! Enfin ça n'a pas d'importance, s'pas ?

Ta fidèle

YVONNE.

ÉTIENNE A BERNARD

2 août.

Mon cher Bernard,

Je relis tes lettres avec amusement, et avec désespoir. Es-tu

sérieux ? Je n'arrive pas à le croire. Si c'est de l'ironie, arrête-toi ; il est temps. Je suis dans un état bizarre. Je ne peux dire que j'aime Yvonne, mais pourquoi le cacher, j'éprouve en sa présence un trouble nouveau. Il fallait que je te le dise. Tu as mis le feu aux poudres. J'ai peur maintenant que tout saute. Si tout cela ne fut de ta part qu'une fantaisie, cesse de me tenter. Je me sens assez de volonté pour réagir, mais bientôt je ne répondrai plus de moi.

Non, Bernard, il ne s'est rien passé, absolument rien. Yvonne ne m'a pas fait la moindre avance ; sa conduite est parfaite ; je puis même t'affirmer qu'à aucun moment la pensée d'être aimée de moi ne l'à traversée. Tu sais la liberté qu'elle a toujours eue devant nous. Elle y est si habituée qu'elle n'aperçoit pas mon trouble.

Aujourd'hui que l'idée qu'elle pourrait m'appartenir est entrée en moi — et cela grâce à ton insistance, — imagine l'état dans lequel je suis et ce qu'il me faut de volonté pour dissimuler mes sentiments. Elle m'embrasse souvent, comme elle le faisait en ta présence, mais sans aucune intention. Si elle en avait, du reste, consentirait-elle à ce laisser aller dont elle fait preuve en se déshabillant devant moi et en abdiquant toute coquetterie ? Je suis, pour elle, ton ami, rien qu'un ami.

Mais imagine dans quel état je rentre à la maison. Agréable ? Non. Douloureux plutôt. J'éprouve comme un manque ; c'est, tout au fond de moi, des voix insupportables qui réclament. Autrefois, j'avais éprouvé de semblables émotions, mais jamais à l'occasion d'un être réel.

Dès que je suis loin d'elle, je me sens malheureux. J'ai peine à la quitter le soir. Et toute la journée, pendant qu'elle est à l'atelier, je regarde ma montre qui marche aussi lentement qu'au lycée, durant les cours de mathématiques. Je suis incapable de travailler. Si je lis, je ne retiens pas une ligne. J'écris, par exemple, comme un fou.

Est-ce que je l'aime ? Vraiment je ne sais le dire. Mais, pour la première fois, je me sens débordé par mon désir. Qu'arrivera-t-il ? Une catastrophe ? Enfin, voilà huit jours que tu es parti, et il me semble avoir vieilli de plusieurs années.

Je veux que ma lettre parte au plus vite. Télégraphie-moi si tu as peur. Je tiens à ne pas te faire de peine et cette lettre même

te prouvera ma loyauté. Réponds-moi en toute franchise. Tu sais, Bernard, que la chose que j'aime mieux que tout au monde c'est notre amitié.

Ton

ÉTIENNE.

BERNARD A ÉTIENNE

4 août.

Marche.

BERNARD.

BERNARD A ÉTIENNE

4 août.

En même temps que ma dépêche, je poste cette lettre. Je ne vis plus que dans l'attente. Ne me fais pas languir.

Tu ne sais combien à mon tour je suis troublé par ton trouble. Il se passe quelque chose d'extraordinaire (c'est ton désir qui me grise). Je me mets à ta place au point que j'imagine n'avoir jamais possédé Yvonne et je suis plus impatient que toi du dénoûment. Est-elle déjà ta maîtresse ? je me le demande avec fièvre.

Au lieu de m'exposer tes sentiments, donne-moi des détails précis. Où en êtes-vous ? As-tu commencé par des paroles ou par des gestes ? Surtout pas de fausse pudeur entre nous.

Les courriers sont très irréguliers ; ils mettent tantôt un jour, tantôt deux.

Ecris-moi tous les jours. Savoir que tout est accompli serait pour moi une délivrance.

BERNARD.

ÉTIENNE A BERNARD

5 août, minuit.

Ne te fâche pas, Bernard. Ce n'est pas ma faute. N'accuse que les événements... Il n'y a rien encore.

Rien que mon désir fou qui n'a d'égal que ma timidité. Je n'ose plus maintenant l'embrasser. Je tremble qu'elle ne découvre que je l'aime.

J'ai marché cet après-midi dans la campagne pendant deux

heures, la tête en feu. Je me disais : si, ce soir, tu ne lui as rien dit, tu es perdu.

Eh bien, au moment de parler, les mots me semblent ridicules. Je trouve des prétextes à mon silence. Je la regarde durement, je suis désagréable, et elle ne comprend pas.

Toute la soirée elle a travaillé ; moi, j'ai fait semblant de lire. Dès que je m'éloigne, j'aspire à revenir. Mais quand je suis près d'elle, je ne la vois plus ; tout se trouble ; je voudrais être bien loin.

Enfin, mon cher Bernard, conseille-moi. Je ne doute pas de la déception que t'apportera ma lettre. Je suis bien malheureux.

Ton

ÉTIENNE.

BERNARD A YVONNE

6 août.

Petite gosse aimée,

Dans trois jours ce sera ton anniversaire. Plus de huit mois qu'on se connaît. Tu vas avoir vingt et un ans. Il faudra que je te respecte.

En ce moment, je te respecte trop à mon gré. Le pauvre Etienne, par qui j'ai de tes nouvelles, me semble dans une bien mauvaise passe. J'espérais que ton influence lui ferait du bien. Est-il amoureux ? Amoureux de toi ? De toutes façons secoue-le. Moi j'essaye par lettres, mais c'est difficile. Considère-le comme un frère. Aime-le pour moi et embrasse-le de ma part.

De ma part, il t'achètera je ne sais quoi qui te fera plaisir ; il t'apportera mes vœux. Dis-toi bien que je ne t'ai pas quittée. Je t'embrasse de loin et voudrais que tu sentes tout l'amour de ton

BERNARD.

BERNARD A ÉTIENNE

6 août.

Par le même courrier j'adresse à Yvonne une lettre qu'elle te montrera sans doute et qui est à double sens. Je te recommande à elle, je lui dis qu'elle te secoue. Tâche de profiter de la Saint-Amour. N'oublie pas non plus le cadeau dont je t'ai chargé. Je m'en rapporte à toi, fais pour le mieux.

Et l'offensive ? J'ai bien peur, au train où tu vas, qu'elle ne

soit jamais déclanchée. Etienne, lorsque tu aimeras vraiment, tu seras bien maladroit, puisqu'une toute petite aventure, préparée comme celle-ci, échoue. Pour moi, la partie est perdue.

J'ai rencontré ici une jeune femme qui ne me déplaît pas. Nous avons passé l'après-midi dans le sable. Comme c'est une sentimentale, j'ai pris des airs très graves, essayant de te ressembler. J'ai même déclamé, comme s'il était de moi, un de tes poèmes. Il a fait grande impression. Elle m'a caressé les cheveux et m'a dit : « Quelle raison avez-vous d'être si triste ? » Alors je me suis penché sur son épaule et je l'enveloppais progressivement. Je n'ai pas voulu aller trop loin le premier jour, mais elle avait les yeux brillants et ne savait plus très bien où elle était. Si elle me donne un portrait, je te l'enverrai. Oh ! je ne suis pas très emballé. Sa conversation est limitée ; elle dit : « l'immensité bleue » ou : « quelle belle chose tout de même que la nature ! » mais elle a une voix très naïve. Et puis elle doit aimer ça. Ceci dit, elle ne te plairait pas et Yvonne est beaucoup mieux.

Mais qu'est-ce que tu attends, Frédéric ? Ce n'était pas la peine d'avoir l'air si emballé... Au fait, ne me caches-tu rien ?

BERNARD.

Je t'appelle Frédéric à cause de l'*Education Sentimentale*. Ah ! je reconnais bien là ton choix !

ÉTIENNE A BERNARD

9 août.

Tu as eu raison de te fâcher, mon petit Bernard.

Je t'écris ce mot en rentrant ; il est trois heures du matin, tu vois que je progresse. J'avais fait remplir de fleurs la petite maison ; j'ai apporté de ta part des gâteaux, des chocolats et une bouteille de vin vieux que j'ai trouvée chez mon oncle. Très embarrassé pour le cadeau, j'ai choisi finalement deux petites perles montées en boucles d'oreille. Comme le prix était un peu élevé, je me suis associé avec toi et j'ai écrit sur la boîte : *A Yvonne pour ses vingt et un ans, les trente-six ans de Bernard et d'Etienne.*

Elle était folle de joie. « Que vous êtes gentils tous les deux ! Mon petit Etienne, comme je vous aime ! » Un peu grisée, elle s'asseyait sur mes genoux et m'embrassait et je ne savais si

c'était toi ou si c'était moi qu'elle remerciait ainsi. J'étais heureux de son bonheur. Comme elle me semblait jolie et gamine et abandonnée ! J'ai la sensation que j'aurais pu tout oser ce soir, parce que nous étions vraiment hors du monde et dans un énervement adorable. Mais justement j'ai craint de détruire cette harmonie. Je la revois, je la sens encore sur mes genoux. Je n'ai fait que caresser doucement sa hanche...

Comment ai-je pu la quitter ? A nouveau j'étouffe. Je n'ai pas le courage de me coucher. J'aurais envie de revenir là-bas. Est-ce ta voix qui insiste ainsi ? J'appelle : Yvonne, Yvonne ! comme autrefois j'appelais : Simone! Pauvre Simone... Et pourtant c'est à elle que je pensais, quand Yvonne était assise sur moi, tout à l'heure. Ah ! le poids de ce corps ! Et cette joue qui effleurait la mienne...

Ah ! Bernard, demain j'aurai de la volonté... Ce soir je n'en peux plus... Je voudrais être encore près d'elle...

ÉTIENNE A BERNARD

9 août.

Comment te raconter, Bernard ? Ce qui me semblait terrible s'est passé si simplement... Je n'y tenais plus, cette nuit, et lorsque le jour s'est levé, je suis parti là-bas, comme si elle m'appelait ou comme si tu me commandais de la rejoindre.

J'entrai doucement dans la chambre. Elle dormait dans l'attitude même où je l'avais quittée : Quoi, dit-elle, je croyais que vous étiez parti ? Je lui demandai la permission de m'étendre auprès d'elle. Elle me dit : Oui, sans ouvrir les yeux. Je lui ai pris la main ; nos têtes se sont rapprochées insensiblement. Nous n'avons pas prononcé un seul mot... Des heures ont passé, et pourtant nous ne dormions pas, des heures comme je n'en connaissais pas, des heures légères, irréelles, où l'on baigne dans la douceur. Je ne savais plus qui j'étais, Yvonne n'était plus Yvonne ; il n'y avait plus rien que l'amour. Comment exprimer cela par des mots ? Je suis heureux, Bernard, je suis heureux !

Quand nous nous sommes éveillés, il était très tard. Il a fallu qu'elle s'habille en hâte pour aller à l'atelier. J'avais laissé un mot à la maison, disant que j'étais parti de bonne heure. Je suis resté tranquillement ici, d'où je t'écris.

C'est la première fois que j'ai dormi entre les bras d'une femme

Je ne croyais pas qu'on puisse mettre tant de rêve dans la réalité. Enfant que j'étais ! Quelle délicatesse, quelle pureté ont ces choses qui me semblaient si humiliantes ! A quoi bon écrire lorsqu'on peut vivre si simplement des émotions admirables !

Ton

ÉTIENNE.

YVONNE A BERNARD

9 août.

Tu es un amour, mon petit Bernard. Les petites boucles sont exquises. Merci pour les fleurs, merci pour tout. Je ne sais plus quelle est ton oreille et celle d'Etienne. Ah, le bel anniversaire ! J'aurais voulu que tu sois là. Comment te remercier de loin ? Je t'aime.

Etienne a passé la nuit à la maison. Je pense que tu ne seras pas jaloux. Ce matin j'étais en retard à l'atelier où l'on m'a beaucoup fêtée. Tout le monde a admiré mes perles.

Vous êtes deux bons gosses. Si tu me trompes, je te pardonne. On t'aime.

YVONNE.

BERNARD A ÉTIENNE

11 août.

Tu vois, ce n'était pas sorcier, il n'y avait qu'à vouloir. La conquête d'Yvonne, je le sais par expérience, ne nécessite pas un grand effort. Deux jours auraient suffi ; il t'a fallu plus de deux semaines. Enfin l'essentiel c'est que nous ayons abouti.

J'ai reçu ce matin sa lettre. A la bonne heure, en voilà une qui ne se démonte pas ! Elle m'annonce la chose avec tant de naturel — ou de malice — que, si tu ne m'avais mis au courant, je ne me douterais de rien.

Naturellement vis-à-vis d'elle je continue à tout ignorer.

Mais, dis-moi, y a-t-il eu une explication à mon sujet? En tout cas cela ne tardera guère. En quels termes parle-t-elle de moi ? L'idée qu'elle me trompe la réjouit-elle? Ne crains pas de tout me dire. Tu sais que je ne mets là aucun amour-propre. Si je suis trompé, c'est que je l'ai voulu. Mais comme tout ceci n'a qu'un but : nous donner à l'un et à l'autre une connaissance plus exacte de la nature féminine, tâche de ne pas te laisser dé-

border par un enthousiasme passager et conserve assez de sang-froid pour observer et pour juger. Fais des vers, c'est très bien, mais prends des notes.

Alors ça y est, petit dégoûtant, tu m'as pris ma femme! Quel toupet! (C'est pour blaguer, tu sais, ce que j'écris là.)

Ton

BERNARD.

BERNARD A YVONNE

11 août.

Content que tout se soit bien passé et que tu m'aies fait participer, du moins en pensée, à cette petite fête.

J'écris souvent à Etienne par qui j'ai des nouvelles détaillées. Je crois — et ceci est confidentiel — je crois qu'il a le béguin. Réponds-moi à ce sujet. Surtout prends garde de ne pas le faire trop souffrir.

Tu m'aimes?

BERNARD.

ÉTIENNE A BERNARD

11 août.

J'ai besoin de t'écrire, mon grand ami, j'ai besoin de te confier mon bonheur.

Dire que je ne voulais pas t'écouter, que je ne t'ai même pas remercié! Je suis heureux! Je suis heureux. J'aimerais le crier à tout le monde, je te le répéterai dans chacune de mes lettres, parce que c'est à toi que je dois tout. *Et je ne l'oublierai jamais.*

Comme c'est beau, comme c'est invraisemblable que je t'écrive tout, à toi! Qui croirait cela possible? Dire qu'il n'y a pas entre nous l'ombre d'une jalousie ou d'un mensonge!

Je croyais t'aimer par-dessus tout. Je t'aime encore davantage. Je voudrais avoir l'occasion de te prouver bientôt ma reconnaissance. Tout ce que tu pourras me demander dans la vie, je te l'accorde.

Je dois être transformé. Tout est nouveau pour moi. Amiens, que je détestais l'été, me paraît adorable. On dit qu'elle ressemble à Venise. Je me figure être là-bas. Je voyage dans la volupté.

Tout me sourit. Maman, pour qui je suis si souvent injuste, se

montre exquise. Comme hier je lui déclarais, pour lui épargner des inquiétudes, que je ne rentrerais pas de la nuit, elle m'a regardé avec une si tendre tristesse, mêlée de fierté, que je me suis jeté dans ses bras. Je lui ai dit : « Maman, je suis heureux ! » Et comme j'avais les yeux pleins de larmes, elle aussi s'est mise à pleurer.

ÉTIENNE A BERNARD

13 août.

Des détails, des précisions? Mais il n'y a rien de nouveau, mon cher Bernard.

Rassure-toi : avec Yvonne pas un mot d'explication. Ni réserve, ni moquerie (tu penses bien que je ne l'aurais pas supporté). Nous parlons de toi comme s'il n'y avait rien eu. Et je crois que c'est mieux ainsi. J'aurais été désolé qu'elle te mente; et, d'autre part, malgré qu'elle sente la grande tendresse que nous avons l'un pour l'autre, elle ne pourrait comprendre que je te confie tout. Elle n'ose te raconter ce qui s'est passé, et pourtant elle te le laisse entrevoir.

La vérité, c'est qu'Yvonne a l'impression qu'elle ne fait de tort à personne, qu'elle ne viole aucun engagement, qu'elle n'outrepasse aucun devoir. Ou plutôt, elle ne s'est posé aucune question. Mais qu'elle soit sincère et sans hypocrisie, ça je le jure.

Cette nuit, je l'écoutais dormir. J'embrassais, sans les éveiller, ses petits seins ronds et fermes, ce torse long et doré, ces jambes si harmonieuses. Quel plaisir Yvonne me donnait inconsciemment ! Je me suis levé pour la voir de plus loin, pour l'enfermer toute dans un regard et aussi pour lutter contre une obsession qui faisait battre trop fort mon cœur.

Combien de temps suis-je resté à la contempler ainsi, descendant des paupières closes jusqu'à l'extrémité du corps, puis remontant le cours des jambes, jusqu'à l'endroit où elles confluent dans une petite masse sombre.

Pardonne-moi, mon cher Bernard : ce corps, il me semblait que personne ne l'avait compris comme moi ; je croyais le créer tout entier. Au fur et à mesure que grandissait le jour, il semblait naître et se préciser dans la pénombre.

ÉTIENNE.

BERNARD A ÉTIENNE

11 août.

Ne me remercie pas, Etienne. Je t'ai prêté Yvonne de bon cœur. Le sacrifice n'est pas grand. Je m'estime récompensé si j'ai pu te sauver du pessimisme ridicule dans lequel tu allais sombrer.

Ton exaltation d'aujourd'hui m'amuse. Ah ! poète, poète, moi qui voulais te donner le sens de la réalité, tu t'embarques maintenant sur un corps ! Voici donc le dernier bateau : gare au naufrage !

J'étais naïf en te demandant du sang-froid. Des détails, comment pourrais-tu m'en donner? Tu confonds Yvonne et l'amour. D'un trottin tu fais une divinité qui n'a que le nom de commun avec cette petite ouvrière gentille, comme on en trouve cent à Amiens et plus de vingt mille à Paris.

Nous relirons un jour tes dernières lettres comme des chefs-d'œuvre du genre. Mon pauvre Etienne, tu es plus enfant que jamais. Mais emballe-toi, emballe-toi à fond, mon bonhomme ; après tout j'aurais tort de calmer tes ardeurs. Un type comme toi n'est jamais dans la réalité, quoi qu'il fasse.

Ta psychologie d'Yvonne est profonde. Enfin ne parlons pas d'Yvonne, que tu ne connais pas, que tu n'observes pas (celle que tu aimes est une abstraction, comme on disait en philo). Je suis sûr que si je te demandais la couleur de ses yeux tu hésiterais (où as-tu vu qu'elle avait une peau dorée ?) Alors, comment analyserais-tu tes sentiments ?

Après tout, j'ai peut-être tort de t'ouvrir les yeux. Il ne faut pas que mes lettres rompent le charme. Mais enfin, tout de même, ne perds pas trop le nord. Car tu fais un voyage... un merveilleux voyage autour de ma chambre. Quel service je t'ai rendu en te permettant de t'aventurer dans un pays que je connais bien et où je puis te guider ! Garde ton bandeau, mon ami. Je n'attends plus de toi aucun renseignement utile. Mais dis-moi bien où tu en es, que je te surveille. Quand il y aura du danger, je te crierai casse-cou.

Ton vieux

BERNARD.

BERNARD A YVONNE

15 août.

Trois semaines, bientôt, que je t'ai quittée. Déjà tu m'oublies. Crois-tu que je m'amuse ici ? Toi, au moins, tu as Etienne; moi, je suis seul.

Que devient-il, ce cher Etienne ? Toujours aussi amoureux ? Et toi ? Franchement tu pourrais m'écrire. Fais rire un peu ton

BERNARD.

ÉTIENNE A BERNARD

15 août au soir.

Je reçois ta lettre à l'instant. N'aie pas peur, Bernard, je suis lucide. Tu connais, certes, Yvonne mieux que moi ; mais pourquoi diminuer, par une ironie un peu cruelle, la reconnaissance que je te dois? Ne parle pas d'Yvonne avec ce ton moqueur qui me navre. Ce n'est, j'en suis sûr, qu'une attitude, mais pourquoi la prendre avec moi ?

Je te parle, mon cher Bernard, avec toute la sincérité que nous nous sommes jurée, au risque de te paraître un peu ridicule. Et qu'est-ce que cela peut bien faire, la couleur exacte de ses yeux, ou la forme de ses seins ? Je me suis trompé ? c'est possible. Il s'agit bien de cela ! Vas-tu maintenant me reprocher d'être trop heureux, toi qui faisais toujours la guerre à ma tristesse ? Et puis, est-ce qu'on peut être de sang-froid quand on aime ? Est-ce que je peux te juger, Bernard, mon ami, mon grand ami auquel je dois tout ?... Je voudrais te remercier et te remercier sans cesse... Je voudrais t'envoyer un peu de ce désir dont la chambre est remplie. Je voudrais te dédier, comme à celui qui l'inspira, ce grand poème qu'est ma vie. Ah! Bernard, restons toujours ces compagnons inséparables qui auront la force de supporter ensemble les épreuves, puisqu'ils ont mis en commun leur bonheur.

ÉTIENNE.

YVONNE A BERNARD

16 août.

Voilà bien les hommes ! Tu me plaques et il faudrait qu'on te plaigne. Quoi, ça ne marche pas, l'amour ? Mon chéri, quand tu redeviens tendre, c'est que tu as des malheurs.

Etienne se forme beaucoup : il est très docile et me rend toutes sortes de petits services. Je poursuis son éducation ; j'en fais un homme d'intérieur accompli. Ses progrès en cuisine sont remarquables. T'en a-t-il parlé ? Il sait cuire un bon bifteack et ses pommes sautées sont exquises. Je voudrais que tu voies comme il est sérieux quand il gratte des carottes. L'autre soir il m'a aidée à préparer un chapeau. Il aura du goût et me donne d'excellents conseils.

Etre un peu admirée, ça me change. J'obtiendrais de lui tout ce que je voudrais. Heureusement je suis bonne fille. Il m'a acheté un joli sac. Je l'ai grondé (j'ai eu raison, n'est-ce pas ?) : j'ai accepté pourtant, ne voulant pas lui faire de peine (est-ce que j'ai eu tort ?)

Tu as de la chance d'avoir un ami comme lui. C'est un autre toi-même (en mieux). Si tu l'entendais parler de toi ! Tu es un vrai dieu pour lui. Même il exagère. Quand il a dit : Ce Bernard ! il faut tirer l'échelle.

Si je ne t'écris pas, c'est que je sais qu'il ne te laisse pas sans nouvelles.

Comment te parle-t-il de moi ? C'est assez naturel qu'il me fasse la cour. Tu as raison de ne pas être jaloux : il n'y a pas de quoi. Moi je suis gentille avec lui, puisque tu n'y vois pas d'inconvénients.

Enfin, mon chéri, je te pardonne le ton un peu désagréable de ta lettre. On dit que la mer énerve les enfants. Or tu n'es qu'un enfant, comme Etienne. Quand je me promène avec Etienne, j'ai même un peu honte (il a l'air si doux qu'on le prend naturellement pour mon amoureux). Toi, au moins, tu as de la moustache. Etienne a encore une petite figure puérile, lisse comme une pomme, et sans un pli : ce que c'est frais et bon à caresser ; ça n'a encore été touché par personne ; ça ne sait pas mentir ; ça rit, ça pleurerait pour un rien ! Et puis, on a raison de dire que les blonds sont plus tendres que les bruns. Je t'ai parlé du petit Georges que j'ai fréquenté à Paris ? Tout à fait le caractère d'Etienne. Mais pourquoi est-ce que je te dis tout ça ?

Voilà, je crois, une longue lettre. Les tiennes ont dix lignes au plus. Si j'ai bien compris, tu es encore là-bas pour une quinzaine. Moi aussi, j'ai envie d'un petit voyage.

Ta fidèle

YVONNE.

BERNARD A ÉTIENNE

18 août.

Une lettre d'Yvonne complète les tiennes et me donne enfin quelques détails d'ordre pratique. On me dit, entre autres choses, que tu fais la cuisine et des chapeaux (on n'ose pas écrire l'amour). Yvonne te traite tout à fait en petit garçon. Par bonheur, elle n'est pas aussi lyrique que toi, car tu ne peux imaginer, mon pauvre Etienne, le nombre d'hyperboles dont foisonne ta prose. Surveille-toi, sans quoi il faudra que j'intervienne. Je t'en prie, sois raisonnable. Je ne voudrais pas que tu te mettes, par ma faute, dans une mauvaise situation.

Amitiés,

BERNARD.

TROISIÈME PARTIE

I

Il pleuvait depuis quatre jours. Bernard, debout à sa fenêtre, accablait d'injures la mer sale, jaune et, comme d'habitude, indifférente.

Des voix discordantes montaient du salon. C'étaient ses petites nièces, ses tantes, des visites : ce tumulte l'exaspérait, et il ne quittait guère sa chambre que pour des repas insipides où il n'apaisait ni sa faim, ni sa colère. Excédé par les petits jeunes gens de son âge qui n'avaient pas encore de maîtresse, et des jeunes filles maigrichonnes aux rires crispants, il faisait plusieurs fois par jour le chemin de la poste, mais les lettres qu'il en retirait ne le satisfaisaient pas.

Las de regarder la mer, il glissa sans bruit hors de la maison pour qu'on ne l'arrête pas au passage, et gagna la digue à grandes enjambées. Le vent, hérissant ses cheveux, lui donnait un air romantique. Il descendit sur la plage. Retenant son manteau que gonflait la tempête, il prenait des mines tragiques qui lui semblaient de circonstance.

Une fureur dont il n'approfondissait pas les raisons grondait en lui.

« Quel trou ! » répétait-il obstinément. Et, pour se venger, il poursuivait des crabes innocents qui gagnaient le flot ventre à terre.

La pluie redoublait. Il revint sur ses pas, traversa les rues désertes, entra dans une pâtisserie. Là, il se rua sans plaisir sur des gâteaux minuscules.

Une seule distraction lui restait : la poste. Chemin faisant, il tira de sa poche une lettre dont il relut les dernières lignes :

« Tu files un mauvais coton, mon pauvre Etienne. Prends bien garde ! »

Un coup de vent, à cet instant, posa sur la feuille deux taches ironiques.

— Sale pluie ! murmura-t-il. Il faut que je déchire ma lettre. Ils croiraient que j'ai pleuré.

Il s'interrogeait en marchant :

— Mais qu'est-ce que j'ai ?... Est-ce que je canerais par hasard ?

Et il s'adressa, devant la glace du coiffeur, un épouvantable sourire.

A la poste, il surprit son père dans la contemplation d'une petite femme qui collait des timbres sur des cartes postales et qui avait l'air d'une chatte.

— Tiens, toi aussi tu échoues dans ce bureau !

— Parbleu, que veux-tu qu'on fasse ?

— Dis ça au Bon Dieu, mon petit.

— Je me moque bien de la pluie. C'est de ce pays, de ces gens assommants que j'ai soupé. Ah ! perdre ainsi sa jeunesse !

— Moi, quand mes parents m'amenaient à la mer, je disais merci.

— C'est possible. Moi, je ne demandais qu'à rester là-bas.

— Je sais.

— Tu sais ? Qu'est-ce que tu sais, papa ?

— Rien, mon fils.

— Si, tu insinues quelque chose. Enfin, j'ai été reçu à mes examens, je ne demande qu'à travailler ! De quoi te plains-tu ?

— Je ne dis rien.

— Tout ce qu'on peut faire pour me rendre malheureux ! Pourquoi m'a-t-on forcé à venir ici ?

— Tu avais besoin de repos.

— Il est joli ton repos ! Regarde ma mine.

— Allons, calme-toi, Bernard. Viens, nous allons prendre quelque chose ensemble... Je vois bien que tu as des ennuis.

— Que vas-tu chercher encore ? Je n'ai pas d'ennuis, je m'ennuie, voilà tout.

— Regarde-moi bien en face. Pourquoi es-tu si mal disposé ? Tu as besoin d'argent ? Ta pension ne te suffit plus !

— Il s'agit bien de cela !

— Allons, Bernard, aie confiance en moi. Qui te donnera des conseils plus désintéressés ?

— Oh ! papa, je sais ce que je fais et n'ai pas besoin de conseils.

— Je connais ta nature, mon enfant.

— Crois-tu que je ne me connaisse pas moi-même ?

— Mon expérience peut te servir.

— Oh ! tu sais, l'expérience ça ne sert jamais qu'à soi. Et encore !

— Alors..., on t'a fait du chagrin ?

Bernard rougit et sursauta :

— Qu'est-ce que tu vas inventer ! Je t'en prie, papa, cesse cet interrogatoire. Tu ne pourrais pas comprendre.

Bernard se tut. Le lieu était lamentable avec son faux luxe parisien, ses banquettes dorées, ses tentures cramoisies. M. Regnault comprit qu'il serait vain de poursuivre, et il déplia son journal.

Le jeune homme était plein d'irritation. Alors on pouvait lire son chagrin ? La sympathie de son père augmentait son trouble. La pluie criblait les vitres. Ce café ressemblait à une arche de Noé dont les hôtes, pour tuer le temps, se livrent à des jeux puérils.

Bernard tira de sa poche un petit calendrier. Il regarda ce qui restait de jours pour qu'on atteigne septembre. Ces petites lignes serrées lui donnaient le vertige.

— Mais c'est trop fort à la fin ! Qui m'oblige à rester ? Je suis bien bête !

L'image d'Yvonne et d'Etienne réunis le déchira. Elle avait une précision, une cruauté toutes nouvelles. Il s'imposa, pourtant, de la regarder bien en face... La chambre sentait bon et Yvonne l'animait. Etienne était confit dans le bonheur et Bernard le voyait éplucher des pommes de terre, avec béatitude.

— Est-ce que je serais jaloux ? se demanda-t-il pour la deuxième fois. Est-ce que je n'aurais pas de volonté ?

Il essaya de lire la *Vie Parisienne*. Mais, brusquement, sans même qu'il en ait conscience, il demanda l'horaire du chemin de fer. Son père prêta l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Où veux-tu aller ?

— A Amiens.

— Quand cela ?

— Dès que tu me le permettras... Ce soir ?

M. Regnault demeura stupéfait.

— Dis, papa, reprit Bernard d'une voix enfantine, laisse-moi partir ce soir. Tu ne sais pas combien je t'en serai reconnaissant.

— Voyons, ce n'est pas raisonnable.

— Je t'en prie, papa... On m'attend, voilà ce que je peux te dire. Si je reste ici plus longtemps, je le sens bien, je tomberai malade. Prends ma main. Je suis sûr que j'ai la fièvre.

— Mais l'appartement est fermé.

— Ne t'inquiète pas, je m'arrangerai.
— Voyons, tu ne peux partir ainsi... Tes bagages ?
— Dans une heure, ce sera bouclé.
— Qu'est-ce que va dire ta mère ?
— Sois tranquille, maman, je m'en charge.

II

Il arriva à Amiens, passé minuit. Personne, naturellement, ne l'attendait. Jamais il n'avait éprouvé un tel sentiment de solitude. Descendre chez lui ? Les meubles seraient enveloppés de vieux draps, les fenêtres couvertes de papier et il respirerait cette odeur de mort qu'on donne, provisoirement, aux appartements inhabités. Descendre à l'hôtel, comme au temps des premières conquêtes ? Mais n'est-il pas ridicule, à dix-huit ans, de choisir une chambre où dormir seul, comme un timide, quand on a sa maison, sa maîtresse ? C'était pourtant le parti raisonnable.

Il n'y avait plus de tramways. Tout en marchant sous les arbres qui longent les boulevards extérieurs, il se demandait où aller, mais ses pas le conduisaient, loin du centre, vers une route familière. Il s'arrêta sur le pont ; le ciel était couvert, il faisait lourd. Il prit le chemin de halage. Quelques lumières brillaient sur la rive opposée. Pas un chant d'oiseau. La Somme glissait invisible et lente.

Quelques pas encore ! Sa maison. Il gravit la petite passerelle en pente, regarda entre les barreaux. La porte était fermée. Sans rien voir, sans rien entendre, il resta de longues minutes hissé sur la plante des pieds. Il appela même, mais faiblement : Yvonne, Etienne ! A moitié conscient, il ne se heurtait pas, comme il l'aurait voulu, à la réalité, moins précise que son imagination. Tout dormait, la ville, la maison, et Yvonne et Etienne dans les bras l'un de l'autre. Bernard descendit s'asseoir sur la berge et s'assoupit.

Un chuchotis le réveilla. Chargées de légumes et de fruits, les gondoles gagnaient le marché sur l'eau. La Somme était

grise, jonchée de déchets verts et de feuilles fanées. Surpris de voir déjà le jour, Bernard à nouveau regarda la façade à travers les branches. Enjamber la barricade, pénétrer dans le jardin ? Le courage lui manquait. Quel cri pousseraient-ils en l'entendant surgir ! Se déguiser en mari trompé qui revient à l'improviste ? Comment n'avait-il pas eu la sagesse de descendre à l'hôtel et d'attendre le matin ?

Il tira de sa poche une petite glace où il se vit pâle et les traits décomposés. Non, ce n'est pas ainsi qu'il ferait sa rentrée. Il devait au contraire rester maître de lui, ne laisser deviner sous aucun prétexte la vraie raison de son retour. Il marcha de long en large, s'appliquant à reconquérir son calme, à se composer une attitude ; descendit la berge, passa de l'eau sur sa figure, ordonna ses cheveux, imposa à ses yeux une expression énergique et satisfaite ; il sourit même.

Des ouvriers allaient à leur travail ; les chantiers s'animaient. Bernard s'approcha des barreaux, appela d'une voix assurée. Des pas bientôt répondirent. Etienne, qui avait enfilé le peignoir d'Yvonne, les cheveux emmêlés, les yeux pleins de sommeil, apparut.

— Qui appelle ?

— C'est moi, Etienne.

Etienne reconnut vite la voix de son ami.

— C'est toi ? Comment, c'est toi, Bernard ?

— Oui, mon vieux.

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?

— Mais rassure-toi. Rien du tout. J'ai voyagé de nuit. Mon train a eu du retard. Ouvre-moi, veux-tu ?

— Attends, je vais chercher la clef. Ne faisons pas de bruit. Elle dort.

— Ah ! je suis rudement content de te revoir, Etienne. Si tu savais comme le temps m'a paru long !

— Tu ne parlais de rien dans tes dernières lettres. Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus ?

— Je t'expliquerai... Il a fait un temps exécrable... Une

histoire de femme... Mais tu ne m'embrasses pas, Etienne?

— Si, je dors à moitié.

— Tu es délicieux dans ce peignoir.

— J'ai pris celui d'Yvonne... Quelle heure as-tu ?

— Six et demie.

— C'est dimanche : elle fait la grasse matinée.

— Et ça marche toujours, les amours ?

— Toujours.

— Rien de neuf ?

— Absolument rien.

Dans le jardin deux fauteuils rapprochés avaient l'air de causer encore.

Je m'assieds, dit Bernard, en écartant l'un d'eux.

— Tout de même, je n'en reviens pas ! Que va dire Yvonne ?...

— J'ai bien envie d'aller jusqu'à la chambre.

— Prends garde qu'elle ne se réveille.

— Je marcherai sur la pointe des pieds. Du reste, elle a un sommeil de plomb.

— Oui, je sais.

Ils allèrent jusqu'à la chambre. Bernard sentait battre son cœur. Comme les volets étaient clos, il ne distingua rien d'abord. Mais l'image se précisa. Il découvrait tour à tour la nuque, l'épaule enfantine et la courbe exquise du dos.

— J'ai bien sommeil, dit Bernard. Tiens, ajouta-t-il d'un ton qui voulait être dégagé, si je me couchais, qu'en dis-tu ?

Sa voix tremblait un peu. Etienne ne s'en aperçut pas.

— J'ai bien envie, ajouta Bernard. Quelle excellente rentrée en scène ! Pas un mot d'explication. Je reprends ma place, et tout est dit. Comme ça simplifierait les choses !

Etienne lui fit signe de se taire et il l'emmena au jardin.

— Mais, Bernard, es-tu seulement de passage ou reviens-tu définitivement ?

— Définitivement, affirma Bernard.

Ils se regardèrent avec malaise. Un désarroi soudain em-

portait les pensées d'Etienne, tandis que Bernard s'efforçait de parler avec calme, d'apaiser ses intonations, d'éviter certaines phrases. Il prit le bras de son ami, plus brusquement peut-être qu'il n'aurait voulu. A nouveau, ils se regardèrent.

— Tu as changé, Etienne...

— Tu trouves ?

— Oui, tu as l'air plus homme. Mais quel silence !

— J'ai pourtant bien des choses à te dire.

— Je t'écoute.

— Non, pas ici. Nous pourrions réveiller Yvonne.

— Quelle importance cela aurait-il ?

— J'ai d'abord à te parler. Va jusqu'au café de Paris. Prends quelque chose en attendant. Je serai prêt dans un quart d'heure.

— Soit, fit Bernard.

— Tu oublies ton sac.

— Mais voyons, je le laisse ici. Range-le, et habille-toi vite. Tu me retrouveras à la terrasse.

Etienne, du geste qui lui était familier, tirailla sa petite mèche et mordit sa lèvre inférieure. Il rentra dans la chambre. Yvonne dormait toujours. Il la regarda douloureusement comme une chose qu'il allait perdre. Il s'agenouilla devant le lit, essayant de bien voir ce visage, cette bouche maintenant si sage et si puérile, et qu'il aurait voulu caresser encore. Dire que cette nuit il avait dormi sans fièvre ! Il se reprochait d'avoir laissé couler les jours sans exiger d'eux davantage, sans avoir suffisamment exprimé tout ce qu'Yvonne faisait naître en lui, et qui pesait sur son cœur. Quelque chose de plus violent qu'un regret sensuel le déchirait. Quoi, bientôt, elle cesserait d'être à lui ! Comment, au plus fort de son bonheur, n'avait-il pu en prévoir les limites ? Il savait bien, pourtant, que Bernard reviendrait. Pourquoi Bernard était-il revenu si tôt ?

Il pensait que son ami l'attendait, mais tremblait en s'habillant, et ne trouvait rien en place ; il s'y prit à trois

fois pour nouer sa cravate. Yvonne, sans se réveiller tout à fait, lui demanda l'heure.

— Sept heures à peine. Je dois passer à la maison. Je reviendrai vite.

Elle s'était rendormie.

Etienne pleurait à chaudes larmes, avec la certitude qu'on avait brisé sa vie.

Enfin, qui sait, Bernard n'est pas à une femme près... il ne tenait pas tant à Yvonne... peut-être même consentira-t-il ?...

Etienne préparait en marchant des sujets de conversation. Bernard, assis à la terrasse, faisait des gestes mesurés.

— .... Alors, ta petite aventure, là-bas ?

— Gentille, sans plus ...

— Quand tes parents reviennent-ils ?

— A la mi-septembre. Mais il fallait que je les devance. Mon oncle a besoin de moi. Tu sais que je suis un homme pratique et que je ne perds pas une occasion de me rendre utile.

— Alors vraiment, Bernard, c'est pour ça ?...

— Mais oui, Etienne.

Bernard attendait patiemment la question qui brûlait les lèvres d'Etienne.

— Alors ?... Qu'allons-nous faire ?

— Ce que nous allons faire, mon petit, c'est tout simple. Je t'avais confié Yvonne pendant mon absence. Je reprends Yvonne.

— Et ... dans combien de temps ?

— Comment ? mais tout de suite : ce soir au plus tard

— Ce soir ! Voyons, Bernard, y songes-tu ? C'est impossible !

— Impossible ? Pourquoi ?

— Pour une foule de raisons.

— J'écoute.

— Il faut d'abord que je prépare Yvonne à cette idée.

— Ça, je m'en charge.

— Et puis, moi-même, après les jours que j'ai passés, la quitter ainsi...

— Mais tu continueras à la voir.

— Ce ne sera plus la même chose.

— Evidemment.

— Non, je t'assure, rompre si brusquement, je ne m'en sens pas le courage. Et puis, enfin, il n'y a pas que moi, il y a Yvonne.

— Et il y a moi ! s'écria Bernard. Vraiment, tu es admirable ; pour peu, tu me renverrais d'où je viens.

— Mets-toi à ma place, Bernard. Donne-moi quelques jours pour me résigner, pour voir clair.

— Et moi, que deviendrai-je en attendant? Je ne vais pas tout de même m'installer à l'hôtel pour vos beaux yeux ! La maison de mes parents est fermée. D'ailleurs, je n'ai aucun désir d'attendre. Ma petite aventure, c'était de la blague. Voilà trois semaines que je m'assomme!

Les yeux d'Etienne clignotaient : ceux de Bernard avaient un éclat dur. Ils se regardèrent et sentirent en même temps, pour la première fois, avec un peu de honte, combien leurs voix avaient de violence.

— Allons, sois sincère, Bernard. Pourquoi ce retour si brusque ?

— J'aurais dû revenir plus vite. Quel désarroi dans tes lettres! Tu savais bien pourtant dans quelles conditions je t'avais cédé Yvonne.

Etienne répondit lentement :

— Je sens bien que tu m'en veux.

— Je ne t'en veux pas, Etienne, mais pourquoi le dissimuler, cette situation est fausse et gênante; elle ne doit pas durer.

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulue. Rappelle-toi nos conversations, ma révolte, ton insistance, mes scrupules, tes lettres, ta dépêche.

— C'est possible. J'ai voulu te faire plaisir ; j'ai cru m'amuser moi-même (j'avoue y avoir réussi tout d'abord). J'ai tâché de nous mettre au-dessus des préjugés, en dehors des conventions. Mon petit roman est mauvais, j'en conviens. Finissons-en donc au plus vite. Rentrons dans l'ordre. Je t'avais donné Yvonne, je te la reprends, et voilà tout !

— Je comprends bien... Bernard, il y a quelque chose de changé entre nous...

— Tu dramatises toujours.

— Je t'ai fait de la peine, j'ai été cruel, mais bien involontairement. Est-ce que je pouvais imaginer, moi qui t'écrivais tout, sans réticence, moi qui me faisais un scrupule de te cacher quoi que ce soit ?... Pourquoi m'as-tu menti, Bernard ?

— J'ai eu un petit mouvement de nervosité, c'est fini.

— Tu es jaloux, Bernard.

— Jaloux, moi? non, ça, tu n'as pas le droit de le dire après ce que j'ai fait pour toi.

— Je le savais bien, tu tiens plus à Yvonne que tu ne le croyais.

— Tu exagères encore. Je ne suis pas comme toi, Etienne. Je sais ce qu'Yvonne vaut et l'importance qu'il faut lui donner. Dans trois ans, qui de nous se souviendra d'elle ?

— Mais alors, Bernard, si tu es sincère, qu'est-ce que ça peut te faire ? Laisse-la-moi quelques jours encore. Je t'en supplie, au nom de notre amitié. Ne me demande pas des choses qui sont au-dessus de mes forces ; accorde-moi des délais, toi qui es plus clairvoyant. Je me suis laissé prendre, c'est possible. Tu connais ma loyauté. Je te la rendrai, elle est à toi.

— Non, Etienne, je ne céderai pas, et dans ton intérêt même. La séparation doit être brusque. A quoi bon éterniser les adieux ? Ton rêve est fini ; n'oublie pas que si tu l'as fait, c'est grâce à moi. Ne sois ni trop exigeant, ni injuste.

Etienne se débattit encore, mais sans espoir. La partie était bien perdue.

— Alors, Bernard, il te la faut absolument ce soir ?

— Oui.

III

Lorsque Yvonne le vit arriver si tard, pâle et ne cherchant pas à cacher son chagrin, elle se précipita :

— Qu'y a-t-il donc ? Vous avez l'air tout bouleversé.

Il garda le silence.

— Allons, mon petit Etienne.

— Ce qu'il y a ? J'ai trouvé une dépêche à la maison. Bernard rentre aujourd'hui.

— Quand cela ?

— Je ne sais, il ne dit pas le train.

— Vous m'avez fait peur. Je croyais à une catastrophe. Il revient aujourd'hui, lui qui devait rester un mois là-bas ? Ça, voyez-vous, pour moi c'est une petite victoire.

— Le temps a passé vite.

— Mais quelle figure, mon petit Etienne! Est-ce le remords ? ajouta-t-elle en riant. Vous devriez vous réjouir. Quand Bernard est parti, vous faisiez déjà cette tête.

— J'ai de la peine, Yvonne

— De la peine ? Et pourquoi ?

— Il va falloir qu'on se quitte. Mon bonheur est fini maintenant

— Mais voyons, mon petit Etienne, dit-elle en lui caressant les cheveux, il n'est pas question de se quitter. Nous aurons encore de bons moments, tous les trois ensemble, et puis tous les deux, quelquefois.

— Non, Yvonne, maintenant tout est fini entre nous. Et cette pensée me navre.

— Je vous en prie, Etienne, un peu de calme. Si vous boudez comme cela, Bernard se doutera.

Il ne voulut pas du baiser trop précis qu'elle lui offrait ; il se contenta d'incliner contre son cœur la petite tête poudrée en prononçant des phrases enfantines :

— Si vous saviez ce que vous avez été pour moi... Si vous saviez le bonheur que vous m'avez donné... Personne, vous entendez, personne ne vous aura autant aimée. Je ne sais si vous vous souviendrez de moi, mais vous compterez toujours dans ma vie, ça je vous le jure; c'est la première fois, vous entendez, que j'aurai vraiment aimé.

— Il ne faut pas avoir de chagrin, mon petit Etienne. Vous êtes beaucoup trop nerveux... Vous me plaisiez bien à moi aussi, car vous êtes très bon, et pas du tout fier, et je suis bien contente si j'ai pu vous faire un peu plaisir, sans nuire à personne. Puisque je vous laisse un bon souvenir, — c'est très gentil de me le dire, — vous n'avez pas le droit de vous plaindre... Et puis, voyez-vous, vous rencontrerez d'autres bonheurs et quelqu'un qui vous comprendra mieux que moi et qui sera plus digne de vous... Consolez-vous, mon petit Etienne. D'abord vous allez retrouver un ami que vous aimez depuis longtemps, qui comptera pour vous quand vous m'aurez oubliée l'un et l'autre! Et, plus tard, vous lui avouerez...

Etienne se laissait consoler. Il tâchait d'évoquer son Bernard d'autrefois, le Bernard de demain. Son chagrin était si grand qu'il ne voulait pas accepter une preuve d'amour à laquelle elle était toute prête. C'était trop peu. Et puis, il ne voulait pas moins souffrir.

— Quelle robe dois-je mettre? demanda Yvonne.

Lorsqu'il rejoignit Bernard:

— Alors, cette fois, ça y est, je pense?

Etienne fit, oui de la tête

— Tout s'est bien passé? Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle a été surprise, tout d'abord. Mais, sois tranquille, elle est contente.

— Elle est plus sage que toi, Dieu merci.

— Dieu merci!

— Alors on m'attend? Je peux rentrer chez moi, tu m'y autorises?

— Ne sois pas méchant.

— Plains-toi ! Qui a le beau rôle dans cette affaire?

— Bernard, pourquoi mettre toujours de l'amour-propre là où il n'y a que de l'amour?

— Allons, ça passera, mon petit. Si tu as aimé Yvonne, c'est que je l'ai voulu. Je saurai te guérir d'elle.

— Il faudra bien.

— Et tu me remercieras doublement : de te l'avoir donnée et de l'avoir reprise.

Etienne ne répondit pas.

— Alors?... Amis comme avant?... Amis pour toujours?

— Oui...

— Embrasse-moi. Nous allons faire notre rentrée bras dessus bras dessous, comme aux meilleurs jours.

— Non, Bernard, pas ce soir. J'ai besoin d'être seul. Vous aussi.

— Soit, comme il te plaira. A demain, alors. Je viendrai te prendre?

— Si tu veux.

Yvonne avait passé l'après-midi à se noircir les cils, à dessiner sa bouche, à bien se faire le visage pour être admirée de son ami.

Elle était de très bonne humeur, et impatiente que Bernard arrive. Après cette période de grand calme, on allait vivre d'une vie plus mouvementée. Et Yvonne se réjouissait déjà de ces petites scènes qui accidentent les paysages quotidiens. Etienne, lui, était un peu trop doux; avec Bernard elle se sentait domptée.

Vêtue d'une petite robe légère, plusieurs fois elle alla jusqu'à la porte. Des passants la regardaient. Tout à coup on la vit agiter ses bras nus.

Elle vint à sa rencontre et l'embrassa sur la bouche.

Au bout de quelques minutes, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que tu m'as rapporté, Bernard?

Un peu plus tard, elle posa cette question :

— Combien de fois m'as-tu trompée, Bernard?

— Moins souvent que toi, sûrement, répondit-il.

— Si on peut dire! D'abord j'étais bien trop surveillée. Demande à Etienne.

Bernard sourit à cette malice.

— Est-ce que tu l'as vu déjà?

— Oui, je passais devant chez lui.

— Pourquoi ne le ramènes-tu pas?

— Il a préféré nous laisser seuls... Je t'aime, Yvonne.

— Moi aussi.

— J'ai trouvé le temps long, tu sais?

— Bien vrai? J'étais impatiente. Mes yeux brillent, c'est que je t'ai désiré tout l'après-midi.

— Sûr?

— Oui, sûr.

Ils s'embrassèrent. Il n'y eut pas d'autre explication.

IV

— Etienne, c'est toujours de l'estragon que vous cherchez dans le ciel?

Il abaissa ses regards vers Yvonne, mais sans sourire. Décidément, on n'arrivait pas à le dérider. Il essayait bien de parler, mais les phrases sonnaient faux.

Rien de cette maison ne lui appartenait plus : les objets qui avaient assisté à son bonheur le trahissaient; Bernard et Yvonne avaient changé, eux aussi.

Yvonne pourtant, toujours fidèle à elle-même, insouciante, égoïste, exquise, ne prenait pas assez au sérieux les sentiments pour s'apitoyer sur Etienne; elle lui avait rendu simplement sa place d'autrefois.

— Qu'est-ce qui vous arrive encore, mon pauvre Etienne? Comme vous devenez nerveux!

Incapable d'imagination, ne pouvait-elle comprendre sa peine? Préférait-elle ne rien s'avouer pour ne pas compliquer les choses? Ou bien avait-elle oublié déjà?

— Un petit sourire, Etienne!

— Laissez-moi, fit-il brusquement.

— Je n'aime pas qu'on soit triste ici. Vous me donnez le cafard.

— Et moi, je déteste les gens trop gais.

— Mais qu'est-ce que je lui ai fait ? demanda Yvonne en se réfugiant dans les bras de Bernard, qui restait volontairement étranger au dialogue.

La question déplut à Etienne, et surtout le geste qui l'accompagnait. Car machinalement elle embrassait Bernard d'une bouche qu'elle faisait craintive et comique.

Cette intimité, jadis si exquise, révoltait Etienne. Ils pourraient bien se surveiller devant lui !

Yvonne dispensait à Bernard les même gestes, les mêmes intonations qu'Etienne s'était cru réservées. Quoi, ne fait-elle entre eux aucune différence ? Est-elle si semblable à elle-même qu'elle ne sache donner à l'un que ce qu'elle a offert à l'autre ? Est-elle à ce point médiocre ?

— Etienne, mon petit Etienne, ne faites pas ces yeux-là... Ici tout de suite !

Il ne bouge pas.

— Venez ici. Et ne soyez pas jaloux.

Cette phrase, prononcée si souvent autrefois, paraît à Etienne d'une insupportable cruauté, et lorsque Yvonne vient à lui, relève sa mèche blonde et le regarde tout au fond des yeux, il se débat.

— Vous êtes fâché contre moi, Etienne ?

Il ne répond pas. Mais elle, maintenant entre ses mains la tête du jeune homme, approche lentement. Et il respire, malgré lui, cette odeur qui l'énerve; il souffre de sentir ce regard rieur qui le blesse, cette bouche qu'il connaît fraîche et mobile, la douceur et l'indifférence d'une voix câline.

— Il n'y a rien à faire, s'écrie Yvonne en reprenant sa place à côté de Bernard qui, sans en avoir l'air, a suivi la scène.

Le jardin était envahi déjà par les feuilles mortes. La fraîcheur de septembre commençait. Yvonne alla chercher un manteau.

— Je pars, fit brusquement Etienne.

— Comment ? Il est à peine neuf heures.

— J'ai à travailler.

— Vraiment ? Qu'est-ce que tu fais ? On pourra voir ?

— Non. Ce sont des notes, que personne ne connaîtra.

— Bien, tu es libre. D'ailleurs, si tu t'ennuies ici, je n'insiste pas.

— Je ne m'ennuie aucunement, mais, entre nous, j'ai autre chose à faire qu'à contempler vos baisers, si charmants soient-ils.

— Laisse-le, fit Yvonne, il a peut-être un rendez-vous.

— Si j'avais un rendez-vous, je le dirais. Ou plutôt, vous avez raison : je ne raconterai rien à personne. Les confidences, ça ne sert à rien.

— Peut-être Simone...

— Je vous défends de parler de Simone, s'écria Etienne avec fureur, encore que ce nom ne répondît plus à rien. Ne touchez pas à des choses que vous êtes incapable de comprendre.

— C'est bien, Etienne...

— Oui, ça suffit. Voilà une heure qu'on ne cherche qu'à me blesser.

— Mais partez, partez ! Qu'est-ce qui vous retient ? En voilà un ton ! Qu'est-ce que je vous ai fait ? Restez donc chez vous !

— Si vous croyez que c'est un plaisir d'être ici ?

Jamais on n'avait vu Etienne dans cet état. Sa voix saccadée hachait les phrases ; son regard, d'habitude noyé de bleu et qui, dans la colère, devenait métallique, se posait sur Yvonne avec une violence dont elle eut peur. Il prononçait des paroles sans suite et, soudain, désignant Yvonne :

— C'est elle qui nous désunit ! Elle tuera notre amitié !

— Tu entends ce qu'il dit, Bernard ? C'est trop fort ! Défends-moi !

Etienne avait pris son chapeau.

— C'est bon, c'est bon, je vous laisse ! Qu'est-ce que ça peut bien me faire, après tout !

Son exaltation était telle que Bernard, oubliant Yvonne, qui éclatait en sanglots, se précipita vers lui.

— Calme-toi, voyons !

— Laisse-moi !

— Je t'accompagne.

... Quand elle s'aperçut qu'elle était seule, Yvonne courut à leur suite :

— Bernard !

— Quoi ?

— Si tu pars avec lui, gare à toi.

Je reviens tout de suite.

— Tu t'en repentiras. Entre Etienne et moi choisis.

— Un instant...

— C'est bon, reste avec lui.

— Va la rejoindre, supplia Etienne. Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse seul.

Quand Yvonne pleure on ne peut l'arrêter : elle ne pleure, du reste, que pour se calmer plus vite. Bernard, consterné, revint près d'elle.

— Voilà ce que c'est d'être trop gentille avec les gens. Les amis, ça finit toujours comme ça. Qu'est-ce que je lui ai fait, mais qu'est-ce que je lui ai fait ?

Bernard savait bien quoi répondre, mais il jugea plus prudent de se taire. Tout en la caressant, il suivait en pensée son ami.

— Il te dira du mal de moi... Il m'en veut, je le sens...

Bernard continuait à la caresser, sans conviction.

— Mais au moins tu me défendras ?

Il écoutait, distrait, ne songeant qu'à Etienne.

— Ah ! tu aurais préféré le suivre. Tu l'aimes mieux que moi... J'ai le pressentiment qu'entre nous ça ne durera plus bien longtemps.

V

Après une brouille de deux jours les deux amis se retrouvèrent à l'insu d'Yvonne. Un déjeuner au restaurant du Pont-de-Camon — d'où l'on voit, au milieu d'une île, un beau peuplier — devait sceller leur réconciliation. De bonne heure ils avaient loué un canot et, ramant alternativement, ils s'étaient promenés dans les hortillonnages. C'était un jour de semaine où la berge déserte ne retentissait d'aucun cri.

Unis par une même tâche, tenant les rames ou le gouvernail, ils veillaient sur la petite embarcation qui, fragile, s'accrochait parfois aux herbes, glissait entre les nénuphars ou venait échouer sur des îlots sauvages. Un moment ils s'arrêtèrent au centre du grand étang et, couchés sur le dos, les yeux au ciel, laissèrent descendre en eux le calme argenté de cette matinée de septembre.

Ils croyaient se retrouver aux meilleurs jours. Cette barque, qu'ils connaissaient par son petit nom, les confondait dans ses flancs étroits. En chemise légère au col échancré, manches relevées, qu'ils étaient souples et neufs encore ! Un peu moins rieurs qu'autrefois, mais sans tristesse. Ils évitaient de parler d'Yvonne.

Bernard, paisible et tout au bonheur présent, fier, après ces désordres, de se retrouver à la tête de sa vie, croyait reconnaître dans les yeux d'Etienne un assentiment dont il avait besoin.

... Assis l'un en face de l'autre à la terrasse de l'auberge, ce fut pour eux un amusement de regarder le vivier d'où l'on retirait des bêtes glissantes. Ils avaient commandé comme autrefois l'omelette et la friture d'anguilles, plats de la maison, et, fatigués, savouraient silencieusement le bon plaisir d'attendre et d'avoir faim.

Ils déjeunèrent sans beaucoup parler, mais en multipliant ces prévenances par lesquelles l'amitié témoigne des mêmes délicatesses que l'amour : souci de se priver l'un

pour l'autre, de partager chaque plaisir et de l'exalter.

La jeune fille qui servait les regardait avec bienveillance, car ils étaient d'humeur facile, étonnés de commander, différents en cela de tant de clients grossiers pour lesquels aucun plaisir n'est nouveau et dont toute la force de sympathie est usée déjà.

Puis ce fut le café et des liqueurs sans violence qui stimulent l'esprit ; Bernard avait repris tout naturellement son ton protecteur, tandis qu'Etienne, moins à son aise (car un second sherry faisait tituber ses pensées), mais comme libéré de sa tristesse, rêvait à voix haute :

— Bernard, d'ici un mois nous serons à Paris, seuls, avec l'inconnu devant nous, et près l'un de l'autre, comme aujourd'hui, dans un petit restaurant du Luxembourg. On fera le serment que rien, rien désormais ne pourra nous désunir ; et c'est à nous deux, avec notre passé et notre confiance, que nous accomplirons un jour de grandes choses.

Ses yeux brillaient ; il regarda Bernard et lui prit les deux mains, et Bernard sentit qu'elles tremblaient. Puis Etienne se tut un long temps, mais sans quitter des yeux son ami :

— Bernard, si je te demandais quelque chose, aujourd'hui, à l'avance me l'accorderais-tu ?

Bernard eut un petit sursaut.

— En ce jour de vraie réconciliation ne consentirais-tu pas, sans condition, à ce qui pourrait me faire plaisir.

— J'écoute, Etienne.

— N'as-tu pas, comme moi, la certitude que rien n'est supérieur à notre amitié ?

— Mais si, Etienne.

— Eh bien, Bernard, écoute-moi. Au lieu de rester ici jusqu'en octobre, partons au plus vite à Paris. Tes parents ne s'y opposeront pas. Il est nécessaire que nous nous installions à l'avance : les appartements sont rares ; nous ne

sommes encore que des provinciaux qui auront de la peine à se diriger les premiers temps.

Bernard discerna vite le sens caché de ce discours, mais il affectait le plus grand calme.

— En voilà de l'impatience! Mais quelle raison aurions-nous de partir déjà? Paris est vide et la chaleur y est intolérable; les Facultés n'ouvrent qu'en novembre. Nous avons bien le temps.

— Bernard, si tu savais comme je me réjouis de quitter cette ville et de commencer une ère nouvelle! Paris m'attend. C'est aujourd'hui que je dis adieu à Amiens. Il me semble qu'on m'appelle là-bas.

Puis, après un silence:

— Il faut bien que je te l'avoue, malgré mes efforts, malgré mes résolutions, la pensée que tu es avec elle m'est intolérable. Je t'en veux, mon pauvre Bernard. De quoi? puis-je exactement le dire? De m'avoir tenté, d'abord; de nous avoir entraînés dans un jeu malfaisant et pervers dont tu n'as pas vu le danger. Ce roman que tu imaginas a développé ce qu'il y avait de plus mauvais en nous. Bernard, à ton retour, tu as été jaloux de moi — ne proteste pas. — Il t'a fallu Yvonne tout de suite. Ah! tout cela n'est pas beau, je le sais. Qu'est-ce qu'Yvonne en comparaison de notre amitié? Tu ne tiens pas à Yvonne, tu me l'as dit cent fois, et moi-même, qui croyais l'aimer, quel que soit le mal que j'ai eu à la quitter, — parce que je lui ai donné beaucoup, sans qu'elle puisse le comprendre, — je ne l'aime plus que comme un souvenir... Mais je t'en supplie, mon cher petit Bernard, renonce, toi aussi, à cette femme qui, sans le vouloir, nous a fait déjà tant de peine. De toutes façons, nous devons la quitter bientôt. Alors, le sacrifice n'est pas grand. Partons, Bernard, partons vite.

L'autre écoutait la plainte insistante, mais, sans qu'il en laissât paraître, le vieil orgueil se cabrait en lui. On voulait le frustrer d'une chose qui était à lui, et cela sous pré-

texte d'amitié! Et tandis qu'Etienne déroulait sa supplication, Bernard préparait des armes.

Ce fut d'abord un petit étui qu'il tendit à Etienne, lentement ; il en sortit une cigarette avec l'importance qu'y met un acteur. Ce fut un long regard calme et sceptique ; ce furent enfin ces gestes minutieux par lesquels on ajuste un pli de pantalon, une cravate, tout ce qu'il copiait sur les hommes.

— Ton grand défaut, mon petit Etienne, — je te l'ai toujours dit, — c'est de manquer de logique. Comment ? Cette femme que j'ai connue avant toi, par une générosité folle, je te la donne. Et en récompense, tu voudrais que je renonce à elle le peu de temps que je dois rester ici. Tu exagères. D'ailleurs, quelle raison as-tu de souffrir, puisque tu dis ne plus l'aimer.

— C'est absurde, je sais.

— Etienne, dans ton intérêt même, je ne céderai pas. Manquerais-tu de courage ? Ou de bonté ? On dit que les épreuves seules sont utiles. Accepte celle-ci, qui n'est pas bien lourde.

— Ne discute pas, Bernard. Tu mets de l'orgueil là où il n'y a que du sentiment, un sentiment que j'ai du mal à préciser. Je ne crois pas que ce soit de la jalousie. Toujours est-il que notre amitié est en jeu.

— Allons donc!

— Réfléchis encore.

— Si ton amitié s'alarme pour des motifs aussi frêles, aussi injustes, elle n'est plus bien solide.

— C'est possible. Je ne crois plus en toi, je ne crois plus en moi. Echafauder des projets, à quoi bon ? Marcher sur la même route, la main dans la main ? images puériles! On est toujours seul. Allons de notre côté, chacun. Nous nous retrouverons un jour, étonnés sans doute d'avoir eu tant d'importance l'un pour l'autre.

Bernard écoutait sans broncher. Sa vanité, que ces derniers mois avaient développée, lui interdisait toute concession

et il acceptait avec une sorte de joie ces défis qu'Etienne prononçait dans la colère. Et du reste n'est-il pas certain que ce cœur trop sensible lui reviendra un jour, qu'Etienne a besoin de lui ?

Une colère froide, dont il est maître, grandit en lui.

Bernard laisse tomber en souriant des phrases glacées.

— Pour une fois, tu es clairvoyant. Ne prolongeons pas un malentendu que rien ne dissipera. Reléguons notre amitié au nombre des vieux souvenirs. Que chacun suive sa route. Je reste pourtant à ta disposition au cas où je pourrais t'être utile. Mais, après ce que tu m'as dit, ne crois pas que je fasse jamais un pas vers toi. Tout est fini entre nous, par ta faute. Cependant, si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver : chez Yvonne. Et maintenant, dit-il en détachant la barque, je rentre. Monte avec moi.

Mais Etienne répondit d'une voix un peu grandiloquente :

— Merci, je reviens par la route. Adieu !

— A ta guise, Etienne.

VI

Un mois plus tard Bernard écrivait cette lettre :

Mon cher Etienne,

J'ai appris par hasard ton adresse. Quoique tu ne m'aies fait aucun signe, je n'hésite pas à t'écrire. Ce n'est pas faiblesse, crois-le bien. Mais je veux, une fois encore, être plus lucide que toi.

Tu dois te sentir bien seul à Paris ; je m'étonne que tu sois descendu dans un hôtel du Quartier. On m'a parlé d'un appartement rue Racine (je te donnerai au besoin l'adresse exacte). Peut-être pourrait-il nous convenir ?

Je t'espère en meilleures dispositions. On t'attendait là-bas, disais-tu. Tes pressentiments étaient-ils fondés ? Quelle vie mènes-tu ? Comment va l'amour ? Et le travail ?

Puisque j'imagine que tu ne m'as pas tout a fait oublié, je tiens, par amitié, à te mettre au courant. Yvonne et moi venons de nous séparer, en excellents termes d'ailleurs. Elle savait depuis longtemps mon départ décidé ; et Paris ne la tente pas (sa situation est assurée ici ; elle vient de passer première). Je l'ai aidée

à emménager dans une chambre qu'elle a louée provisoirement. La petite maison du chemin de halage est vide aujourd'hui : je ne pouvais en assumer plus longtemps la charge.

Après t'avoir passablement reproché d'avoir quitté Amiens sans nous dire adieu, Yvonne m'a chargé de t'envoyer ses souvenirs. Même c'est beaucoup sur son conseil que je t'écris. Elle m'a tant de fois parlé du culte que tu avais — autrefois — pour moi et de la bonne influence que nous pourrions exercer encore l'un sur l'autre... Vois tu, ce n'est pas une méchante fille : sentant que nous nous brouillions pour elle, elle a voulu cette réconciliation. Ceci pour m'excuser de prononcer une dernière fois devant toi le nom d'Yvonne.....

Bernard s'arrêta, relut sa lettre :

— A quoi bon ! J'ai l'air de courir après lui. Tout ça, c'est des enfantillages, et du passé. Ce qui est fini est fini.

CLAUDE ROGER-MARX.

(1918.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Stendhal : *Lettres à Pauline*, 1 vol., « La Connaissance ». — Pierre Sabatier : *Esquisse de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres*, 1 vol., Hachette. — Paul Bourget : *Stendhal. Discours prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du monument*, 1 vol., Champion. — J. Barbey d'Aurevilly, *Le cachet d'Onyx, Léa, Fragments du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly*, étude par R. L. Doyon, 1 vol., « La Connaissance ». — Henri Massé : *Essai sur le Poète Saadi, suivi d'une Bibliographie*, 1 vol., Paul Geuthner. — Edmond Pilon : *Alain Fournier*, 1 vol., Champion. — Memento.

Les **Lettres à Pauline** de Stendhal, que publie aujourd'hui « la Connaissance », en une fort belle édition de luxe, nous apportent des précisions nouvelles sur la vie de Stendhal et sur ce qu'on a appelé le beylisme. Ecrites pendant la campagne d'Allemagne, ces lettres à sa sœur Pauline nous renseignent, en effet, sur les ambitions de Stendhal ; il ne comprend la vie que glorieuse et fortunée. On sait, nous disent les éditeurs de ce volume, la place tenue dans la pensée de Beyle par cette incessante préoccupation de la vie matérielle. Sans cesse, il sollicite de son père quelques subsides, et ces lettres sont remplies de ses plaintes et de ses projets d'avenir. Il veut devenir préfet, afin de pouvoir épouser une femme riche ; mais auparavant il faut que son père lui procure le moyen de se faire baron ou comte.

Stendhal avait de ces petites puérilités, on pourrait dire de ces bovarysmes. Il veut atteindre la suprême élégance, devenir à la fois un grand écrivain, un grand amoureux et un parfait dandy. Un homme riche aussi, et il ne regarde pas sans envie l'ordonnateur de la garde, qui jouit de 32.000 francs d'appointements.

Hélas, j'ai, écrit-il, un « tort qui nuira à mon avancement dans le monde, c'est l'amour de la solitude». L'amour de l'amour aussi, quoiqu'il sache choisir ses amantes dans des milieux favorables, et que chez lui ce soit le plus souvent le cerveau qui commande le désir. Il entre beaucoup de vanité ou d'amour-propre dans ses amours les plus sincères.

Le 19 septembre 1810, il écrit à sa sœur Pauline de Paris, où il est fixé pour quelques mois : « Tu auras peut-être vu dans mon petit Chamfort que la pire des mésalliances est celle du cœur, et (un ami) et moi nous sommes mésalliés. Nous sommes liés à des femmes qui ne comprennent pas la meilleure partie de nous-mêmes et qui nous estiment pour des vétilles ; moi, par exemple, pour l'air de hauteur qu'elle m'a trouvé dans la société. Nos vrais principes sur la chasse au bonheur leur semblent des phrases sonores que nous disons pour montrer de l'esprit. » Il parle à sa sœur avec la plus grande franchise et ne lui cache rien de sa vie ni de ses amours : elle est au courant de sa théorie de la chasse au bonheur, elle fut peut-être son premier disciple : « Le plus grand bonheur qui pût m'arriver, lui écrit-il, serait que tu pusses passer quelques mois à Paris tout de suite, et, dans quelques années, y passer tous les hivers... Réponds-moi sur cette idée de vivre ensemble. » Et il ajoute : « Quand même je me marierais, je t'aimerais toujours mieux que ma femme. »

On se souvient de Victorine Monier, dont Stendhal fut séparé violemment, ce qui empêcha la « cristallisation » définitive. Il demande à sa sœur de lui écrire beaucoup sur cette charmante V... : « Je crois que tu as raison ; c'est une âme bien rare, je l'ai bien aimée, et je l'ai vue sept fois en ma vie. Toutes mes autres passions, elles n'ont été qu'une réflexion de celle-là. J'ai aimé Mélanie parce qu'elle me rappelait son caractère. »

Mais voici, à propos de Victorine Monier, la lettre la plus stendhalienne de tout le volume, dans laquelle il raconte à sa sœur un trait de jeune homme sensible. A un dîner chez le comte Joubert, il apprend d'un compatriote de Grenoble que Mlle V. M. est à Paris. « Au nom de cette jeune fille, jadis tant aimée, tous mes sentiments se réveillèrent. » J'eus, continue-t-il, l'adresse d'apprendre *from him that this very evening* il allait avec *this miss to a box* qu'il avait louée aux Variétés, pour voir la *Chatte merveilleuse* qui fait courir tout Paris :

Je n'eus rien de plus pressé que de courir moi-même me débarrasser de mon costume et de gagner aussi vite que mon cheval pouvait aller le théâtre où j'espérais la voir. J'arrive : *plus de billets*, excepté de 4e galeries (ce sont des espèces de sixièmes loges où se trouvent messieurs les laquais). J'y grimpe et, à l'aide d'une lorgnette, je découvre *the brother* au fond d'une loge, sur le devant de laquelle étaient 6 femmes Je ne

pus jamais l'apercevoir distinctement. Tantôt, à un geste aimable, je croyais que c'était une femme en spencer noir ; un instant après, un chapeau bleu me semblait être elle. Je m'éborgne complètement, je parviens à coups de poings à sortir de ce gouffre élevé et je descends aux premières, en séduisant successivement trois ouvreuses de loges. Aux 1res, on m'offre une place à 20 pas d'elle. Je n'osai jamais la prendre. J'espère que voilà la timidité du sentiment véritable. Elle ne m'a pas vu depuis 5 ans, elle ne m'a, je crois, jamais vu en grand deuil ; ma raison me disait tout cela, mais comme la raison n'est pas ce qui règle l'amour, je refusai la place des premières. Elle était unique, je fus obligé de remonter aux secondes, d'où je la lorgnai à perdre les yeux à travers le vasistas d'une loge. Impossible ; je ne pus jamais la reconnaître, je n'abandonnai cependant la place que lorsqu'elle sortit...

N'est-ce pas du meilleur Stendhal ? Cette lettre se termine par cet aveu : « Pour peu que ma vie actuelle dure et que tu ne viennes pas à Paris, je crois que mon cœur s'ossifiera tout à fait... je n'aime point ou presque point et ne suis pas aimé. Et, dans cette société, on n'est ridicule, quand on a quelque usage, que par l'expression d'un sentiment dont vous ne pouvez vous défendre. On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre. »

Le 19 février 1810, il espère être nommé Auditeur, situation qu'il a si longtemps ambitionnée. Il écrit, et il faut encore cueillir cette confession :

Ce changement d'état, qui fait mon bonheur du côté de l'ambition me permet de rester auprès de ce qui fait mon bonheur réel. Je n'ai pas de regrets de la vie que j'ai menée depuis 4 ans. Auditeur alors, je serais préfet aujourd'hui, mais je n'aurais pas vu Berlin, Brunswick et Vienne ; Wilhelmine (de Grisheim), Charlotte (Knabelhuber) et Babet seraient des noms inconnus pour moi. Voilà beaucoup de noms, mais qu'importe qu'on cueille le bonheur sur une faible plante annuelle ou sur un chêne éternel ?

Ce volume forme comme le tome second des *Lettres intimes* publiées par M. Lesbros-Bigillion, chez Calmann-Lévy, en 1892. On trouvera en outre dans ces *Lettres à Pauline* la reproduction d'un beau et curieux portrait inédit d'Henri Beyle par Bailly ainsi que les portraits de Pauline et Caroline Beyle, les sœurs de Stendhal.

§

M. Pierre Sabatier a tenté de nous donner une **Esquisse**

de la morale de Stendhal d'après sa vie et ses œuvres, titre fort juste, puisque l'œuvre de Stendhal est déterminée par sa vie. C'est donc en étudiant sa vie qu'il nous montrera la formation de la morale de Stendhal.

Du milieu dans lequel se développa sa première intelligence il ne faut retenir, je pense, que l'influence ethnographique qui l'apparente au Laclos des *Liaisons dangereuses*, et plus directement à l'influence intellectuelle de son grand-père maternel, le docteur Henri Gagnon, qui peut être considéré « comme un de ses professeurs de morale ».

Aimant son grand-père, Beyle eut à tâche de l'imiter et d'accepter ses goûts qu'il admirait. Le docteur aimait l'Italie ; ce fut une des premières raisons qui décidèrent son petit-fils à rendre un véritable culte à ce pays. Amateur de belles lettres et respectueux disciple de Voltaire, Henri Gagnon transmit à son descendant son goût pour la distinction et la précision du style, son horreur de l'emphase en tous genres, en même temps qu'un scepticisme léger et un certain plaisir à disséquer le cœur humain.

C'est cette tradition directe du XVIIIe siècle qui a permis à Stendhal de ne pas se perdre dans le romantisme sentimental et religieux. Dans sa conception de l'amour, Stendhal s'apparente, plus qu'on ne serait tenté de le croire au Valmont des *Liaisons dangereuses*. Comme Valmont, il est avant tout un cérébral. Faisant allusion à la « consultation en faveur de la duchesse de Bérulle, pour Banti », dissertation philosophique où Stendhal examine successivement les raisons qu'il a d'attaquer la comtesse et les plus sûrs moyens de réussite, M. Sabatier s'étonne qu'un homme amoureux mette autant de présence d'esprit et de logique à examiner son propre cas :

Il y a là un exemple de cet amour purement cérébral que nous retrouverons chez certains personnages des romans de Stendhal dont la conception découle de sa conception même de la morale. La culture de la jouissance mentale sera, chez lui, une fin d'ordre supérieur qui s'impose comme un devoir et qui se pratique comme un sacerdoce. Cette tournure d'esprit, particulière au beylisme, oriente sa vie et la conduite dans un sens original, dont Stendhal peut être considéré comme l'inventeur.

Stendhal se souvint sans doute de cette dissertation en écrivant *Le Rouge et le Noir*, car, observe M. Sabatier, plus d'un

trait de l'histoire de Mme de Rénal et de Julien Sorel semble avoir été vécu en 1810-1811. Beyle sortit de ce roman presque grandi à ses yeux : « Il se crut, à partir de cette époque, une certaine puissance de séduction. Son assurance s'accrut naturellement de ce qu'il se trouvait moins novice dans l'art d'aimer, et il n'est pas douteux qu'une partie de ses idées sur l'amour lui vinrent de l'heureuse issue de cette aventure flatteuse. »

Selon M. Sabatier, la morale de Stendhal peut se résumer en ces principes positifs : 1° Déployer le plus d'activité possible ; 2° Déployer le plus d'énergie possible en vue de dominer ; 3° Dominer en vue de jouir, la jouissance étant augmentée par l'analyse.

C'est en somme, avant Nietzsche, — qui d'ailleurs avait lu et médité Stendhal qu'il admirait, — la Volonté de Puissance, mais une volonté de puissance et de domination qui aboutit au plus pur et au plus noble intellectualisme. L'amour même n'est rien sans le cerveau qui le pense et le magnifie.

A côté de cette étude sur la morale stendhalienne il faut signaler le Discours de M. Paul Bourget sur **Stendhal**, prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du monument du Luxembourg, suivi du discours de M. Edouard Champion, président du Comité Stendhal, et d'une Bibliographie.

§

Voici de J. Barbey d'Aurevilly une nouvelle édition du **Cachet d'Onyx** et de **Léa**, suivie d'une curieuse étude de M. René-Louis Doyon, intitulée *du Marquis de Sade à Barbey d'Aurevilly*. « Les personnages fantastiques et moralisant à contre-pied dans Sade s'appellent, dans Barbey, des *Diaboliques* et ce sont, au demeurant, des romantiques échevelés et bien innocents. » Bien innocents, en effet, au point de vue humain, coupables seulement au point de vue chrétien. Il y a une sorte de naïveté dans ce titre : les *Diaboliques*, de même que dans ces titres de Baudelaire : *les Fleurs du Mal, les Femmes damnées*, etc., etc.

Nous sommes loin du sadisme, et, comme l'écrit M. Doyon, « on ne saurait croire ses héros sataniques (ils le sont si peu), *sadiques* (ils le sont à peine), mais romantiques surtout (qualités et défauts d'un autre ordre) ». Le charme des *Diaboliques* est « dans cette assimilation romanesque d'un sadisme devenu supportable, d'un paradoxe tellement possible qu'il approche la vérité

et inspire par instants à Barbey des cris magnifiques, dignes des meilleurs romantiques et du romantisme lui-même ».

§

Dans cet **Essai sur le poète Saadi**, M. Henri Massé étudie successivement l'écrivain persan dans son œuvre de penseur et de poète, et le situe parmi les moralistes musulmans. Saadi reste le premier à traiter la morale sur le mode poétique ; son art révèle à l'Orient, non plus une morale sentencieuse et dogmatique, mais un enseignement aimable et enjoué. Ce fut la France qui eut l'honneur de révéler le *Gulistan* au monde occidental par la traduction fragmentaire d'André du Ryer (1634).

Au XVIIIe siècle, Saint-Lambert traduit des fables orientales de Saadi, Diderot consacre un article au *Gulistan*, Voltaire et Mme Roland ont lu le poète persan. Cette popularité ne s'explique, écrit M. Massé, que par une sorte d'affinité avec le genre occidental, affinité créée sans doute principalement par le style élégant et sobre de Saadi. « Saadi est vraiment un des nôtres », a dit Renan. Et Barbier de Meynard écrivait : « On rencontre chez lui plus d'un trait qui rappelle la finesse d'Horace, la facilité élégante d'Ovide, la verve railleuse de Rabelais, la bonhomie de La Fontaine. » Un mot résume sa philosophie : épicuréisme supérieur.

§

Il faudra bien qu'un jour la critique, et après elle le public, retienne, pour l'aimer, le nom déjà célèbre pour quelques-uns d'Alain-Fournier, le romancier du *Grand Meaulnes*, que la Guerre, aveugle comme l'Amour, a englouti pour jamais dans ses sinistres catacombes. Le premier de tous les critiques, Rachilde révéla l'œuvre d'Alain-Fournier, avec d'autant plus de sincérité qu'elle découvrait en lui une âme fraternelle. Je ne sais pourquoi, en effet, je songe, à propos du *Grand Meaulnes*, à *la Tour d'Amour*. Sous une perversité apparente, il y a dans ce dernier roman de Rachilde la même fraîcheur, le même goût du mystère, la même découverte de la vie dans le rêve que dans le roman d'Alain-Fournier.

Aujourd'hui, M. Edmond Pilon, dans la collection, déjà rare à sa naissance, des « Amis d'Edouard », consacre une étude d'une grande sensibilité, c'est-à-dire d'une vraie compréhension, à **Alain-Fournier**, cet écrivain « inattendu, tant il ne ressemble

à aucun autre ». Son roman nous évoque, sans pourtant leur ressembler, les légendes merveilleuses de Peau d'Ane, du Chat Botté et de la Belle au Bois dormant.

Comme exemple d'un tel art « où l'irréel se mêle au réel et se confond à lui d'une manière qui permet de tout accepter », M. Pilon cite ce passage où l'écolier Seurel, du fond de la boutique d'un épicier du village, aperçoit venir à lui, sur la route poudreuse, une vieille voiture de ferme « aux panneaux arrondis, avec de petites galeries moulées » et certainement la plus archaïque et la plus vieillotte qu'il y eut jamais dans la province ; un vieux cheval blanc mène au petit pas cet ancien carrosse ; mais, ce qui fait le charme et l'imprévu de cet équipage, c'est que, sur le siège même de cette voiture, s'aperçoit, comme dans Perrault, « la jeune fille la plus belle qu'il y ait peut-être jamais eu au monde ».

Comment, résume M. Pilon, l'écolier Meaulnes fut amené par les circonstances les plus extraordinaires à s'approcher de cette jeune fille, comment, guidé par le hasard, il parvint jusque dans son château, la vit, l'aima, la perdit, puis — l'ayant perdue — ne vécut plus que pour la retrouver, c'est ce qui constitue, dans le *Grand Meaulnes*, le principal de l'aventure.

Prenez le livre de Robert-Louis Stevenson, écrit Marcel Schwob dans son *Spicilège*, en parlant de l'*Ile au Trésor*. « Qu'est-ce ? dit-il. Une île, un trésor, des Pirates. Qui raconte ? Un enfant à qui arriva l'aventure. » Eh bien, dit E. Pilon, dans le *Grand Meaulnes*, il en est de même. « C'est à un enfant que l'aventure arriva ; c'est un autre enfant qui la raconte. Et voilà justement ce qui fait la suavité, le charme et surtout *l'extraordinaire fraîcheur* qui nous surprit tous comme une source, quand parut ce livre, au milieu du désert bien un peu aride des lettres, avant la guerre. »

Quelques théâtres dits d'avant-garde viennent de découvrir Shakespeare. Quelques éditeurs nous donnent, enfin, des traductions de Stevenson, que nous réclamions depuis près de vingt ans. Qui fera comprendre au public français que le roman d'Alain-Fournier est aussi beau que du Stevenson, — avec, en plus, comme l'écrit E. Pilon, une intensité et un lyrisme, une qualité de la fantaisie tout à fait rares et personnels.

MEMENTO. — *Port-Royal des Champs* (Figuière). Dans ce petit livre M. Jean de Bonnefon nous évoque l'histoire, le paysage et la poésie

mystique de Port-Royal : « Les mains des hommes ont le pouvoir d'effacer les monuments ; mais l'imagination du promeneur a la force de tout reconstruire. » — *Le Long de la Route*, de France Arbel (Edition des Tablettes), je cueille cette pensée : « Le sacrifice ? une chose inventée exprès pour les femmes. » — M. Jean Variot a recueilli les *Légendes et Traditions orales d'Alsace* et nous donne dans ce volume les légendes de la ville et de la cathédrale de Strasbourg. Cela forme un livre merveilleux pour les grands enfants que sont les poètes (Crès). — A signaler, aux « éditions de la Sirène », le *Jéroboam* de Paul Laffitte, dont une première édition parut naguère au « Mercure de France ». — *L'Almanach des Saisons*, dans son numéro d'hiver, nous donne des Lettres inédites de Barbey d'Aurevilly : « Le meilleur de ce que nous pensons ne s'écrit pas ; il se parle, il se chante. » Avec ce quatrième fascicule *l'Almanach des Saisons* approche de la perfection de l'Almanach, utile et agréable, illustré de bois qui s'adaptent au texte. Nous voulons, écrit l'éditeur en son logis du « Pou qui grimpe » à Coutances, que l'Almanach « sorte de la Grande Ville et des grandes villes », et qu'il porte jusque dans les villages un peu d'art et de poésie. Encore un peu de temps, et ce joli Almanach sera connu dans toute la France, et apprécié à la fois des bibliophiles et des paysans. — Voici *Les Réflexions de Maître Aliboron*, recueillies par Julien Guillemard (Figuière). Maître Aliboron est un philosophe cynique qui dit tout ce qu'il pense, et sa sincérité est parfois cruelle, cruauté qui retombe quelquefois sur lui-même : « J'autorise quiconque me lit à rire de moi, pour l'excellente raison que je n'aurai pas assez de ma vie pour rire des autres. » — Persuadé que la connaissance de l'œuvre de *Pierre-Albert Birot* est indispensable à ceux qui s'intéressent à l'évolution des lettres françaises, M. J. Perez-Jorba a réuni dans ce petit volume (Bibliothèque de l'Instant) les divers articles qu'il a consacrés à ce jeune écrivain qui « restera comme rénovateur des lettres modernes » :

> Je dirai la joie des sept couleurs
> Atchou atchou le ciel est bleu.

— De M. Jean Bernard, les deux tomes de sa *Vie de Paris*, 1919 (Lemerre), où l'on trouvera la philosophie et l'anecdote de la vie que nous vivons sans la regarder. M. Jean Bernard écrit ainsi au jour le jour des Mémoires à la Tallemant que nos petits-fils consulteront avec une vive curiosité.

— Les amateurs de la littérature de M. Henry Bordeaux trouveront dans *Une doctrine de Vie* (Gabriel Beauchesne) des extraits de l'œuvre de cet écrivain, que celui qui les a recueillis, le Dr Henri Carrière, qualifie « un joli bouquet de fleurs de France ». Littérature pour familles pieuses et nombreuses.

Du même auteur : *Jules Lemaître* (Plon) : « C'est, dit modestement

une prière d'insérer glissée dans le volume, du Sainte-Beuve par la recherche avisée du document significatif, moins *une certaine âcreté dans le sang*, qui prédispose peu à la sérénité idéale de la critique. »

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Gauthier-Ferrières : *Le Miroir Brisé*, sonnets, « les Gémeaux ». — Philéas Lebesgue : *Les Servitudes (2e série), La Grande Pitié*, Sansot. — Henri Barbusse : *Pleureuses*, E. Flammarion. — Georges Gay : *Préludes*, « édition du Fauconnier ». — J. de Cours : *Treize chansons pour exprimer la Vie*, avec une gravure sur bois originale de Gabriel Fournier, « la Phalange ». — Jacques Robertfrance : *Les Poèmes dans la Maison Triste*, décorés de bois dessinés et gravés par Jean-Paul Dubray, « Les Éditions Le Livre et l'Image ». — Pierre Tournier : *Solitude*, « la Connaissance ». — André Romane : *Les Pipeaux du Faune*, préface de Fernand Gregh, hors texte de Louis Oury, « les Gémeaux ». — Louis des Courières : *La Flûte de Roseau*, illustrations de Notor, A. Messein. — Charles Boulen, cultivateur à Saint-Maclou-de-Folleville, au Pays de Caux : *Sonnets pour la Servante*, Laverdure, Alençon. — Henri Davoust, *L'Habit d'Arlequin*, avec une préface de M. Racine, de l'Académie Française : dessins de Louis Latapie et François Berthet, anciens combattants, « Librairie des Lettres ». — Henri Hertz : *Lieux communs*, frontispice de Alexandre Noll, « Cahiers de l'Artisan ». — Gilbert de Voisins : *Fantasques*, G. Crès. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques*, Perrin. — André Salmon : *Le Livre et la Bouteille*, Camille Bloch.

Le culte que, à travers sa vie, Gauthier-Ferrières avait conservé pour son initiateur à la vie lyrique, son premier guide, François Coppée, n'implique point que, sinon jusqu'à un certain degré au physique, il lui ait ressemblé. Non qu'il soit décent, comme on y est trop volontiers porté, de dédaigner de parti pris et sans rémission l'œuvre de Coppée. Outre qu'il fut un technicien et un manieur de vers extrêmement habile, la vision qu'il eut d'un art modernisé, plus intime, proche et familier que celui des poètes qui l'avaient précédé, ne s'éloigne, en résumé, que par des particularités, assez importantes, il est vrai, mais point fondamentales, de l'art réalisé par Paul Verlaine, par exemple, ou enfin par Francis Jammes. Il lui aura manqué deux choses, le courage de se départir des formes apprises dans sa jeunesse et appliquées par lui dévotement dans les poèmes qui ne s'en accommodaient que fort mal et ce quelque chose de pénétrant, de spontanément tendre, compréhensif et ému qui transforme et illumine la banalité des sentiments, des sensations éprouvés chaque jour par tout être. Il a décrit, de son mieux, en s'efforçant de conformer à une sorte d'effusion médiocre un verbe volontairement

commun, car n'apercevant que du dehors la vérité profonde d'affections qui lui demeuraient étrangères, il n'en devina jamais la délicatesse mystérieuse, obsédante et subtile, le parfum ingénu, la beauté fine et profonde...

Gauthier-Ferrières n'était pas un révolutionnaire. Il fut candide et pur dans son art ; il aima la beauté, il en vécut, il vécut pour elle, et il l'a chantée ici, dans les sonnets de son recueil posthume **le Miroir Brisé**. Frappé à mort par une balle, le 17 juillet 1915, ainsi s'acheva, écrit M. Albert-Emile Sorel, sa destinée « par le seul acte qui parût digne de sa belle âme et qui faisait de son geste suprême le plus beau poème qu'il eût jamais rêvé d'écrire... » — Mais ses sonnets, justes, francs et bien écrits, méritent qu'on ne les oublie pas.

Une sensibilité grave, tendre, où l'élan se pondère de réflexion, teinte l'œuvre poétique de M. Philéas Lebesgue. Il se penche une fois encore sur **les Servitudes**. **La Grande Pitié** de 1914 à 1918 le tient attentif aux douleurs du monde, certes, mais plus encore aux souffrances proches des humbles qui l'entourent, des soldats dont on exige tant de sacrifice et de dévouement, de l'ignorant que l'injustice frappe ou révolte, qui ne sait pas ou comprend mal pour quelle cause il combat, du blessé qui souffre, qui pleure, qui désespère et se ronge de doute et d'angoisse, pour tous les morts parmi les jeunes, les plus beaux, les plus ardents, les plus nets des jeunes hommes. Oh, la généreuse compassion que cet homme de savoir et de volonté, demeuré simple et naturel comme ceux dont il est issu ou parmi lesquels il persiste à travailler d'un labeur vain, dur et humble étend sur les ruines des villes, sur les choses dévastées, sur le désastre de l'amour et de l'espoir humains ! Mais n'importe ! il conserve la certitude de l'avenir rédempteur, il relève les signes obscurs des moissons certaines dans l'avenir, il célèbre l'inévitable écroulement des haines et l'assomption divine des promesses éclatantes :

> Ainsi, de ton vieux sol pétri de chair humaine,
> Déchiré, crevassé, meurtri, rejailliront,
> O France, pour sourire à l'avenir profond
> Les fleurs de liberté qui sont toujours sans haine...

Après vingt-cinq ans rééditées, **Pleureuses** décèlent des valeurs qui passèrent alors méjugées ou méconnues. Dans cet unique volume de vers qui fut, en 1895, son début M. Henri

Barbusse apparaît avec les défauts non moins qu'avec les qualités qui se sont développés dans ses romans. L'enthousiasme manifesté par Catulle Mendès s'explique envers un disciple attardé du Parnasse, côtoyant sans qu'il s'en laissât pénétrer les subtiles recherches ou rénovations du symbolisme. M. Barbusse ne redoute point d'aller tout droit à un facile attendrissement, quoique sans colère ni indignation. Une mélancolie du souvenir, du regret, une nostalgie dépouillée et dénuée d'artifice, rien ne s'exalte, le vers est tout uni et la pensée ou l'effusion du cœur, paresseuse un peu, mais moyenne, si elles ne se débattent, l'aile tendue en plein azur, ne s'ennuagent pas davantage, ne signifient que de la peine élémentaire, une mélancolie un peu grise et presque éplorée en sanglots tôt surgis, ni aigus, ni virils. On a cité le plus aisément de petits vers, et ce fut, à mon avis, une erreur ; le talent de M. Barbusse ne s'y plie pas avec maîtrise, pour n'être nourri de substance et par manque de souplesse nerveuse. L'alexandrin étiré, et spécialement par de dolents tercets plutôt que groupés en quatrains qui exigent une tenue plus ferme, caractérise mieux dans sa manière la meilleure

La fontaine qui tremble et pleure goutte à goutte.

Et M. Barbusse avait à peine vingt ans lorsqu'il « composa », comme dit la note de l'éditeur, ces vers.

Modeste, à coup sûr, délicieusement jeune, je pense, M. Georges Gay nous présente des **Préludes**... à la vie lyrique? à la vie amoureuse ? Laquelle l'emportera, annulera ou absorbera l'autre ? se nourrira, s'exaltera de l'autre ? Le prophète risque d'être détrompé quelque jour, s'il ne perçoit ici que les accents d'une passion première et qui leurre et qui désenchante. Il n'est point certain que de ces élégiaques plaintes l'accent d'une fraîcheur lyrique ne s'élance, mais M. Gay doit être à l'âge enviable où l'écho des lectures aimées sonne à chaque vers qu'on tente de chanter. Pour vouloir trop dire à la fois ou d'affilée, il néglige de s'analyser sans doute ou de se tirer de soi-même en profondeur. N'ose-t-il, ou ne peut-il s'aventurer? C'est le fait de nombreux débutants qui balbutient ; seul tel qui s'affirme ou se rompra le cou ou gagnera la couronne. Se concentrer dans ce qui est le fond secret de son sentiment, voilà le premier devoir, et se montrer envers soi inflexible, bannir non seulement l'expression faite, préparée

d'avance, aveulie, mais raffiner encore, serrer, se contraindre pour jaillir plus éclatant, lumineux, M. Georges Gay nous réserva-t-il ce spectacle ? Il y aurait fort à faire.

Voici, d'un souffle léger, mais comme brise qui respire, après avoir agité les feuillages où se blottissait naguère le songe rythmé de Francis Vielé-Griffin, **Treize chansons pour exprimer la Vie**. M. J. de Cours les a subtilement inventées et conduites selon la vision ou l'espoir de ceux à qui il en prête l'invention. C'est de l'enfant au Sonneur de cloches, au Berger, au Pêcheur, au Moissonneur, au Philosophe, au Mendiant, au Guerrier, au Moine, au Roi, non moins qu'à la Folle, à la Vieille Femme et à la Fiancée, de symboliques allusions à ce qui les enchante ou les leurre, et c'est, de la sorte, un limpide et frêle miroir de la vie, presque toujours enchanté, et précisément avec un charme singulier et neuf aux lèvres ironiques et tremblantes de la Vieille Femme.

Plus haut, plus âpre, plus original, M. Jacques Robertfrance instaure un art d'une très personnelle véhémence, avec sa forme brusque, rapide, comme hachée selon les suspensions ou reprises d'haleines ou de propositions vivantes, nettes et courtes, avec l'amertume foncière d'un sentiment de tristesse ou compatissante ou révoltée, qui ne s'exprime jamais et partout est suggérée. **Les Poèmes de la Maison Triste**, c'est une évocation de la vie actuelle dans les villes avec leurs rumeurs de servitude, d'élans captifs et tôt déçus, de joies lamentables qui ne sont que des vices ou qui cachent des misères exigeantes et besogneuses. Ce sont ces appétits d'azur qui pantèlent parmi la fange, l'horreur de ces vilenies qui souillent jusqu'à la candeur et à la jeunesse des plus pieux souvenirs. Ah ! l'étouffement dans de telles géhennes, cuves où bout, sinistre, la force contenue des indignations et des dégoûts. Parfois un coup d'aile soulève le poète, et le ciel en plein vol de l'azur ou sous la limpidité des étoiles transfigure d'amour la tristesse oubliée. Les jeunes années ignorantes, hésitantes ou trompées, si pauvrement salies, s'effondrent ; les heures s'aggravent d'expériences, l'enfant a disparu ; résistant et imposant par le poids de sa volonté, de ses réflexions mûries, apparaît l'homme enfin, l'homme qui va combattre et qui comprend.

C'est, ce beau livre, si original, une traversée émue, sans éta-

lage ni vaine déclamation, au milieu des gouffres de l'Enfer humain : usine, taverne, chambre borgne et le reste, sans, hélas ! oublier la mort ni la guerre, mais le paysage subsiste, l'air pur, les eaux enchantées ; il faut distraire son cœur, et apprendre à regarder : ne plus se laisser empaumer aux grimaces fausses des premières impressions, mais se distendre, aimer..., découvrir où aimer !

M. Robertfrance a déployé dans la conduite de ces poèmes qui sont, en vérité, les phases d'un poème ample et continu, avec une connaissance attristée du monde où nous vivons et qu'il faut bien qu'on subisse, une sûreté de diction et de chant bien rares chez un débutant : entièrement original, conception, rythme, images, et entièrement accompli selon le plus secret dessein de son auteur. — Et le livre — ce qui ne gâte rien — est présenté sous une forme très précieuse, très belle, très réussie.

Un beau poème, cependant lent par endroits et presque monotone, se peut construire comme une page de mémoires. Où M. Pierre Tournier nous ouvre la maison de sa **Solitude**, je l'aperçois. Il s'est préparé avec sollicitude une retraite douce dans un vallon lointain : région rude qu'il chérit d'enfance où les siens naquirent et moururent. Là il vivra, tranquille, avec la tendresse de sa jeune femme. Un enfant leur naîtra, espérance de joie parfaite. Mais s'abattent les heures, et la mère est morte avant le temps. Le pays s'est endeuillé, la solitude s'est faite lourde. Une rumeur, l'appel vers la guerre ; on se redresse, on part, on s'est résolu à se donner jusqu'au bout pour le pays... et dès la rencontre première, ce fut la désolation et le désespoir sur un lit d'hôpital, la longue convalescence, le retour meurtri, affligé dans la maison laissée. Lassitude, tristesse, ennui, les jours succèdent aux jours, le prestige des saisons refleurit devant les yeux, la pensée se redresse et parle, et c'est le bon émoi, exaltant, affectueux des livres, les voix hautes des amis qui peuplent la solitude, Psyché et l'antique sagesse, et Platon aussi bien que Spinoza.

Le vers de M. Tournier, précis, plein, discrètement sonore, plus nourri de substance que sonore ou chantant, s'harmonise à son dessein. Il va, simple, large étant familier, un peu d'un mode qui rappelle celui dont use, moins la rime, M. Luc Durtain : c'est un alexandrin sans contrainte, aisé, précis, qui se disperse de-ci, de-là, en cadences de huit ou encore en de plus petites ou qui

aboutit en strophes terminales de six vers construites comme le début de la *Tristesse d'Olympio.*

Décerné par une commission de cinq membres, MM. Edmond Haraucourt, Fernand Gregh, Paul Fort, Hugues Lapaire, Jules Perrin, que désigne la Société des Gens de Lettres, le prix Jacques Normand a été obtenu, en 1920, par M. André Romane pour ses poèmes **Les Pipeaux du Faune**. Ce livre se trouve ainsi désigné à l'attention du public lettré, et l'on ne peut que s'en réjouir, à condition qu'il reste entendu qu'il en est d'autres qui le valent et qui eussent tout aussi bien pu être choisis. Voilà l'inconvénient de ces prix ; ils mettent à même de publier et d'être remarqués tels ou tels auteurs ; le public est porté à croire qu'ils sont seuls remarquables, et des écrivains d'un mérite égal s'en trouvent par le fait de leur exclusion dépréciés injustement. Ces réserves établies, je reconnais sans difficulté l'excellence du présent choix. Si M. André Romane par le sentiment ni par le don musical ne s'aventure en des régions neuves ou insoupçonnées, ce qu'il écrit est fortement senti et exprimé avec la plus ferme, parfois la plus subtile sûreté. Cependant il n'hésite ni ne renonce. Ce qu'il éprouve il le dit, ce qu'il dit est dit avec précision et dans une langue châtiée, d'un charme clair et prenant. J'entends répéter qu'il n'a point le tempérament d'un novateur, ni d'un inventeur, d'un artiste que seule satisfait la solitude parmi des régions inexplorées, mais ce n'est pas non plus un incapable qui ruse ou atermoie, il tient sa partie et n'en esquive aucune des exigences. C'est un poète, un vrai poète, de talent louable et sincère.

M. Louis des Courières, à entendre sa « Préface », ne croit plus à rien ; il ne se soutient que par « sa *lyre* » : — c'est pourquoi, sans doute, il souffle en **la Flûte de Roseau** — ; il chante l'*Adôn* païen, ne se connaissant d'autre trésor que le sourire frais de la Muse. Avec un souci d'artiste minutieux, il manie à la louange du Corps féminin, de ses attitudes lascives ou dansantes, du désir et de l'amour physique une série de petits poèmes, principalement des sonnets, qui sonnent toujours justes et parfaits. Mais ils sont dépourvus, au delà d'un parfum assez délicat de volupté, de passion ou d'ardeur. Les médaillons regrettables qu'a inspirés à M. Notor l'imitation des marbres, vases, figurines et terres cuites antiques, n'ajoutent pas à l'harmonie de ce livre dont la typographie est soignée.

Très attachant, un peu gras, d'une sensibilité gloutonne et charnelle, le recueil de sonnets que dédie *à sa femme de journée* M. Charles Boulen, se parant non sans légitime orgueil de son titre de cultivateur à Saint-Maclou-de-Folleville, au Pays de Caux, ces **Sonnets pour la Servante** sont de belle humeur, et retracent la vie quotidienne, les travaux, les jeux, les plaisirs et aussi les tristesses de la ferme. Mais ce qui contribue au charme du livre, c'est le ton, tout d'abord, franc, simple et hardi, et la langue solide, imagée, presque populaire qui se relève sans pédanterie ni affectation de tout le pittoresque des vocables locaux. D'entre les poètes « de terroir » normand M. Boulen est un de ceux dont le caractère est le plus nettement appréciable.

C'est, assurément, une sentimentale considération envers un homme « imprimé à Vienne (Autriche) par les anciens ennemis de la France avec le gracieux concours de la Mission Militaire française » — « la couverture (comme le texte) est un article de Paris » — qui a déterminé « M. Racine de l'Académie francaise » à donner une préface au livre de M. Henri Davoust, **l'Habit d'Arlequin**. Au fond de la tombe on se tient admirablement au courant des choses de la littérature, et le jugement que porte M. Racine sur M. de Chateaubriand, par exemple, est si proche de l'opinion que nous nous en sommes formée depuis l'école, que nous serions assez portés, n'était l'effarement prodigieux du préfacier en présence de « l'effroyable combinaison de *nos* mécaniques savantes et de l'alchimie » pour un jeu ingénieux et un pastiche soutenu. Il n'est point sans exemple qu'un auteur expose au lecteur les raisons qu'il aura de ne point goûter son ouvrage. Dans le cas présent, nous ne saurions être du sentiment de M. Racine ; nous pouvons être touchés aussi de ce que « plusieurs de ces pièces furent faites devant cette même cité d'Ypres » que lui-même se souvient d'avoir, de la tranchée, aperçue au temps des guerres royales, mais, en outre, sonnet du « tord-boyau », ou fier essor rythmé de l'*Ode à la France*, nous nous plaisons à reconnaître en l'art de M. Davoust un talent clair, multiforme et sûr, d'une grande émotion virile par moments et par moments délicieusement ironique et spirituel.

M. Henri Hertz, lui, est spirituel aussi, ou plutôt ironique, d'une façon plus contenue, un peu, comme on dit, pince-sans-

rire. De ces **Lieux Communs** il élimine le plus convenu, le développement oiseux et habituel ; il se saisit d'un détail dont s'exalte aussitôt sous ses doigts le pittoresque. De même le vers ou la strophe se dépouille de tout ce qui ne sert qu'à l'arrondir, à l'enfler de matière sonore mais indifférente, une ligne cursive, rapide et courte suffit à en évoquer l'existence, et le poème se constitue de ces raccourcis brusques, parfois heurtés, singulièrement expressifs. M. Hertz ne dédaigne point cependant de muser avec les mots et il se complaît à des rapprochements qui, pour être aisés, n'en prennent pas moins, à la manière dont il en use, une valeur inattendue ; voir le poème, le croquis surfin et aigu des trois Grâces :

> Dans une forêt de chênes
> appartenant, dit-on, à la baronne d'Ecosse,
> en Normandie,
> j'ai vu juste trois charmes
> en m'y promenant, un vendredi.
> Ils avaient l'air en peine
> malgré le charme
> de leur écorce...

Etrangeté voulue, sans aucun doute, pour le plaisir de l'étrange, mais quelque chose qui attache, de mélancolique, de tendre et d'aigre qui est très nouveau, malgré des parentés avec Laforgue, André Salmon, Louis de Gonzague Frick, et d'autres. ◆

Qu'un malicieux et fin prosateur se délecte selon les occasions et ses loisirs à fixer de menues impressions et quelques propos galants en quatrains ou en discours versifiés de dimension à peine plus étendue, il réussira peu souvent à atteindre, je pense, le ravissement délicat qu'en certains **Fantasques** a su mettre M. Gilbert de Voisins. Nul ne possède avec plus d'agrément l'art gentil de l'allusion, de l'élision, du raccourci, mais il manque d'émotion lyrique, et c'est pourquoi, dans cette trop abondante collection de « propos divers », les plus courts séduisent mieux, tandis que ceux qui se prolongent au delà du quatrain volontiers traînent et semblent à la poursuite du trait d'esprit qui les termine.

Voici longtemps que, bien qu'il en prétende, « as » dans cette sorte spéciale d'envolée famillière, M. Charles-Adolphe Cantacuzène apprécie justement à quelle mesure il convient de limiter ses **Considérations Lyriques**. Rarement dépassent-elles l'éten-

due d'un sonnet, troussé galant, fin, puissant, et désireux des grâces du XVIIIe siècle. Dans le quatrain il excelle ou même le distique, mais ne renonce pas à se tremper par endroits, avec discrétion, de nostalgie, de tendresse, de tristesse à la pointe profonde. Ainsi les suggestions s'épurent, penserait peut-être ce délicat mémorialiste, le conseiller de légation C.., « et l'argile devient or ».

Avec **le Livre et la Bouteille**, la veine plus acérée, plus brillante aussi et de quelle ironie vibrante que tempère une science incomparable du vers, de l'image, du rythme et de la rime, M. André Salmon, après *Prikaz*, revient à la verve de certains de ses *Poèmes*, de certaines de ses *Féeries*. Je ne vois pas où, je ne vois pas quand le vers français a atteint cette somme prodigieuse d'humour imperturbable, même cruel quoique attendri de lueurs vives et éphémères, qui chante dans *le Coq du Charbonnier*, *le Monde à sa taille*, cet absolu chef-d'œuvre d'un genre original, *Costal l'Indien*. Il serait temps qu'on reconnût en M. André Salmon un poète très haut, tout à fait personnel et qui, lui aussi, a révélé « un frisson nouveau ».

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Plagiats ou contrefaçons ; à propos de *l'Amant de Cœur*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (THÉATRE DE LA POTINIÈRE, 1er mars). — THÉATRE DE PARIS : *Cœur de Lilas*, pièce en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch (5 mars). — THÉATRE DES GOBELINS : *Le Bossu*, drame en 5 actes et 9 tableaux, tiré du roman de M. Paul Féval par M. Anicet Bourgeois (reprise). — Incidents.

L'autre jour, on a marié, dans une riche paroisse, un jeune homme de bonne famille, qui s'appelle M. Collin du Bocage. En attendant l'heure de l'établir, ses parents lui permettaient l'automobile, le golf, les cigarettes anglaises et la littérature dramatique. M. Collin du Bocage écrivait donc pour le théâtre ; il signait : Verneuil des comédies, que jouaient les plus réputés acteurs du boulevard ; cependant les auteurs moins bocagers et moins vernaux claquaient du bec à la porte close des marchands de spectacles.

L'agreste damoiseau prospérait. On jouait ses pièces ; car il avait des sous. C'était très moral, ou, du moins, tout à fait conforme à la morale d'à présent. Chacun sait qu'aujourd'hui l'on

ne fait rien sans argent ; toutes les industries réclament des capitaux, et l'industrie du théâtre autant et plus que toutes les autres. Rien donc de plus légitime. M. Verneuil tenait dans le monde théâtral une place proportionnée à la fortune de son papa. D'ailleurs, sa marchandise n'était pas plus mauvaise que la pacotille de M. Pierre Veber, ni plus faisandée que les salaisons de M. Pierre Wolf, ni plus périmée que les rossignols de M. Capus. Le public en voulait, on lui en vendait; tout allait pour le mieux ; l'heureux jeune homme, à la veille de convoler, offrait à sa promise une petite pièce de fiançailles assez cochonne, qui s'appelle **L'Amant de Cœur**, puis il s'agenouillait devant l'autel, afin de prier le dieu rustique qui protège les bocages d'envoyer beaucoup de spectateurs à la Potinière. Hélas ! un gros nuage vint obscurcir la lune de miel, un gros nuage zébré d'éclairs, chargé de foudre. La critique était assise au sein de cette nuée, et, de là-haut, elle pulvérisait le pauvre petit gendre, à cause de sa pauvre petite pièce, qui, sans cela, eût fait un pauvre petit bruit.

En vérité, l'on s'explique la colère des critiques. M. Bocage de Verneuil l'avait bien cherchée. *L'Amant de Cœur* n'eût probablement pas été une pièce plus mauvaise que ses autres pièces, si elle avait été de lui, c'est-à-dire de tout le monde. Le malheur fut que M. Verneuil, méditant le vers du père Coppée :

> Qui donc vais-je imiter pour être original ?

eût choisi, cette fois, ses auteurs. Il y apporta d'ailleurs un certain goût. Les meilleures répliques de sa pièce, il les avait empruntées à Oscar Wilde, à Dumas fils, à Maurice Donnay et à M. Regis Gignoux (1). On ne lui sut d'ailleurs aucun gré de son discernement. On cria au scandale ; et, tandis que le public, moins averti, prêtait à M. Verneuil l'esprit de plusieurs générations

(1) Dans la presse, MM. Pierre Varenne et E. Mas ont relevé les « emprunts » suivants : *Le devoir, c'est ce qu'on exige des autres* (A. Dumas fils : *Denise*) ; *La mode, c'est ce qu'on porte soi-même. Ce qui est démodé, c'est ce que portent les autres* (Oscar Wilde : *le Mari idéal*) ; *La vulgarité, c'est tout simplement la façon dont les autres se conduisent* (*id.*) ; *Est-ce que vous comprenez toujours ce que vous dites ? — Oui, quand je m'écoute avec attention* (*id.*) ; *La culture, c'est par moitié ce qu'on a évité de lire* (*id.*) ; *Dans l'amour il n'y a que la conquête et la rupture qui soient intéressantes. Le reste n'est que du remplissage* (Maurice Donnay : *Chez Palmyre*) ; *Qu'est-ce que tu lis ? L'homme qui assassina ? — Non, la femme qui a son ciné* (Rip et Gignoux : *Si que j'étais roi !*).

d'auteurs dramatiques, les critiques cherchaient de qui pouvaient bien être deux ou trois reparties non encore identifiées, dont celle-ci, ma foi, assez drôle : Un personnage parle des amants successifs de sa mère et, après avoir défini le quatrième, dit : « C'est alors que je naquis... » Et l'autre personnage répond : « On naîtrait à moins ! » On entreprend, je le répète, d'actives recherches afin de découvrir l'auteur de ce trait, mais, pour parler comme les reporters, on se perd en conjectures...

Toujours est-il qu'ayant voulu jouer le *Coco de génie* au naturel, M. Louis Verneuil passe de bien mauvais quarts d'heure. Chacun le traite de plagiaire. Selon moi, ce n'est pas le mot qui convient. Il faudrait dire contrefacteur. M. Verneuil n'est pas un écrivain ; c'est un commerçant. Il a pris soin de nous en aviser, par le communiqué suivant, que, le 2 mars, publiait le journal *Comœdia* : « La presque unanimité de la presse s'étant prononcée contre *l'Amant de Cœur*, la nouvelle pièce de Louis Verneuil, la direction fait savoir que les trois premières représentations ont réalisé un total de 15.000 francs de recettes, chiffre qu'aucun spectacle de ce théâtre n'avait encore produit... » De mauvais esprits répondraient à cette déclaration, si pleine de noblesse et de désintéressement, que si M. Verneuil avait pillé quelques auteurs de plus, en les choisissant avec le même soin, la recette eût sans doute été plus mirobolante encore. Il nous suffit de constater que M. Verneuil se situe délibérément dans son véritable plan social : il est commerçant. Or, la loi punit la contrefaçon. Si M. Verneuil se permettait d'appliquer à la vente des becs incandescents, des pilules pectorales, des boissons spiritueuses, les méthodes qui, de son propre aveu, l'enrichissent au théâtre, il serait aussitôt traîné devant les juges, condamné, ficelé, saisi, vendu, ruiné, déshonoré. Au contraire, il se pavane, il se rengorge, il fait l'important, il nargue ceux qu'il a dévalisés. Que faire ? Siffler M. Verneuil ? il nous en défie, n'écrivant pas lui-même. On ne peut cependant pas conspuer Oscar Wilde pour désobliger Collin du Bocage ! Et puis, M. Signoret et ses compagnons, qui jouent très bien ce simulacre, ne seraient-ils point les innocentes victimes de notre manifestation ? Et puis le directeur de la Potinière, encore qu'il soit un fort galant homme, nous ferait poliment mettre à la porte, car le droit de siffler n'existe plus qu'en Amérique, où, d'ailleurs, le sifflet est une marque de satisfaction.

Le mieux est d'en prendre son parti et de souhaiter tout de même au jeune ménage un excellent voyage de noce. A son retour M. Verneuil fera de nouvelles pièces, et cela nous fournira l'occasion d'aller passer la soirée ailleurs.

Mais je m'aperçois qu'à parler du dialogue, des critiques, du droit de siffler, j'oublie le principal : exposer le sujet de l'*Amant de cœur*. C'est inutile ; vous le connaissez. M. Verneuil l'a pris à M. Coolus : c'est *Les amants de Sazie*.

Au théâtre de Paris, on a joué un drame en trois actes, que MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch ont fait ensemble, un ouvrage fort habile et bien fâcheux. C'est l'apothéose du marlou. Deux bons bourgeois, qui, tous deux, sont d'excellents écrivains, s'associèrent pour exploiter, une fois de plus, la primevère des fortifs. Il s'agit encore de nous faire respirer la fleur qui pousse entre les tessons de bouteilles et les papiers gras ; il faut que nous connaissions bien la grande âme des pierreuses et des surineurs ; on ne nous a pas assez dit que ces messieurs ont le cœur ferme et le pas mou. Ils sont loyaux dans les combats et les dames de leur tournois savent, à l'occasion, se montrer égales, pour l'innocence à Mélisande, pour la passion à Phèdre, pour la vertu à Lucrèce.

Voici le sujet de *Cœur de Lilas* : On a trouvé, au pied d'un talus des fortifications, un bourgeois assassiné. Le juge d'instruction, un imbécile, croit à la culpabilité d'un brave homme, dont l'innocence apparaît tout de suite aux yeux des spectateurs. Le chef de la sûreté et ses agents croient à son innocence et aussi M. André Brulé, qui est employé à la Préfecture de police. On avait d'abord arrêté, puis relâché une fille soumise connue sous le nom de Lilas. Il semble que l'on ait agi trop vite ; c'est ce que veut savoir M. André Brulé. Sous le masque d'un placier en métaux, il se rend dans le bouge où loge Mlle Lilas. Il la voit ; il oublie sa mission ; il tombe amoureux. Le rideau le suit dans sa chute. Nous voici, au troisième acte, dans une guinguette, où Mlle Lilas et M. Brulé filent un amour pur et tremblant. Déjà M. Brulé veut conduire Mlle Lilas chez sa mère, à lui, en Bourgogne ; il veut la régénérer, l'épouser, etc. La fiancée, plus raisonnable, essaie bien de lui faire entendre que massacrer divans, sommiers et sofas dans les hôtels borgnes n'est point la préparation qui convient aux jeunes filles désireuses d'entrer dans

les vieilles familles bourguignonnes. Mais M. Brulé brûle avec une ardeur qui défie tout arrosage. Voici qu'un incident fortuit (l'arrivée d'un monsieur de la Tour-Pointue) l'engage à révéler sa véritable personnalité : il est de la police; il *en* est. Voilà plus qu'il n'en faut pour dégriser la sentimentale Lilas. Confidence pour confidence, elle lui dit, elle aussi, son petit secret : c'est elle qui a *buté* le vieux ! Que va faire M. Brulé ? Livrer la la coupable qu'il était chargé d'espionner ? Non. Il aime. Il pantéle un moment dans une cornélienne angoisse. L'amour l'emporte sur le devoir ; le parfum tue la mouche... Il y a bien l'innocent, le brave homme du premier acte, qui va se faire couper le cou. M. Brulé est au regret. Mais il aime. Alors la chevalière du bitume et des meublés donne un exemple et une leçon aux rejetons de la bourgeoisie dijonnaise. Elle écrit au chef de la sûreté, elle se dénonce, puis se tue. Voilà. C'est un mélodrame. Je répète qu'il est très bien fait, et que, dans la mesure du possible, les auteurs ont renouvelé le genre. Mais je répète aussi que la collaboration de deux hommes tels que MM. Tristan Bernard et Charles-Henry Hirsch nous promettait un ouvrage d'une autre classe. Et ce *Cœur de lilas*, sentimental et crapuleux, qu'ils ont écrit à deux, fait penser à une imitation d'orgue de barbarie, que voudraient réaliser MM. Gabriel Pierné et René-Baton, en réunissant leurs deux orchestres. Fors M. Brulé, à son ordinaire agaçant, sucré et prétentieux, les acteurs sont excellents. Cela est vrai surtout pour Mlle Madeleine Lély, pour M. G. Severin, pour M. Roger Karl et pour M. Villa, lequel fait au deuxième acte un bien amusant tenancier de garno. Et les décors sont, en leur genre, d'une surprenante réussite.

Je suis allé, un dimanche soir, boulevard du Crime. Il m'est arrivé d'écrire que le théâtre de ce temps redonne aux honnêtes gens le goût du mélodrame. Jamais je n'ai mieux senti la vérité de cette observation que l'autre soir, aux Gobelins, où l'on jouait le *Bossu*. On voit très bien par quoi le vieux drame du père Féval est supérieur à cent ouvrages loués sans mesure dans les journaux ; cependant on se demande encore par quoi il leur est inférieur. Mélo pour mélo, celui-ci me semble préférable. Il vaut au moins par la santé. Lagardère a de la voix, du jarret, du poitrail... il a tout ce qui fait un mâle. Il a aussi du bon sens. Peut-être lui arrive-t-il de proférer des extravagances ; il ne va point en

tout cas chercher des colombes dans les aquariums. Il est amoureux d'une pucelle ; et cela, ma parole, lui donne l'air d'un homme corrompu, d'un anormal, d'un débauché, tant les auteurs d'à présent nous ont accoutumés à des « tendresses » faisandées. M. Lérac joue très bien ; et aussi la douce Mme Chambly. Mais les autres acteurs ne sont pas bons et ils n'ont pas plus de voix que M. André Brulé. Cela peut suffire pour expectorer du Bataille. Les théâtres de quartier exigent d'autres moyens.

Incidents. — L'auteur de *La Tendresse* a fait refuser au contrôle MM. Souday, Dubech, Beaunier et quelques autres critiques dont l'intransigeance lui parut suspecte. Ce n'est point que M. Bataille redoute l'opinion des critiques, oh ! non ! Mais il préfère ne pas connaître l'avis de ceux qui ne le veulent point flagorner. — *Le Cocu Magnifique*, de M. Crommelynck, a paru en librairie aux éditions de la Sirène ; la lecture en est attachante, et, pour « sauter des tréteaux dans la galerie du Palais », l'ouvrage ne perd rien de sa force comique. Voilà qui est rare et précieux. — MM. Amiel, L. Besnard, J. Bojer, Claude Farrère, R. Fauchois, F. Gregh, M. Magre, G. Marcel, E. Mazaud, Merejkowsky, A. Obey, Ch. Oulmont, R. Regis, A. Villeroy et Alexis Tolstoï ont formé un groupe : le *Canard Sauvage*. Tous ils estiment (déclare leur manifeste) que « pour être profond, un art dramatique n'en doit pas moins demeurer direct... ; qu'un théâtre de pensée ne doit pas être un théâtre idéologique; qu'il faut partir d'une vision singulière qui atteint l'individu à son centre en le nimbant de l'ambiance elle-même singulière dans quoi il baigne ; ils estiment que le dramaturge ne doit pas être une façon de chimiste »... « Ces idées, a dit M. Henry Bidou, sont celles mêmes qui semblent emporter toute la génération nouvelle vers un renouveau. Souhaitons la bienvenue au nouveau groupe et attendons-le aux œuvres. »

Parfaitement.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Leclerc du Sablon : *Le Rôle de l'Osmose en Biologie, essai de physique végétale*, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion. — A. Heyninx : *Essai d'olfactique physiologique*, thèse de la Faculté de médecine de Bruxelles, Vve F. Larcier, Bruxelles. — Victor Henri : *Études de Photochimie*, Gauthier-

Villars. — Louis Farigoule : *Vision extra-rétinienne et le sens paroptique*, édition de la Nouvelle Revue Française.

Lorsqu'on envisage la vie du point de vue de la chimie, on est conduit, comme je l'ai indiqué dans ma dernière chronique, à reconnaître qu'il y a des organes inutiles, des substances inutiles, des fonctions inutiles, voire nuisibles. Il en résulte que beaucoup d'êtres vivent comme ils peuvent, plutôt mal.

C'est aussi la conclusion à laquelle arrive le professeur Leclerc du Sablon, dans son essai de physique végétale, **le Rôle de l'osmose en Biologie**.

Après qu'on a étudié une fonction, on est porté à se demander à quoi elle est utile ; ce qui suppose implicitement qu'on admet *a priori* qu'elle sert à quelque chose. Or, il n'est pas évident qu'une fonction soit utile ; elle peut être indifférente ou même nuisible, à condition toutefois de ne pas l'être assez pour compromettre l'existence de l'espèce.

L'auteur consacre un chapitre à l' « inutilité de la transpiration », et, à propos de l'émission d'eau par la plante et des sécrétions sucrées et calcaires, il rejette nettement les explications finalistes.

Dans le cas des nectaires, on voit les plantes élaborer du sucre qui est incontestablement un aliment précieux, puis le rejeter comme un déchet inutilisable. La sortie du nectar est un phénomène physique, dont les causes sont faciles à trouver : « le nectar est expulsé, conformément aux lois de l'osmose, à cause de la turgescence considérable et de la perméabilité relative des cellules nectarifères, c'est là toute l'explication. »

La plupart des fonctions physiologiques sont sous la dépendance de l'osmose. Les mécanismes de l'absorption, de la circulation, de la sécrétion, de l'élimination restent obscurs tant qu'on ne tient pas compte de la force spéciale qui se développe au niveau des membranes semi-perméables.

§

Les théories physiques interviennent de plus en plus en physiologie, et tout particulièrement dans l'étude des mécanismes sensoriels.

A cet égard, on lira avec beaucoup d'intérêt l'**Essai d'olfactique physiologique**, présenté, comme thèse à la Faculté de médecine de Bruxelles, par M. A. Heyninx.

Cet auteur rappelle tout d'abord qu'en 1870 Ogle, à la Société

royale médicale et chirurgicale de Londres, a montré que le *pigment* joue un rôle important dans l'olfaction. L'acuité de ce sens chez l'homme et les mammifères dépendrait, en grande partie, de l'intensité et de l'étendue de la pigmentation nasale. Ogle cita, d'après Hutchinson le cas d'un nègre qui, à l'âge de 12 ans, commença à perdre sa couleur et devint complètement blanc en peu de temps ; la perte de couleur fut accompagnée de la perte du sens de l'odorat. Ogle alla plus loin : il essaya de prouver que le pigment est nécessaire à l'audition. Brooke, qui assistait à la communication de Ogle, s'enthousiasma. L'idée qu'il avait exprimée dans ses *Eléments de physique*, à savoir que le moyen universel de communication entre le monde extérieur et les organes des sens est un *mouvement vibratoire*, ne se trouvait-elle pas ainsi confirmée ?

Toute cette discussion tomba dans l'oubli, mais voici que maintenant on substitue aux anciennes théories, mécaniques et chimiques, de l'olfaction, une théorie physique, où l'on fait intervenir le pigment, les vibrations, les résonances.

De leur côté, les chimistes arrivent à considérer les molécules des corps comme des systèmes *vibrateurs*. Une molécule serait formée d'atomes, et ceux-ci seraient constitués par des électrons ; or, chaque atome offrirait des vibrations propres excessivement rapides, accordées aux vibrations des rayons ultra-violets ; les divers groupes d'atomes, dans la molécule, seraient également des vibrateurs à fréquence variable ; enfin, la molécule entière vibrerait elle-même, à l'unisson des rayons infra-rouges.

Ceci résulte du remarquable travail que M. Victor Henri a rapporté récemment de Moscou, et qu'il a publié sous le titre : **Etudes de Photochimie**. L'examen des bandes d'absorption spectrale permet de déterminer les fréquences des divers mouvements vibratoires dont la molécule d'un corps est le siège ; les rayons absorbés sont ceux dont les vibrations sont accordées aux vibrations chimiques.

Or, l'étude spéciale des corps odorants révèle des bandes d'absorption dans une certaine étendue de la région ultra-violette. Les *corps odorants* se comportent comme des *vibrateurs ultra-violets*, et il est possible d'établir une gamme des odeurs ; en allant des vibrations les plus lentes aux plus rapides, on a 7 odeurs fondamentales : l'âcre (brome), le pourri (œuf, fromage,

poisson pourri), le fétide (punaise, ail), le brûlé (café, tabac), l'épicé (menthol, anis), le vanillé (vanille, rose), l'éthéré (ananas, vin).

On est conduit ainsi à établir un *parallélisme entre les odeurs* ou vibrateurs chimiques *et les couleurs* ou vibrateurs physiques.

De même qu'il y a un daltonisme visuel, il existe un daltonisme olfactif.

De même qu'une couleur peut renforcer une autre couleur, une odeur peut renforcer une autre odeur.

La lumière renforce les odeurs par un phénomène comparable à la fluorescence.

De plus, les corps odorants agissent comme les rayons ultraviolets, avec lesquels ils sont accordés; comme eux, ils transforment l'oxygène en ozone, comme eux ils tuent les microbes ; en particulier, les terpènes et les camphres sont des antiseptiques.

Les idées nouvelles sur l'olfaction vont jouer certainement un rôle important dans la discussion, encore si obscure, des mécanismes de la vision. La rétine serait vraisemblablement le siège de résonances chimiques.

Et voilà que d'autre part on fait intervenir aussi les résonances chimiques pour expliquer les phénomènes d'immunité, qui ont leur siège dans le sang.

§

On a fait grand bruit autour d'un livre que vient d'éditer la *Nouvelle Revue Française*, **la Vision extra-rétinienne et le sens paroptique**. En quelques semaines cet ouvrage a été épuisé.

Son auteur, M. Louis Farigoule, est ancien élève de l'Ecole normale supérieure et agrégé de l'université. Le travail qu'il publie a l'aspect d'une thèse de doctorat, mais très hardie ; c'est un exposé de « recherches de psycho-physiologie expérimentale et de physiologie histologique ».

L'auteur regrette, avec Ruffini, que « les physiologistes aient montré un désintéressement singulier et inexplicable devant les progrès considérables de l'analyse morphologique », et il combat le *préjugé pathologique;* bien souvent, en présence d'un phénomène nouveau, on déclare, c'est une « bizarrerie de la nature », c'est « pathologique », et on ne cherche pas à le comprendre, à l'étudier; le préjugé pathologique devient un *argument pa-*

resseux. Charcot, lui-même, a bien souvent usé de cet argument. On en use aussi, déclare M. Farigoule, vis-à-vis de l'hypnotisme et du spiritisme.

M. Farigoule a eu l'idée de faire des expériences sur des sujets placés dans un certain *régime d*. Il leur bandait les yeux, les avertissait qu'ils auraient à user d'une faculté qu'ils possédaient sans doute, leur expliquait qu'il allait placer un journal entre leurs mains, et qu'ils devraient s'efforcer de « voir » et de « lire », sans se servir du toucher. Les sujets entrèrent dans une grande agitation et finirent par lire, plus ou moins péniblement, quelques titres d'articles.

D'après M. Farigoule, un homme, même normal et dans l'état de veille, peut, après un apprentissage plus ou moins long, sans le concours de la vision rétinienne, arriver à lire par la peau. C'est la « vision extra-rétinienne ».

Par exemple, les yeux bandés, les mains nues, les manches relevées jusqu'aux coudes, le front dégagé, la poitrine décolletée, un sujet éduqué lit avec aisance, et une rapidité normale, une page de roman, un article de journal, imprimés en caractères de taille courante ; s'il ne dispose plus que de sa nuque, ou de son avant-bras, il aura bien de la peine à distinguer les lettres et les chiffres. La peau des cuisses est moins apte à la vision que celle des mains ou de la gorge.

La vision paroptique comporterait une perception des formes et une perception des couleurs, y compris une partie de l'ultra-violet.

L'auteur étudie, expérimentalement, les multiples conditions de ce phénomène, et il en recherche le siège anatomique. Dans la peau se trouveraient des *ocelles*, ou yeux rudimentaires, mais complets, comprenant un corps réfringent, une rétine ocellaire, une fibre optique ; les ocelles se groupent en *ombelles*, sortes d'yeux composés. Il y a longtemps que les histologistes ont décrit dans la peau les organes auxquels songe M. Farigoule ; c'étaient, pour eux, des terminaisons tactiles.

Il est évident que les aveugles sont des sujets de choix pour l'éducation du sens paroptique, mais les aveugles sont méfiants, et jusqu'ici bien peu, paraît-il, se sont prêtés aux expériences de M. Farigoule.

Les physiologistes et les psychologues de profession, eux, se

sont montrés moins méfiants; ils ont cherché à vérifier les expériences de M. Farigoule.

Il paraît que M. Farigoule, agrégé de l'Université, est l'un des plus brillants écrivains de la jeune école. N'aurait-il pas tout simplement écrit cet ouvrage pour mystifier ses anciens camarades, les savants de laboratoire ?

GEORGES BOHN.

ÉDUCATION PHYSIQUE

La préparation militaire et le sport en Allemagne. — On commence à s'émouvoir en France, dans certains milieux, et plus particulièrement dans les milieux officiels, de l'intensité et de l'orientation données par l'Allemagne à la pratique de la culture physique et des sports. Chez certains, cette agitation se justifie par l'étude suivie de l'évolution qui se poursuit actuellement dans l'Allemagne désarmée. Chez d'autres, il a suffi qu'une seule lecture sur ces agissements éveille en eux le souvenir des menées du professeur Jahn, permettant, après les désastres de la Prusse à Iéna, d'esquiver l'exécution des clauses du traité de Tilsitt relatives au désarmement de la Prusse, pour qu'une méfiance instinctive et irraisonnée les saisisse et les pousse même à s'exagérer le danger. Il est certain que nous ne pouvons envisager la situation actuelle sans voir apparaître à nos yeux le fantôme de Jahn.

Le professeur Jahn, fils d'un prédicateur, tour à tour professeur, écrivain, gymnasiarque et soldat, introduisit en Prusse, après Iéna, une méthode de gymnastique basée surtout sur l'emploi des agrès, imposant une stricte discipline, ne négligeant pas la parade et les compétitions. Cette méthode, qui mérite bien son nom « de méthode allemande », complétée par des manifestations patriotiques et politiques, fut rapidement divulguée et diffusée en Allemagne. Tous ceux qui ont suivi de près son évolution et son influence sont d'accord pour dire que c'est à son application que l'Allemagne doit d'être restée forte comme race et d'avoir manifesté dans les guerres de 1866 et 1870 et même au début de la guerre actuelle une supériorité évidente d'entraînement militaire. Il est de toute évidence que Jahn a conçu l'éducation physique dans le but un peu spécial de préparation mili-

taire et a sacrifié à cette idée la gymnastique pédagogique. Quoi qu'il en soit, au point de vue résultat immédiat, il permit à la Prusse d'esquiver l'application des clauses du traité de Tilsitt relativement au désarmement et fit naître chez la jeunesse prussienne un véritable enthousiasme pour la gymnastique. Les nombreuses sociétés devinrent pour cette jeunesse une école de hardiesse, de courage, de discipline. Ainsi Jahn put-il préparer à la Prusse, pour le temps de guerre, des hommes robustes et entraînés, aptes à recevoir rapidement l'enseignement militaire.

Il ne faut donc pas s'étonner que les rédacteurs du traité de Versailles aient eu devant les yeux le spectre de Jahn, et que, pour éviter le renouvellement des mêmes faits, à un siècle de distance, ils aient introduit dans le traité certaines clauses interdisant la préparation militaire dans les écoles ou dans les sociétés. Ces faits sont particulièrement visés dans le paragraphe suivant de l'article 177 du traité de Versailles :

Les établissements d'enseignement, les Universités, les sociétés d'anciens militaires, les associations de tir, sportives ou de tourisme et d'une manière générale les associations de toute nature, quel que soit l'âge de leurs membres, ne devront s'occuper d'aucune question militaire. Il leur sera notamment interdit d'instruire ou d'exercer ou de laisser instruire ou exercer leurs adhérents dans le métier ou l'emploi des armes de guerre. Les sociétés, associations, établissements d'enseignement et universités ne devront avoir aucun lien avec le ministre de la Guerre, ni avec aucune autorité militaire.

Mais les Allemands qui, ayant érigé un peu partout le buste de Jahn, leur « Turnvater », ont constamment à la mémoire l'exemple de cet ancêtre, sont devenus experts dans l'art d'interpréter à leur profit les clauses d'un traité. La méthode Jahn est encore bonne, il suffit de l'adapter à la situation présente. Nous allons voir comment se fait cette adaptation.

Il est constaté qu'une impulsion sans précédent est donnée actuellement à l'enseignement de la culture physique dans tous les Etats de l'Allemagne, cela non seulement dans les organisations militaires ou considérées comme telles : Reichswehr (100.000 hommes et Ordnungspolizei (150.000 hommes), qui sont des forces autorisées, Sicherheitspolizei (150.000 hommes) et Einwohnerwehr (garde d'habitants) non autorisées, mais dont la dissolution n'est pas entièrement réalisée, mais encore dans tous les établisse-

ments d'enseignement, dans les groupements d'étudiants et dans les sociétés.

Tout en constatant la puissance de ce mouvement, il faut reconnaître qu'avant 1914 la pratique de la gymnastique était très encouragée en Allemagne et plus particulièrement en Prusse. A Berlin existait un Institut Central des Maîtres de l'enseignement de la gymnastique et un institut central pour l'enseignement de la gymnastique dans l'armée. Des Instituts de maîtres de gymnastique existaient également à Dresde pour la Saxe, à Carlsruhe pour le grand-duché de Bade, à Munich pour la Bavière. L'enseignement de la gymnastique était obligatoire dans les écoles de garçons. Les Sociétés étaient déjà très encouragées. La « Deutsche Turnschaft » (Fédération des sociétés de gymnastique) put montrer sa vitalité en 1913 en organisant à Leipzig une fête à laquelle prirent part 72.000 gymnastes. La méthode alors en usage était une synthèse de celles de Jahn et Spiess et de la méthode suédoise.

Les efforts des dirigeants actuels trouvent donc un terrain relativement préparé.

Actuellement, l'évolution est marquée d'un caractère tout particulier. Il s'agit non seulement d'encourager l'Education physique, mais de lui donner une forme officielle, de faire de ses dirigeants des fonctionnaires. Nous verrons, d'ailleurs, par la suite, comment ces dirigeants sont tout naturellement choisis parmi les officiers et sous-officiers de l'armée... disparue.

Dès le début de 1919, les plus hautes personnalités en Allemagne et nombre d'assemblées invitent le gouvernement à rendre l'Instruction Physique obligatoire, à créer un organisme de Centralisation et, dans chaque Cercle, un bureau officiel chargé de l'Education physique des jeunes gens et des adultes.

La première réalisation importante dans cet ordre d'idée est la création d'un Institut d'Education Physique. Cette création est réalisée sur le Stadium de Berlin et prend le nom d'Académie des exercices physiques. Le Stadium de Berlin avait été créé en 1913 et devait servir pour la 7e Olympiade. L'organisation de cet Institut a été rapide, puisque son inauguration eut lieu le 15 mars 1920. A cette occasion le chef de gouvernement Ebert ne négligea pas de se déplacer et de donner quelques directives au directeur de l'Institut.

Ainsi se trouve réalisée l'unité de doctrine. Cet Institut est en effet destiné à préparer les règlements, faire toutes propositions utiles en ce qui concerne les améliorations à apporter à la méthode et surtout assurer l'instruction technique du personnel appelé à des fonctions touchant à l'instruction physique. C'est là que s'instruisent ou se perfectionnent les professeurs de culture physique pour les sociétés et les écoles, les directeurs de jeux dans les grandes entreprises industrielles, les directeurs des établissements privés faisant de la culture physique ou du sport, les architectes spécialisés dans les installations pour le sport ou la gymnastique, les médecins des écoles, les médecins spécialistes du sport, les journalistes sportifs. L'unité dans la doctrine amène l'unité dans l'effort et les Allemands cherchent à éviter que des divergences de vues profondes entre les dirigeants amènent la création de sociétés ou de fédérations appliquant des méthodes différentes, s'opposant les unes aux autres et devenant non seulement rivales mais parfois ennemies, au grand détriment de la diffusion de l'éducation physique. Nous avons précisément en France un trop grand nombre de fédérations dont chacune prétend détenir et détenir seule la vérité et considère sa voisine comme une rivale à la disparition de laquelle il faut travailler. Aussi nous ne pouvons qu'applaudir au projet de loi déposé par M. Adolphe Chéron, député et président de la Fédération des sociétés d'éducation physique et de préparation militaire, projet tendant à la transformation de l'Ecole de Joinville en un Institut de Gymnastique, qui serait à la fois le laboratoire où seraient étudiées scientifiquement toutes les questions touchant à la culture physique et le réservoir de maîtres et maîtresses d'éducation physique pour les écoles, pour l'armée, pour les sociétés.

En ce qui concerne la doctrine, les Allemands suivent, comme tous les pays, l'évolution qui est nettement orientée vers les grands jeux et les sports.

Les méthodes de gymnastique analytique, qui agissent par la répétition de mouvements aux effets localisés et sont pratiquées dans les salles de gymnastique, ont le grand défaut d'être peu attrayantes et sont à peu près délaissées pour la méthode naturelle. Il est intéressant de noter qu'au point de vue des sports l'influence anglaise est très grande en Allemagne et que, par exemple, dans les diverses sociétés, ce sont presque toujours des prisonniers

revenus d'Angleterre qui sont moniteurs de boxe. En ce qui concerne les divers sports, les codes de fédérations internationales sont appliqués et l'Allemagne attend avec impatience, semble-t-il, le moment d'être autorisée à reprendre avec les Alliés les relations sportives. D'ailleurs, quoique la reprise officielle des relations entre les fédérations allemandes et les fédérations alliées ne soit pas encore réalisée, nombre de professionnels alliés ont déjà pris part à des réunions en Allemagne.

Le *Journal Berlinois Box-Sport* du 15 décembre 1920 signale par exemple que « les Berlinois firent une grande ovation à Paul Hams, lorsqu'il enjamba le ring, malgré que le manteau de l'ex-champion fût orné de la Médaille militaire, de la Croix de guerre et de l'insigne des blessés ». Nombreux sont d'ailleurs les boxeurs et les cyclistes de toutes les puissances de l'Entente qui se sont rencontrés avec des Allemands, soit en pays neutre, soit en Allemagne. Il est probable que cet été à Lausanne va se poser sérieusement, à l'occasion du Congrès pour l'attribution des prochains jeux Olympiques, la question de la participation des Allemands à la 8e Olympiade. Notons, sans commentaire, que certains journaux sportifs français, considérant que « le sport n'a pas de Patrie », sont favorables à cette participation.

Mais revenons à nos moutons. L'organisme directeur de l'Education physique étant créé, restait à lui conférer l'autorité, les moyens de divulguer et diffuser les doctrines qu'il codifie.

Une question importante est évidemment celle des subventions. Un appui financier très sérieux est apporté à l'éducation physique par les budgets de l'Empire et ceux des Etats. En particulier nous pouvons relever au budget de 1920, dans les divers chapitres relevant de l'Instruction physique une somme globale de 29 millions de marks. Le grand-duché de Bade a donné 100.000 marks pour le développement des sports. Les dons particuliers affluent et la classe aisée allemande donne largement son obole pour cette œuvre à laquelle elle a assigné un but nettement patriotique.

Le ministre de l'Instruction Publique a décidé d'augmenter les séances d'éducation physique et de sport dans les écoles et d'assurer la liaison entre les écoles et les sociétés par une réglementation des œuvres post-scolaires.

Le ministre des Cultes ne reste pas indifférent, et dans son

organe officiel il recommande d'intensifier l'enseignement de l'éducation physique.

Le ministre de la Guerre porte toute son attention à ces questions, et, en attendant que le projet de loi du Professeur Bier tendant à remplacer pour tous les jeunes gens l'obligation du service militaire par l'obligation des exercices soit voté, il s'efforce, en donnant quelques entorses à l'article 177 du traité de paix, à mettre en contact direct et permanent les organisations purement militaires qui sont de son ressort et les sociétés civiles qui tendent à attirer un nombre de plus en plus grand de jeunes gens.

Les champs de manœuvre sont mis à la disposition des sociétés et, au besoin, transformés en stade par la main-d'œuvre militaire. Des concours mixtes sont organisés. Des moniteurs sont prêtés pour les sports qui se rattachent plus directement au métier militaire. De ceci nous pouvons leur faire grief. Ils le savent bien. D'autre part, en Allemagne comme en France, nombre de familles se soucient peu, après la grande tourmente, de faire donner à leurs enfants une éducation à tournure militaire. Mais une propagande bien organisée est là pour la transformation des esprits. Les journaux illustrés ne perdent pas une occasion d'insérer les photographies représentant nos équipes militaires en tournée de propagande, les documents pouvant laisser supposer que l'effort sportif qui est fait actuellement en France est tourné uniquement vers la préparation militaire. Un journal sportif illustré hebdomadaire est créé sous le titre de « Militær-Sport ». C'est en quelque sorte le journal officiel de l'éducation physique et sa diffusion est poussée au plus haut point.

Mais le meilleur moyen d'orienter l'éducation physique vers la préparation militaire est encore de lui donner comme dirigeants des militaires de carrière. Lisez cet appel de la *Badische Presse :*

> Comme nos ennemis nous ont imposé la destruction de notre armée nationale, il faut plus que jamais faire de la propagande pour l'éducation physique et soutenir énergiquement les œuvres qui s'en occupent. Les anciens officiers qui désirent se consacrer à l'enseignement des sports sont assurés d'un bon traitement.

Et c'est bien en effet d'anciens officiers qui sont nommés à la tête de ces organisations, car les chefs militaires se sont réservés le droit de faire les nominations. Ils se sont réservé également le

droit d'autoriser les réunions, les concours et d'en contrôler le programme. Pourquoi s'étonner que ces concours, qui sont particulièrement encouragés, comportent souvent des épreuves presque exclusivement d'ordre militaire : marches, patrouilles sur bicyclettes, lancement de grenades, sauts avec le fusil... ou avec un objet en tenant lieu, natation avec équipement, etc. ?

En somme nous voyons que le gouvernement allemand a pris la direction de l'éducation physique, que la doctrine s'élabore sous son égide, que les dirigeants, les professeurs, les moniteurs sont choisis par lui, en principe parmi les militaires de carrière, que les terrains, les stades, sont organisés, qu'un gros appui financier est apporté à ces œuvres.

Il est assez difficile de conclure. Beaucoup de Français s'émeuvent, non sans raison, de cette renaissance des sociétés d'éducation physique qui, sous couleur de faire pratiquer les sports, préparent avec ardeur leurs membres à leur rôle en cas de mobilisation. Il y a là évidemment un danger ; danger prévu d'ailleurs par les rédacteurs du traité de paix qui ont envisagé des mesures pour le prévenir.

Les anciens combattants — ceux qui ont vraiment vu et subi — s'accordent à dire que dans les guerres de l'avenir la durée du temps passé sous les drapeaux en temps de paix ne sera qu'un facteur de minime importance. La victoire appartiendra à celui qui, dès le début, pourra mettre en action un matériel extrêmement perfectionné, manié par des hommes bien équilibrés physiquement et moralement employés d'après leur spécialisation et leurs aptitudes de temps de paix.

Point n'est besoin d'un temps très long pour transformer un aviateur civil en un bombardier militaire ou un mécanicien, robuste physiquement, en un bon mitrailleur. Il est donc bien difficile d'empêcher l'Allemagne de préparer des hommes qui seront physiquement, moralement et intellectuellement aptes à la guerre dès le jour de la mobilisation. L'important est donc surtout de veiller à ce que ces hommes n'aient pas en mains le matériel leur permettant de réaliser rapidement la destruction totale et rapide des villes, des nœuds de communication, des stocks de l'adversaire.

Je ne crois pas, en ce qui me concerne, qu'il y ait lieu de trop s'alarmer du fait que l'Allemagne s'engage résolument dans la

voie du sport. Ce faisant, elle obéit à une loi naturelle que nous voyons apparaître dans tous les pays qui ont pris part à la guerre. La pratique des sports, c'est un moyen de défense d'une race qui vient de subir une immense saignée et qui, ne voulant pas succomber à cette saignée, cherche à améliorer physiquement les éléments qui survivent en vue de la production d'une nouvelle génération plus nombreuse et mieux constituée.

Ceux qui, en France, suivent le mouvement sportif constatent avec satisfaction que chez nous aussi un courant immense monte en faveur de la pratique de l'éducation physique. Quoi d'étonnant aussi que le gouvernement allemand s'efforce de prendre la direction de ce courant, pour l'orienter, le canaliser, éviter qu'il ne déferle dans tous les sens, faisant plus œuvre de destruction qu'œuvre de reconstitution.

Caveant consules ! Je veux bien, mais je voudrais bien aussi que nos consuls, tout en suivant de près ce mouvement, et en prenant avec leurs collègues alliés toutes mesures utiles pour arrêter dans cet effort tout ce qui touche à la préparation militaire proprement dite et à la diffusion de l'esprit de revanche, ne négligent pas de signaler à nos dirigeants que beaucoup de ces réalisations (1) pourraient être imitées en France pour le plus grand bien de notre pays et de notre race.

RENÉ BESSE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La guerre sous-marine et la politique allemande. — Les études sur la guerre sous-marine, telle qu'elle fut inaugurée par l'Allemagne, en février 1915, commencent à revêtir quelque objectivité. Jusqu'ici le côté épisodique avait prévalu. Nous étions encore si près des événements, que le besoin d'en fixer la physionomie extérieure était bien naturel. Les mobiles qui ont inspiré cette campagne, les tergiversations qui ont contrarié son développement, les différentes phases qu'elle a traversées, aux prises avec des nécessités politiques, économiques et militaires, vont nous apparaître peu à peu sous leur véritable

(1) A titre d'exemple — et en ce qui touche à la natation, sport complet par excellence : — piscines chauffées existantes en Allemagne 591, en France 76. Bassins ouverts ou fermés : Allemagne, 1.362, France, 21, soit un bassin pour 50.000 Allemands et un bassin pour 2 millions de Français.

jour. La conception simpliste qu'en ont eue, le jour où ils n'eurent plus à la redouter, ceux qu'elle avait si longtemps entretenus dans l'inquiétude, se ruine chaque jour davantage. Pour mémoire, rappelons quelle fut cette conception : l'Allemagne a tendu tous ses efforts vers la guerre sous-marine, et celle-ci a piteusement échoué. Le sous-marin, après une période où semblait s'affirmer son efficacité, sa maîtrise, a été finalement vaincu. Son triomphe n'a été qu'éphémère et dû à un concours de circonstances, effet de surprise, impréparation des Alliés, etc. En dernier terme, le sous-marin a cédé devant l'action des bâtiments de surface, le jour où ceux-ci se sont trouvés organisés, et il ne manque même pas d'esprits ingénieux, que ne gêne aucun scrupule intellectuel, pour avancer, timidement encore, il est vrai, que ce sont les cuirassés, immobiles derrière leurs barrages, qui ont été l'*ultima ratio* de la guerre navale, que cette carence était le résultat d'un calcul profond, longuement médité, dont la justesse s'est vérifiée le moment venu. Les apparences, en effet, si l'on ne va pas au fond de la question, semblent justifier une pareille thèse. L'argument principal de ceux qui soutiennent celle-ci est que, sur les quatre cents sous-marins mis en service par nos ennemis, environ 50 o/o ont disparu ou ont été détruits. Un tel résultat est, certes, impressionnant. Mais c'est aller un peu vite que de s'en tenir à un simple rapprochement de chiffres pour en tirer des conclusions. Il s'agit de savoir si un tel résultat est dû uniquement à l'efficacité des moyens dont disposaient les bâtiments de surface dans les dernières années de la guerre, ou s'il ne doit pas être imputé plutôt à une mauvaise direction du haut commandement allemand, à une politique de guerre sans cesse hésitante, à une insuffisance de la construction, toutes choses dont l'effet a conduit à un surmenage des équipages et du matériel des sous-marins, condition qui devait amener la paralysie de ces organes et faciliter l'œuvre de destruction poursuivie par les Alliés. Il est indubitable qu'à partir de l'intervention américaine les méthodes employées par les états-majors navals alliés pour combattre la guerre sous-marine se modifient profondément. La marine américaine qui observe, depuis le début de la guerre, juge des coups, a eu tout le temps de se former une opinion sur l'inertie et les méthodes purement négatives des marines alliées. Du jour où elle intervient, elle impose des méthodes nouvelles.

Elle exige l'organisation des convois, leur homogénéité, les escortes, un service de croisières permanent, soutenu, en liaison avec les convois. En un mot, c'est une organisation d'un caractère nettement offensif qui succède à un ensemble de mesures décousues, qu'on croirait prescrites par de vieilles femmes ou par des gens étrangers au métier, à des moyens de fortune dérisoires, à des errement invariables, qui ne semblent suivis que pour donner satisfaction à l'opinion publique et dont le seul résultat est de surmener, d'épuiser, sans rendement, la bonne volonté, le dévouement des hommes voués à une tâche aussi ingrate. Le jour où l'on écrira l'histoire de la guerre sous-marine, telle qu'elle s'est déroulée, et non comme il a été fait jusqu'ici pour en tirer des sujets d'images d'Epinal, on verra crouler sous le ridicule certains personnages dont les grades et les distinctions accumulés ont été exactement en proportion de leur insuffisance et de leur impéritie.

La vérité est que l'Allemagne a poursuivi la guerre sous-marine à travers des hésitations, des revirements d'opinion qui ont eu une influence considérable sur son rendement. C'est ce que M. Ed. Delage, un des archivistes attachés à la section historique du ministère de la Marine, vient de mettre en lumière dans une étude remarquable, parue dans la *Revue Maritime* : **Les dessous politiques de la Guerre sous-marine allemande**. Ce qui a pu tromper l'opinion jusqu'ici est le grand nombre de déclarations, qui se donnaient comme des prophéties, de personnages plus ou moins notoires, mais dont le moindre défaut était une incompétence formelle dans la question de la guerre sous-marine. Helfferich pouvait dire en 1917 : « La guerre sous-marine est pour l'Angleterre le destin inéluctable » ; le député Wildgrube, à la même époque : « Les limites de la puissance américaine sont tracées par le rayon d'action de nos sous-marins » ; le secrétaire d'État Zimmermann, en 1918, annonçait : « La guerre finira cette année, nos sous-marins y pourvoiront » ; le député Bacmeister proclamait en 1917 : « L'Angleterre est prise dans une tenaille d'acier » ; un autre député, Stresemann : « Encore six mois, l'Angleterre sera à bas » ; le ministre von Brettreich, le député von Heydebrand, le comte Hertling, le comte Reventlov, Scheidemann, lui-même, renchérissaient sur le même thème, et je ne sais plus lequel d'entre eux prophétisait

que l'Angleterre allait tomber à genoux ! Mais tous ces hauts personnages parlaient de la guerre sous-marine comme un aveugle des couleurs. Nous ne ferons pas exception pour les amiraux von Tirpitz, von Cappelle, von Kœster, Kirchoff, etc., qui,par courtisanerie ou pour chauffer l'opinion, affichaient un optimisme qu'ils ne partageaient pas. Leur compétence était, d'ailleurs, bien limitée ; aucun d'eux n'avait pratiqué le sous-marin. Se fût-on adressé aux hommes qui menaient de leur personne la guerre sous-marine, qui en partageaient les dangers et en portaient les responsabilités, en un mot, aux commandants des sous-marins eux-mêmes, qu'on eût recueilli sans doute un son de cloche assez différent. Il eussent été sans doute unanimes à dire :

La guerre sous-marine peut conduire à un résultat considérable ; mais telle qu'elle nous est imposée, avec ses restrictions, ses variations incessantes, ses contre-ordres épuisants,elle ne peut aboutir qu'à des sacrifices inutiles.

En août 1916, l'un de ces officiers écrivait dans son rapport :

Etant données les conditions actuelles dans lesquelles un sous-marin est obligé de combattre, il n'y a rien à faire, et l'entreprise, malgré tout dangereuse, par suite des forces de réaction de l'ennemi, vaut à peine la fatigue de l'équipage.

Nous voilà loin de l'enthousiasme de commande des politiciens et des courtisans.

M. Ed. Delage, à qui nous empruntons ces citations, écrit :

Jusqu'au milieu de 1915, la politique sous-marine allemande n'a été qu'une suite ininterrompue de tergiversations.

Le chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, poursuivait une politique de compromis, qui le faisait tantôt se rallier à l'idée de la guerre sous-marine « aiguisée » sans restrictions, et tantôt se dresser en adversaire résolu d'une telle guerre. La crainte de l'intervention américaine et d'indisposer les neutres ses voisins, surtout la Hollande et le Danemark, l'entretenaient dans une perpétuelle agitation.

Ses variations et ses hésitations, selon qu'il s'était levé sur une bonne ou sur une mauvaise nouvelle, ont été la principale cause qui a fait avorter la guerre sous-marine. Il n'en doit pas, cependant, porter seul la responsabilité. A notre avis, les hauts personnages de l'Amirauté allemande doivent partager avec lui

cette responsabilité. Aucun d'eux ne croyait, d'abord, à l'efficacité de la guerre sous-marine. Celle-ci leur fut imposée, peu à peu, par les jeunes officiers de la marine allemande, dont les prouesses, au cours des premiers mois de la guerre, leur montrèrent combien grande avait été leur erreur en se refusant à concevoir une action sous-marine contre la rivale détestée. Pour frapper au cœur la puissance navale de l'Angleterre, ils n'avaient songé et ils n'avaient usé de leur influence que pour développer la flotte de haut bord, seule force flottante où ils pensaient pouvoir dignement faire flotter leur pavillon, en continuant à lui assurer une direction insuffisante. Le seul ordre de choses dans lequel l'Allemagne n'avait pas préparé la guerre était l'utilisation possible des sous-marins. Elle en comptait à peine une trentaine au début des hostilités, la plupart d'un type relativement ancien, alors que chacun de ses adversaires en comptait environ une soixantaine, armés et merveilleusement entraînés. On a fait gloire à l'amiral Tirpitz de la conception de la guerre sous-marine, telle qu'elle fut inaugurée en février 1915. Rien n'est plus inexact. Jusqu'à ce moment, il ne trahit que timidité et hésitations. Mais peu à peu le courant l'emporte. Il n'en reste pas moins, avec ses collègues de l'Amirauté, secrètement attaché à une politique navale qui n'envisage que la lutte entre flottes de haut bord.

Nous savons aujourd'hui par le livre de l'amiral von Scheer le peu d'activité avec laquelle furent poussées les constructions de sous-marins, à tel point que dans le cours de l'année 1918 les entrées en service étaient représentées par les chiffres suivants :

En janvier........................	3 unités
février........................	6 —
mars........................	8 —
avril........................	8 —
mai........................	10 —
juin........................	12 —
juillet........................	9 —
août........................	8 —
septembre........................	10 —

Chiffres qui restaient insuffisants à remplacer les pertes ou même à assurer des périodes de réparations aux unités sans répit sur le front.

Sans doute, en décembre 1917, l'Amirauté décide la construction de 120 sous-marins, en série ; et en janvier 1918, c'est un vaste programme de 220 unités nouvelles, qui est arrêté ; 60.000 spécialistes sont renvoyés de l'armée, en pleine crise, pour activer les travaux. Mesures trop tardives, qui ne peuvent empêcher l'inéluctable. L'amiral Bachmann était en droit de dire, ce qu'il annonçait depuis de longs mois, en présence des tergiversations de la politique de son pays et des résistances de l'Amirauté : « La guerre sous-marine devait, ainsi pratiquée, rester sans effet sur la victoire finale. »

Et cependant, malgré la persistance d'une mauvaise direction, la guerre sous-marine, grâce à l'endurance des hommes qui menaient le jeu, a eu des résultats considérables. S'ils n'ont pas été décisifs, ce n'est pas la faute de sous-marins. Il n'est pas inutile de le constater.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Bolchévisme et colonies. — Dans son discours d'inauguration à la *Conférence internationale noire* qui tint ses assises en août dernier à New-York, M. Marcus Garvey, président de « l'Association universelle pour l'évolution de la race noire », prononça les paroles suivantes :

Nous ne demanderons ni à l'Angleterre, ni à la France, ni à l'Italie, ni à la Belgique : « Pourquoi êtes-vous ici ? » Nous leur ordonnerons simplement de s'en aller. Ce qui est bon pour l'homme blanc l'est pour l'homme noir, à savoir : la liberté et la démocratie. Nous n'avons aucune excuse ni aucune transaction à offrir. Si les Anglais revendiquent l'Angleterre, les Français, la France et les Italiens, l'Italie, comme leur patrie, nous, les noirs, nous revendiquons l'Afrique et nous verserons notre sang pour la défense de nos droits. Nous rédigerons un code pour la race noire, avec une Constitution pour assurer sa destinée. La plus meurtrière des guerres est encore à venir, lorsque l'Europe se mesurera avec l'Asie, et ce sera l'occasion pour les noirs de tirer l'épée, afin que l'Afrique soit nôtre.

M. le député Valude, commentant cette émouvante déclaration dans les *Annales coloniales*, a pu justement constater :

Les rodomontades de M. Marcus Garvey n'ont jamais traduit les sentiments des noirs d'Afrique. Les millions d'indigènes de l'Ouest Africain,

par exemple, n'étaient représentés à la Conférence que par un délégué de l'U.N.I.A. du Sierra-Leone, M.O Marke, et par un délégué d'une section locale de l'U.N.I. de Monrovia, M. Johnson ! C'est donc des noirs d'Amérique que M. Garvey pouvait au plus se faire le porte-parole. Et, s'il a pu parler au nom de *Romulus Coucou*, il ne s'est assurément pas hasardé à se rendre sur place pour demander l'adhésion préalable de certaines tribus cannibales de l'Afrique centrale. Trop de risques d'y laisser ses os l'auraient sans doute retenu d'une pareille aventure.

M. Valude note ensuite qu'il faudra encore bien des années pour civiliser les races attardées de certaines parties de l'Afrique dans lesquelles sévit encore l'anthropophagie et que

ces attardés au dernier degré, ce n'est pas M. Marcus Garvey qui, armé de son Code et de sa Bible, pourra les amener jamais à l'abandon de leurs singulières pratiques... Haïti et le Libéria suffisent à notre bonheur ! Que d'enseignements à tirer de ces deux pauvres champs d'expériences ! Les 14.000 noirs évolués de la République africaine, chargés du rôle truculent de tuteurs d'une population de 1.500.000 habitants laissent, depuis près d'un demi-siècle, le pays complètement fermé à tout progrès social et à tout commerce !

Rien n'est plus juste que ces considérations pour qui envisage objectivement le problème de la civilisation des noirs africains. Il semblerait même *a priori* qu'elles dussent être définitives et péremptoires. Malheureusement, des facteurs nouveaux entrent en scène et il faut bien reconnaître que certaines idées, comme on disait jadis, « sont en marche ». Il y a d'abord à envisager le formidable et rayonnant foyer d'anarchie que représente la République des Soviets. Celle-ci, en dépit de toutes les prévisions les moins optimistes, a persisté et duré. Si, actuellement, son action sur les milieux ouvriers occidentaux paraît être en régression, sa propagande mondiale commence, partout ailleurs, à porter ses fruits. L'Inde anglaise s'agite. En Egypte, l'Angleterre est amenée à d'importantes concessions. En ce qui concerne les colonies des puissances occidentales, le « tsar rouge » Lénine possède, en effet, ainsi que sur toutes choses d'ailleurs, une conception bien arrêtée. Voici la thèse qu'il a formulée à cet égard et dont M. Morinaud, député, a donné connaissance à la Chambre des députés, dans sa séance du 28 décembre 1920 au cours des importants débats sur l'Algérie :

Dans la question des colonies et des nationalités opprimées les par-

tis des pays dont la bourgeoisie possède des colonies ou opprime des nations doivent avoir une ligne de conduite parfaitement claire et nette. Tout parti appartenant à la troisième internationale a pour devoir de dévoiler impitoyablement les prouesses de ses impérialistes aux colonies, de soutenir, non plus en paroles, mais en fait, tout le mouvement d'émancipation dans les colonies, d'expulsion des colonies des impérialistes de la métropole, de nourrir au cœur des travailleurs du pays des sentiments véritablement fraternels vis-à-vis de la population laborieuse des colonies et des nationalités opprimées et d'entretenir parmi les troupes de la métropole une agitation continuelle contre toute oppression des peuples coloniaux.

Sans doute, M. Moutet, député socialiste, vint ensuite déclarer à la tribune qu'il y avait une autre thèse de Lénine, la vraie, celle-là, aux termes de laquelle dans les colonies il faudrait se borner pour le moment « à une action immédiate pour obtenir un régime démocratique basé sur le parlementarisme en repoussant toute révolution ».

Que la première ou la seconde thèse soit la bonne, peu importe. L'une ou l'autre revient en somme à mettre en échec aux colonies le principe de la *domination* métropolitaine. Au lendemain de la vaste guerre qui a tôt fait de prendre un caractère mondial, un trouble général s'est installé dans les esprits. Une paix autre que le désastreux traité de Versailles eût pu peut-être rétablir le calme dans le monde. Mais la satisfaction donnée aux conceptions du Président Wilson, au « Christ » Wilson, comme dit Clemenceau, la part excessive faite au souci de rétablir les nationalités dans leur intégrité ethnique ont déchaîné de formidables difficultés. A cette heure, l'Univers apparaît comme une vaste chaudière en ébullition. On ne parle que de paix et on ne voit partout que conflits naissants ou à l'état aigu. La propagande soviétiste lancée dans cette fournaise joue naturellement le rôle de l'huile sur le feu. N'est-ce point naturel ? Cette propagande ne s'appuie-t-elle pas sur l'idée forte par excellence, sur celle qui oppose les esclaves aux maîtres, les sujets aux chefs, les misérables aux *beati possidentes* ? Lorsque le très distingué orateur qu'est M. Forgeot prononça son sensationnel discours à la Chambre des députés et déclara que le catholicisme lui apparaissait comme un des meilleurs moyens de combattre l'anarchie soviétique, j'ai tout d'abord pensé qu'il voulait rire, qu'il « ironisait ». A la réflexion, je pense que M. Forgeot en indiquant ce remède

plutôt « inactuel » et fatalement inefficace avait surtout voulu souligner le caractère foncier du fléau qui menace à cette heure le monde entier. Il y a, en effet, lancée dans l'Univers, une vaste suggestion de révolte, un puissant appel jeté à tous les misérables, à tous les opprimés ou à tous ceux qui se jugent tels en vue de secouer le joug des riches, comme dirait M. Jean Rostand, et de briser les hiérarchies. Cette suggestion, cet appel, partis de Moscou, il semblerait que les Puissances Occidentales et les Etats-Unis pussent efficacement les combattre par l'action concertée de leurs gouvernements. Malheureusement, la discorde règne dans le camp des Alliés, il n'y a pas unité de front dans les troupes de l'ordre pour lutter contre les bandes du désordre et les Etats-Unis, attendant que le doux Wilson ait disparu et que le nouveau Président se soit affirmé, se sont retirés sous la tente. Les riches et puissants bataillons du capitalisme mondial se disputent entre eux, sans voir que l'idée léniniste progresse et se répand chaque jour davantage. C'est la lutte éternelle entre les deux conceptions maîtresses de l'Humanité, et Satan est toujours de ce monde. Rien d'étonnant à ce que M. Forgeot, constatant la carence des gouvernements, ait songé à recourir au prestige de cette puissante organisation qu'est l'Eglise catholique, qui représente l'Ordre par excellence, dont toute la tradition s'appuie sur le principe de soumission. A Satan-Lénine on oppose la menace de l'eau bénite et la hiérarchie romaine.

Un fait est certain : contre la propagande soviétique, propagande qu'appuient quelques chèques et des roubles-or, mais qui constitue, surtout, — il faut bien le reconnaître, — une propagande *idéale,* propagande qui trouble et émeut les esprits par ce quelle contient à la fois de noblement et de bassement humain, aucune forteresse, aucune contre-propagande n'est dressée. Je laisse de côté le problème en ce qui touche les métropoles. En ce qui concerne les colonies, j'imagine que le pouvoir métropolitain et les autorités locales gagneraient beaucoup, pour lutter victorieusement contre le bolchévisme menaçant, à ne pas se maintenir exclusivement sur le terrain des idées pures et des théories et à s'attacher surtout aux solides réalités du régime capitaliste.

A l'antechrist Lénine il ne s'agit pas d'opposer la propagande des missionnaires orthodoxes. Il ne saurait s'agir davantage de tenter d' « endormir » les consciences en émoi et les instincts mis

en appétit par de fallacieuses promesses. Ce n'est pas davantage le moment pour les dominations de feindre de faux gestes de renoncement du genre de celui que l'Italie vient d'esquisser en Tripolitaine ou de celui que fait mine de réaliser l'Angleterre en Egypte. Ces capitulations, loin de prévenir les révoltes, en activeront, au contraire, l'éclosion. Le problème, de l'ordre idéal, doit être transposé hardiment et pratiquement sur le terrain matériel. Il serait temps d'en venir enfin résolument à cette conception simpliste de la pleine satisfaction des corps sans laquelle l'émancipation des esprits et la conquête des âmes ne constituent que de lamentables tromperies.

Mme Véra de Talleyrand-Périgord écrivit un jour : « Pour constituer un salon, bien les asseoir, bien les nourrir et les laisser parler. » Il y a dans cette simple boutade tout un programme de civilisation qui en vaut un autre. C'est un point de vue bien terre à terre, dira-t-on. Que non pas ! Toute psychologie est, d'abord et avant tout, une physiologie. Les révolutions ne se font jamais pour des motifs idéaux, mais seulement en vue de satisfactions matérielles immédiates. Le plus fort argument socialiste, c'est l'appel au pillage et l'allusion au « ventre-creux » qu'on oppose douloureusement au « ventre-doré ». La meilleure manière de conserver nos colonies consiste donc à bien nourrir nos sujets. La reconnaissance du ventre n'est pas toujours un mythe. Lorsque le problème a été posé à la Chambre, il s'agissait, ne l'oublions pas, de la famine qui a désolé l'Algérie. J'en arrive ainsi à conclure que la mise en valeur économique de nos colonies, en enrichissant tous leurs habitants, colons et indigènes, constituera le meilleur des antidotes contre le bolchevisme menaçant. A bon droit M. Roux-Freyssineng, dans la séance de la Chambre des députées du 28 décembre 1920, a pu déclarer :

> L'opposition que l'on a tenté de créer entre les colons et les indigènes n'existe pas, croyez-le bien. Elle ne peut pas exister pour l'excellente raison que le colon a besoin de l'indigène, comme l'indigène a besoin du colon, qu'ils sont en rapports quotidiens...

Voilà une simple affirmation du bon sens qui a sa valeur. Quant à la solidarité des travailleurs métropolitains avec les classes laborieuses des colonies, dont parle le libelle de la IIIe Internationale, elle apparaîtra comme une hilarante fantaisie à tous ceux qui savent *la bonne haine* fraîche et joyeuse que vouent les

ouvriers des ports et des usines continentales aux malheureux noirs ou jaunes qui, disent-ils, « viennent leur voler leur travail et leurs salaires ». La formule de Chamfort n'a point perdu sa désolante actualité : « Sois mon frère ou je te tue ! » et la « fraternité à la Caïn » est toujours à l'ordre du jour dans les « Internationales », quel que soit leur numéro ! En vérité, — et cette simple constatation devrait faire l'objet de tracts officiels de contre-action bolchevique, — en vérité, on pourrait dire de la propagande anarchiste ce qu'on disait autrefois de l'anticléricalisme, que « ce n'est point un article d'exportation ». Que le veuillent ou non les sectateurs de la III[e] Internationale, les colonies ne peuvent guère se concevoir à l'heure actuelle sur un autre plan que celui de l'organisation capitaliste. Supprimez, par un coup de baguette magique ou... soviétiste, cette organisation et le peu de vie qui anime les colonies tombera aussitôt et ce serait, ainsi d'ailleurs qu'en Russie, la guerre civile et la misère qui succéderaient aux soi-disant horreurs du régime actuel. Ces constatations s'appuient sur *des faits* et non point sur des idées philosophico politiques. Peut-être ne serait-il pas inutile de les rappeler, de les *vulgariser* au moment où Lénine envoie par tout le vaste monde ses émissaires prêcher le sabotage universel des disciplines et son « néantisme », destructeur et sanglant. « Bien les nourrir », écrivais-je tout à l'heure. Le Comité de l'Afrique française vient de publier une étude intéressante consacrée à *la Côte d'Ivoire porte du Soudan*. Dans cette étude, son auteur, M. Antonetti, le très distingué gouverneur de la Côte d'Ivoire, montre que la création d'une voie nouvelle mettant le Soudan à 600 kilomètres de la mer constitue un événement considérable qui va modifier la vie et les destinées de plusieurs millions d'hommes. Une carte démographique jointe au travail de M. Antonetti établit, en effet, que les seules régions réellement peuplées du Soudan sont celles qui sont au nord de la Côte d'Ivoire. Sur 6 millions d'habitants que compte le Soudan, quatre sont tributaires du chemin de fer de la Côte d'Ivoire. L'arrivée du chemin de fer de la Côte d'Ivoire dans la plaine soudanaise réalisera l'annexion à l'A. O. F. de ces 4 millions de producteurs et de consommateurs. De plus, la main-d'œuvre abondante au nord pourra exploiter les richesses inexploitées du sud. Enfin, le chemin de fer fournira au Soudan un débouché pour ses troupeaux et il

apportera à la population de la forêt, avec la viande qui lui permettra de lutter contre la misère physiologique qui la décime, une raison de travailler pour se la procurer.

Et M. Antonetti conclut, illustrant par un fait topique la thèse que j'ai développée plus haut :

Cette face humaine et sociale de la question, l'amélioration du facteur humain, est loin d'être la moins importante. On la retrouve au fond de tous les problèmes africains. Il n'y a, au fond, qu'une véritable richesse en Afrique : l'homme, et malheureusement presque toujours un homme mal nourri. Pour être judicieuse, c'est pendant longtemps encore dans ce domaine surtout que devra s'exercer notre sollicitude pour la race noire.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Lumière : M. Poincaré, avant, pendant et depuis la guerre. — *La Revue universelle :* M. Mermeix : l'armistice de 1918. — *Feuilles au vent :* un document pour les spirites. — *Rythme et Synthèse :* un poème de M. Lecontour. — Memento.

M. Georges Clairet écrit dans **La Lumière** (10 février) un article intitulé : « Briand, ou le « moindre mal » ; Poincaré, c'était la guerre ». Notre confrère y exprime l'opinion que le retour de M. Poincaré à la présidence du Conseil, cette année, était un danger de guerre immédiate. Nous trouvons les lignes suivantes dans l'argumentation de l'auteur qui rappelle un article de l'*Opinion* cité et commenté par nous, à cette place, le 1er février 1919 :

Cet article avait paru dans l'*Opinion,* sans signature. Il fut relevé, et vivement commenté dans le *Mercure de France,* par M. Charles-Henry Hirsch. Mais il ne prit toute sa signification que le jour où je révélai, en reproduisant à mon tour cette page dans le *Journal du Peuple,* que l'auteur de l'article était le directeur de l'*Opinion,* M. Colrat, et que le dit M. Colrat, ancien secrétaire de M. Poincaré, était resté l'ami et le confident du Président de la République. L'article de l'*Opinion* prit, dès lors, une signification terrible : c'est un grelot bien sonore que j'attachai là à M. Poincaré ; il n'a pas cessé de sonner. On m'a raconté, depuis, et je n'ai eu ni confirmation, ni démenti de ce récit, que M. Poincaré avait fait venir à l'Elysée M. Charles-Henry Hirsch pour détruire dans son esprit le fâcheux effet produit par l'article de l'*Opinion.* Quoi qu'il en soit, l'article, non plus anonyme, mais suivi de la signature de son auteur et de la qualité de cet auteur, précisant les liens qui l'unissent à M. Poincaré, fut ardemment commenté par

tous les citoyens qui n'acceptaient pas comme paroles d'évangile les explications fournies par notre gouvernement sur les origines de la guerre, attribuée à un caprice du kaiser...

Ma critique de l'article anonyme de l'*Opinion* avait été tronquée par la censure. Je concluais à une mise en accusation du Président de la République, si les faits avancés par son anonyme panégyriste étaient exacts.

M. Georges Lecomte, qui, en sa qualité de Président de la Société des Gens de Lettres, venait de demander et d'obtenir la croix pour moi, me fit connaître que la presse d'extrême-gauche et, plus tard, les journaux allemands, ayant utilisé mes lignes du *Mercure* pour justifier des attaques contre la « politique personnelle » de l'Elysée, — M. Poincaré serait disposé à me voir à ce sujet.

Je suis allé au palais du faubourg Saint-Honoré en compagnie de Georges Lecomte qui m'a présenté au Président de la République. J'ai respectueusement prié le Chef de l'Etat de vouloir bien relire le numéro du *Mercure* qui motivait cette audience, et que j'avais pris soin d'apporter dans le cabinet présidentiel. M. Poincaré a déclaré que l'article de l'*Opinion* était une maladresse et pouvait avoir pour auteur M. Colrat, qui avait été « un des nombreux secrétaires » dont il avait employé les services, comme avocat.

Cela posé, M. Poincaré s'est si nettement défendu d'avoir jamais pratiqué une politique personnelle, depuis son accession à l'Elysée, ce qui eût été enfreindre la Constitution, que je remarquai respectueusement que l'extrême limitation des pouvoirs du Président de la République avait toujours milité, en mon esprit, pour la suppression de cette haute magistrature. Sur ce, M. Poincaré m'a représenté que les pouvoirs présidentiels plus étendus, par exemple, que ceux du roi d'Angleterre et du roi d'Italie, — étaient indispensables à la gestion de la France, en ce qu'ils assuraient la liaison politique des gouvernements appelés à la régir pendant un septennat.

M. Poincaré, pour démontrer son amour de la paix et son constant souci de la maintenir, a rappelé les preuves de sa courtoisie officielle envers l'Allemagne. Entre autres, il a été le premier président de la République qui ait accepté de dîner officiellement, rue de Lille, à l'ambassade impériale. Il a évoqué, devant

Georges Lecomte et moi, les heures qui ont immédiatement précédé la guerre, en précisant par des faits, aujourd'hui connus de tous, sa volonté et celle du gouvernement de ne recourir aux armes que pour résister à une agression.

Je dis respectueusement à M. Poincaré que j'étais de ceux qui, en 1913, s'alarmèrent de son élection à la présidence, redoutant qu'elle ne précipitât le conflit sanglant que pouvaient désirer les hobereaux de Prusse, dépossédés de leur influence autour du trône, par les financiers et les industriels. Et je suggérai au Président de la République l'opportunité, pour lui, de répandre personnellement dans le public les déclarations qu'il voulait bien nous faire, à Georges Lecomte et à moi. Je citai, à ce propos, la prochaine réception de M. le maréchal Foch à l'Académie Française. En effet, M. Poincaré a prononcé sous la coupole un beau discours où sa louange du récipiendaire lui permit de brosser un tableau général de la situation politique et militaire pendant les années qui venaient de s'écouler.

Il me souvient, — mais j'ai, par ailleurs, noté cette conversation, le soir même, à mon retour de l'Elysée, et elle trouvera place dans mes « mémoires d'un homme de lettres », — que M. Poincaré s'est élevé contre l'opinion qu'un antagonisme pût exister entre M. Clemenceau et lui. S'ils avaient été parfois des adversaires politiques, ils étaient étroitement unis par le même patriotisme impérieux. Cette entente avait permis à M. Poincaré d'agir en dernier ressort, lors de la conférence de Doullens, pour l'acceptation par nos alliés d'un commandement unique et sa remise à M. le maréchal Foch.

L'audience de M. le Président de la République a duré environ une heure et demie. La plupart des déclarations qu'y a formulées M. Poincaré, je les ai retrouvées dans ses écrits et ses discours postérieurs à l'élection de M. Millerand à la présidence. Mon impression très exacte a été celle d'avoir entendu un homme d'Etat douloureusement irrité de ce que la maladresse d'une personne, qui avait été de son entourage et voulait lui prouver son amitié, ait pu fournir des armes à ses adversaires politiques et, par ricochet, à la presse allemande des apparences d'arguments qui lui permettaient de discuter la responsabilité absolue de l'Allemagne dans l'explosion de la guerre. C'était avant la signature du traité de Versailles. Le Reich, par ses plénipotentiaires,

a formellement reconnu la responsabilité absolue de l'Allemagne dans la déclaration de guerre.

§

La recherche de la vérité est affaire de salut public, en ce qui concerne la guerre passée, si l'on veut, si tous les humains veulent, de toutes leurs forces, qu'il n'y ait plus jamais de guerre. Cela n'est pas une utopie. Les citoyens n'ont qu'à vouloir. Les gouvernements se soumettront à la volonté nationale, ou ils se démettront, ou ils seront mis dans l'impossibilité de nuire.

On ne saurait trop rappeler que la dernière guerre a coûté la vie, *sur le champ de bataille seulement*, à 9 millions d'hommes, dont 1.365.000 Français, soit, pour nous, 1 habitant sur 27. Ces nombres ont été fournis à la Chambre des députés par M. L. Marin, en janvier dernier.

Or, M. Mermeix donne un historique de l'armistice du 11 novembre 1918, dans **la Revue Universelle** (1er mars). Le ton ne révèle aucunement un adversaire de M. Poincaré. Ce ton est proprement affirmatif. Et nous lisons ce qui suit :

> La demande d'armistice présentée à Wilson, par Max de Bade, le 6 octobre, ne surprit pas les Alliés. A Paris et à Londres, depuis le mois de septembre, on s'attendait à voir apparaître des parlementaires ennemis. Quelques-uns de nos hommes d'Etat s'y attendaient même avec appréhension, se demandant si une suspension d'armes consentie trop tôt ne mutilerait pas notre victoire. Poincaré était un de ces méfiants.
>
> Clemenceau et les chefs militaires l'avaient entretenu des conditions qui pouvaient être éventuellement imposées à l'ennemi ; mais, tant que l'Allemand n'avait rien demandé, le président, qui montrait de la froideur quand on lui parlait d'armistice, n'avait pas eu à formuler d'objection contre une proposition qui n'avait pas encore pris corps.
>
> Après le 6 octobre, quand il fut certain que les Allemands allaient venir, on se mit, à l'état-major de Foch et dans les cabinets du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères, à l'étude des conditions auxquelles la grande bataille pourrait être arrêtée. Un jour, entre le 7 et le 11 ou le 12 octobre, Foch et Pichon ayant conféré sans doute en présence de Clemenceau, car Pichon n'aurait pas pris une initiative, — dans une affaire aussi sérieuse, — s'en furent à l'Elysée. Ils avaient consigné sur une feuille de papier quelques-unes des clauses principales à insérer dans la convention d'armistice, clauses sur lesquelles — sous réserve d'étude ultérieure — ils étaient tombés d'accord. Poincaré trouva que ce « brouillon » ne nous donnait pas tout ce que

nous étions en droit d'exiger. Il ne céla pas son désappointement au maréchal et au ministre et voulut, sur ce grave sujet de l'armistice, avoir un entretien avec le président du Conseil. Clemenceau se rendit au désir de Poincaré le 12 ou le 13. La défaite des Allemands n'était pas, au jugement de Poincaré, assez complète, pour qu'on pût croire à leur sincérité quand ils parlaient de paix. Ne cherchaient-ils pas, en demandant un arrêt des hostilités, à gagner le temps nécessaire pour regrouper leurs forces, et ne pensaient-ils pas que, s'ils pouvaient obtenir un répit, nos soldats, quand on leur redemanderait de repartir à l'assaut, auraient les « jarrets coupés » ? Poincaré, instruit par la perfidie dont nos adversaires avaient usé dans toutes les tractations de leur diplomatie, tant secrète qu'officielle, ne pouvait pas approuver qu'un armistice fût signé avant une victoire décisive qui, non seulement briserait la force matérielle, mais encore la force morale de l'Allemagne. Le président du Conseil écouta, répondit que rien ne pressait, puisque Wilson n'avait pas encore saisi ses associés de la demande d'armistice ; mais il ajouta que si un associé tel que l'Amérique recommandait de prendre cette demande en considération, nous ne pourrions pas nous y refuser ; que dans un refus, nous ne serions pas appuyés par l'Angleterre. Quant aux conditions que Foch et Pichon avaient fait connaître au président de la République, elles n'avaient pas encore de consistance ; ni les généraux, ni les ministres alliés n'en avaient délibéré. Elles correspondaient sans doute dans la pensée de Foch à la situation militaire du moment, mais plus tard elles auraient à être aggravées, car la situation militaire de l'Allemagne aurait empiré lorsque ses parlementaires seraient admis à traverser nos lignes.

Ces explications ne dissipèrent point l'inquiétude patriotique chez Poincaré. Le 13 au soir ou le 14, il adressait à Clemenceau une lettre où il répétait toutes les objections qu'il avait faites de vive voix contre l'armistice avant la victoire décisive et où il insistait sur le danger de « couper les jarrets de nos soldats », si on les arrêtait dans leur élan.

Clemenceau, qui, d'ordinaire, ne faisait pas de réponse écrite aux lettres que le président de la République, avec abondance, lui écrivait, comme il l'avait fait à tous ses prédécesseurs sur tous les sujets (1), Clemenceau, cette fois, riposta. Dans un court billet, le 14 octobre, il releva avec vivacité le reproche d'exposer nos soldats à avoir « les jarrets coupés » ; il s'étonna que « l'expérience de trois ans de pouvoir

(1) Quelquefois ces lettres avaient un grand développement, c'étaient plutôt des mémoires que des lettres privées. Ainsi, le jour même de son entrée au ministère, Clemenceau avait reçu de l'Elysée une étude en une vingtaine de pages sur les affaires de trahison et sur la nécessité de frapper vite et fort tous ceux contre lesquels il existait des présomptions de culpabilité. *Note de M. Mermeix.*

personnel » n'eût pas appris au président que les ministres ayant seuls la responsabilité devaient être laissés maîtres de leurs décisions. En conclusion, Clemenceau offrait sa démission si des interventions comme celle contre laquelle il s'élevait devaient se produire.

L'incident n'eut pas de suite et ne pouvait pas en avoir, car, en octobre 1918, Clemenceau était l'animateur de toute l'Entente. Son départ aurait causé une crise de confiance telle qu'alors les soldats — et pas seulement les nôtres — n'auraient plus eu de jarret et que les Allemands, eux, en auraient retrouvé.

M. Mermeix affirme qu'au moins par lettres, et écrites « avec abondance », M. Poincaré écrivait à « tous les prédécesseurs » de M. Clemenceau, et « sur tous les sujets », au point que Clemenceau, s'adressant au président Poincaré lui-même, a pu lui parler, le 14 octobre 1918, de « l'expérience de trois ans de pouvoir personnel ».

Il est indispensable de répandre la lumière sur tout ce passé proche, si l'on veut, au-dessus des personnes, assurer l'avenir contre les surprises de la politique personnelle, des diplomaties secrètes, de l'internationalisme financier. Ce ne sont jamais les peuples qui veulent la guerre. Ce sont des élites qui la déchaînent. Les masses supportent ses horribles conséquences. Elles n'en peuvent plus, d'un bout à l'autre de l'Europe. Et l'on recommence à parler de la guerre comme du moyen suprême entre les pays en discord !

On ne criera, on n'écrira jamais assez : à bas la guerre !

§

Feuilles au vent (février) conte une histoire qui intéressera les spirites et intriguera les sceptiques, étant admis que l'on n'a aucune raison de suspecter la bonne foi de M. Marcel Sémézies qui la narre.

Entre 1882 et 1885, ce dernier rêva qu'il écrivait un poème dont il dit : « un poème sur les vies antérieures, sur les vies de l'au delà, poème de grand souffle qui m'était comme *dicté* ». Au réveil, il n'en put reconstituer que deux strophes, se rappelant que le poème entier en comptait huit. Une note relatant le fait et donnant les deux strophes retrouvées a paru à l'époque dans *les Annales des Sciences psychiques*.

Or, voici que dans le courant du dernier été 1920, écrit M. Sémézies, le vieux numéro des *Sciences psychiques* portant la notice et le fragment,

tombe sous les yeux d'un groupe de spirites qui, intéressé, me fait demander par un intermédiaire de vouloir bien faire tous mes efforts pour lui communiquer la suite du poème. Je répondis, très logiquement, que se rappeler en 1920 ce que l'on avait oublié en 1885 est chose impossible. Le groupe spirite ne se tient pas pour battu, il évoque en une de ses séances un esprit familier (se communiquant par médium, non par table tournante) et le fait juge du cas. L'esprit assure qu'il lui sera possible de retrouver l'esprit de 1885 inspirateur de mon poème, et, en effet, quelques semaines plus tard, il annonce au groupe de spirites que mon collaborateur immatériel, nommé l'Esprit Noir, est venu là avec lui et qu'il va dicter au médium la suite du poème. Le médium (une jeune femme complètement incapable de composer une seule strophe) écrit alors, d'une allure désordonnée, les six strophes suivantes qui reprennent mon poème exactement au milieu de la phrase interrompue et, en une forme identiquement semblable, complètent le développement de l'idée initiale.

Voici cette suite, dictée par l'Esprit Noir le 12 septembre 1920 :

Du temps où connaissant les lois de la Nature,
Je m'en allais semant des rayons, du murmure,
A travers le vaste Univers,
Alors que je parlais aux fleurs comme aux nuages
etc., etc., etc...

Voilà les faits dans leur nue vérité.

J'en ferai l'humble aveu au groupe spirite, lorsqu'il me fit communiquer ces six strophes je crus à un habile arrangement. Mais l'on m'assura tout de suite que non, que les spirites de ce groupe étaient tous des gens sincères, bien convaincus, incapables d'une plaisanterie de ce genre, et incapables d'ailleurs de composer des vers de cette trempe.

« C'est inexplicable », me répondit, après une étude minutieuse des faits, un homme connu pour un penseur sérieux.

Inexplicable ? Pourquoi ?... Mais non, j'ai trouvé très vite une explication très simple : *il n'y a pas de surnaturel, il n'y a que du naturel encore inconnu.*

Nous n'avons pas cité les vers : ils n'ont d'intérêt que leur origine, selon M. Sémézies.

L'anecdote vaut d'enrichir le fonds des expériences curieuses. Elle ne prouve pas que l'on fasse de beaux poèmes, après la mort.

§

Rythme et Synthèse (février) publie ce pur poème de M. Raoul Lecontour :

SURHUMAINES CORRESPONDANCES

Je rêve de pensers subtils et pénétrants
Qui, de mon âme, iraient au cœur de toutes choses,
Au cœur des granits bruns, des arbres et des roses,
Vers l'humble bête aux yeux, sur nous, ouverts tout grands !

Mes yeux ne vagueraient jamais indifférents,
Car des moindres effets je connaîtrais les causes
Et je correspondrais, les soirs d'apothéose,
Avec l'orgueil final des soleils conquérants !

La lune me dirait ses tristesses mortelles,
Les astres me seraient plus chers que des joyaux,
Pour tout approfondir j'aurais plusieurs cerveaux...

C'est alors que, créant une langue nouvelle,
Je voudrais renfermer, pour l'âme universelle,
L'essence des pensers dans le cristal des mots !

§

Memento. — *Le Correspondant* (25 février) : « Les Syndicats féminins », par M. Henri Joly. — « Auguste Comte, Andrieux, La Mennais et l'Ecole polytechnique », par M. Christian Maréchal.

La Revue de Genève (février) : « L'épouse de l'empereur », souvenirs personnels de Mme Marie-Thérèse Ollivier, la veuve d'Emile Ollivier, qui est assez sévère pour l'impératrice. — « L'œillet rouge », par Paul Drouot.

Images de Paris (février) : « Sonnet », par M. R. de la Tailhède. — « La Heaulnière », par M. Léon Vérane.

Nos « bonnes feuilles » (1er mars) : « Quelques bêtes et quelques gens », par MM. Pierre Boissie et Roger Valbelle. — « Une femme »..., poème en prose de M. Jules Bornex.

L'œuf dur (n° 1, sans date, 15, rue d'Edinbourg) est l'organe de cinq jeunes écrivains : MM. Belphégor Daunou, Georges Duvau, Lesle Flint, Allan Legall, Mathias Lübeck. Ils débutent sous le parrainage excellent de M. André Salmon et avec talent. Ils posent à leurs lecteurs cette question, ce qui n'empêchera rien : « Quel est le plus pompier des littérateurs actuels ? »

Revue des Deux Mondes (1er mars) : « Lettres de M. Lyautey, de l'Académie Française. » (Le maréchal signe : Lyautey.) — « George Sand de 1859 à 1863 », par Mme M.-L. Pailleron. — Testis : « Le Général Gouraud organisateur ».

Belles-Lettres (février) : « La littérature de la langue française en Suisse », par M. Delieutraz. — Poèmes inédits de Charles Morice.

La Revue Critique (10 février) : M. A. Thérive : « L'enseignement

de Mme de Noailles. — « Le roman royal de Tommasina Spinola », par M. E. Hennet de Goutel. — M. H. Bidou : « La Cité dramatique ».

La Revue Contemporaine (février) : M. l'abbé Naudet : « La Question Irlandaise ». — M. Maurice du Plessys : « Trois Quatrains ». — M. G. Tallet : « A ma pendule ». — M. E. Reynaud : « Police et Poésie ».

Le Crapouillot (16 février) : numéro spécial sur « le Cinéma ». — (1er mars) : « Le philosophe en proie au photographe », par M. Marius Mermillon. — « Foot ball », fragment d'un poème de M. Jean Bernier. — « Les drapeaux » (extrait), de M. Paul Reboux. — « L'âge de l'Humanité », fragment d'un poème de M. André Salmon. — « Le retour prodigue de l'enfant », conte de M. René Jeanne.

L'Amour de l'Art (février) : — beau numéro consacré à Renoir.

Nouvelle Revue (1er mars) : « L'exemple de Florence Nightingale », par M. Ch. D. Morris.

La Revue Mondiale (1er mars) : M. G. Renard : « Les bases du socialisme français ». — Mme Hélène Miropolsky : « Rabindranath Tagore ».

La Revue de l'Epoque (mars) demande : « Faut-il fusiller les dadaïstes? » Il ne faut plus fusiller personne. Il suffit de ne point parler des dadaïstes, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de raison.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

La Question de l'Opéra. — Memento.

Notre Opéra n'a pas l'habitude de beaucoup se faire remarquer dans notre vie musicale. Acagnardé dans son vieux répertoire, il somnole vaguement sur l'oreiller de *Faust* et le traversin de *Samson* en rêvassant d'*Hamlet* et de *Rigoletto*. Cet établissement singulier ne fit jamais autant parler de soi qu'en fermant récemment pendant presque deux mois ses portes. On se souvient peut-être des curieuses péripéties de l'aventure : les défis à la tyrannie directoriale, la grève déclarée par unanime acclamation, l'Opéra transporté à la Grange-aux-Belles avec ses chœurs et son corps de ballet ; toute sa troupe instrumentale et vocale y donnant, sous le bâton des premiers chefs d'orchestre, des concerts où brillaient les premières vedettes ; les négociations impérieuses et les communiqués comminatoires ; puis, bientôt, la surprise à la durée d'une inopinée résistance, peu à peu l'inquiétude et le découragement, l'invergogneux lâchage des vedettes susdites, enfin la capitulation fatale. Ce fut, à divers titres, un spectacle piquant et tout rempli d'enseignements. Avant tout, pour les dirigeants

syndicalistes. Le syndicalisme a du bon et c'est même l'unique expédient qu'aient découvert les salariés pour n'être pas sereinement exploités jusqu'à l'os par ceux qui les emploient. Mais il ne faut pas abuser des meilleures choses. Que les syndiqués de l'Opéra souhaitent d'être payés très cher, c'est un sentiment naturel à toute créature appointée et, si on leur consent ce qu'ils demandent, cela démontrerait assez plausiblement que leurs prétentions ne dépassaient point les limites — extrêmes, si on veut, — des possibilités. Mais ils n'ont pas su s'arrêter. On en eut du moins l'impression. Plus M. Rouché leur cédait et plus ils exigeaient encore. On n'entrevoyait guère de raisons pour que ce petit jeu se terminât. Ayant pourtant tout obtenu, ils posèrent des conditions d'un autre ordre. Une imprévue xénophobie les induisit à fixer des restrictions impératives à l'engagement d'artistes étrangers, voire en représentations passagères. Leur syndicalisme devenait ingénûment protectionniste. Bref ils semblaient vouloir régenter l'Opéra, sinon le diriger peut-être, car on ne percevait plus de motifs pour que leur autorité reconnue ne s'étendît au choix des ouvrages eux-mêmes. M. Rouché aurait eu là une jolie occasion de leur jouer une farce assez drôle, en abdiquant la queue de la poêle entre leurs mains impatientes. Il paraît, en effet, que, dans les neuf premiers mois de l'an 1920, le déficit de notre première scène lyrique s'est élevé à 1.358.211 francs 40 centimes. C'est un denier impressionnant, surtout depuis que nos parlementaires ont refusé d'un cœur léger d'augmenter la subvention impuissante des 700.000 francs escomptés pour satisfaire aux concessions accordées aux grévistes. Cette décision, qui rend la situation de notre Opéra fort troublante, a généralement surpris. On peut cependant s'expliquer quelque peu que le vote en ait été si net et si facile. Assurément la direction de notre onéreux Opéra fut de tout temps le pivot de combinaisons ténébreuses et l'objet de compétitions inavouées, et les renvois que M. Rouché prononça à la suite de la dernière échauffourée n'ont pas été pour diminuer le nombre de ses vitupérateurs. L'âme sensible de M. Maurice de Rothschild, entre autres, qui ne professe point le mépris de M. Gustave Téry pour ce que celui-ci dénomme « les filles d'Opéra », s'émut douloureusement au triste sort de deux demoiselles Lévi qui, après avoir, durant de longues années, figuré dans les fastes du corps de ballet, s'en voyaient

tout à coup bannies et privées de moyens d'existence. Outre que l'Opéra, en somme, n'est tout de même pas un hospice, la faute en revient sans doute expressément à feu Pedro Gailhard, lequel jadis, pour d'inscrutables causes, chambarda la caisse de retraites du personnel. Les défenseurs de l'Opéra n'auraient pas manqué d'arguments pour répondre aux insinuations de ce genre ou d'analogue espèce, et nul de nos députés ou sénateurs à 30.000 francs n'eut garde d'évoquer « les veuves de la guerre » le jour où ils ont tout de go doublé leurs émoluments. Leur faiblesse était dans ce qu'ils avaient à défendre et que le brutal dénouement invite à examiner en détail. On se réjouit certes très sincèrement de ce que MM. les Professeurs, qui daignent appartenir à l'orchestre de l'Opéra, aient réussi à décrocher de 10 à 12.000 francs pour 260 représentations annuelles de quatre heures, — c'est-à-dire environ 200 francs la semaine de vingt heures, — toute présence supplémentaire étant payée en sus. Mais ont-ils songé, en revanche, à des devoirs correspondant, sinon même à ces avantages, du moins à leur fonction d'artiste, et de quoi le plus essentiel apparaît évidemment d'assurer une exécution la plus parfaite aux œuvres d'art confiées à leurs soins diligents ? On dirait plutôt le contraire. En dehors de certain « roulement » qui, en autorisant périodiquement leur absence, exonère ces privilégiés d'une partie des séances régulières, ils ont maintenu mordicus leur droit de se faire *remplacer* chaque fois qu'un cachet rémunérateur à toucher en des soirées mondaines, quelques leçons en retard ou, simplement, une flemme impromptue leur en offre l'impératif catégorique. Il en résulte que l'orchestre de notre Opéra n'est jamais composé deux fois de la même manière et cela dans une proportion telle que, indépendamment du « roulement », le total des remplaçants s'y chiffre rarement au-dessous d'une quinzaine. On imagine, en pareille occurrence, à quoi riment des répétitions dont le coût est de quinze cents francs et où les « remplaçants » ne sévissent pas moins qu'aux représentations du soir, — sauf que ce ne sont pas les mêmes. Les Ballets Russes, à leur dernière visite, en éprouvèrent les effets quotidiens et variés. Il advint même un jour que, dans *Pulcinella*, un remplaçant basson, se trouvant à l'improviste en présence d'un passage scabreux, déclara carrément : « Oh ! c'est trop difficile. Moi, je n'ai pas répété. Je ne joue pas ça. » Et il fit comme il avait dit ; si bien que la

flûte et le hautbois, ses compagnons prescrits, ahuris de leur solitude, parurent s'amuser à se tirer les quartes dans l'aigu. M. Strawinski en fumait, et on le conçoit volontiers. On comprend non moins aisément pourquoi les exécutions de l'orchestre de notre Opéra ont coutume d'être d'une qualité qui les feraient huer dans n'importe quelle ville de province ou de l'étranger. Au surplus, ces Messieurs Professeurs s'en contrefichent et, d'ailleurs, ils ne sont pas seuls à en agir ainsi. Il y a depuis quelque temps chez nous ce qu'on peut appeler une crise de l'orchestre, et qui semble dater précisément de l'établissement des syndicats. De plus en plus les exécutants, qui se targuent d'être des artistes et devraient l'être, ont l'air de pratiquer tout bonnement un négoce où leur individualisme conscient et protégé applique froidement la loi du moindre effort. Non seulement les répétitions sont mensurées attentivement à la minute ultime, que chacun guette, où on se lève et puis s'en va, mais on ne rencontre plus ce dévouement à l'œuvre d'art qu'il nous faut admirer, manifeste, chez les ensembles qui nous arrivent du dehors, et la mauvaise volonté s'étale à propos des sollicitations les plus clémentes, ne comportant aucune appréciable fatigue et de portée parfois considérable. Nos cornistes s'esclaffent en contemplant leurs confrères tchèques lever le pavillon de leurs instruments dans certains *forte* et ils ne condescendraient point pour un empire à en prendre la menue peine. Quel que soit le ton indiqué, ils jouent tout sur le cor en *fa*, si bien que, comme dans la *Pavane pour une Infante défunte* de M. Maurice Ravel, par exemple, quand l'auteur a écrit pour un cor en *sol*, le couac est à peu près infaillible. Quelques critiques ont reproché à nos compositeurs contemporains d'abuser des trompettes bouchées. C'est peut-être d'instinct pour retrouver le timbre véritable, désormais galvaudé, de l'instrument. Ce timbre strident, en effet, est engendré par la forme de l'embouchure, mais, afin de ménager leurs lèvres sybarites, nos trompettes préfèrent adopter une embouchure plus commode, approchant de celle du piston, d'où le son trivial et épais qu'ils fournissent. L'usage exclusif du cor en *fa* et des instruments à pistons a supprimé les nuances délicates ou caractéristiques propres aux instruments naturels et à leurs divers tons. On n'entend plus jamais, comme jadis encore à la Société des Concerts, les cuivres spécifiés par Berlioz pour des sonorités préméditées. Il

en ferait un beau raffut, s'il pouvait renaître de ses cendres. Châtrée de ses sons voilés par un demi-bouchage, la célèbre gamme du cor dans l'adagio de *la Neuvième* en devient une platitude. Par-dessus le marché, ces Messieurs sont parfois d'humeur atrabilaire. Un chef d'orchestre contait de ses trompettes : « Lorsqu'ils ont à jouer du classique, ils grognent : « On plante des clous ! » et si une œuvre moderne leur impose une partie intéressante, ils geignent : « On se crève avec ça ! » Quand, à l'instar d'un premier violon, rue d'Athènes, ils n'y rigolent pas comme des bossus, certains manient agréablement l'ironie à l'égard d'œuvres avant-gardistes. Pendant la répétition de l'un de ses ouvrages, M. Darius Milhaud remarquait, intrigué, qu'un corniste s'obstinait paisiblement à ne rien jouer du tout. A la fin, il l'interpella, et l'autre, avec un malicieux sourire : « Je voulais voir si vous vous en apercevriez. » N'est-ce pas délicieux ? Les bois dénoncent une tendance toujours plus accusée à se spécialiser aussi rigoureusement quasi que les corps de métier du bâtiment. Dans une œuvre de M. Strawinski, au Théâtre des Champs-Elysées, un basson, devant assumer le contre-basson pendant ses pauses, récalcitra sans ambages et ne capitula qu'à la promesse d'être payé en plus. Il paraîtrait que les clarinettistes nourrissent l'ambition de ne plus changer d'instrument, non seulement au cours d'un ouvrage, mais même d'un concert. Il y aurait dorénavant autant d'exécutants distincts que de tons employés par l'auteur pour une famille d'instruments dont seules les dimensions diffèrent et le doigter est identique. Qu'on se figure les peintres en bâtiment se spécialisant strictement, non pas même par couleurs tranchées, mais par teintes plus ou moins foncées ou claires d'un même ton. L'augmentation de frais s'ensuivant d'exigences qui ne font que croître et embellir constitue déjà une gêne. Elle en aboutira bientôt à entraver l'exécution des trois quarts de la musique moderne et à brimer les créateurs en les privant, par un rationnement forcé, des moyens d'expression de leur pensée intégrale. Aussi ai-je souvent ouï quelques-uns de ceux-ci, et non des moindres, rêver d'un orchestre mécanique. La chose n'est pas impossible, loin de là, et, en coûtât-il même trois ou quatre millions à fabriquer l'engin, l'économie serait encore formidable au théâtre. Sans doute, certains timbres en pourraient être peu ou prou abâtardis ou émoussés, mais le mal est déjà dans la place et n'en serait guère

aggravé ; on y déplorerait le déchet de ce qui ressortit au goût, à l'enthousiasme, à l'émotion de l'interprète, à sa fervente communion avec le chef-d'œuvre éventuel, mais on n'y perdrait pas beaucoup, puisque tout cela disparaît ou, mieux, n'existe plus, et on serait débarrassé des caprices, des rebuffades, du jemenfichisme mesquin et du despotisme arbitraire, anarchique comme tout despotisme, de gens qui semblent se complaire à se ravaler à un rôle de manœuvres à la journée. Que l'orchestre de notre Opéra se méfie : le vrai artiste, amoureux de son art, se rend par cela même indispensable, tandis que la machine est fort capable de remplacer avantageusement le manœuvre. Mais il n'y a pas qu'un orchestre, à l'Opéra, il y a aussi des chœurs et par conséquent des choristes, et là c'est encore pis. On en connaît la collection fantocharde de courts, de replets, d'exigus, d'allongés, de barbus ou de glabres qui, dès et quand que ce soit qu'ils surgissent, feraient la joie du public innocent de Guignol. Non contents de se rebiffer au maquillage nécessaire à quelque vraisemblance ou illusion, de chanter faux et d'épargner jalousement au théâtre, de quoi ils soupent, leurs fragiles cordes vocales au bénéfice de leur activité dans les chapelles pour les cérémonies de l'Eglise, dont ils dinent, ils sont si indifférents à leur tâche ou si peu musiciens que le plus clair de leurs répétitions s'écoule à rabâcher un répertoire qu'ils devraient chanter sans broncher, de sorte que, de l'aveu de M. Messager, il faut six mois à l'Opéra pour monter un nouvel ouvrage. La comparaison, d'où qu'elle vienne et vînt-elle même de chez nous, est pour eux un inéluctable camouflet, et c'est certes principalement leurs exploits qui font de notre Opéra-National la risée de tous les voyageurs qui n'y vont pas que pour son escalier. Ce fut M. de Diaghileff qui nous révéla tout d'abord, avec *Boris*, à quelle perfection peut atteindre un ensemble choral laborieux et doué, et la démonstration apportée par ses Ballets Russes n'a pas été moins éloquente par ailleurs. C'est une espèce de question préalable que de savoir si vraiment, nous autres Français des deux sexes, nous possédons des dispositions pour la chorégraphie. En tout cas, le fait est que jamais, sauf erreur, une « étoile » indigène ne scintilla devant la rampe de notre Académie de Musique et de Danse. Mlles Zambelli et Aïda Boni, ses deux astres actuels, sont, comme leur nom l'indique, d'extraction transalpine, et c'est parmi les « premiers

sujets », leurs subalternes satellites, qu'il faut chercher, à l'Opéra, les entrechats les plus experts de nos compatriotes. Le fretin de son corps de ballet forme une petite corporation sympathique assez cousine de celle des midinettes, d'un bourgeoisisme plutôt candide où le conjungo, quelquefois légal, est la règle ou l'idéal, et dont les membres seraient bien ébaubies de s'apprendre incarner les « filles d'Opéra » qui scandalisent la vertu de M. Gustave Téry. On n'affirmerait pas qu'elles se foulent la rate, et cependant, de tous les fonctionnaires de la maison, c'est peut-être elles qui travaillent le plus. Elles n'ont pas le droit de se faire « remplacer » aux leçons du matin, répètent quand on les convoque et paient d'une amende le défaut aux représentations du soir. Elles font ce qu'on leur dit et ce qu'on leur apprend. Le malheur est qu'on ne leur apprend pas grand chose et que, depuis au moins une cinquantaine d'années, les maîtres de ballet consécutifs semblent s'être refilé la consigne d'implanter et de perpétuer les plus solides traditions de banalité niaise pour les évolutions et de saugrenu dans les gestes. Le modèle et les suggestion du *Coq d'Or* et des *Sylphides* restent pour notre Opéra lettre morte. Mais, si sa chorégraphie demeure d'une médiocrité routinière, que penser de sa troupe vocale ? Parmi les protagonistes mâles, des deux seuls qui aient une voix potable, l'un, M. Frantz, joue comme un soliveau ; l'autre, M. Noté, comme un Jocrisse. Bien peu, parmi les dames, savent chanter et jouer ; la plupart semblent avant tout préoccupées de déployer la robustesse de leur larynx. Alors que son concurrent de la Place Boieldieu a su et sait, d'éléments fort divers, réaliser et maintenir un ensemble homogène, on a, à l'Opéra, la constante impression que les individus agités qui se demènent sur ses planches s'y abordent pour la première fois, s'égosillent et gesticulent chacun pour soi, au petit bonheur d'une improvisation gauche, pompière, le plus souvent pénible ou parfois, à la vérité, cocasse. Sans doute, ce que M. Rouché monta lui-même fait le plus fréquemment exception, mais c'est une goutte d'eau dans la mer, et *Saint-Christophe* a même démontré fortement que les desseins directoriaux les plus formels ne pouvaient prévaloir toujours contre les errements indurés de l'endroit. En réalité, notre Opéra n'a point de troupe : il abrite une cohue disparate et confuse où surnagent de vieux débris, tel avant tous M. Delmas, que la charité même n'oserait qualifier

de vénérables. Enfin notre Opéra n'a point de répertoire, car ce n'en est pas un que la kyrielle ressassée de rossignols désuets remontant jusqu'à l'ère la plus lamentable de notre théâtre lyrique et repris à la queue leu leu. Et peut-être ceci est-il plus important encore que le surplus en la circonstance. Il n'existe évidemment pas dans l'univers entier quelque chose d'aussi ridicule qu'une représentation de notre Comédie-Française, et si nous la lançons çà et là en mission de propagande au-dehors, ce ne peut être que par modestie pure, afin de prouver sans réplique à quel degré est erronée ou abusive notre lointaine renommée d'aimable légèreté, de goût, d'esprit et de quelque intelligence. Pourtant sa subvention fut relevée sans que quiconque protestât, alors que la faveur en était déniée le même jour à l'Opéra. On ne saurait assurément méconnaître que d'occultes affinités électives, ne serait-ce que le primarisme et la vanité, aient pu obscurément incliner nos parlementaires à une inconsciente indulgence envers les sociétaires et pensionnaires subventionnés. Mais le prétexte à quoi se fût heurtée la résistance et qui légitimait du moins l'assentiment, c'était le répertoire classique. Ces Messieurs de la Comédie le jouent très mal, mais ils le jouent; ils l'embaument et le momifient, mais le conservent, et avec lui un précieux instrument de culture. Notre Opéra aurait-il pu en faire autant dans son domaine ? Certes ; et, la musique étant un art universel, la matière était plus copieuse, encore que moins étroitement nationale. De Monteverdi à Wagner et Moussorgsky, la liste est longue. On passe par Lully, Rameau, Gluck, Mozart, Méhul, Rossini, Weber, pour ne citer que les plus grands. Certes notre Opéra avait là plus que largement de quoi se constituer un répertoire de chefs-d'œuvre dont la valeur éducatrice et la beauté allaient de pair, et qui eût justifié, requis la protection et l'aide de l'Etat. Seulement, chez nous, il aurait fallu commencer il y a trente ou quarante ans. Car, si notre Opéra n'a point de répertoire, ses chanteurs n'en ont pas non plus. En Allemagne, il suffit de quelques raccords pour organiser aussitôt un « cycle » Gluck, Mozart, Weber ou Wagner. où les ouvrages de ces maîtres sont chronologiquement représentés à la file dans l'espace d'une ou deux semaines, tandis qu'à l'Opéra il faut six mois pour en mettre un sur pied tant bien que mal, et plutôt mal que bien. A ses débuts, pendant la guerre et dès 1915, M. Rouché manifesta

pourtant quelques velléités intéressantes avec de brefs spectacles dont le but était « de résumer ce que la musique de théâtre avait produit de plus remarquable au cours de son évolution ». Il continua par l'admirable restitution de *Castor et Pollux* et on se prenait à espérer lorsque, soudain, il eut l'étrange idée de consulter ses abonnés par une manière de plébiscite, et le vœu exprimé par ceux-ci fut *Sylvia*, — à la résurrection de quoi notre Opéra dépensa probablement bien près d'une centaine de mille francs. Il apparaît trop évident que la masse des contribuables français n'est pas péremptoirement désignée pour entretenir par l'impôt un Opéra dédié à priori aux fastidieuses digestions d'un groupe de financiers et de gens du monde opulents. Et depuis ce fut la rengaine de quelques plats du jour consacrés, encadrés de la plus oiscuse camelote repêchée dans les legs des privilèges antérieurs. Pourquoi, parmi ce dont il disposait, M. Rouché a-t-il élu *Hamlet* et *Paillasses*, par exemple, et opiniâtrement dédaigné le *Freischütz* qu'on ne joue plus jamais ? Mystère. Pourquoi, puisqu'il se résigna à reprendre Wagner dans ses décors et mise en scène gailhardo-toulousains, n'en fit-il pas de même à l'égard de *Don Juan* et d'*Armide*? Peut-être parce qu'il rêvait pour ces deux chefs-d'œuvre les merveilles d'art et de goût fastueux qu'il prodigua pour *Castor et Pollux*. Mais ce rêve est inaccessible. Cela lui coûterait trop cher, et M. Maurice de Rothschild n'a point proposé, que l'on sache, de combler de ses revenus le gouffre danaïdien du déficit. En fait, notre Opéra n'a point d'orchestre, puisque celui qui y opère n'y est, du jour au lendemain, jamais le même ; il n'a pas de troupe homogène ; il n'a pas de chœurs exercés, pas de chorégraphie « à la page », pas de fonds de décors utilisables, et il n'a pas de répertoire. Mais eût-il tout cela que ça ne l'avancerait guère, car il aurait toujours son monument qui annihilerait tout le reste. Cet édifice paradoxal, dont l'acoustique est si piteuse qu'on y entend tout juste la moitié de ce qu'on y vient écouter, exige par ses dimensions mégalomanes une population si nombreuse et entraîne des frais si lourds qu'une exploitation normale d'un théâtre lyrique y est matériellement impossible. Les débours, en 1920, y atteignirent 41.000 francs par représentation. Quarante et un mille francs pour *Paillasses*, *Hamlet*, *Sylvia*, *les Huguenots*, en vérité, c'est excessif. C'est même absurde. On a parlé d'y jouer

tous les soirs. Mais à combien les fonctionnaires syndiqués s'y tariferaient-ils alors ? Ajoutez aux frais quotidiens augmentés, le prix de décors mesurés à la démesurée vastitude du local, combien d'ouvrages nouveaux ou de chefs-d'œuvres rénovés y pourra-t-on monter sans perte ? Pas un seul. Le problème de l'Opéra avorte à une impasse ; son cas est sans issue. L'unique solution serait d'abandonner ce ruineux mastodonte et de le louer à une compagnie de cinéma peut-être américaine. En capitalisant les loyers, qui se compteraient sans doute annuellement par millions et non pas par centaines de mille, on aurait amplement de quoi construire et subventionner même,et sans intervention du budget, un Opéra d'allures plus modestes, mais propre à sa destination, laquelle est avant tout l'art lyrique, et pourvu des perfectionnements de la machinerie moderne, — car, sur ce dernier point encore, notre Opéra est pitoyable. Il y faudrait aussi, pour tout dire, renouveler de fond en comble le personnel en exercice, n'y engager que des artistes imbus de leurs « devoirs » au moins autant que de leurs « droits » et, enfin et surtout, conférer à son directeur une indépendance et une autorité sans lesquelles ne saurait être viable aucune entreprise artistique. Et, si tout cela n'est que de l'utopie chimérique, si vraiment nous sommes incapables de ce qu'ont réussi Vienne, Munich et Bayreuth, alors que notre Opéra louisnapoléonien poursuive sa carrière en déversant sur nous des flots de ridicule et en désespérant les meilleures volontés. Cela ne durerait d'ailleurs pas bien longtemps. On serait vite acculé à la fermeture, cette fois, définitive, — et seuls les syndiqués s'en plaindraient.

Memento. — Si la niaiserie disparaissait de l'univers, on trouverait sous la boîte cranienne, dans l'encrier et le complet veston de M. Maurice Donnay tout ce qu'il faut pour en repeupler tout le globe et, si le secret de la musique calamiteuse à tous égards imaginables était anéanti, M. Alfred Bruneau en réinventerait sans effort et illico un bien plus sûr. C'est du moins ce que *le Roi Candaule* à l'Opéra-Comique semble avoir eu pour seule perceptible raison d'être de démontrer. *Forfaiture*, au même lieu, fut un défi grotesque à l'art lyrique et, à ce point de vue, au sens commun. On est gêné et presque un peu honteux d'avoir à signaler ces deux choses, même en un indifférent mémento.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Van Dongen (galerie Bernheim-Jeune). — Exposition Bernard Naudin (galerie Barbazanges). — Exposition Deluermoz (galerie Reitlinger). — Exposition Marie Laurencin (galerie Paul Rozenberg). — Exposition d'art contemporain (2e groupe) (galerie Marcel Bernheim). — Exposition Jean Galtier-Boissière (galerie Chéron). — Exposition du 1er groupe (galerie Druet). — Exposition René Lehmann (La Licorne). — Exposition Benoni Auran et Charles Sabatier (galerie du Luxembourg). — Exposition Olga Bing (galerie du Luxembourg). — Exposition rétrospective de Guillaumin (galerie Danthon). — La Société moderne (galerie Durand-Ruel).

Ce que Guys par tant de dessins et d'aquarelles a réalisé pour les carrefours miséreux, il semble que **Van Dongen** le formule pour les personnages et le décor de la haute noce, de la vie brillante, galante, tumultueuse et dernier cri. Certes, l'éclairage n'est pas le même. Les lampes pauvres, les lumignons protégés par des grillages cèdent le pas aux ampoules lumineuses. Le Bal d'Idalie n'est pas le restaurant Frolics. Les moyens d'exécution ne sont pas les mêmes. Ce sobre Guys admirerait certainement la richesse de palette de Van Dongen. Il reconnaîtrait des affinités avec lui dans l'exécution vive, abrégée et complète par le mouvement de tant de jeunes femmes court-vêtues. Sans pousser trop loin le parallèle, il faut en retenir que Van Dongen possède de remarquables qualités d'observation dont il ne tire point un usage littéral, parce que ce n'est point seulement les êtres qu'il veut peindre, mais le rythme qui les entraîne, parce que la vie lumineuse qu'il déploie, il tente surtout d'en donner l'acuité d'accent et d'en faire le fond normal de ses silhouettes. C'est un aspect animé de la mentalité de toute une catégorie d'êtres, qu'il présente dans leur décor de prédilection : le palace ou le casino.

Sans doute le bain fait partie des divertissements obligés de la saison balnéaire, comme les costume clairs et le baccara. Aussi dans sa série de Deauville (1920), Van Dongen n'oublie pas la baigneuse, ni aucune des coquettes distractions de la plage, mais c'est surtout l'essentiel, le jeu, le souper à grande toilette dans le décor blanc qui fait valoir les couleurs vives, qu'il peint avec une jovialité dont l'humour affiche son ironie dans le dessin simple, les formes résumées, sous les empâtements qui surplombent de lumière violente cette foule claire. Les hauts talons et la jupe courte, le trop long, le trop court, le trop svelte, il les traite en les accentuant pour construire, à peine un peu au-dessus de la réalité,

un type plastique. De beaux portraits, notamment une femme qui peint (dans un très joli mouvement) un grand nu, donnent une note de vérisme complet. Quelque innocente plaisanterie dans le choix des titres et parfois le souci de passer au rouge une bête à qui cette couleur est interdite par la nature ne déparent point trop de leur inutile caprice cette belle exposition. Elle contient assez d'éléments solides pour n'en être point oblitérée.

§

Bernard Naudin rassemble son œuvre gravée, soit la transcription dans un excellent métier averti de tous les procédés de la gravure d'un dessin de maître. Le caractère des Livres qu'a illustrés Naudin convient à ce dessin qui avoisine la manière du XVIIIe siècle et son *Neveu de Rameau* est pourvu d'un commentaire pénétrant et spirituel. Le Peter Schlemil de Chamisso trouve en lui un excellent interprète de la verve, en somme française, de l'écrivain. La suite de lithographies, les *Tambours*, évoquent le souci de décor, de jeunesse, de brio, la verve très parisienne de Naudin. Sa série de Jeanne d'Arc est excellente. Mais c'est surtout dans ses clowns que Naudin donne l'essentiel de sa fantaisie. C'est un mouvement furieux noté avec de la pitié et de l'ironie. C'est le spectacle du monde réfléchi, sans respect. Ces clowns sont des artistes qui bouffonnent pour ne point songer à leur tristesse. Ils se démènent avec ferveur parce que le mouvement brise la méditation et endort la douleur.

§

M. **Deluermoz** est un remarquable animalier. Mais il ne se condamne point à un vérisme absolu, et les excellentes études qu'il produit lui fournissent le thème de pages décoratives mouvementées. Une esquisse précipite d'une course furieuse la *Ruée* des animaux que poursuivent les rafales du Déluge, page intéressante de tant de mouvement. Le faste, la fantaisie, le goût d'attifement pour leurs chevaux des Espagnols, des Arabes, des Sioux inspirent à M. Deluermoz des pages construites avec soin, de bel éclat, de ton un peu romantique. Ce peintre note avec une harmonieuse vérité des aspects de Provence, d'Espagne ou de Bretagne.

§

L'exposition **Marie Laurencin** se fonde sur de gracieux motifs très élégamment déduits et parés de couleurs fraîches, sé-

duisantes, un peu pâles. De jolies formes féminines s'élongent et l'arabesque de leurs mouvements n'est point déplaisante. Sur la pâleur de leur masque troué de deux yeux noirs très vifs, le peintre laisse errer comme un masque très léger et transparent de brume grise, sans qu'on voie bien la raison de cette façon de faire. L'agrément de ces quelque vingt-cinq toiles ne se différencie guère. La séduction de cet art n'implique pas la force, ni la diversité, mais c'est quelque chose d'atteindre la grâce même languide ou arbitraire et affectée un peu.

§

Un groupe de peintres expose chez Marcel Bernheim Camoin avec des paysages d'eau et d'arbres, très subtils dans leur simplicité cherchée et leur éclairage discret. Chénard-Huché plus solide et plus large qu'à ses précédentes expositions et très nuancé dans des visions d'été provençal très agréables. M. Georges Déon est un peintre ingénieux du jardin du Luxembourg et des jeux enfantins qui s'y baignent de soleil ; il voit juste et note d'un joli accent. Mlle Diukes est une débutante ; il y a de la force et de la personnalité dans un portrait de jeune femme, un frais paysage de Collioure et des notations de marchés arabes, indications précises et mouvementées. M. Raymond Dufrène donne une vue de Marseille très largement présentée. Un grand paysage de M. Josué Gaboriaud fait preuve de recherches curieuses, d'un désir de rendre la vérité de l'atmosphère, sans parti pris d'école. Des paysages d'Auvergne de M. Lepreux sont bien construits. M. Maurice Savreux semble marquer nettement un progrès avec une nature morte très établie et de belle couleur. M. De la Broye est fin et nuancé. M. Barat-Levraux, dont la personnalité s'accuse fortement en progrès, ensoleille ses personnages sur d'harmonieux fonds de verdure. Lebasque et Ottmann appuient leurs camarades de groupe. Le *Marchand de ballons* d'Ottmann est une page claire et vivante. M. Baignère imprègne de lumière des halls et des salons dont les visiteuses sont décrites avec une élégance exacte.

§

M. **Jean Galtier-Boissière** s'est créé un procédé rapide, heurté, éloquent, faisant jaillir de fonds sombres des personnages, très colorés, saisis dans un geste essentiel, dans une allure dramatique, pour figurer le mouvement de la fête nocturne, des foires

brutales, des bouges ou des quais de ports. Son exposition donne place à tous les endroits de plaisir, à toutes les pénombres hantées de vice, à tous les paillons lumineux d'une grande ville. Par contraste, les grands bateaux blancs et rouges équilibrent aux quais des ports l'équilibre majestueux de leurs carènes. Mais ce silence et ce recueillement ne sont point de longue durée, car, tout près des quais, où s'amarrent les bateaux, il y a des bars et d'extraordinaires matrones et des perroquets qui sans doute stupéfient et dominent les matelots par la violence et la variété de leur vocabulaire. La série des Cirques et des Music-halls ne manque point de nouveauté dans la transcription des éclairages, dans le grouillement des figurants, des apaches, des spahis dont les manteaux rouges sont souvent très habilement utilisés. M. Jean Galtier-Boissière apporte dans sa fougue bien des qualités. Il a le don de vie multiple, et une habileté d'observation enfiévrée, d'imagination rapide, qui lui confèrent le relief et le mouvement.

§

Le **premier groupe** chez Druet nous apporte quelques beaux Maurice Denis : marines larges, régates mouvementées, méditations religieuses et interprétations de légendes. Une *matinée en Savoie* de d'Espagnat conquiert par la jolie splendeur de l'horizon l'ingénieuse fluidité des fonds. Hermann-Paul est robuste, Pierre Laprade fin, Lebasque élégant et détaillé, Van Rysselberghe large et précis, Paul Serusier fécond en émaux précieux, Vallotton synthétique et savant ; les bouquets de Valtat sont d'une grande beauté décorative. Les invités du groupe étaient Mlle Jeanne Beaudot, qui renoirise un peu, mais ne manque ni de grâce ni de goût, et M. Valdo-Barbey, très désireux de lumière et de composition juste, verveux et abondant.

§

M. **René Lehmann** expose à la Licorne une soixantaine de toiles, dont presque aucune n'est indifférente. L'artiste ne va pas toujours assez loin, mais son indication paraît toujours juste. Des portraits sont poussés et apparaissent intéressants de plénitude, tels celui du peintre Rouault, très expressif dans son attentive sévérité. Des routes filent parmi les grands arbres, des pluies vaporisent des horizons ; des corbeilles de pommes de joli ton avoisinent des natures-mortes. C'est fort intéressant de justesse dans la recherche, sans déformation.

Dans une salle voisine la Licorne montre quelques œuvres intéressantes de Favory, de Bissière, de Gernez, etc.

§

Galerie du Luxembourg, M. **Benoni Auran** décore d'agréables tableaux religieux (esquisses de menu format) les parois d'une crèche provençale garnie de Santons (petites figurines représentant les personnages de la Pastorale), et leur crée ainsi une jolie atmosphère. Quelques vues du port de Marseille, très franchement abordées, plaisent par la méticulosité du détail qui ne gêne point la largeur de l'ensemble. M. Charles Sabatier dessine harmonieusement des silhouettes féminines et donne de la lumière à ses paysages. A la même galerie Mlle **Olga Bing** montre des tableaux de fleurs d'une belle richesse de couleur et d'harmonieux équilibre, de jolis paysages, des études de femme, peinture d'une attachante sincérité et de sens artiste.

§

Galerie Danthon des **Guillaumin** de diverses dates, pas assez de toiles, et pas assez d'heures diverses de la vie de l'artiste pour être vraiment une rétrospective. Toutes les toiles et pastels sont de la plus belle qualité et disent la grande place de Guillaumin dans l'art actuel, la personnalité de ses harmonies et la valeur de sa leçon. Son influence sur les paysagistes d'aujourd'hui dont beaucoup, qu'ils en conviennent ou non, ont été largement influencés par sa manière.

La **Société moderne** offre comme à l'accoutumée une très solide sélection d'artistes sûrs de leur matière et de leur personnalité, quelques-uns représentent des tendances novatrices accentuées. Le point d'affinité est le souci de l'équilibre, de la construction et de la pleine lisibilité des toiles. William Malherbe y présente deux nus de la plus délicate structure, des anémones légères dans l'air fluide et des paysages printaniers, peints dans son souci d'unité de rythmes et d'harmonie complète.

Jeanis évoque Venise, glorieuse, synthétisée dans une belle fin de jour, note des aspects du lac de Garde. Cette peinture à *tempera* est profondément lumineuse. Elle donne à la beauté de la nature un aspect grave et statique. Le silence y rêve en lignes pures. L'intuition de la vie y éclate dans un vouloir de féerie qui dit la beauté des choses et leur ajoute un reflet de méditation. Le sens de la vie arabe éclate en dix pages de Suréda ; de petites

mauresques parées jouent avec des gazelles, des négresses luisent dans des patios mosaïqués de blanc et de bleu. Voici de sévères rabbins, des marchands juifs recueillis, et le fêtard arabe, le jeune homme au turban doré, équivoque dans des éclatants habits de fête. Maurice Chabas expose de solides et silencieux paysages de Bretagne, Gaston Balande nous montre un beau jour d'été au vieux port de la Rochelle, il jette sur des eaux lourdes les vieux ponts pittoresques de villes du Midi, avec une belle sévérité constructive et une science complète du reflet. Louis Charlot est toujours dur, mais robuste et franc, dans la tradition des Lenain et de Courbet.

Henry Déziré évoque de beaux paysages bien accentués. Le Parc de Saint-Cloud de Claudius Denis est d'un agréable mouvement. Notons la jolie *matinée givrée* de William Horton et ses fleurs vivaces, les natures-mortes délicatement somptueuses de Mme Galtier-Boissière, le portrait un peu rude et les bois à violents contrastes de Louis Jou, les dessins très robustes et appuyés de Lebail et encore Henri Morisset, Lynen, Alluaud, Perinet, René-Juste, Claude Rameau, peintre très sensible, aux accords très fins. Paul Renaudot, Félix Roussel, dont, pour la première fois, se présente un important ensemble, tumultueux, influencé, parfois cursif, mais doué de goût et maître d'une facture habile et intelligente, Alfred Smith, peintre rayonnant de la Creuse en été, Louis Valtat, dont la *Couseuse* et *l'Essayage* par le ton familier de l'exécution et de valeur réaliste, autant que par l'individualité de l'harmonie colorée, apparaissent de premier ordre. Valtat est un solide coloriste, un bel évocateur plus important qu'on ne l'admet généralement. André Wilder avec d'intéressants paysages bien localisés de ton. A la sculpture, Fernand David qui adopte le principe d'Abbal dans la manière de traiter et de polychromer la pierre. Cavaillon, qui, parmi ses statuettes de bronze, recourt aussi à la pierre teintée pour sa *Fillette aux Fleurs*, François Adam dont les portraits (cire) ne sont point négligeables. A l'art décoratif Hamm et Massoul : donc deux belles vitrines.

§

Parmi les livres sur l'art récemment parus, un *Courbet*, d'André Fontainas, très important dans sa forme succincte et sur lequel nous reviendrons à notre prochaine chronique.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : un portrait de Dürer; donations et acquisitions nouvelles ; un tissu persan du xe siècle. — Memento bibliographique : un album de dessins de Claude Lorrain.

Notre **Musée du Louvre**, déjà si merveilleux, et qu'on apprécie de plus en plus depuis les remaniements qui en ont mis si heureusement en valeur les incomparables richesses, va voir s'ajouter à ses joyaux une peinture qui, d'emblée, se classera parmi les grands chefs-d'œuvre qu'il renferme, en comblant du même coup une lacune qu'on déplorait depuis trop longtemps. Ce n'est rien de moins, en effet, qu'une toile de Dürer, jusqu'ici si pauvrement et si mal représenté au Louvre comme peintre, et qui désormais va l'être d'une façon digne de lui, avec une œuvre particulièrement précieuse : son propre portrait à l'âge de vingt-deux ans. Ayant figuré autrefois dans la collection Félix à Leipzig, puis, il y a quelques années, dans la collection Léopold Goldschmidt à Paris, ce tableau était, au moment de la déclaration de guerre, la propriété d'un sujet allemand, et c'est ainsi que récemment le Louvre en a été constitué séquestre et en deviendra un jour prochain l'heureux propriétaire. A défaut des Dürer d'Allemagne, que nous aurions été si bien en droit d'exiger, avec les œuvres françaises des collections royales de Prusse, comme une faible compensation des sauvages dévastations dont nous fûmes victimes, notre victoire aura donc eu, tout de même, ce résultat de nous enrichir d'une des créations les plus caractéristiques du maître de Nuremberg. Peinture à l'huile reportée plus tard sur parchemin, et mesurant 0 m. 565 de hauteur sur 0 m. 445 de largeur, l'œuvre saisit dès le premier coup d'œil par le sentiment qui s'en dégage et la beauté délicate de l'exécution. Comme Rembrandt, mais avec d'autres préoccupations et d'autres qualités, Dürer a excellé à se peindre : qu'on se rappelle l'exquis petit dessin au crayon conservé à l'Albertina de Vienne, où, dès l'âge de treize ans, il s'essayait, avec une ingénuité si touchante, à reproduire ses traits « en se plaçant devant un miroir », a-t-il expliqué en marge. Le voici maintenant de neuf ans plus âgé : devenu déjà expert dans son art, il a entrepris, pour s'y perfectionner, un voyage d'études, en Flandre probablement, puis à Colmar où vivait Schongauer, et c'est au cours de ce déplacement qu'il peint ce second portrait. De nouveau, et, comme il le

fera encore plus tard, il se représente de trois quarts, en buste, vêtu avec cette recherche, ce souci de l'élégance, qu'il aime à manifester dans ses effigies et qu'on retrouve notamment dans le beau portrait du Musée de Madrid peint cinq ans plus tard : coiffé d'une petite toque rouge faite, semble-t-il, de rubans ou de plumes, ses longs cheveux blonds retombant sur ses épaules, le cou largement dégagé, il porte sur une fine chemise brodée et plissée, serrée autour du corps par des lacets rougeâtres, un pourpoint d'un bleu gris dont les manches tailladées sont garnies de cordons semblables et bordées de rouge aux poignets, « le tout — a écrit Gœthe, qui admira l'œuvre à Leipzig — merveilleusement dessiné, riche et candide, harmonieux dans toutes ses parties, d'une exécution parfaite, quoique d'une pâte un peu mince ». Tournant vers le spectateur, qu'il semble interroger des yeux avec une nuance de timidité, son visage sérieux, il tient dans ses mains une tige de chardon de l'espèce dite en allemand « mannestreue » (« fidélité de mari ») et au-dessus de sa tête, à côté de la date 1493, se lisent ces deux vers en vieil allemand : « *Myn sach die gat — Als es oben schtat* » (« Mes affaires suivent le cours qui leur est assigné là-haut »). Cette mise coquette, cette fleur symbolique, cette inscription, enfin le choix du parchemin, facile à rouler et à expédier, ont fait supposer aux historiens de Dürer que cette peinture était destinée à être envoyée à celle que son père lui avait choisie pour femme : Agnès Frey, fille d'un riche industriel de Nuremberg, qu'il devait épouser l'année suivante. Quoi qu'il en soit, cette admirable effigie, bien supérieure, par sa valeur de confession juvénile et sincère, au célèbre portrait plus idéal que vrai (et, par ailleurs, très repeint) de la Pinacothèque de Munich, est, comme l'a écrit un des meilleurs biographes de Dürer, M. Maurice Hamel, « un document sans prix. Pour la délicatesse d'intention, l'intensité, le naturel et l'harmonie, c'est une chose unique et, de toutes les images que Dürer a laissées de sa personne, la plus émouvante ». Réjouissons-nous de voir le Louvre s'enrichir d'une telle œuvre qui va révéler Dürer dans toute sa noblesse d'âme, dans toutes ses qualités d'artiste. Si l'ancien Salon Carré existait encore, elle y aurait eu sa place toute marquée parmi les grands chefs-d'œuvre du portrait : l'*Erasme* de Holbein, le *Condottiere* d'Antonello de Messine, la *Joconde*, le *Rembrandt âgé :* dans ce con-

cert d'expressions réfléchies, ardentes, subtiles ou douloureuses, la physionomie grave et tendre du jeune maître de Nuremberg aurait apporté une note personnelle qui n'eût pas éveillé dans notre âme des résonances moins profondes.

En attendant qu'il puisse mettre cette admirable toile sous les yeux du public (1), le musée expose en ce moment dans les salles Percier des objets d'art et des peintures qui y sont entrés récemment. Il faut citer en premier lieu un précieux petit retable, œuvre française des premières années du XVe siècle, composé d'une statuette de la Vierge en bois polychromé assise sous un dais ajouré autour duquel se referment des volets peints à fond d'or représentant des scènes de la vie de Marie. Ce délicat joyau, qui figura à l'Exposition des Primitifs français à Paris en 1904, a été légué au Louvre par le collectionneur belge Ch.-L. Cardon, récemment décédé. Une autre peinture exquise de notre école française primitive, vers 1400, a été offerte par M. Godefroid Brauer ; elle représente la Vierge assise sur un trône, les mains jointes, ayant sur les genoux l'Enfant Jésus qui — détail charmant — s'est endormi tandis qu'il écrivait dans un livre d'où pend une écritoire. Six autres belles pièces accompagnent ce don : une targe, ou bouclier de parade, peint, attribué à Pollaiuolo, orné en son centre d'une figure en stuc de Milon de Crotone ; une *Mater dolorosa*, grand médaillon en marbre du *cinquecento* italien ; deux très beaux bas-reliefs en bronze d'Andrea Riccio : *La Résurrection du Christ* et *La Descente aux Limbes ;* un magnifique plat des ateliers de Fraenza du XVe siècle ; enfin un tapis hispano-moresque du XVIe aux harmonieuses colorations. Un autre grand tapis, de couleurs plus vives, travail d'Asie-Mineure du commencement du siècle suivant, a été acquis par le musée grâce à la fondation Raoul Duseigneur. Notons ensuite, dans une vitrine, une charmante statuette en bronze d'enfant nu riant et dansant, les pieds sur une cornemuse, œuvre italienne du XVe siècle donnée par M. Joseph Duveen, puis un petit coffret en orfévrerie de la Renaissance française, offert par M. Gustave Labitte avec un groupe de *Saintes Femmes*, sculpture en bois provenant d'un retable flamand, et un grand coffre également flamand, du XVIe siècle, décoré de magnifiques rinceaux. Au

(1) Ceux qui désireraient le connaître dès maintenant en trouveront une belle gravure dans le numéro de janvier 1903 de la *Gazette des Beaux-Arts.*

fond de cette seconde salle est accrochée une très belle tapisserie française du commencement du XVIe siècle, acquise il y a deux ans et représentant, sur un fond de verdure et de fleurs, où des jeunes femmes s'ébattent avec des oiseaux, un flûtiste débout et une musicienne assise jouant de la cithare. Enfin, près de la fenêtre, les regards sont attirés par une somptueuse étoffe qui n'est pas la pièce la moins intéressante et la moins précieuse de cette exposition. C'est un tissu persan en soie du Xe siècle, divisé en deux fragments de grandeur inégale, appartenant à l'église de Saint-Josse-sur-Mer (Pas-de-Calais). On le découvrit au mois de juillet de l'an dernier, enveloppant les reliques du patron de la paroisse qu'on transférait alors dans une nouvelle châsse. Il avait été sans doute donné à l'ancienne abbaye de Saint-Josse, lors d'une première translation au XIIe siècle, par le comte de Boulogne Etienne de Blois, dont le beau-père avait partagé avec ses frères Godefroid de Bouillon et Baudouin le commandement de la première Croisade. C'est à notre érudit confrère M. Enlart, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, que nous en devons la révélation. Ayant eu la bonne fortune d'apprendre l'existence de cette étoffe, il en obtint le prêt du curé de Saint-Josse — qui malheureusement en avait déjà découpé et distribué des morceaux — et l'apporta à Paris pour l'étudier et la publier dans les *Monuments et Mémoires* de la fondation Piot. Les deux fragments que nous possédons permettent d'en reconstituer par la pensée l'aspect primitif. Tissée de soie sur trame de coton très épaisse, et de fond pourpre, elle offrait, dans l'encadrement de rinceaux et d'ornements où l'ocre jaune se mêle à la pourpre et où s'intercalait une frise de chameaux marchant l'un derrière l'autre, qui faisait le tour de l'étoffe, interrompue seulement aux angles par un coq, quatre éléphants stylisés (dont deux seulement subsistent) groupés deux par deux, affrontés et superposés, d'un ton de chair rehaussé de pourpre, d'ocre et de bleu. Au-dessous, une inscription en lettres coufiques de ton jaune d'or, aujourd'hui tronquée, où se lisent ces mots : « Gloire et bonheur au caïd Abou Mansour Negtekin; que Dieu prolonge... » nous révèle l'origine et la date de l'étoffe : ce caïd Negtekin était un général du sultan du Khorassan Abd al Malik qui le fit mettre à mort en 961. C'est donc vers le milieu du Xe siècle que l'œuvre fut exécutée, et c'est là un point de repère important pour l'étude des tissus orientaux

du moyen âge, car il aide à fixer la provenance et la date d'étoffes célèbres ayant avec celle de Saint-Josse de grandes ressemblances, notamment le tissu aux éléphants qui, à Aix-la Chapelle, enveloppait jadis les restes de Charlemagne et qui est conservé aujourd'hui au Musée de Berlin.

Va-t-il falloir renvoyer à Saint-Josse, où elle a été si maltraitée et où elle risque (ce serait le moindre mal qui pourrait lui arriver) d'être à nouveau enfermée au fond d'un tiroir, une pièce aussi précieuse ? Le Louvre ne la verrait pas sans regret quitter le pieux asile de ses salles, où elle serait enfin exposée d'une façon digne d'elle. Nous ne sommes pas suspect de favoriser la centralisation à Paris des richesses d'art provinciales : il y a sept ans nous déplorions ici même la vente au Musée du Louvre par la municipalité de Jaucourt du charmant reliquaire qu'on voit aujourd'hui dans la Galerie d'Apollon. Mais alors il s'agissait d'un objet d'art intimement lié à la vie et à l'histoire de cette localité, exécuté spécialement pour son église, où il était vénéré depuis quatre cents ans. A Saint-Josse, au contraire, il s'agit d'un objet caché depuis des siècles au fond d'une châsse, où il n'était entré qu'accidentellement à titre de simple enveloppe, et qui, par son origine étrangère, son caractère d'œuvre musulmane, n'a aucun lien historique ni moral avec le sanctuaire qui l'abritait. Malgré tout, nous répugnerions à voir une humble église de campagne privée d'un de ses joyaux, si cette parure n'avait été victime, de la part de celui qui eût dû la conserver le plus soigneusement, d'un traitement barbare, et cette raison doit primer toutes les autres. Aux termes de la loi de 1912 sur les monuments historiques, quand la sauvegarde d'un objet d'art classé n'est pas suffisamment assurée dans l'édifice qui le renferme, cet objet doit être déposé au trésor de la cathédrale du diocèse ou au musée local. La cathédrale et le musée d'Arras ayant été, comme on sait, détruits au cours de la guerre, c'est au Louvre qu'il faut souhaiter que l'administration des Beaux-Art confie la garde, que la commune de Saint-Josse n'est plus digne ni peut-être capable d'assumer, de la précieuse étoffe dont nous venons de dire l'intérêt. Et il serait aussi très désirable qu'elle priât Mgr l'évêque d'Arras et la Commission des Antiquités du Pas-de-Calais de vouloir bien faire retrouver et restituer les morceaux détachés de l'étoffe afin de les y réunir à nouveau. L'administra-

tion des Beaux-Arts pourrait d'ailleurs dédommager la commune de Saint-Josse par le don soit d'une autre œuvre d'art, religieuse ou non, qui serait peut-être tout aussi appréciée des fidèles et de la municipalité, soit d'une somme d'argent, et ainsi les intérêts de l'art et de la science historique seraient heureusement sauvegardés.

Memento.— Nous avons annoncé ici en 1914 (1) l'heureuse acquisition par le Louvre, grâce au concours de la Société des Amis du musée, de la suite des quarante dessins de Claude Lorrain qui faisaient partie de la collection Heseltine de Londres ; ajoutée aux dix-sept dessins du maître que possédait déjà le Louvre, elle permet maintenant à celui-ci de regarder sans envie les ensembles similaires du British Museum et de l'Albertina de Vienne qui, pour compter un plus grand nombre de pièces, n'en offrent pas de plus caractéristiques ni de plus belles. L'homme de goût, le mécène discret et généreux à qui le Louvre doit déjà tant, M. Maurice Fenaille, a eu la libérale pensée, dont il faut le remercier infiniment de permettre aux amateurs et aux historiens d'art, par des fac-similés parfaits, la jouissance permanente d'un tel trésor, et il s'est adressé, pour réaliser ce projet, à l'homme le mieux fait pour le mener à bien : André Marty, qui a donné des reproductions si étonnantes des carnets de voyage au Maroc de Delacroix. L'album qui en est résulté (*Quarante dessins de Claude Gellée dit le Lorrain*; Paris, Société des Amis du Louvre ; in-folio, tiré à 150 exempl., 300 fr ; vendu au profit de la Société) est une pure merveille par l'absolue fidélité de rendu des dessins, avec toutes les délicatesses de leurs nuances et des divers procédés employés par l'artiste : encre de Chine, sépia, rehauts de gouache, etc., par le choix des papiers, exactement semblables à ceux des modèles, ce sont les originaux eux-mêmes qu'on croit avoir sous les yeux ; l'illusion est complète. — Comme on le sait pour avoir admiré un choix de ces dessins lors de l'exposition des récentes acquisition du Louvre dans la salle Lacaze en 1918 et 1919, ces compositions sont, pour la plupart, des paysages d'Italie : vues prises dans la campagne de Rome, à Civita-Vecchia, au bord de la mer, dans les montages de la Sabine, etc., que l'artiste anime souvent de scènes de la Bible ou de la Fable (*Jacob et Laban, La Lutte de Jacob avec l'Ange, Le Repos pendant la Fuite en Egypte, Le Christ et les Disciples d'Emmaüs, Énée conduit par la Sibylle vers la grotte d'Averne, Pégase*, etc.), ou bien simplement des études de personnages ou d'animaux au pâturage. Dans tous rayonnent la noblesse et la grandeur de style, la beauté lumineuse, qui sont la marque du maître. M. L. Demonts, conservateur adjoint au Musée

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1914, p. 641.

du Louvre, avec l'érudition scrupuleuse et sûre qu'on apprécie dans tous ses travaux, a donné en tête de l'album la description détaillée, l'histoire et la bibliographie de chacune de ces compositions, et M. P. de Nolhac, avec la connaissance parfaite qu'il a de tout ce qui touche à l'Italie et l'agrément de style qu'on lui connaît, a fait précéder le tout d'une savante et captivante étude sur *Claude Lorrain peintre de Rome*, qui aide à mieux goûter encore le charme de ces menus chefs-d'œuvre. Tous les amoureux de notre art français du XVIIe siècle, tous les amateurs de beaux livres voudront posséder un pareil ouvrage.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La question juive. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Dijon, le 24 février 1921.

Monsieur le Directeur,

Votre revue ayant, par deux fois, fait entendre un son de cloche sur la question juive sous la signature de M. G. Batault, vous admettrez, je pense, qu'un de vos abonnés lui apporte quelques rectifications qui lui paraissent s'imposer. De la lecture des deux articles parus dans les numéros du 15 janvier et du 15 février il se dégage trois points qui viennent consolider des préjugés malheureusement répandus avec une facilité inouïe, et c'est à ces trois points que je tiens à répondre :

1° les Juifs sont des agents de dénationalisation (ici, promoteurs de bolchévisme, là représentants du capitalisme internationaliste) ;

2° ils sont exclusivistes;

3° ils travaillent dans l'intérêt de leur groupe.

I

Avant de répondre au premier point, je ne puis laisser passer une contradiction entre deux affirmations : si les Juifs sont internationalistes, que ce soit par principe comme les bolchevistes, ou par intérêt comme les financiers, ils ne peuvent être exclusivistes. Les Juifs acquis au bolchévisme ne veulent plus du judaïsme et les financiers internationalistes s'en moquent. L'exclusivisme, chez les Juifs, ne peut être représenté que par ceux dits vieux-orthodoxes, qui, comme les musulmans, n'ont d'autre patrie ni d'autre intérêt que la religion, ou les sionistes, qui sont tout simplement des nationalistes ; ceux-ci ne sont pas plus exclusivistes que les nationalistes des autres races. Et bien que M. Batault s'ingénie, par des moyens qui rappellent étrangement ceux des talmudistes et des judéo-alexandrins,— et que les Grecs, ne lui en déplaise, n'ont point ignorés, — à démontrer la convergence des intérêts des bolchéviques et des représentants les plus qualifiés du capitalisme,

j'avoue ne pas voir encore comment il est possible de faire travailler pour une même œuvre les bolchéviques qui ruinent le capital, les financiers qu'ils fusillent et qui à leur tour arment des bandes pour les fusiller, les vieux piétistes juifs qui sont des conservateurs à outrance de l'ordre social aussi bien que des pratiques religieuses (M. G. Batault le reconnaît à un endroit où il oublie qu'il venait de prétendre le contraire ; numéro du 15 février page 48) et les sionistes auxquels les uns sont hostiles et les autres indifférents. Un peu de pratique de la vie juive permet d'affirmer qu'autant il y a de variétés de Juifs, autant il y a d'esprits différents et d'intérêts divers, souvent contradictoires.

Il ne suffit pas de constater que des Juifs, et même un grand nombre de Juifs sont à la tête du bolchévisme ou du capitalisme pour en conclure que ces deux phénomènes sont dus à l'âme juive. Si cela était, pourquoi ne nous ferait-on pas le même honneur de la science ou de l'art ? On devrait tout aussi bien attribuer aux Juifs l'invention de la médecine, du barreau, du professorat et, d'une façon générale, de toutes les carrières libérales où ils se distinguent. Et si l'on devait accepter cette façon de voir, voyez-vous quelque chose qui ne soit point juif ? Si nous avons des têtes à mettre partout, chez les bolchéviques ou les financiers internationalistes comme chez les éminents représentants de notre bloc national ou les détenteurs les plus brillants de l'exclusivisme gaulois, cela prouve tout simplement que nous sommes riches en têtes.

La vérité est que tous ces préjugés proviennent d'une association d'hostilités (si je puis m'exprimer ainsi).

Pendant la guerre, tout sujet déplaisant était introduit dans la rubrique : Boche. Un homme brutal avait tout du Boche ; les Turcs ou les Bulgares, c'étaient des Boches ; la théorie qui nie l'existence historique du Christ était repoussée au nom de son origine Boche. L'esprit populaire associe ainsi toutes ses haines sous un seul vocable frappant qui les lui résume et les concrétise. Octave Mirbeau, au frontipisce de son mémorable *Jardin des Supplices*, décrit merveilleusement ce besoin de mettre un nom qui serve de motif à ses sentiments. Les tireurs des foires ne se contentent pas de viser un petit bonhomme en carton. « Ils « vont même jusqu'à le gratifier, le petit bonhomme, d'opinions poli- « tiques ou religieuses contraires aux leurs, jusqu'à l'accuser d'être « Juif, Anglais ou Allemand, afin d'ajouter une haine particulière à « cette haine générale de la vie..... » C'est par un procédé analogue que tout phénomène qui suscite la haine chez les peuples chrétiens est mis sur le compte des Juifs, ceux-ci étant leurs antagonistes depuis la plus haute antiquité.

La haine du Juif tomberait d'inanition si elle ne se confectionnait des aliments ; au moyen âge, elle se nourrissait d'accusations comme celle d'empoisonner les puits, de causer la peste noire, de tuer un enfant à

Pâques ; mais comme elle ne pouvait continuer à s'alimenter ainsi avec des mets repoussés par le bon sens et la raison, il lui en a fallu trouver d'autres ; avant la guerre on en voulait au capital et au commerce juifs ; aujourd'hui on s'en prend à l'anticapitalisme et à l'antibourgeoisisme (passez-moi ces termes barbares, mais qui répondent si bien à une idée aussi barbare), qui, naturellement, ne sauraient être que juifs.

Qui ose reconnaître qu'il participe à une société pleine de fissures et que les récriminations sont fatales ? Chacun préfère penser que tout est parfait quand il en est responsable et que si quelque chose ne va pas, c'est qu'il y va de la faute des autres. De même que la Cause Inconnue dans l'ordre des choses, on l'appelle : Dieu, la Cause Inconnue dans l'ordre du mal, on l'appelle : le Juif.

La succession de ces accusations diverses et contradictoires prouve que ce n'est pas le bien fondé de l'accusation qui importe, mais l'accusation elle-même. Les peuples chrétiens sont prédisposés, par une culture séculaire, à mettre toutes leurs haines sous le nom des Juifs, comme les musulmans Arabes le font sous le nom des Roumis et les musulmans Turcs sous celui des Ghiaours, comme peut-être les anciens Grecs le mettaient sous celui des Barbares. Il est à remarquer que cette haine décroît chez les nations déchristianisées. En France, dans les milieux libérés de l'empreinte du christianisme, la haine du Juif s'est bien atténuée.

La haine des Juifs s'explique donc, tout simplement, parce que chaque groupement humain déteste ce qui n'est pas lui : il a horreur du dissemblable. Les Juifs ne sont pas les seuls à en souffrir, et j'ai eu l'occasion, étant à l'Armée d'Orient, de constater que certains peuples chrétiens étaient encore plus détestés de nos soldats que les Juifs. Mais ceux-ci, de par les vicissitudes de leur histoire, sont devenus les *dissemblables communs à toutes les nationalités*.

C'est là et non ailleurs qu'il faut reconnaître la cause de l'hostilité générale contre les Juifs.

Maintenant que vaut chacun des griefs invoqués pour justifier la résurrection de cette haine ?

On accuse les Juifs d'être des agents de dénationalisation. On dore ou on rougit la pilule suivant les besoins ; mais on tient à la faire passer à tout prix. Comme on n'ose plus mettre en doute leur patriotisme, on s'efforce de le déformer et on en fait un sentiment né d'intérêts économiques. On ne veut pas admettre qu'ils puissent penser et sentir comme les autres hommes ; on ne veut pas qu'il soit dit qu'il y a chez eux comme chez les autres des froids calculateurs, des esprits pondérés et des cœurs exaltés. Et cependant, les Juifs pauvres, ont-ils fait leur devoir pendant la guerre dans un intérêt économique ? Et tous ceux des pro-

fessions libérales, avocats, médecins, professeurs, artistes, dans quel intérêt capitaliste internationaliste ont-ils fait leur devoir envers leur patrie ?

Croyez bien que les Juifs français aiment la France, comme tous les Français, parce qu'ils y sont nés. C'est la seule raison ; il n'y en a pas d'autre pour eux que pour les autres membres de la nation française, et il n'y a pas lieu d'en chercher la solution dans un amas de brochures ou la pénombre des salles de bibliothèque.

Si les Israélites des autres pays n'éprouvent pas le même patriotisme que ceux de France, leurs sentiments ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'éprouvaient les protestants chassés par Louis XIV, ou les Emigrés au temps de la Révolution. Il n'y a là rien de particulièrement judaïque. Le caractère humain suffit à l'expliquer. La grande erreur de ceux qui s'en prennent aux Juifs est de s'imaginer que ce sont des hommes faits autrement que les autres.

II

Les Juifs sont-ils exclusivistes ? Oui et non. Quel est le groupement qui ne le soit en un sens ? Seulement quand un groupement forme une grande majorité, on ne s'en aperçoit pas. L'exception, c'est toujours le petit nombre.

En réalité, il y a dans le monde trois grands groupes exclusivistes : le Christianisme, l'Islamisme et le Judaïsme. Chacun d'eux renferme un plus ou moins grand nombre de fidèles tièdes, ou indifférents ou inconscients qui atténuent leur exclusivisme. Là où la libre pensée n'est pas répandue, dans les Balkans, par exemple, chacun de ces groupes vit à part et a horreur de se mêler aux autres. Les Juifs n'y ont nullement le monopole de l'exclusivisme et ne sont pas les plus exclusivistes.

D'ailleurs à quoi bon prouver qu'ils ne sont pas les plus exclusivistes, puisque, dès qu'il cessent de l être assez au gré de leurs censeurs, on les taxe de cosmopolitisme et d'internationalisme. Ils retombent inévitablement de Charybde en Scylla avec la seule consolation de constater que, quoi qu'ils veuillent et quoi qu'ils fassent, on ne leur reconnaît qu'un droit : celui d'avoir tort.

En fait d'exclusivisme, je ne connais pas beaucoup de doctrines qui, comme la doctrine juive, disent que : « Tous les justes, quelle que soit leur confession ou leur origine, participent aux félicités éternelles » (Cf. Massékheth Sanhedrin 106). D'après les sages d'Israël l'on peut faire son salut dans n'importe quelle religion, pourvu qu'elle enseigne le bien et la croyance en un Père commun à tous les hommes.

Mais, là encore, on répliquera que c'est de l'internationalisme. Alors j'avoue que je ne vois pas ce que les Juifs pourraient bien faire pour échapper à toute critique.

Comme tout peuple admet qu'il a des vertus particulières, qu'il essaie

de les répandre chez d'autres et qu'il tend à leur emprunter les leurs, il peut toujours commettre des excès d'exclusivisme en s'en tenant trop strictement aux siennes, et d'internationalisme en ouvrant les portes aux étrangères. La France est-elle exclusiviste parce qu'elle est consciente de sa valeur propre? ou est-elle internationaliste parce qu'elle a répandu sa culture dans le monde ?

Les termes différents s'appliquent à volonté; et quand il est question de Juifs, ils s'appliquent à mauvaise volonté.

III

Un autre préjugé répandu dans le monde, c'est que la paix actuelle est celle de la finance juive internationaliste. Voyons la question avec un peu de bon sens. Qu'est-ce que le judaïsme peut bien gagner à cela ? Comme il est surtout un phénomène d'ordre religieux ou sentimental, quel intérêt peut-il bien avoir à cette civilisation économique qui l'étouffe et le tue ? Si le culte du veau d'or a gagné des individus nés dans le judaïsme, ces individus lui sont devenus étrangers. Est-ce que le christianisme peut être rendu responsable de ceux de ses fidèles qui sont adonnés au culte de Mammon? Le judaïsme, c'est la religion de Moïse, et Moïse c'est l'exécuteur du veau d'or.

La civilisation économique moderne doit-elle être naturalisée juive sous prétexte que des Juifs en ont été les théoriciens? En sont-ils les créateurs parce que leur perspicacité leur a permis d'analyser avec netteté ce que le monde chrétien a créé aveuglément? Les Juifs ont des théoriciens pour toutes sortes de branches, et il n'y a pas de raison pour que la vie économique soit exclue du champ de leurs investigations.

Le fond de tous les préjugés, c'est qu'il y a des événements désagréables et que la foule demande des responsables. Responsable, tout le monde l'est et personne. Qui peut être rendu responsable de ces faits formidables qui dépassent tout génie humain? Pas plus que pour la peste noire, on ne conjurera les terribles réalités qui menacent le monde en faisant tomber des têtes. Dans des questions aussi obscures, le sage s'abstient, la foule affirme tout simplement que la faute en est aux Juifs et les savants qui n'ont de plus que la foule qu'un entassement d'idées de son calibre, mais aucune idée vaste par elle-même, aboutissent au même résultat après avoir dépouillé les bibliothèques et échafaudé de copieuses dissertations d'école. Tous en sont encore à se disputer avec les contemporains de Jésus-Christ, et à vivre de leurs querelles, quand nous avons tant de mal à vider les nôtres d'aujourd'hui. En fait de capitalisme et d'internationalisme, nous avons mieux à faire en nous occupant de surveiller le Boche et de le faire payer.

Croyez, Monsieur le Directeur, à mes sentiments très distingués.

DAVID BERMAN

Rabbin de la communauté de Dijon.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Marie L. Herking : *Charles-Victor de Bonstetten* (*1745-1832*), *sa vie, ses œuvres* ; Lausanne, Imprimerie La Concorde. — Otto Kluth : *Carl Spitteler et les sources de son génie épique.* — Pierre Girard : *Le visage tourné vers le Zénith*, poèmes ; Genève, Editions Sonor. — Alice de Bary : *Le Feu dans l'âtre* ; Lausanne, Payot. — Serge Milliet : *Le Départ sous la pluie*, Edition du groupe littéraire Jean Violette. — Dr Charles Ladame : *Enfantines*, Lausanne, Edition de la « Revue Romande ». — Memento.

La tâche du chroniqueur est parfois bien ingrate. Il voudrait parler du temps qu'il fait, raconter une histoire dont il s'est diverti, épiloguer sur les événements du jour, décrire un tableau qui a rempli de joie ses yeux et de rêves son âme, commenter une pièce sur laquelle il se flatte d'avoir un sentiment à lui, vanter un livre, vieux ou neuf, qu'il a lu pour son seul plaisir. Hélas ! son devoir lui est assigné. Des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs jalonnent un chemin dont il n'a pas licence de s'éloigner.

Voici donc des livres. Il y en a de gros, très pesants et très sérieux. Il y en a de minces, qui ne pèsent pas lourd et qui, pourtant, manquent de légèreté. Mais où donc est le volume que l'on ouvre avec résignation, qu'on aborde posément, qu'on lit avec un intérêt croissant, qu'on ne lâche plus jusqu'à la dernière ligne et qu'on ferme à regret ? Pour ma dernière chronique, j'en avais un — et en vers, s'il vous plaît, — le charmant recueil de M. René-Louis Piachaud, *Les jours se suivent*. Aujourd'hui je crains fort de ne rencontrer point d'aussi agréable surprise.

Pourquoi faut-il, quand on est en disposition de goûter un humoriste alerte ou un dramaturge puissant, n'avoir affaire qu'à des œuvres de critique et d'histoire littéraire ou à des complaintes rimées ? Qui donc rendra aux lettres romandes l'imagination, le mouvement et la vie ? Mais il ne sert à rien de gourmander les gens sur ce qu'ils ne nous donnent point. Voyons plutôt ce qu'ils apportent.

Mlle Marie Herking, élève de M. Gonzague de Reynold, devait à son maître d'écrire sur un sujet proprement helvétique sa thèse de doctorat. Elle a choisi pour matière de cette dissertation la vie et les œuvres de **Charles-Victor de Bonstetten**. Ce patricien bernois, d'esprit libéral et de haute culture, connut la Genève de Jean-Jacques, approcha Voltaire à Ferney, fit son apprentissage d'« honnête homme » en Hollande, en Angleterre et à Paris, où il fréquenta le salon de Mme Necker. Il entra plus

tard dans les conseils de la république de Berne et remplit diverses charges, entre autres celle de bailli de Nyon, dans le pays de Vaud, d'où il fut chassé par une révolution qu'il prévoyait depuis longtemps et qu'au fond de son cœur il souhaitait. Emigré en Danemark après les événements de 1798, Bonstetten y écrivit un fort curieux essai sur *La Scandinavie et les Alpes*. Rentré à Genève en 1801, il fut l'ami de Mme de Staël et de l'historien Jean de Muller, occupa sa vieillesse à courtiser de belles dames et à composer de doctes ouvrages, mourut enfin en 1832, deux ans après la bataille d'*Hernani*.

Etudiées par Mlle Herking avec beaucoup d'intelligence, d'érudition et de méthode, sa vie et son œuvre fournissent de curieux aperçus sur l'esprit suisse, comme aussi sur cet « esprit européen » dont il fut, avec Corinne, un propagandiste zélé et qui devait, avec le romantisme, renouveler la critique française. Parmi ses écrits, *L'homme du Midi et l'homme du Nord* paraît être le plus ingénieux par la pensée, en même temps que le plus achevé par la forme. Il n'est pas inutile de noter que, bilingue, Bonstetten avait commencé par écrire en allemand, mais qu'il abandonna bientôt cet idiome pour le français. Autour de lui s'évoquent, sous la plume de sa biographe, une société et des événements qui présentent plus d'un parallèle avec les temps où nous vivons. A ce titre encore, le récit de Mlle Herking, simple, clair et vivant, sera lu avec profit par les Suisses d'aujourd'hui qui veulent se mieux connaître et par les Français curieux de comprendre les mœurs, les traditions, le tour d'esprit de leurs voisins.

Peu d'écrivains étrangers, certes, méritent plus que le grand poète de *Printemps olympien* d'être aimés et célébrés en France. M. François de Curel, ici même, s'y est employé. Et la France n'oublie pas le noble hommage rendu, dès les premières heures de la guerre, à la justice de sa cause par un homme nourri de culture allemande, qui devait à l'Allemagne sa gloire et qui n'hésita pas à sortir de sa hautaine retraite pour crier au peuple de son pays ce qu'il savait être la vérité. L'écho de ce cri s'est longtemps répercuté dans les âmes. Aujourd'hui, grâce aux travaux de MM. Maurice Muret, Paul Desfeuilles et d'autres encore dont j'oublie les noms, **Carl Spitteler** n'est plus un inconnu pour les lettrés français. Certains de ses livres ont été traduits,

d'autres le seront sans doute. L'essai de M. Otto Kluth semble être cependant le premier ouvrage de longue haleine écrit dans notre langue sur l'auteur des *Vérités riantes*. Hélas ! je crains fort qu'il ne contribue guère à lui procurer de nouveaux lecteurs. Ce n'est point qu'il soit sans mérites. Interprète consciencieux et docile — trop docile à mon gré, — M. Kluth possède bien son sujet. Sur le milieu dans lequel Spitteler a vécu, sur les rapports de son œuvre avec celle de Nietzsche, il a des vues originales. Mais, Dieu, que tout cela est donc mal écrit ! On dirait d'une traduction maladroite. Pouvez-vous supporter une phrase comme celle-ci : « C'est à ces confidences que nous nous en tiendrons avant tout dans ces premières pages dont le but est de raconter simplement ce que nous savons d'une vie dont le cercle n'est pas encore fermé, et d'introduire auprès de l'œuvre qui est issue de cette vie et en est après tout la révélation la plus intime. Aussi espérons-nous, en citant quelques faits et en caractérisant quelques ouvrages, fixer à grands traits une personnalité achevée et indiquer le sens d'une évolution très originale. » M. Kluth, qui se prénomme Otto, penserait-il dans une autre langue ?

Mais non, il s'écrie, page 107 : « Nous autres Suisses romands... » Que dire d'un écrivain qui, ayant consacré tout un livre à définir le *génie épique* de Spitteler, termine par ces mots : « Il a eu en vue l'humanité et lui a donné une œuvre idéale où la grâce s'allie au sérieux » ? Qu'il serait amusant d'entendre M. Kluth disserter sur Flaubert ! Ses réflexions sur l'importance de la forme dans l'œuvre du poète bâlois sont des plus savoureuses. Ecoutez plutôt : « On nous a répété non sans raison un mot de Sainte-Beuve : Dans ce pays, on n'est pas artiste. Depuis que nous possédons *Olympischer Frühling*, nous ne sommes plus obligés d'y souscrire. Car cette grande œuvre marque un progrès non seulement de notre littérature, mais aussi de notre esprit suisse. Celui-ci, comme tout ce qui vit, tend en avant, et tout en restant jalousement fidèle à lui-même, marche dans le sens d'une plus grande perfection, il cherche ce qui lui manque. Il s'ouvre à l'art. » Spitteler, qui ne paraît pas ignorer les lois de la syntaxe et de la phonétique françaises, serait peut-être fondé à se plaindre d'avoir été trahi par le style de son scoliaste. Sans doute il n'en dira rien. Mais quel dommage que Flaubert soit mort ! Comme son oreille eût goûté ces trou-

vailles « hénaurmes » du langage kluthien : « introduire auprès de l'œuvre qui est issue de cette vie et qui en est après tout... », ou bien « a eu en vue », ou bien encore « tend en avant ».

Passant de la prose aux vers et de la critique au lyrisme, il convient de s'arrêter devant **Le visage tourné vers le zénith**, de M. Pierre Girard. Les premiers recueils de ce jeune poète témoignaient d'une aimable facilité et faisaient bien augurer de la suite. Son nouveau volume confirme ces promesses. M. Pierre Girard est doué. Il a le sens du rythme ; il connaît la valeur des mots. Sentimental, élégant, un peu précieux par instants, il assemble de jolies images, parfois trop prévues, mais toujours fraîches et gracieuses. Sa pensée semble manquer encore de netteté et, même quand son âme se complaît à des sentiments tumultueux, il arrive que le thème soit traité avec quelque mollesse, rançon d'une trop facile abondance. M. Girard a bien choisi ses maîtres : Francis Jammes, la comtesse de Noailles et notre grand Paul Fort. Il ne lui reste plus qu'à oublier désormais leurs leçons, à perdre l'accent de pastiche qui, trop souvent, dépare ses poèmes. Son tempérament, qui est riche, se fortifiera en se doublant d'une individualité plus ferme. Car, en vers comme en prose, il ne suffit pas d'éprouver des sentiments ou de subir des passions ; il faut encore que, par des « différences » clairement marquées, ces sentiments et ces passions se révèlent au lecteur comme le bien propre de l'écrivain.

Il y a quelques années, Mme Alice de Bary nous conviait à écouter *Les Voix de la Montagne*. Elle avait cru devoir donner à cette invitation la forme d'un recueil de lignes inégales. Aujourd'hui, elle veut que nous regardions flamber **Le Feu dans l'Atre**. Et c'est encore un volume de vers. Soyons juste : de l'un à l'autre, la poétesse a réalisé quelques progrès. Pourtant, son feu ne brûle guère. Ses rondels et ses chansons représentent assez exactement le résultat que peut atteindre, avec de l'application, une femme du monde douée d'une sensibilité moyenne, servie par une imagination assez pauvre, ayant quelque lecture et respectant, dans tous les domaines, ces « conventions » que nul n'a signées et que chacun subit.

M. Serge Milliet, qui paraît être d'origine sud-américaine, publie à Genève **Le Départ sous la pluie**. Ces vers d'amour, souvent un peu « romance », parfois grandiloquents à l'excès, ne

sont pas toujours sans finesse et touchent par leur timbre d'absolue sincérité.

Je m'excuse de ne pouvoir parler avec autorité du docteur Charles Ladame et de ses **Enfantines** qui nous ramènent à la prose. Trop vieux pour me rappeler toutes mes sensations d'enfant, je ne le suis pas assez pour partager le sentiment des pères qui, se penchant sur leur progéniture, s'imaginent avoir inventé le procédé dont elle naquit.

Memento. — Encore un signe de la crise que subit en Suisse française la littérature d'imagination : pour donner un roman à ses lecteurs, la *Bibliothèque universelle* fouille la production britannique et en exhume un George Eliot, la *Revue de Genève* traduit une œuvre du Suédois Gustaf af Geijerstam, la *Revue romande* s'adresse au romancier français Henri Bachelin. — On voudrait aider ces publications à trouver des lecteurs : elles ne facilitent pas toujours la tâche du critique bénévole. L'antique et vénérable *Bibliothèque* avait cherché, quelque temps avant la guerre, à se parer d'une jeunesse imprévue et nouvelle ; hélas, si j'en excepte l'excellent Maurice Millioud, elle est de nouveau bien vénérable. Née d'hier, la *Revue de Genève* se montre terriblement solennelle : parlement international, Société des Nations, tour de Babel dominée par une horloge de Genève, Genève nombril du monde. Quant à la Revue romande, qui devrait être une revue de jeunes, elle s'affirme de plus en plus réactionnaire, et avec quel sérieux imperturbable ! Rédigée par des étudiants, dont la plupart sans doute ne seront jamais des professionnels, la *Revue de Belles-Lettres* a certainement plus de vie et d'allant.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

Poètes et revues. — Traductions françaises d'auteurs espagnols. — R. Pérez de Ayala : *Belarmino y Apolonio*, Calleja. — Memento.

Poètes et revues. — Si l'Espagne avait découvert l'Amérique, celle-ci le lui rendit bien en lui envoyant Rubén Darío. Ce Nicaraguais parisianisé apportait à la langue espagnole desséchée la fluidité verlainienne, une musique nouvelle, des thèmes jusqu'alors inouïs. Pourtant, il est juste de dire que la poésie espagnole revivifiée ne resta pas à la remorque de l'étranger ; tout en se tenant très au courant de l'évolution de la poésie en Amérique et en France, la poésie espagnole, depuis une vingtaine d'années, est profondément espagnole. Au delà du symbo-

lisme français elle a retrouvé ses sources chez les vieux génies nationaux, chez Jorge Manrique ou chez Góngora.

On commence à savoir en France ce que fut Góngora, flûte à double tuyau, tantôt chantant de simples et tendres romances populaires, tantôt voix compliquée, volontairement solitaire dans la nuit. On assiste alors à un phénomène parallèle à celui que représente chez nous Mallarmé : un poète revenant incessamment sur son œuvre, en singularisant de plus en plus les beautés, s'enivrant de plus en plus de sa somptueuse obscurité, découvrant à ce jeu cérébral les plus étranges plaisirs.

Les jeunes poètes de la revue *La Pluma* ne sauront que m'approuver si je les rattache à cette glorieuse tradition. « La cité est folle de géométrie ! » s'écrie l'un des plus rares d'entre eux, unissant dans le même vers la passion et la mathématique. Nommons Díez Canedo, Pedro Salinas, Jorge Guillén. Un petit poème de ce dernier pourrait se traduire ainsi :

C'est l'amitié ferme dans le chaos,
vague indécise entre être et ne pas être,
vents qui soufflent en courses versatiles,
propulseurs de voiles simultanées,
bande de nues en voyage fluide, —
c'est un fragile esquif en grand péril
parmi les eaux précises des bassins.

Lorsque les poètes espagnols sont simples et clairs, lorsque, au contraire, ils se rattachent à la tradition du Góngora populaire, à celle de Romancero, à la tradition mélodique de Garcilaso et de saint Jean de la Croix, il reste chez eux quelque chose encore de hautain et de singulier. *La Pluma*, qui publie également les œuvres des maîtres contemporains, Unamuno, Valle-Inclán, etc..., a eu la bonne fortune de publier des vers d'Antonio Machado, poète dont l'œuvre courte est profondément émouvante. Ce sont de brèves chansonnettes d'automne :

Il y a une main d'enfant
dispersée dans le soir gris,
ou dans le soir gris s'efface
une aquarelle d'enfant.
L'automne a dans son rêve
un arc-en-ciel d'avril.

Ne rêve plus, chasseur
qui as une escopette et un lévrier.
Voici l'aube.

Le ton de ce poète rêveur et mystérieux se fait de plus en plus sobre. Les poètes espagnols se sentent de plus en plus attirés vers le haï-kaï. De même, le fameux J. Ramón Jiménez, dont l'œuvre, au contraire de celle de Machado, était d'une étourdissante exubérance lyrique, a ramassé son effort et ne dessine plus que de petites pièces, souvent sévères, telles celles que publie la revue *España* du 22 janvier sous le titre *La Mort*. La mort est peut-être le thème favori de la poésie espagnole. Depuis le moyen âge, depuis ces formidables *Stances* de Jorge Manrique sur la mort de son père, qui nous montrent le bon chevalier entouré de sa maison, comme dans le fameux tableau du Greco, et dialoguant avec la mort sur un rythme de glas, depuis Calderón et toutes les spéculations mystiques sur le songe de la vie,

car toute la vie est un songe
et les songes ne sont que songes,

le thème de la mort est pour les poètes espagnols une inéluctable obsession. Il circule à travers toute la littérature castillane. Ces choses sont fort graves. « Un coup de cercueil dans la terre, disait jadis Machado,

est quelque chose
de parfaitement sérieux. »

Il faudrait citer, du numéro de décembre 1920 de *La Pluma*, un austère, un impitoyable poème de J. Moreno Villa sur l'homme qui perd les occasions, une sorte de terrible dissertation sur la fatalité et le châtiment dû à celui qui n'a pas dirigé son destin.

Tu n'as pas de pardon.
L'Archange à la balance
considère comme perdu l'homme
que l'occasion laisse désemparé.

Je ne sais quelle mouche d'or
a fasciné ton regard alerte ;
je ne sais pourquoi tu dormais,
quand l'occasion pointait à l'orient...

J'ai parlé, à propos de Góngora, de jeu cérébral. L'Espagne, paresseuse et renfermée comme le héros de ce poème de Moreno Villa, l'Espagne aime le jeu. Elle a joué tout l'or des Amériques avec le monde et elle a tenu avec Dieu le pari pascalien : le Paradis ou l'Enfer ? C'est un jeu que la littérature gongoresque et aussi ce goût qu'ont les Espagnols pour les commentaires et les exégèses, un jeu auquel on risque de faire une erreur de cinq cents pages, quand ce n'est pas d'ennuyer son lecteur.

Miguel de Unamuno, l'homme le plus représentatif peut-être de l'Espagne actuelle et l'un de ses plus grands écrivains, s'est diverti à des exercices de cette espèce. Il a écrit une *Vie de Don Quichotte et de Sancho*, où, chapitre à chapitre, il commente le *Quichotte* dans un sens très arbitraire, mais avec un lyrisme et une hauteur morale qui font de ce livre une merveille. Aujourd'hui, c'est d'une œuvre de peinture qu'il nous donne l'exégèse : *Le Christ de Velazquez*.

Le Christ de Velazquez est un poème fort long, dans lequel, patiemment, puissamment, Unamuno se livre à des méditations lyriques et théologiques sur chacune des parties du corps de son Dieu crucifié. La verge elle-même, manifestation suprême de l'humanité du Christ, est le sujet d'une méditation. Et il y a entre la sensualité académique païenne du tableau et l'ardeur mystique que le poète s'obstine à déployer comme une farouche contradiction. Mais Unamuno est l'homme des contradictions, et c'est du déchirement intérieur que jaillit pour lui ce qu'il appelle « le sentiment tragique de la vie ».

Tandis que *La Pluma* est une revue purement littéraire, *España*, que dirigeait M. Araquistain, et qui vient de mourir, accordait une grande place au mouvement des idées sociales. Le problème de l'Espagne qui dort, cette opposition entre un passé sublime, un isolement exceptionnel, une originalité lourde à porter et le besoin que sentent les jeunes générations de s'européaniser, de prendre part aux gestes du monde, alors que, trop éloignées de la masse populaire, elles se sentent impuissantes à l'entraîner, ce problème était étudié sous toutes ses faces les plus angoissantes par les journalistes et les écrivains qui composaient *España*. La disparition de cette revue est fort regrettable.

Bilbao devient un centre intellectuel de première importance, et nous parlerons quelque jour de la revue basque *Hermes*.

On assiste en ce moment à une louable floraison de **traductions d'auteurs espagnols**, non des auteurs modernes, mais des classiques. Après la *Fable de Polyphème* de Góngora, traduite par M. Marius André, après le *Saint Jean de la Croix*, remarquablement traduit par M. R.-L. Doyon,après le *Cervantes* de M. Collet, après la *Célestine* de l'illustre professeur E. Martinenche, voici que la maison Crès publie, dans sa collection *le Livre Catholique*, le *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* de sainte Thérèse, ces admirables pages toutes retentissantes de cris amoureux, où la méditation est à tout coup interrompue par un jaillissement de larmes ou d'appels. Cela est traduit avec une parfaite élégance par M. le comte de Premio-Real et préfacé par M. Barrès. M. de Premio-Real a traduit en outre quelques-unes des petites poésies de la sainte, et il a réussi à en garder le rythme enfantin et chantant. Ce travail dénote chez le traducteur d'authentiques qualités de poète.

Les souvenirs d'une enfance enivrée de la lecture et de la relecture des *Légendes* de Gustavo-Adolfo Becquer m'en a conservé le charme, malgré ce qu'elles peuvent avoir d'un peu *chromo*, d'un peu *troubadour*... M. Delvais en a traduit les plus caractéristiques pour la *Bibliothèque Universelle*. Dans sa préface M. Valter souhaite qu'un poète, car seul un poète sera digne de cette tâche, s'attaque à la traduction des *Rimes*, moins d'une centaine de petits poèmes passionnés qui font de Bécquer le frère de Heine, un des plus grands lyriques du romantisme européen.



Le spirituel écrivain R. Pérez de Ayala donne un nouveau roman : **Belarmino y Apolonio**. Roman n'est pas le mot : il s'agit plutôt d'une sorte de fantaisie idéologique, paradoxale. Le cordonnier Belarmino passe ses journées à lire le dictionnaire, qu'il appelle le « cosmos », alors que le monde extérieur, dans sa bouche, porte le nom de « dictionnaire ». Car la méthode bélarminienne consiste à transformer le sens des mots par des séries d'associations jusqu'à composer les discours les plus hilarants du monde. Un lexique du langage bélarminien ferme l'ouvrage. Au fond, selon l'auteur, tous les philosophes n'agissent pas autrement que ce cordonnier. Quant à son confrère Apolonio, il s'a-

donne à l'art dramatique et voit toutes choses du point de vue tragique et selon l'optique de la scène. Il y a chez ces deux pantins symboliques du Sancho Panza, voire du Don Quichotte, et leur aventure intellectuelle est parfois un émouvant spectacle.

La richesse verbale de Pérez de Ayala, son habileté, son humour, sa maîtrise sont chose intraduisible.

Memento. — Certains ouvrages sont à signaler, prouvant que les Espagnols sont capables à présent de manier les idées philosophiques et sociales, non plus même sous le couvert d'une affabulation, mais directement, en des ouvrages savants et bien construits. Evidemment, si l'Espagne n'a pas de philosophes, on peut dégager une philosophie de sa littérature : le catholicisme dans lequel elle s'est emprisonnée a des caractères bien à lui. On pourrait dire que l'Espagne est une religion nouvelle, presque différenciée du catholicisme officiel au même titre que le franciscanisme ou que Port-Royal. A présent, depuis Angel Ganivet, depuis des incursions dans le monde de l'hétérodoxie et les divers systèmes de la pensée européenne, on peut voir paraître un grand nombre d'ouvrages remueurs d'idées. Telle la très personnelle thèse sociologique que M. R. de Maeztu vient de publier sous le titre, *La Crise de l'Humanisme*. Deux ouvrages publiés par l'infatigable maison Calleja : *Russie, miroir salutaire* à *l'usage des pauvres et des riches*, par M. Rafael Calleja, et les *Etudes de politique française contemporaine*, par M. Manuel Azana, montrent l'intérêt que porte l'Espagne aux grandes questions du moment.

JEAN CASSOU.

LETTRES NÉERLANDAISES

Augusta de Wit : *De drie vrouwen in het heilige woud ;* Amsterdam, J.-M. Meulenhoff. — Louis Carbin : *De verlief de passagier :* Madtsch v. Goede en Goedk, Lectuur. — Memento.

Depuis qu'Ed. Douwes Dekker, sous le pseudonyme légèrement outrecuidant de Multatuli, écrivit son *Max Havelaar*, la littérature ayant pour objet de décrire nos Indes est devenue des plus abondantes.

Rien à cela de surprenant. Des milliers de Hollandais, soit comme soldats, soit comme administrateurs, soit comme commerçants, ont passé une partie de leur existence dans l'Insulinde et il ne se compte presque pas de famille néerlandaise qui ne s'intéresse à Java et à Sumatra, parce que l'un ou l'autre de ses membres y est établi.

Cette littérature coloniale a des caractères variés. Il circule un

tas de romans d'une valeur des plus douteuses et qui nous dépeignent, en flattant les goûts malsains du public, la vie très superficielle des colons. En effet, il y a quelques dizaines d'années « l'Orient » servait encore de débouché aux jeunes gens qui avaient plus ou moins raté leur carrière et, quoique les gens qui se rendent aujourd'hui aux Indes n'appartiennent plus guère à cette catégorie, c'est un but lucratif qui les attire et la préoccupation constante de l'argent crée chez la plupart d'eux une mentalité où il n'y a pas beaucoup de place pour des penchants idéalistes.

Les Indes ont cependant inspiré autre chose encore que des livres à scandales. Les meilleurs et les plus délicats de nos auteurs ont écrit sur les Indes, notamment Louis Conperus et Augusta de Wit, dont « Orpheus in de Dessa » (Dessa signifie village indigène) est un des plus beaux livres de notre littérature actuelle.

Augusta de Wit vient de publier un nouveau recueil comprenant cinq esquisses indiennes et intitulé **De Drie Vrouwen in het Heilige Woud** (*Les Trois Femmes dans la Forêt sacrée*), titre emprunté à la première et à la plus longue des esquisses, mais qui n'est pas la plus belle du livre. C'est l'histoire d'une apparente résurrection. Une femme ressemblant étonnamment à la morte et qui habite un village voisin est rencontrée, par un singulier concours de circonstances, près d'un tombeau sacré où un songe a prédit à la mère de la morte qu'elle retrouverait sa fille. Cette histoire aurait pu atteindre tout son effet si l'auteur l'avait traitée comme un récit merveilleux ou légendaire, mais l'arrangement tout logique de ces coïncidences a quelque chose de forcé et la présence de la femme d'un administrateur hollandais — c'est la troisième femme dans la forêt — qui, à la fin, débite des considérations attendrissantes et pleines de philosophie nous fait une impression assez sotte.

Ces défauts sont quelque peu compensés par l'admirable langue d'Augusta de Wit, tendre, pleine de langueur, imagée et cadencée, donnant la sensation de l'atmosphère orientale.

Ces qualités de style prennent toute leur valeur dans les autres esquisses, qui ont un caractère plus impressionniste et n'ont presque pas de sujet proprement dit. Elles appartiennent à ce que je connais de plus beau de ce genre dans la littérature néerlandaise, surtout l'esquisse intitulée *de Jager* (*le Chasseur*) qui nous dépeint admirablement les sentiments et la passion d'un chas-

seur européen et les nuits tropicales, pages d'une rare et pure inspiration. A la fin il y a, dans les premières clartés matinales, le jeu d'un jeune tigre et d'un jeune cerf devant lequel fléchit un moment la passion du chasseur à l'affût, sans qu'il se rende lui-même compte du prestige qu'il subit, sorte de trêve dans la forêt sauvage.

En retournant des Indes dans la mère patrie, nous avons en M. Louis Carbin un compagnon de voyage dont nous connaissons des proses qui témoignent de plus de finesse et surtout d'abandon et qui, nous donnant cette fois un roman sous forme de journal de voyage, **De verlief de Passagier** (*le Passager amoureux*), nous décrit le voyage de retour d'un colonial à bord d'un paquebot. Le roman est le recueil des lettres de voyage que l'auteur avait envoyées, sous le pseudonyme de van Berkel, à une revue indo-néerlandaise : *De Taak*. Ce qui déplaît dans ce livre, où il y a d'ailleurs beaucoup d'observations heureuses et de courtes et délicates descriptions, c'est tout d'abord la tendance à disserter d'une façon confuse et lassante et, ce faisant, de se répéter souvent. L'auteur ferait bien, un jour, de débarrasser son œuvre de tout ce remplissage, mais je crains que lui-même n'y voie tout autre chose que du remplissage. Il y a un second défaut encore, c'est que l'auteur nous présente l'aventure amoureuse de ce passager ainsi que celles qui l'ont précédée comme une pure fiction conçue par le personnage lui-même.

C'est détruire presque à dessein l'intérêt que ces vicissitudes sentimentales pouvaient nous inspirer et nous obliger de trouver notre contentement dans les digressions philosophiques... et celles-là nous contentent très peu.

Louis Carbin nous doit une revanche.

Memento. — La troupe de M. Royaards vient de représenter en traduction avec succès une pièce de Paul Claudel : *Maria Boodschap* (l'Annonce faite à Marie) dont il sera parlé dans la prochaine chronique.

J.-L. WALCH.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Général Regnault : *La 3e Division d'Infanterie (août 1914)*, Fournier. — Général X. X. : *Réflexions sur l'art de la Guerre*, Lavauzelle. — Ch. Baux : *Etudes sur le combat*, Payot.

M. le général Regnault, après avoir rempli les fonctions impor-

tantes de sous-chef d'état-major général de l'armée pendant deux ans, avant la guerre, s'est trouvé parmi les premiers généraux limogés, une fois celle-ci venue. On peut donc dire qu'il y a eu maldonne, au moins une fois, à son sujet. Limogé le 31 août 1914, cet officier général ne réussit pas à retourner sur le front, tant qu'il appartint aux cadres de l'activité, mais, une fois mis à la retraite, il obtint un commandement à l'armée de Salonique. C'est un cas curieux entre tant d'autres. Il ne faut pas essayer de comprendre. Le général Regnault ne paraît pas d'un naturel facile à mater. Nous l'en félicitons. Depuis la paix, il a publié une brochure : *Les officiers généraux limogés*, dont la parution a longtemps été retardée par la censure. Il terminait cette brochure par l'appel suivant :

Tout ce qu'on a vu au cours de cette guerre ne donne-t-il pas des doutes sur l'équité des jugements de l'histoire, sur la valeur des grands hommes qu'elle a décidé de vous faire admirer ? Camarades, si vous comptez sur elle, il faut essayer de l'éclairer... Que chacun raconte son histoire sincèrement, entièrement du commencement jusqu'à la fin.

C'est précisément ce que le général Regnault vient de faire en publiant l'histoire de **la 3e division d'Infanterie**, dont il a exercé le commandement jusqu'au 31 août 1914. Cette division faisait partie du 2e corps (général Gérard), placé à l'extrême droite de la IVe armée (général de Langle de Cary). Les officiers généraux du 2e corps, ancien corps d'armée du général Picquart, dont le général Gérard avait été l'héritier, appartenaient au dessus du panier de l'armée républicaine. Si je ne me trompe, ils ont tous été limogés, à l'exception du général Gérard. Passons. L'exposé du général Regnault est vif ; mais il est sincère. Il s'appuie sur des documents officiels. La circulaire du ministre de la Guerre, interdisant à tout officier d'écrire sur les opérations de 1914-18, circulaire que nous avons commentée dans une de nos chroniques, ne semble pas avoir inquiété beaucoup l'ancien commandant de la 3e division d'infanterie.

Il donne, en effet, *in extenso* les ordres *secrets et personnels* (combien à les lire on comprend de telles restrictions !) qu'il reçut de son commandement de corps d'armée. Nous n'aurons pas l'hypocrisie de l'en blâmer. La 3e division prit part à l'offensive en Belgique, en livrant le combat de Villers-la-Loue les 21-23 août Puis elle retraita sur la Meuse les 24-26 août ; prit une part ho-

norable aux actions décousues que fut la *grande bataille décisive* livrée par le général de Langle de Cary sur la rive gauche ; enfin se replia sur l'Aire, jusqu'à Grand-Pré, le 29 août, après avoir subi de nombreux mouvements de télescope, qui lui faisaient regagner en toute hâte des positions évacuées par ordre deux heures avant, pour les évacuer à nouveau une heure après et aller organiser des positions plus en arrière. Il en fut tout le temps ainsi. Le téléphone est d'un usage commode. Il faut cependant se défier d'en faire abus. Les commandants de corps d'armée furent trop enclins à exercer leur commandement d'une manière académique en s'immobilisant au bout de leur fil à parlotte, loin des événements, privés de tout contact avec le terrain. Il est assez facile, avec quelque préparation d'école, de rédiger, dans le silence du cabinet, des ordres qui prétendent tout redresser ou parer à toutes les éventualités. Autre chose est de réparer, à l'instant, sur le terrain même, les erreurs, les imprévisions ou de ruiner les avantages pris par l'ennemi. Bernhardi avait, avant la guerre, signalé le danger pour un chef de s'en rapporter uniquement aux transmissions téléphoniques ; c'est rester aveugle que de ne pas venir prendre l'air de la bataille. Tout peut devenir d'une extrême simplicité pour un chef dans ces conditions. En voici un exemple curieux. Il s'agit d'un ordre du commandant du 2e corps, rédigé, bien entendu, à une dizaine de kilomètres de la bataille :

On devra s'efforcer de tenir à tout prix sur les positions de... qui ne seraient abandonnées qu'en cas de pertes très sérieuses.

Dans le cas où, par impossible, cette première ligne serait forcée, on combattrait avec la dernière énergie sur la ligne des positions de repli.

Enfin, si ces positions de repli étaient forcées, le 2e C. A. s'établirait sur le front... Il est bien entendu que cette dernière éventualité ne serait à envisager que si le 2e C. A. était *presque anéanti*.

Sans doute, dans cette dernière éventualité, le général commandant le 2e C. A. aurait rallié avec son état-major les débris de ses régiments pour les sauver de l'anéantissement intégral. Un pareil ordre n'est pas, comme on pourrait le penser, tiré du livret d'une opérette d'Offenbach. Il date de la dernière guerre.

Il nous est impossible d'analyser ici le livre du général Regnault ; cela nous conduirait à trop de développements. Il donne, en effet, heure par heure, la succession des événements. C'est la première fois, pour notre part, que nous avons une vision claire

de ce qui s'est passé dans un secteur au moins du champ de bataille, celui où a travaillé le 2e corps. Espérons que l'exèmple du général Regnault sera suivi. Voici, maintenant, comment il conclut pour sa défense :

Si la 3e division, dit-il, n'a pas pu faire mieux, c'est la faute du commandement supérieur et de l'incohérence des ordres qu'il a donnés. Ordres se succédant les uns aux autres, sans tenir compte du temps nécessaire à leur transmission ni à leur exécution ; — ordres ne donnant pas les renseignements nécessaires et les donnant parfois, non seulement inexacts, mais faux ; ordres n'assurant ni la liaison des grandes unités, ni la coordination de leurs efforts ; ordres ne tenant compte ni de la fatigue des hommes, ni du repos qui leur était nécessaire ; ordres faisant ressortir nettement l'impuissance de ce commandement à prévoir, à savoir et à vouloir !

Le général limogé réclame enfin justice :

Si la relève du commandement devait être la sanction nécessaire de tout échec, pourquoi donc n'avoir pas frappé à la tête?

Pourquoi n'avoir pas appliqué cette règle aux grands, aux vrais responsables, à ceux qui avaient conçu et préparé une mobilisation insuffisante, une concentration fâcheuse ? Pourquoi ne l'avoir pas appliquée au général en chef tout-puissant depuis trois ans, responsable de cette mobilisation et de cette concentration, responsable aussi de la mauvaise instruction des troupes, de la prétendue insuffisance de chefs qu'il avait pour la plupart choisis et désignés lui-même, responsable enfin du résultat désastreux de cette offensive menée à la fois sur tout le front, du Rhin jusqu'à la Sambre, après avoir fait battre ses armées partout ?

Pourquoi ne l'avoir pas appliquée à ce général d'armée, revenu de la réserve pour réaliser la grande idée stratégiqne du commandant en chef, ce général qui trompait ses divisionnaires en les lançant le 22 et le 23 août dans une région soi-disant libre d'ennemis, où ceux-ci, cependant s'organisaient depuis dix jours, et où il trouvait moyen, le même jour, d'avoir presque autant de divisions en échec ou battues que de divisions engagées ?

La raison en est simple. Cela a un nom : raison du Prince. Le gouvernement était lié par les choix qu'il avait faits lui-même, en parfaite connaissance de cause, d'ailleurs. Il a préféré courir les pires risques plutôt que d'avoir le courage d'un désaveu ou d'un reniement. Est-il besoin de rappeler les efforts extraordinaires, souvent d'une puérilité extrême, qui furent faits dans tous les ordres d'idées, pour donner le change à l'opinion ?

Voici maintenant le livre d'un autre général, écrit après l'action, dans le calme que donnent une longue expérience et un destin heureux : **Réflexions sur l'art de la guerre**. Son auteur, le général X..., est, à l'heure actuelle, qu'il nous permette de le dire, sous-chef d'Etat-major général de l'armée. D'autre part, c'est un écrivain de longue date, d'une culture solide. Nous le connaissions avant la guerre. Or, voici la conclusion très simple de ce livre, aussi clair que sincère :

Il est un petit nombre de principes qui président, en somme, à la guerre. On les retrouve toujours et partout, non seulement dans la conduite des opérations, mais encore dans l'organisation du commandement et même dans la préparation matérielle et morale de la guerre. En réalité, ces principes ne sont pas du domaine exclusivement militaire ; ils s'appliquent à toutes les œuvres humaines, quelles qu'elles soient ; ils constituent le patrimoine même de notre raison.

Soyons plus simples ; disonsque ces principes ne relèvent que du bon sens. Cela est si vrai que le capitaine Baux, qui n'était pas un officier de carrière, mais un professeur de l'Université, a osé, en pleine période où les sophismes sur les effets de la force seule étaient si en faveur, rappeler que l'effet de surprise est un facteur indispensable du succès. Ses **Etudes sur le Combat** nous apparaissent aujourd'hui comme une protestation de l'intelligene contre des procédés et des errements qui étaient un défi au bon sens, et que l'Instruction du 31 octobre 1917 sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille confirmait, *ex cathedra*, en dépit de toutes les leçons de l'expérience. Ces deux études sur le combat de rupture et le combat défensif, où le capitaine Baux préconisait, pour le premier, l'effet de surprise, et pour le second, l'échelonnement en profondeur, furent conçues vers la fin de 1914. Elles ont une valeur prophétique, puisque la guerre put être terminée par leur mise en application. Elles présentent également un intérêt historique de tout premier ordre.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Espagne.

D. EDUARDO DATO ET L'ESPAGNE PENDANT LA GUERRE. — L'im-

pression causée par l'attentat dont a été victime le Président du Conseil des ministres espagnols n'a pas laissé de causer en France, malgré les embarras où nous nous débattons et l'émoussement général des sensibilités occasionné par la guerre, une vive émotion. Sans doute, le terrorisme qui sévit endémiquement à Barcelone nous a préparés à tout attendre des bandes anarchistes organisées qui prétendent instaurer en Espagne un ordre social nouveau par la seule vertu de la bombe ou du revolver. Mais on s'était accoutumé à considérer la Catalogne comme un secteur réservé dans le reste de l'Etat espagnol et, bien que Madrid ait connu, de temps à autre, ses attentats terroristes, nul ne s'attendait à voir le leader des conservateurs conformistes tomber à son tour — après Prim, après Cánovas, après Canalejas — sous les balles de mystérieux assassins.

Don Eduardo Dato é Iradier était né à La Corogne le 12 août 1856. On voit donc qu'il n'était plus précisément un jeune homme. Il avait étudié le droit à l'Université de Madrid, avait obtenu le titre d'avocat en 1875, avait ouvert un cabinet consultant et s'était fait connaître par divers travaux techniques insérés dans des revues spéciales. Je rappellerai qu'à la mort du baron Rothschild, Dato, qui était ce qu'on appelle en Espagne « *un civilista* » — soit un jurisconsulte spécialiste du droit civil, — fut chargé de la liquidation de cette plantureuse succession, pour laquelle il séjourna, si j'ai bonne mémoire, trois mois à Paris. Quand vint le quart d'heure de Rabelais, les héritiers constatèrent avec stupeur que la minute des honoraires de l'avocat espagnol portait le chiffre de 250.000 piécettes. Evidemment, une telle misère était indigne des traditions du grand financier qui nous est venu de Francfort. Et, spontanément, ces honnêtes gens jetèrent au panier le chiffon de papier misérable, pour lui substituer un beau chèque d'un million. On voit que Dato n'a point eu trop de peine à gagner sa fortune et que, s'il laisse à sa veuve plus de 2 millions de piécettes, une moitié au moins de cette somme ne lui a pas coûté de trop surhumains efforts ! — Ce ne fut qu'en 1884 qu'il entra dans la vie publique et obtint un mandat législatif, régulièrement renouvelé, aux Cortes, où il siégeait dans le parti de Cánovas, qu'il abandonna, cependant, lorsque D. Francisco Silvela opéra sa scission, en récompense de quoi, sans doute, ce dernier le nomma ministre de l'Intérieur. Une fois Cánovas et Silvela disparus de

l'arène politique, Dato, séparé de Maura, fut reconnu chef du parti conservateur espagnol.

C'est à lui que l'on doit, en Espagne, les premières lois de caractère social votées par la Restauration. On n'a pas, d'autre part, oublié, en France, que, président du Conseil en août 1914, il fut pour nous le plus bienveillant des voisins et la neutralité espagnole aurait été, au dire de nos journalistes, son œuvre. Je suis bien heureux de pouvoir, puisque l'occasion s'en présente, soulever un coin du voile et, au lieu d'aligner des pronostics fâcheux sur le sombre avenir de la monarchie en ce pays, de conter ce qu'il en fut de ce fameux acte qui décida de la non intervention de la « nation sœur » à nos côtés.

Dans la seconde moitié d'avril 1920, un officier d'artillerie publiait, dans *La Epoca* — organe du parti conservateur — de Madrid, un long article sur cette question épineuse, où, après avoir produit des allégations évidemment trop optimistes, il demandait que, puisque le mérite de cette neutralité, si bienfaisante pour le pays, revenait à M. Dato, le paladin conservateur se vît gratifié d'honneurs nationaux, un peu à la façon dont venait de procéder la France à l'égard de Clemenceau. Ce raisonnement eût été parfait, s'il n'y eût eu, *tras los montes*, un journaliste qui, pendant la guerre, dans sa feuille *El Parlamentario*, n'avait pas cessé de dévoiler les scandales de la corruption allemande en Espagne et de clouer au pilori les agents nationaux d'une germanophilie dont on ne s'est jamais fait chez nous une idée exacte, germanophilie dont les archives, que garde si jalousement M. C. Bloch au *Musée de la guerre* contiennent quelques preuves malheureusement destinées à rester à jamais secrètes, ainsi que d'autres, amoncelées dans des rapports envoyés d'Espagne à divers ministères à Paris par nos services de surveillance et dont le signataire de ces lignes n'a pas rédigé, en 1917 et 1918, une quantité négligeable, bien qu'un autre que lui y apposât sa griffe de supérieur hiérarchique. Mais, pour en revenir à notre journaliste, qui n'est autre que D. Luis Antón del Olmet, celui ci, pour réfuter les fadaises du collaborateur de *La Epoca*, publia, dans *Heraldo de Madrid* du vendredi 23 avril 1920, un article où, protestant de son « estime intellectuelle » pour M. Dato, il affirmait l'existence d'un autre « citoyen espagnol, qui, lui, fit la neutralité de l'Espagne, au jour, à l'heure, à l'instant critiques ».

Et cet homme, c'est l'homme politique bien connu D. Francisco Bergamin. Mais il importe de replacer dans son milieu historique cette scène inoubliable.

L'été de 1914. L'Espagne, nerveuse, souffre de sa perplexité. Les Ambassades, accablées, sont muettes. Dans la rue, on discute avec passion. M. Dato est au pouvoir. Et voici qu'à l'improviste M. de Romanones lance un coup de clairon assourdissant. C'est l'article : *Neutralidades que matan*, *Neutralités qui tuent*. Le Venizelos espagnol eut le geste qui convenait. Le *conde* a, de ces machiavéliques ruses, plus d'une dans son bissac. En réalité, cette prose avait été rédigée par Pérez Caballero sous l'inspiration du propriétaire du *Diario Universal*. Dato frémit. L'autre parti de la monarchie, le libéral, demande l'intervention. Lui estime que, devant le dilemme, il doit offrir au Roi sa démission. L'heure est grave. Alphonse XIII choisira. Et la démission s'accomplit en Grand Conseil, devant Sa Majesté et tous les ministres assemblés.

Mais Don Eduardo Dato avait hérité de Silvela, son intime, le scepticisme désillusionné de l'élégant familier de l'*Ateneo*. Doué d'un très réel talent, son âme se sentait vacillante, désorbitée, en présence des grands problèmes. C'était tout le contraire d'un combatif. Aussi, dans son discours au Roi, se fit-il hésitant, interrogea, proposa, mais n'exigea rien. Alphonse XIII, à cette époque, était sincèrement alliophile. Plus tard, il trama, avec cet excellent colonel — nommé général à Madrid — Denvignes, qui y fut notre attaché militaires aux années les plus critiques de la lutte, grâce à l'appui de Joffre, qui l'avait pris en amitié comme lieutenant-colonel chef du 2e bureau, ce petit complot austrophile, sur la fin de 1916 et en 1917, dont le récit serait bien curieux à lire et qu'il est possible que j'écrive quelque jour. M. Jean de Pierrefeu, au t. Ier de son *G. Q. G. secteur 1*, a prétendu, p. 204, que les « manières rudes », le « parler rocailleux » de Pyrénéen, la « silhouette de vieux grognard » dudit colonel avaient « très vite » influencé Alphonse XIII. Il y avait bien autre chose encore. Mais revenons à nos moutons.

Ce Conseil des ministres eut quelque chose de sombrement tragique. On sentait que le sort de l'Espagne allait s'y jouer. Le Roi, sans sortir des limites constitutionnelles, peut choisir entre Dato et Romanones. Aucune formule légale n'entrave son vou-

loir. Dans cette salle du Palais, la Fatalité, un instant, plane, dans un lugubre bruit d'ailes. Les dignitaires du Cabinet se regardent, émus, silencieux, attendant ce qui va se produire. Vers quel pôle ira s'orienter l'aiguille de la boussole nationale ? Les fantassins du régiment de Tolède combattront-ils sur la Marne ? Ou bien les Sota, les Abásolo, les Mumbrú et quelques centaines d'autres vont-ils gagner des millions sous pavillon neutre, jaune et rouge ? Alors une voix brise cet angoissant silence. Dans une harangue calculée, quelqu'un plaide la cause de la non intervention, en en appelant à l'Histoire, cette grande menteuse. Le discours est lent, pausé, lançant froidement les arguments, en formation serrée d'impeccable logique. Il n'était point achevé que le Roi, coupant la parole à D. Francisco Bergamín, se déclarait suffisamment informé et maintenait au pouvoir celui que 27 balles ont abattu, en haut de la rue d'Alcalá, le mardi 8 mars dernier, à sa sortie du Sénat.

C'est ainsi que l'Espagne a connu cette farce tragi-comique où, tour à tour, Maura, García Prieto, Romanones ont présidé à une ignominieuse débauche de corruptions, d'affaires, de scandales, où le riz, les mules, les lentilles, les huiles, les cuirs, les navires dansèrent la plus belle des sarabandes, sous pavillon neutre. Le souvenir de cette répugnante orgie ne s'effacera pas de longtemps du cerveau de ceux qui en ont été les témoins.

Mais la mode est à l'oubli. On ne vivrait pas, aussi bien, si l'on s'immobilisait dans le passé. Dato, en nous permettant, par une délicate diplomatie, d'ajourner de quelques mois le remboursement de ces 455 millions de pesetas que les financiers d'outre-Pyrénées nous avancèrent pendant la guerre, avait eu un beau geste, ajouté à d'autres, antérieurs et non moins généreux, pour la France. Il n'avait repris le pouvoir que depuis six mois à peine, quand il disparaît dans le plus odieux des attentats. Respect à son nom et paix à sa cendre ! Son caractère, à défaut d'esprits supérieurs qui se fussent imposés aux conseils de la Couronne, avait fait de lui l'homme de confiance du roi. On n'oubliera pas, en Catalogne, qu'il avait apposé sa signature au bas du décret autorisant la Fédération, ou *Mancomunidad*, des Parlements provinciaux, ou *Diputaciones*, de Catalogne.

Charmant homme dans le privé, il avait été amené, il y a deux ans, alors qu'il était président du Conseil, à pratiquer une

politique de répression implacable, bien qu'il fût d'un conservatisme extrêmement tolérant. Son tempérament répugnait à cette tactique, mais il était l'esclave de certaines sphères, qui la lui imposaient. Des sectaires de droite eussent, certes, si les misérables qui l'ont tué savaient réfléchir, plus mérité que lui le plomb homicide. Mais l'acte qui l'a fait disparaître n'est pas un acte isolé et son absurdité apparente répond à une longue suite de fatalités. Il serait trop long de les exposer dans cet article. Qu'il me suffise de dire que Dato, en acceptant l'héritage de Maura, en a payé les responsabilités. Tant que les gouvernements d'Espagne se refuseront à aborder franchement, dans un esprit de radicalisme moderne, les problèmes sociaux dont la gravité n'échappe, jurerait-on, qu'à eux, tant qu'ils continueront leur politique absurde de défiance et de brimades à l'égard des organisations ouvrières (1) et qu'ils leur opposeront, comme une force ennemie, les organisations patronales, il faut s'attendre à ce que la longue série des attentats sociaux continue et à ce que d'autres têtes tombent dans de semblables guet-apens.

CAMILLE PITOLLET.

§

Italie.

Les Difficultés du ministère Giolitti. — Il est indubitable que l'Italie n'a pas encore retrouvé son calme d'avant-guerre et le parfait équilibre de son esprit. M. Nitti a laissé à M. Giolitti une succession des plus lourdes ; l'actuel président du Conseil fait d'ailleurs tout ce qu'il peut pour résoudre les graves problèmes qui se posent ; sa manière n'est évidemment pas la ma-

(1) On aura une idée suffisante de cette tactique, si l'on songe que l'Union Générale des Travailleurs, fatiguée de ne pouvoir ni organiser de réunions coopératives, ni publier le compte rendu du Congrès de l'Internationale Syndicale de Londres, demanda au Bureau International du Travail qu'une enquête impartiale eût lieu en Espagne, joignant à cette requête un long rapport, qui résumait les divers attentats contre les libertés ouvrières au cours de l'année 1920, et que M. de Altea, représentant du gouvernement espagnol à Genève, s'opposa absolument à toute intervention de Bureau International du Travail. Celui-ci, en conséquence, n'a pu que publier, dans le numéro du 16 février 1921 de son *Bulletin officiel*, le texte du rapport de l'Union des Travailleurs et le compte rendu des débats qui se sont déroulés à Genève entre MM. de Altea, Jouhaux, Oudegeest et le Directeur du Bureau International du Travail. La lecture de ces documents serait à recommander à ces hispanologues à l'eau de rose, qui, systématiquement, se refusent à rien publier sur l'Espagne, qui ne soit cliché conventionnel ou officieuse apologie.

nière forte, comparée à celle de Clemenceau ou même de Millerand ; mais après l'ondoyant et versatile Nitti, il donne l'impression d'un homme énergique. M. Nitti avait créé le corps des « regie gardie » pour maintenir l'ordre public ; après l'avoir créé, il n'avait pas su s'en servir ; M. Giolitti n'est pas aussi malhabile, et il fait donner la police chaque fois qu'il le faut.

Son ministère a coïncidé, heureusement pour lui et pour l'Italie, avec un renouveau de la combativité des classes bourgeoises. Il y a quelques mois encore, plusieurs provinces de l'Italie étaient réellement, à la lettre, entre les mains des communistes, ou, pour le moins, des socialistes révolutionnaires. L'Emilie et la Romagne surtout avaient été mises en coupe réglée par ceux qui, au dernier Congrès socialiste de Livourne, suivirent aveuglément les ordres venus de Moscou et fondèrent le Parti communiste italien (section de la 3e Internationale). On cite des faits invraisemblables qui se sont produits dans le pays de Ferrare et dans celui de Modène aux beaux temps de l'intégrale dictature rouge ; les « capi leghe », c'est-à-dire les chefs des ligues rurales, étaient tout-puissants, et dans ces régions de grande propriété, où le prolétariat agricole est très nombreux, il ne faisait pas bon être propriétaire. Il fallait montrer partout patte rouge ; et c'était tout juste si l'on n'avait pas institué les laissez-passer ou permis de circuler des syndicats communistes, des Bourses du Travail révolutionnaires. On n'a pas oublié non plus que dans les villes, à Bologne, en particulier, les chefs des masses ouvrières étaient d'une incroyable « prepotenza » : la capitale de la fertile Emilie vivait sous le régime de la grève générale intermittente ; la violence devenait la loi ; beaucoup de municipalités étant devenues socialistes aux dernières élections, le mal ne faisait qu'empirer.

A ce mal on trouva un remède homéopathique : au coup de bâton on répondit par le coup de bâton, au revolver par le revolver. « Les fascisti » se dressèrent devant les communistes ; ceux-ci furent stupéfaits de ne plus être les seuls maîtres ès violence. La naissance de groupes bourgeois combattifs, la formation d'association d'*arditi*, de soldats, d'étudiants décidés à descendre dans la rue à la première occasion, transformèrent complètement le caractère de la politique intérieure italienne. Les chefs communistes reçurent en plusieurs endroits de remarquables volées de coups de bâton ; leur morgue s'en ressentit ; ils furent moins au-

dacieux ; il leur arriva même de prêcher le calme. L'incendie de la Bourse du Travail de Bologne, perpétré par les « fascisti » désireux de se venger du guet-apens de Modène, n'eut pas les conséquences que l'on aurait pu craindre ; la grève de protestation ne fut pas générale et ne dura que vingt-quatre heures. Les disciples de MM. Bombacci et Graziadei réservent désormais toutes leurs violence pour l'enceinte de Montecitorio. Ailleurs ils sont souvent d'une prudence extrême ; dès qu'il y a un député communiste quelque part, immédiatement on voit arriver un bataillon de « fascisti » joyeux qui sifflent et font partir d'innombrables pétards ; les aventures du pauvre « onorevole Bucco » sont devenues légendaires dans tout le pays ; ceux de son espèce n'ont plus qu'une ressource : c'est de se mettre sous la protection des « guardie regie » dont ils souhaitent quotidiennement l'extermination. Le *Travaso*, journal satirique de Rome, représente le « député léniniste » passant ses journées entre deux carabiniers. La peur du fascisme est vraiment pour lui le commencement de la sagesse.

Pendant que « fascisti » et communistes se disputent la « piazza », M. Giolitti vit au milieu des embûches. Le parti socialiste officiel ne cesse de lui en tendre et la discussion qui a eu lieu sur le prix du pain restera fameuse dans les annales de Montecitorio ; pendant trois semaines les révolutionnaires ont tenu la tribune pour empêcher le vote de la loi ; ils parlaient pendant des heures devant des bancs vides ; il a fallu toute l'habileté parlementaire de M. Giolitti pour éviter le naufrage.

Autre question grave : c'est celle de l'*esame di stato*. Ici, ce n'est plus à M. Giolitti directement qu'on en veut : c'est à son ministre d'Instruction publique, savant respecté et admiré, M. Benedetto Croce. Le « Mercure de France » a entretenu assez souvent ses lecteurs des œuvres de M. Croce pour qu'ils sachent la place qu'il tient dans l'évolution intellectuelle de l'Italie contemporaine. Je n'ai pas besoin d'insister ; il est à la fois philosophe, historien, critique littéraire ; il parle avec une égale compétence de Gœthe, de Corneille, de Dante et de D'Annunzio, de Léonard de Vinci et de Mommsen, de Raphaël et de M. de Bismarck. C'est un cerveau universel. Et c'est aussi un pédagogue. Depuis qu'il est au ministère, il a entrepris de réformer l'université italienne (qui, à vrai dire, en a joliment besoin). Il a commencé par modifier

la préparation des professeurs de langues étrangères, et jusqu'ici rien de bien grave. Mais il a songé récemment à réaliser ce que réclame depuis longtemps le parti catholique (partito popolare) : la création d'un « examen de maturité » qui couronne les études secondaires et donne accès à l'université ; c'est au fond quelque chose d'analogue à notre « bachot ». Il n'existe jusqu'à présent rien de semblable en Italie ; les élèves des écoles secondaires d'Etat doivent simplement avoir obtenu au cours de leurs années d'études des moyennes suffisantes ; ils entrent ainsi automatiquement à l'Université, sans avoir été soumis à d'autres jugements qu'à ceux de leurs professeurs. C'est un évident privilège pour l'enseignement d'Etat ; et il est naturel que de tout temps l'enseignement libre ait protesté et réclamé des sanctions plus justes et plus générales. Cela explique que le parti catholique ait mis comme condition fondamentale à sa participation à la combinaison Giolitti le projet de loi sur l'examen d'Etat. M. Giolitti vient de s'exécuter, et M. Croce aussi. Le projet a été déposé : mais il a soulevé aussitôt les plus vives colères et les protestations les plus véhémentes. Tous les partis démocratiques ont été unanimes à déclarer que la création de cet examen établissait la liberté de l'enseignement dont ils ne voulaient à aucun prix. La question est donc posée d'une façon claire entre partisans et adversaires d'une Université libre. Il ne faut pas se dissimuler que c'est pour M. Giolitti une passe dangereuse.

Ajoutons à cela les projets sociaux. A quatre-vingts ans M. Giolitti entreprend de tout réformer ; il veut montrer qu'il a l'esprit ouvert à toutes les idées nouvelles, et qu'il ne recule même pas devant le contrôle syndical.

Avant de déposer le projet dont il nous reste à parler, le Président du Conseil a tenu à exposer sa politique économique et à se justifier des accusations qui avaient été portées contre lui au moment de l'occupation des usines, en septembre 1920 ; on avait difficilement compris à ce moment-là sa parfaite impassibilité ; et beaucoup avaient eu l'impression de côtoyer l'abîme.

Or, les événements actuels, a déclaré M. Giolitti à la Chambre des députés, ne sont que la conséquence de la profonde transformation sociale qui a commencé en Italie il y a plus de trente ans. On vit la première manifestation de ce processus en Sicile, en 1892, quand se créèrent les « fasci ». On eut tort de faire alors une répression violente ;

la répression n'arrêta nullement la marche des événements; la loi sociale était la plus forte.

De 1901 à 1903, comme ministre de l'Intérieur du cabinet Zanardelli, je fis respecter entièrement la liberté de grève; je considérais, en effet, alors comme aujourd'hui, que la main-d'œuvre est une propriété inviolable.

M. Giolitti continue en faisant son apologie :

Les conséquences de cette politique furent incalculables; elle eut les plus heureux effets pour la classe ouvrière, qui vit son bien-être s'améliorer dans de grandes proportions. Vient ensuite la grève générale de 1904, qui n'avait pas de motifs raisonnables, et qui ne dura pas. Le ministre fit bien de ne pas s'en occuper. — « Quelques-uns des chefs de cette grève sont d'ailleurs, interrompt M. Treves, devenus ministres ! » — Vous voyez bien, insiste M. Giolitti, que j'avais raison de ne pas m'en préoccuper.

Et tous les députés, même les communistes, rient.

De 1904 à 1914, dit encore M. Giolitti, il y a eu un mouvement d'ascension continu du prolétariat. La guerre a accéléré ce mouvement; les causes en sont faciles à diagnostiquer ; les promesses exagérées durant la guerre, la propagande dans les tranchées, le spectacle scandaleux des immenses richesses accumulées par les spéculateurs. — Tout cela nous a donné cet esprit de violence, dont les conséquences ne doivent pas nous étonner. Le point culminant de la crise a été *l'occupation des usines*. Il était impossible d'empêcher cette occupation ; car, où devait-on trouver les agents pour rétablir l'ordre dans la rue, si on les savait tous employés à garder les usines ? Faire une répression violente, cela voulait dire inaugurer une période de luttes sanglantes pour une question de caractère économique. De toute façon, l'occupation des usines a montré à la classe ouvrière que, dans les circonstances actuelles, elle ne pouvait pas diriger une fabrique. *Et ainsi le prolétariat a perdu ses illusions.*

Voilà comment M. Giolitti défend sa politique. Et comme conclusion de cette plaidoirie, il dépose sur la tribune de Montecitorio le projet de contrôle syndical dans les usines. Son projet tient d'ailleurs compte de l'opinion de chacun et s'efforce de concilier l'intérêt de tout le monde. Il ne veut pas à proprement parler créer des Conseils d'ouvriers dans les fabriques ; ce qu'il propose, c'est pour chaque catégorie industrielle une commission dont les membres sont élus par les ouvriers et les employés d'après le système proportionnel. Bien entendu, ces délégués ne pourront pas

assister aux séances des conseils d'administration, mais ils auront le droit de connaître tout ce qui intéresse le fonctionnement des usines appartenant à leur catégorie industrielle, tant au point de vue technique qu'au point de vue financier. A ces dispositions s'en ajoutent d'autres qui concernent le licenciement des ouvriers ; lorsqu'il s'agit d'admettre ou de renvoyer des ouvriers, on ne doit jamais tenir compte des raisons politiques ou syndicales ; les patrons qui ont besoin d'employés doivent s'adresser aux bureaux de placement.

Telles sont les lignes essentielles du projet gouvernemental. Les unes déclarent que cette nouvelle législation pacifiera les esprits. D'autres y voient un nouvel aliment de guerre civile. Il serait, du reste, bien étrange que le projet ne sortît pas profondément modifié des discussions de la Chambre et du Sénat.

J. M.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Francis Carco : *Les humoristes*, avec des illustr. ; Ollendorff. 15 »

Esotérisme

Papus : *La pensée, son mécanisme et son action*. Préface de L. Gastier : Edition Sphinx, Nice. 2 »

Histoire

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution française*, 8e série ; Alcan. 6 »

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Tome IV : *La Restauration*, par S. Charléty. Avec de nomb. gravures ; Hachette. 30 »

Pierre Renouvin : *Les assemblées provinciales de 1787* ; Picard. » »

Linguistique

J. Marouzeau : *La Linguistique ou science du langage* ; Geuthner. 7 50

Littérature

André Bellessort : *Etudes et figures* ; Bloud. 7 »

Louis Frédéric Choisy : *Sainte-Beuve, l'homme et le poète* ; Plon. 7 50

Jean des Cognets : *L'un d'eux : Amédée Guiard* ; Bloud. 6 »

A. Dujet : *Gabriel Faure*, biographie critique, avec un portrait, un autographe, des opinions et une bibliographie ; Sansot. 2 »

Colonel Godchot : *De treize poètes algériens* ; chez l'auteur, Alger. » »

Jules Laforgue : *Exil, Poésie, Spleen*. Avec un portrait par Skarbina. Note de René-Louis Doyon ; La Connaissance. » »

Pierre Lièvre : *Esquises critiques* ; Renaissance du livre. 4 »

Marguerite-Marie : *Lamartine, le roman d'une grande âme* ; Plon. 10 »

Clément Pansaers : *Bar Nicanor*, avec un portrait de Crotte de bique et de Couillandouille par eux-mê-

mes ; Editions A. I. O. Bruxelles. » »

Jeanne Polyte : *Nos amis les poètes.* Extraits des œuvres de poètes belges à l'usage de la jeunesse ; Vromant, Bruxelles. » »

Romain Rolland : *Pages choisies :* Avec une introduction et des notices par Marcel Martinet ; Ollendorff. 15 »

J.-H. Rosny aîné : *Torches et lumignons, souvenirs de la vie littéraire ;* La Force française. 7 50

Fernand Vandérem : *Le miroir des lettres, II ;* Flammarion. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Henry Bordeaux : *La bataille devant Souville :* Renaissance du livre. 7 »

Mermeix : *Les négociations secrètes et les quatre armistices,* avec pièces justificatives ; Ollendorff. 8 »

Edouard Schuré : *Lettres à un combattant,* suivies d'extraits du *Journal intime* et d'un appendice. Avec une introduction et des notes par Alphonse Roux ; Perrin. 7 »

Trustée : *Le bilan de la guerre ;* Plon. 5 »

Philosophie

G. Reynoard : *Scepticisme ou retour à la foi. Supériorité de la méthode du scepticisme relatif ;* Lecène et Oudin. 3 »

Poésie

Roger Bœufgras : *Cendres douloureuses ;* Chez l'auteur, Montereau-les-Mines. 2 »

Pierre Broodecoren : *Le Carillonneur des esprits ;* La Soupente, Bruxelles. » »

Pierre Dominique : *Fumées ;* Le Scarabée. 3 50

M. Th. Gadala : *La symphonie éternelle ;* Soc. litt. de France. » »

Jacques Heugel : *Le souffle embrasé ;* Calmann-Lévy. 4 90

Mme de Montgoméry : *A Racine ;* S. d. n. éd. » »

Jean Peltier : *Le rythme intérieur ;* Jouve. 3 50

Jean Michel Renaitour : *Cheveux au vent ;* Jouve. 5 »

Politique

M. A. Landau-Aldanov : *Deux révolutions : La révolution française et la révolution russe ;* Imp. Union, Paris. 4 »

A. Lugan : *Un précurseur du bolchevisme, Francisco Ferrer, sa vie et son œuvre ;* Procure générale. 2.50

Ossip-Lourié : *La révolution russe ;* Rièder. 3 »

Raymond Poincaré : *Messages, discours, allocutions, lettres et télégrammes,* août 1919-février 1920 ; Bloud. 10 »

Questions médicales.

Dr Henry Durville : Psychie collections : *L'alimentation rationnelle. — L'arthritisme, — Les maladies de la circulation. — Les maladies de poitrine et des voies respiratoires. — Les maladies sexuelles. — Les maladies du tube digestif. — La médecine psychique. — Les nerveux. — Vos prédispositions maladives. — La santé par le naturisme. — Vers la santé. — La volonté ;* Henri Durville, chaque brochure. 0 60

Questions religieuses

Dr Martin Gradmann : *Saint Thomas d'Aquin,* traduit par E. Vanstenberghe ; Bloud. 7 »

Roman

G. A. Becquer : *Le Christ à la tête de mort.* Traduit de l'espagnol par G. Delvais. Dessins de S. Zaliouk. Préface par L. Valter ; Bibl. universelle. 6 75

Arnold Bennett : *Amour profane, amour sacré.* Traduit de l'anglais par Maurice Lenoire ; Grasset. 6 75

Henry Bordeaux : *Ménages d'après guerre ;* Plon. 7 »

Rodolphe Bringer : *Les Messieurs de l'apéritif ;* Albin Michel. 6 75
Louis Codet : *La Fortune de Bécot ;* Nouv. Revue franç. 7 50
Comte de Comminges : *Addy ou promenades d'amants et villégiatures ;* Grasset. 6 75
Delly : *L'ondine de Capdeuilles ;* Tallandier 6 75
Neel Doff : *Keetje trottin.* Croquis d'Albert Marquet ; Crès. 6 50
Maximilienne Heller : *La Jeunesse de la terre ;* Weber. » »
Hierane : *Sous l'aile d'Eros ;* Grasset. » »
Gottfried Keller : *Sept légendes.* Traduit de l'allemand par J.-G. Prodhomme : Riéder. 6 »
Pierre La Mazière : *Les amants de Pénélope ;* Albin Michel. 3 75
Marguerite Lanteires : *Les Cendres du foyer ;* Rouff. 1 50
André Lichtenberger : *Les Centaures ;* Férenczi. 3 50
Paul Margueritte : *Le sceptre d'or ;* Flammarion, 2 vol. 15 »
George Meredith : *Shagpat rasé.* Traduction de Hélène Boussinesq et René Galland ; Nouv. Revue franç. 9 »
Rachilde : *La Souris japonaise ;* Flammarion. 7 50
Paul Reboux : *Les Drapeaux ;* Flammarion, 2 vol. 15 »
Louis Frédéric Rouquette : *Le grand silence blanc.* Préface de André Lichtenberger ; Ferenczi. 6 75
Jean Schlumberger : *Un homme heureux ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Léontine Zanta : *La Science et l'Amour ;* Plon. 7 »

Sciences

Baron Ch. van Beneden : *Une interview au transformisme ;* Diario popular, Fuchal. » »
E.-L. Bouvier : *Habitudes et métamorphoses des insectes ;* Flammarion. 7 50
Capit. Stéfan Christesco : *Energie mécanique de l'organisme humain ;* Libr. moderne. 3 50
Albert Einstein : *L'éther et la théorie de la relativité.* Traduction française par Maurice Solovine ; Gauthier-Villars. » »
A. Einstein : *La théorie de la relativité restreinte et généralisée, mise à la portée de tout le monde.* Traduit d'après la 10e édit. allemande par Mlle J. Rouvière. Avec une préface de M. Emile Borel ; Gauthier-Villars. » »
Emile Longuet : *De la nébuleuse à l'homme ;* Alcan. 20 »
Edouard Perrier : *La terre avant l'histoire.* N° 1 : *Les Origines de la vie et de l'homme ;* Renaissance du livre. 15 »

Sociologie

Bureau international du travail : *Enquête sur la production.* I : *Memoire Introductif ;* Berger-Levrault. 10 »
Henri Chardon : *L'Organisation d'une démocratie : les deux forces, le nombre, l'élite :* Perrin. 3 »
Luciani Delpech : *La Ville mangeuse d'hommes ;* Picart. 3 50
Divers : *Kropotkine ;* Jean Grave, Robinson. 0 40
Ch. Lalo : *L'Art et la vie sociale ;* Doin. 10 »
Rosa Luxembourg : *Lettres de la prison.* Traduction par Alix Guillain ; Bibl. du Travail. 2 50
Henry Maret : *Le Parlement, réflexions d'un sauvage sur le régime ;* Riéder. 6 »
Alphonse Séché : *Seal, un homme...* essai de politique républicaine ; Sansot. 2 25

Théâtre

Louis André : *A la barbe du faune,* Comédie romanesque en un acte, en vers ; Lemerre. » »
Baron Ch. van Beneden : *L'Empire de Belzébuth,* tragédie en 5 actes et 7 tableaux ; Revue indépendante, Bruxelles. » »
L. Guerry : *Après ;* Edit. de la Soc. Litt. et artist. de l'Ouest. 1 »
Prosper Merimée : *Le Carrosse du Saint-Sacrement.* Illust. de M. Haumont gravées sur bois ; A l'Enseigne du Soleil. 18 »

Varia

L. Huychebaert : *Le chien : psychologie, olfaction, mécanisme de l'odorat.* Avec 42 instantanés ; L'Eleveur. 5 »

Voyages

Georges Cain : *Tableaux de Paris*. Avec 113 illust. et plans ; Flammarion. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Deux lettres de M. Raymond Poincaré au sujet du prince Sixte de Bourbon. — Une plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. — Hommages oubliés à Baudelaire. — Le centenaire de Fontanes. — Mort de Mrs Florence Barclay. — Emile Zola et Alphonse Daudet. — Souvenirs sur Albert Aurier. — Un mot de Vallès sur la Commune. — Savants et gens de lettres en Russie soviétique. — Comment on fait du papier en Russie. — Un nouveau moyen de s'enrichir. — Une lettre de M. Jacques Boulenger. — Tartarin... de Nîmes. — Les Rois en exil. — Reliures en peau humaine. — Erratum. — Rachat du n° 517 du *Mercure de France*.

Deux lettres de M. Raymond Poincaré au sujet du prince Sixte de Bourbon. — M. Raymond Poincaré ayant eu connaissance, avant sa publication, de ma notice sur le livre du prince Sixte de Bourbon, parue dans le dernier numéro du *Mercure de France*, j'ai reçu de l'ancien président de la République la lettre suivante :

4 mars 1921.

Mon cher confrère,

M. Rossi, correspondant de la *Gazetta del Popolo*, me communique un extrait d'un article que vous publiez dans le *Mercure de France* sur le livre du Prince Sixte. Permettez-moi de vous envoyer ci-joint copie de la lettre que je lui adresse à ce sujet. Laissez-moi vous indiquer, en outre, que le plein accord entre M. Ribot et moi dans cette affaire, et notre commun désir de ne rien faire en dehors de l'Italie résultent du dossier qui a été communiqué à la commission des Affaires extérieures de la Chambre précédente. Certaines personnes nous reprochaient alors (et il y en a encore qui renouvellent parfois ce reproche) d'avoir laissé échapper une occasion de faire la paix en 1917. A supposer que la paix fût alors réellement possible avec l'Autriche, elle nous eût brouillés avec l'Italie. Nous avons donc coupé court à toutes conversations. C'est assez dire que les sentiments qui m'ont été prêtés n'ont jamais été les miens.

Croyez à mes sentiments distingués.

R. POINCARÉ.

Cette lettre était accompagnée de la copie de la lettre à M. Rossi :

4 mars 21.

Monsieur,

Lorsque ont paru, dans l'*Opinion*, les articles dont est composé le livre du prince Sixte de Bourbon-Parme, j'ai publiquement protesté contre les propos qui m'étaient attribués et qui ne répondaient aucunement à ma pensée. Ma protestation a alors été publiée en Italie comme en France. Je n'aurais jamais consenti, quant à moi, à envisager une paix avec l'Autriche en dehors de l'Italie. C'est en plein accord avec moi que M. Ribot a prévenu le gouvernement italien des démarches qui avaient été faites auprès de nous, et lorsque moi-même je suis

allé plus tard en Italie, avec M. Léon Bourgeois, j'en ai parlé à Sa Majesté le Roi et à M. Sonnino. Je suis profondément convaincu, aujourd'hui comme alors, de la nécessité de maintenir aussi intime que possible l'alliance de nos deux pays et je tiens pour aussi funeste à la France qu'à l'Italie toute politique qui tiendrait à altérer cette amitié.

Croyez, etc...

R. P.

J'ajoute qu'il a suffi que l'Italie, mise au courant par nous, s'opposât à l'ouverture de nos négociations, pour qu'il fût aussitôt coupé court, de notre part, à toute conversation.

J'ignorais, en rédigeant ma note pour le *Mercure,* les protestations publiques de M. Poincaré contre les articles de l'*Opinion.* Il ne me donne pas de références, mais sa parole me suffit, et j'accueille avec une joie sincère cette déclaration renouvelée qui lave, tout ensemble, son propre honneur et celui de la France loyale. Il a rectifié « dans les vingt-quatre heures ».

Ce qui est aggravé singulièrement du fait de cette protestation, c'est le cas du « prince » de Bourbon-Parme. Ayant essuyé publiquement un démenti de l'ancien président de la République, le prince se devait de l'enregistrer dans son volume qui, seul, atteindrait les historiens. Il se devait plus : la suppression pure et simple de sténographies de mémoire, aussi complaisantes que fallacieuses. Ma sévère appréciation de son livre n'apparaît ainsi que trop bénigne. Le prince s'entend, je n'en doute pas, à administrer excellemment ses sujets *in partibus ;* il lui reste à apprendre les obligations de la critique historique.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

§

Une plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. — Sur l'initiative de M. André Fontainas, la Société des Poètes Français et les Amis de Paul Verlaine ont constitué un comité pour demander au Conseil municipal de Paris, par l'intermédiaire de leur confrère M. Léon Riotor, de faire poser, à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles Baudelaire, une plaque commémorative sur l'immeuble de la rue Hautefeuille portant le nº 15, près de l'emplacement où s'élevait la maison natale du poète, disparue dans le percement du boulevard Saint-Germain.

Le Comité est composé de MM. André Fontainas, A.-Ferdinand Herold, Gustave Kahn, Sébastien-Charles Leconte, Victor-Emile Michelet, Albert Mockel, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Léon Riotor, Alfred Vallette, J. Valmy-Baysse, Francis Vielé-Griffin.

La plaque sera officiellement posée par la Ville de Paris, le dimanche 10 avril, à 10 heures du matin. Des discours seront prononcés par MM. Le Corbeiller, président du Conseil municipal de Paris ; Autrand, préfet de la Seine, au nom de la Ville; Léon Riotor, Conseiller muni-

cipal ; André Fontainas, président du Comité d'initiative ; Sébastien-Charles Leconte, président de la Société des Poètes Français ; Gustave Kahn, président des Amis de Verlaine ; Victor-Emile Michelet, président des Amis de Baudelaire.

§

Hommages oubliés à Baudelaire. — La collection du *Hanneton* (1), cet amusant recueil *illustré, satirique et littéraire*, qui, à côté des vers des tout premiers parnassiens, publia nombre de pièces du pauvre Vermesch, poète tombé dans la politique et tué par elle, contient deux sonnets adressés à la mémoire de Charles Baudelaire qu'il semble convenir d'exhumer de l'oubli. Le centenaire du poète est une excellente occasion pour joindre ces vers au *Tombeau de Charles Baudelaire*, mais, même au département des imprimés, on ne lit guère le *Hanneton*. Qu'on nous permette donc d'extraire de leurs cocons ces chrysalides, qui, après cinquante-quatre ans, ne sont pas devenues papillons.

Tout d'abord, en tête du journal, ce sonnet de Pierre Dupont :

HOMMAGE
A LA MÉMOIRE DE MON AMI CHARLES BAUDELAIRE

SONNET

Une recherche sombre, un rêve d'idéal !
Où le doute et la foi marchaient d'un pas égal,
Une mélancolie, un sourire, un franc rire,
Un doigt sec se crispant aux cordes de la lyre ;
Une moelleuse main à flatter l'animal,
Qu'on nomme chat ou tigre, à dompter le cheval,
A parfumer la couche où la douleur expire,
A clore sans effort la gueule du vampire ;
Tel était, poursuivant un Pégase envolé,
Et, bâtissant plus haut que les aigles son aire,
Se raillant du canon, défiant le tonnerre,
Celui dont le cerveau ne fut qu'un jour troublé,
Humant sa pipe brune, et savourant son verre,
L'amant, l'ami, le fou, le sage Baudelaire.

PIERRE DUPONT.

Paris, le 9 septembre 1867.
Souvenir de la Brasserie des Martyrs.

L'auteur du second sonnet est moins connu, un habitué également de la trop littéraire taverne, qui semblait avoir pris la suite du Divan Lepeletier ; ce devait être ce « père Boué, le flamboyant auteur des *Hu-*

(1) A propos du *Hanneton*, M. Louis Thomas, dans ses *Curiosités sur Baudelaire*, renvoie, pour la pièce apocryphe *le Potage aux hannetons*, au *Mercure de France* du 1er janvier 1908, où ce pastiche aurait été publié. Cette référence est purement imaginaire.

manitaires, Prométhée ou le Martyr de Sainte-Hélène, revue en vers de 1848 », que mentionnait Firmin Maillard dans ses *Derniers Bohêmes*.

ERGO

A LA MÉMOIRE DE CHARLES BAUDELAIRE

Silence ! il dort, l'amant des plages solitaires
Où, rêvant l'idéal qui sans cesse nous fuit,
Il livrait sa pensée aux exils volontaires,
Contemplant des hauteurs notre monde et son bruit.

Et le monde apparut à ses rêves austères,
Fleur que rongent les vers avant l'heure du fruit,
Mort-vivant trop rebelle aux brises salutaires,
Sérénités du jour et clarté de la nuit.

De son mal il sonda les formidables causes,
En rythmes tous divers (rire et pleurs, fange et roses !)
Arts faux, amours grossiers, fouettant votre néant...

Rude et vaillant labeur où se révèle un maître,
Dans l'airain le plus pur il taillait l'hexamètre,
Et, frêle, il maniait le burin d'un géant !

BOUÉ.

A noter que, dans ce même numéro du 26 septembre 1867, parut le beau sonnet de Paul Verlaine :

Un très vieux temple antique s'écroulant...

Il était alors intitulé *Paysage historique*, et, vingt-deux ans plus tard seulement, il devait prendre place, avec quelques variantes, dans *Parallèlement*, sous le nouveau titre d'*Allégorie*.

P. D.

§

Le centenaire de Fontanes. — Il y a eu cent ans, le 17 mars dernier, que mourut Louis de Fontanes. Sa ville natale, Niort, a célébré comme il convenait ce centenaire.

Si, dans l'histoire littéraire de la France, Fontanes n'occupe qu'une place de second rang, il fut, en son temps, un écrivain célèbre, par ses places, d'abord. N'était-il pas président du corps législatif, grand maître de l'Université, sénateur, membre de l'Académie Française ? Enfin n'était-il pas, vers 1800, critique littéraire au *Mercure* ?

Tout cela lui valut honneurs et succès... succès de toutes espèces. Ne connut-il pas les bonnes grâces d'Elise Bonaparte, — la sœur de l'Empereur, — de Mme d'Aulnoy, de bien d'autres encore? Car Fontanes était volage.

Tout jeune, il avait rencontré Mme Dufrénoy. Celle-ci, pendant la Terreur, se dévoua pour lui. Au péril de sa vie, elle le recueillit dans une petite maison qu'elle possédait à Sevran-Livry. Là, Fontanes, habillé en

femme, était présenté aux habitants du village comme une jeune parente souffrante et enceinte. Ensemble, pendant ce séjour, il vécurent tendrement, occupant les loisirs que leur laissait leur passion à écrire un roman : *Santa Maria ou la grossesse mystérieuse*, qui fut la lecture favorite de bien des générations après eux.

Quand Fontanes eut délaissé Mme Dufrénoy pour d'autres Muses, l'abandonnée, vouée à d'éternels regrets, traduisit ceux-ci, selon le goût du temps, en vers élégiaques :

Ah ! puisses-tu ne jamais craindre d'elle
Cet abandon que je souffre de toi !

ou encore :

Loin de blâmer votre humeur volage,
Pour excuser votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre lien m'engage...
Je le dirai ; mais vous n'en croirez rien.

La gravure a immortalisé cette passion malheureuse : on connaît le frontispice par Chasselat qui orne le volume d'élégies de cette poétesse. Il montre Mme Dufrénoy assise dans un fauteuil, près d'une table, tenant dans ses mains une lyre, dont elle pince les cordes. Le geste est naturel, la tête légèrement inclinée.

Au-dessous sont inscrits ces quatre vers :

Ce luth dont les cordes mobiles
Célèbrent sous vos doigts habiles
Les travaux de Newton par ses chants agrandis
Bientôt va soupirer par mes doigts moins hardis.

Toute son œuvre n'est d'ailleurs qu'un témoignage de cette passion.

Voici un peu plus loin une vignette représentant « Mme Dufrénoy contemplant le portrait de son ami Fontanes ».

Contre une colonne empire, la poétesse, drapée dans une longue robe, appuyée, les jambes croisées, les bras tombant négligemment, les mains jointes, les cheveux légèrement défaits, — assez pour lui donner l'air éploré, pas trop cependant pour la faire paraître négligée, — elle contemple devant elle un portrait de Fontanes, qui voisine sur une table avec une mappemonde.

Dans le fond apparaît une bibliothèque où l'on devine d'antiques volumes. Sur ces rayons sont venus se ranger et les œuvres de Fontanes et les élégies de son amante Mme Dufrénoy, et c'est sous la poussière dont le temps les a chargés qu'il faut venir chercher aujourd'hui le souvenir de la passion, dont brûlait celle qui chantait :

Reviens, de ma flamme trahie,
Ne crains pas les fâcheux éclats :
Ose m'ouvrir encor tes bras ;
Pardonne-moi ta perfidie...

Un siècle est passé depuis. Fontanes n'est plus guère qu'un nom, Mme Dufrénoy... à peine un souvenir.

§

Mort de Mrs Florence Barclay. — Elle était l'un des écrivains les plus populaires de l'Angleterre contemporaine. Son nom avait même passé la Manche et, il y a quelques semaines, le *Temps* publiait en feuilleton une traduction du *Rosaire*, le plus célèbre, peut-être, de ses romans.

Elle peut prendre rang auprès de Marie Corelli, de Charlotte Bronte, de Mrs Humphry Ward.

Il est curieux de remarquer que Florence Barclay, qui était née le 2 décembre 1862, à Lumpsfield, dans le Surrey, où elle est morte, le 10 mars dernier, n'est venue que très tard, relativement, à la littérature. C'est en 1908 seulement qu'elle publie en effet son premier roman : *Les Roues du Temps ;* elle avait alors 46 ans.

A partir de ce moment, et jusqu'en 1917, elle n'a cessé de produire un volume par an, parfois deux, plus rarement trois.

Le Rosaire, publié en 1909, rencontra tout de suite le plus vif succès. Réédité l'année suivante, en 1910, il le fut de nouveau en 1915 ; l'année dernière parut la traduction française.

Ses autres romans : *The mistress of Shenstone, The following of the star, A notable prisoner, Through the postern gate, The Upas tree, The broken halo, The wall of partition*, publiés de 1910 à 1914, ont tous été réédités plusieurs fois.

Pendant la guerre, Mrs Barclay écrivit *My heart's right there ; In hoc vinces ; The story of a red cross flag*, inspiré des événements, *The white ladies of Worcester*. Ce dernier, qu'elle donna en 1917, est, croyons-nous, sa dernière œuvre.

A Limpsfield, où elle vit le jour, et où son père, le révérend S. Charlesworth, avait été recteur, elle vécut une grande partie de son existence. Elle y avait épousé un ecclésiastique, le révérend Charles W. Barclay, dont elle avait eu deux fils et six filles. Ses jours s'écoulèrent au sein de sa famille, aussi n'est-il pas surprenant qu'elle soit par excellence la romancière du *home*.

Son œuvre, cependant, est exempte de l'ennui qu'une telle qualification permettrait, peut-être, de supposer, et c'est sans doute parce que les personnages qu'elle a créés sont essentiellement humains et vivants ; d'ailleurs Mrs Barclay avait su parfaitement comprendre les tendances de son époque, et leurs reflets sont visibles dans son œuvre.

En véritable Anglaise, elle faisait un peu une religion de l'amour. Elle était, a dit d'elle un critique anglais, « un apôtre de la beauté et de la sainteté de l'amour ». Néanmoins, et c'est encore une caractéristique de sa race, elle était demeurée respectueuse, parfois même avec excès,

des conventions ; et c'est à quoi il convient d'attribuer les parties, peu nombreuses, du reste, que, dans ses livres, on pourrait qualifier de puériles.

Par l'ensemble de ses goûts et de son talent Mrs Florence Barclay devait plaire à la classe moyenne, dont elle était issue, et c'est effectivement dans celle-ci qu'elle trouva et ses millions de lecteurs et son succès.

§

Emile Zola et Alphonse Daudet. — Dans son dernier livre : *Torches et Lumignons*, intéressants souvenirs de la vie littéraire, M. J.-H. Rosny aîné nous rapporte que « Daudet attribuait à Zola une certaine habileté perfide, rendue plus dangereuse par des airs de franchise, par des attitudes de faux bourru ».

— Il lui faut tout... la gueule de requin, disait Daudet... Il ne peut supporter qu'un talent lui échappe... Alors, il met votre talent dans ses livres, et finit par se figurer qu'il l'a inventé... (*Torches et lumignons*, p. 50.)

Nous connaissons un amateur de « Contradictions littéraires» qui, en regard de ce texte, s'est amusé à encarter la copie, extrait des catalogues Charavay (n° 46), d'une lettre (sans date) d'Alphonse Daudet dans laquelle celui-ci avertit un confrère de ne pas porter un jugement trop hâtif sur Zola :

Sous son air ourson, écrit Daudet, c'est, en dehors de toute question de talent, un finaud et un intelligent. De plus un parfait homme de lettres, très droit, très brave. Je l'ai connu ainsi : *Les Contes du Lundi* venaient de paraître ; Zola fait un article bienveillant dans un journal avancé. On ne le fait pas passer parce que je semblais trop réactionnaire. Zola, qui m'avait vu deux fois, dit : « L'article passera ou je m'en vais. » Et il était en ce temps-là très pauvre.

§

Souvenirs sur Albert Aurier. — M. Marcel Coulon a reçu la lettre suivante qu'il nous communique :

Alger, le 25 février 1920.

Monsieur,

J'ai lu avec un infini plaisir l'étude que vous avez consacrée à Albert Aurier dans le *Mercure de France* du 1er février 1921 et je me permets de vous adresser, au cas où vous y seriez sensible, toutes mes félicitations.

Je ne pense pas qu'Aurier soit autant oublié que vous le craignez. Ceux de sa génération l'ont encore en mémoire et bien des jeunes... L'année qui précédait la guerre, je m'entretenais souvent de lui — moi qui ne l'ai pas connu — avec M. Paul-Napoléon Roinard, à « la Closerie des Lilas ».

Je ne sais si, dans la lettre que vous reproduisez de lui, — lettre rabelaisienne concernant la servante dont le postère est pris pour un disque de chemin de fer, — vous avez dénaturé, volontairement, le nom de la propriété où

servait Aimée. C'était son prénom — la grande Aimée, comme disaient les gens de la maison. En tous les cas, cette propriété se nommait et se nomme encore la Boussagère. Et, si c'est par scrupule pour le nouveau propriétaire que vous ignorez, mais que les héritiers d'Albert Aurier n'ignorent pas, que vous avez modifié le nom, ce fut bien à tort. Albert Aurier venait, au cours de ses vacances à la Boussagère, chez son oncle ; ce fait, de même que ce coin de Lhommaizé, appartiennent, dès lors, à l'Histoire du symbolisme. — Et la porte de la Boussagère est toujours grande ouverte aux poètes.

J'ai hérité de la Boussagère de Mme Pierre Aurier, tante d'Albert Aurier. Si l'auteur de *Vieux* y revenait, il ne trouverait aucun changement dans les aîtres de la Maison ; mais il serait peut-être surpris de nous entendre, le soir, y réciter ses vers.

J'ai un poème inédit de lui, composé durant un séjour chez son oncle... une centaine de vers écrits vers la dix-septième année ; si vous le voulez publier, je le tiens à votre disposition.

...Contrairement aux Comédiens du *Français* dont il ne faut pas citer les noms, je n'exige pas la publication de cette lettre dans le *Mercure*...

Avec mes excuses pour la liberté que j'ai prise de vous écrire, je vous présente, Monsieur, mes bien respectueuses et confraternelles salutations.

MARCEL FROMENTEAU.

§

Un mot de Vallès sur la Commune.— Les organisations socialistes et révolutionnaires ont célébré, par des banquets suivis de discours appropriés, le cinquantième anniversaire du mouvement insurrectionnel qui prit naissance à Montmartre, le 18 mars 1871. Mais a-t-on rappelé, au cours de ces commémorations, certain mot de Vallès à Paul Alexis, mot rapporté par celui-ci dans *le Réveil* du 30 juillet 1882 ? En un saisissant raccourci c'est, sur la Commune, la pensée intime de l'auteur de *l'Insurgé*.

Ce livre était à la veille de paraître dans la *Nouvelle Revue* de Mme Juliette Adam. Et Paul Alexis était surpris d'apprendre que l'auteur avait cru devoir déclarer à Mme Adam que *l'Insurgé* serait « la défense absolue des vaincus de 1871 ».

— Pourquoi diable êtes-vous allé dire cela ? s'étonnait Alexis. Vous possédez mille fois trop de talent pour avoir jamais dans ce livre, que je n'ai pas lu, rapetissé votre rôle d'écrivain à présenter une apologie ou un réquisitoire quelconque. J'en mettrais au contraire ma main au feu, vous aurez fait œuvre de naturalisme, employant une fois de plus la méthode du roman moderne : exposant des faits au lieu de les discuter, racontant, donnant tout simplement le procès-verbal de vos impressions pendant la tragique période de la Commune.

Il est probable que Vallès n'était pas loin d'être convaincu par les arguments de Paul Alexis, car il avait alors ce mot pour qualifier les têtes du mouvement :

— En somme, ils n'ont rien fait, les chefs de la Commune, mais là rien. Une assemblée de *molassons* .

Pour Alexis ce mot avait « le son du vrai » ; l'auteur de *Vallobra* se représentait la Commune comme « une impuissance *molasse* au milieu du soulèvement d'une force aveugle ».

Cette définition n'est-elle pas bonne pour beaucoup de révolutions ?

§

Savants et gens de lettres en Russie soviétique. — Le romancier anglais H.-G. Wells, qui s'intitule *collectiviste évolutionniste*, au retour d'un voyage en Russie, a publié un livre intitulé *Russia in the shadows* (London, Hodder and Stoughton), où il décrit ce qu'il a vu du paradis créé par Lenine. On pouvait se demander quel sort spécial ce Platon russe avait fait aux savants et aux gens de lettres dans sa République. Ecoutons ce qu'en dit l'admirateur de Lenine.

Les savants furent d'abord réduits à un état de privation et de misère extrêmes. C'est à les aider et à les sauver que les premiers efforts de Gorky furent dirigés. Grâce à lui et aux intelligences les plus créatrices du gouvernement bolchévik, un groupe d'établissement de sauvetage a été créé dont le meilleur et le plus complètement développé est la Maison de la Science à Saint-Pétersbourg, dans l'ancien palais de la grande-duchesse Marie Pavlovna. Nous vîmes le centre d'un système de rationnement spécial qui pourvoit le mieux qu'il peut aux besoins de 4.000 travailleurs scientifiques et de leurs dépendants, en tout peut-être 10.000 personnes. Ils y trouvent non seulement des rations de nourriture, mais bains, tailleurs, coiffeurs, savetiers et autres utilités. Il y a même un petit magasin de bottes et d'habits. Il y a des chambres à coucher et une sorte d'hôpital... J'y rencontrai, rongés par les soucis et le malheur, quelques illustres survivants du monde scientifique russe, tels que l'orientaliste Oldenburg, le géologue Karpinsky, Pavloff (prix Nobel), Radloff, Bielopolsky et autres célébrités mondiales...Notre blocus(!!) les a coupés de toute littérature scientifique hors de Russie. Ils n'ont pas d'instruments nouveaux, peu de papier et pas de feu dans leurs laboratoires... Mais l'esprit scientifique est merveilleux. A la Maison de la Littérature et de l'Art on a parlé de privations et de misère, mais pas chez les savants... Chez beaucoup de ces intellectuels s'est implanté le désespoir de jamais voir ou entendre quelque chose du monde extérieur.. La mortalité parmi les Russes distingués par l'intelligence a été terriblement haute.

Wells s'entretint avec le maestro Glazounov (à court de papier à musique) et vit Pavlov en habit râpé dans son laboratoire encombré des pommes de terre et des carottes qu'il fait pousser. Il put aussi contempler l'ambassade d'Angleterre confisquée par les Bolcheviks et convertie en magasin d'objets d'art.

Sauf quelques poésies, on n'écrit plus de livres et on ne peint plus en Russie, mais le gros des écrivains et des artistes trouve à s'employer dans un plan grandiose d'encyclopédie russe de la littérature mondiale... Des centaines de personnes travaillent aussi à des traductions qui sont imprimées et qui *pour-*

ront donner à la Russie nouvelle une connaissance de la pensée mondiale telle qu'aucun autre peuple n'en possède... Je dis *pourront*, car je ne sais ce que deviennent ces livres... Probablement on les distribue dans les écoles et autres établissements.

ÉMILE LALOY.

§

Comment on fait du papier en Russie. — On s'étonne qu'en ce temps, où toute industrie en Russie est arrêtée, la disette de papier n'y sévisse pas plus que partout ailleurs et n'empêche pas l'impression de cette masse incroyable de brochures et journaux de propagande révolutionnaire qu'elle déverse sur le monde. Sait-on que les commissaires du peuple ont tout simplement décidé de renvoyer aux cuves de leurs papeteries toutes les archives, prétendues d'inutiles vieilleries ? Le 50 o/o au moins du papier imprimé dans la Russie d'aujourd'hui en provient. Il ne sera plus guère possible d'écrire l'histoire du pays après ce bienheureux régime. C'est la *Krasnaja Gazeta* de Moscou, du 12 janvier, qui constate le vandalisme sous le titre : *D'une main nous éditons, de l'autre nous détruisons*.

C'est ainsi qu'à la papeterie Communiste on vit apparaître pêle-mêle d'importants documents gouvernementaux du XVIIIe siècle, quantité de beaux et précieux livres de la bibliothèque du couvent de Smolny, de ces antiques grammaires et *ménagiers* qui sont à l'aube de la littérature russe, de nombreux exemplaires sur beaux papiers de l'édition française de Tourguenew, des volumes rares de Pouchkine, de Lermontow. Il ne s'agit d'ailleurs pas de quelques volumes isolés ; c'est un saccage systématique des bibliothèques comme des archives ; des milliers de livres y ont déjà passé, ouvrages scientifiques, raretés bibliographiques aussi bien que fonds de librairies scolaires, traités et manuels de tous genres. Même la littérature révolutionnaire du XVIIIe siècle n'a pas trouvé grâce. Et pas davantage celle du XIXe siècle. Le désordre est si épouvantable qu'en septembre 1920 on amena à cette même papeterie un stock de ces comptes rendus détaillés du congrès de janvier de la même année prétendus épuisés et que, justement, il s'agissait de rééditer !

Ces nouvelles sont particulièrement déplorables pour nous. Les archives de Saint-Pétersbourg étaient très riches en vieux papiers français, dont la plupart avaient été acquis au poids par un attaché de l'ambassade russe au moment de la Révolution. On connaît d'ailleurs les achats des bibliothèques de Catherine II, — celle entre autres de Diderot, — et la passion des grands seigneurs russes pour les livres français. Or, toutes les bibliothèques privées sont confisquées sous prétexte que seul l'Etat a le droit d'en avoir une ! On voit l'usage qu'il en fait !

Que les bolchéviks se comportent exactement comme les révolutionnaires français, lorsqu'ils se débarrassaient des « débris de la tyrannie et de la superstition », ou que les Jésuites, lorsqu'ils ont fait le désert

de livres tchèques en Bohême, n'est pas pour nous consoler. Le désordre des musées, bibliothèques et collections privées de Russie n'entrera pas pour la moindre part dans cet effondrement sans pareil, pour la rapidité comme pour l'étendue, de la richesse d'un pays immense auquel, voici cinq ans à peine, semblait réservé le plus magnifique avenir.

J. C.

§

Un nouveau moyen de s'enrichir. — Ce moyen est une conséquence toute naturelle de la loi de l'impôt général sur le revenu, et c'est un honorable fonctionnaire de l'administration des contributions directes qui — gratis et pour son plaisir — vient de l'indiquer, du moins la *Dépêche de Rouen* nous l'affirme... Calculons. Ce n'est qu'une petite opération arithmétique.

On sait que les contribuables ont droit à une déduction de 2.000 francs par personne à leur charge, même quand il s'agit d'enfants par eux recueillis, et de plus, à une réduction sur le montant de l'impôt qui peut aller jusqu'à 10 o/o au delà de trois enfants à leur charge.

Malgré la vie chère, on peut supposer qu'un enfant élevé dans des conditions modestes ne coûte pas plus de 2.000 francs par an.

Partant de ce principe, l'auteur affirme qu'à partir d'un revenu de 200.000 francs un contribuable exempt de charges personnelles « a intérêt à recueillir des enfants pour réduire son imposition » ! Et il le démontre.

Avec 200.000 francs de rente, une personne sans charge paierait 32.080 francs d'impôt sur le revenu. En recueillant cinq enfants, elle ne paierait plus que 19.480 fr. Si cet hébergement ne lui coûte qu'une dizaine de mille francs par an, le « philanthrope » réalisera, au total, une économie de 2.600 francs.

Cette marge va croissant avec le chiffre de revenu, si bien qu'avec un million de revenu, et en prenant cent enfants à sa charge, on économise 100.000 francs par an. Avec 10 millions et 1.000 enfants, on gagnerait « un million », etc.

Evidemment, pour un homme qui n'aime pas les enfants, ce ne serait pas la vie rêvée ; mais pour un rentier uniquement préoccupé d'« en faire une bonne au fisc », ce serait une farce admirable !

§

Une lettre de M. Jacques Boulenger.

18 mars 1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai intitulé mon récent volume :... *Mais l'art est difficile !* Le *Mercure* me reproche d'avoir ainsi fait une citation inexacte, en déformant un vers de Destouches, que voici (on le trouvera dans le *Glorieux*, acte II, scène V) :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Mais ce n'est pas moi qui ai déformé Destouches, c'est la sagesse des nations : elle n'a pas hésité à faire un vers faux pour obtenir un proverbe mieux frappé ; c'est sa coutume. Devais-je citer le vers ou le proverbe ? Il m'a paru que :... *Et l'art est difficile* ne serait pas un titre bien clair. Alors j'ai choisi le proverbe ; j'ai même ajouté un point d'exclamation, qui n'est peut-être pas de la plus grande distinction ; et j'ai imprimé :... *Mais l'art est difficile !*

Reprocherait-on à quelqu'un d'avoir donné pour titre à son livre le « mot historique » de François Ier : *Tout est perdu, fors l'honneur !* sous prétexte que c'est là une citation inexacte et que le roi a écrit en réalité: *De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur, et la vie qui est saulve ?* (*Captivité de Francois Ier*, par A. Champollion-Figeac, p. 129.)

J'avais d'abord mis en épigraphe à mon ouvrage le vers entier de Destouches. Puis je l'ai supprimé en relisant les bonnes feuilles.

Veuillez agréer, etc.

JACQUES BOULENGER.

§

Tartarin... de Nîmes.

Nîmes, le 10 février 21.

Monsieur le Directeur,

Un lapsus, échappé à M. Henri Mazel, situe sur les bords du Rhône le gros village du Montfrin,lequel est riverain du poissonneux Gardon.

C'est là, je le sais, qu'une extravagante légende place le berceau de Tartarin ; mais cette légende — qui ne tient pas debout — a contre elle la logique et l'histoire, et Montfrin restera, quoi qu'on ait dit,le simple pied à terre où, désireux de se faire oublier un peu (car, tout lasse, à la longue,même la gloire) l'incomparable chasseur allait, de temps à autre, taquiner la *sofia* et folâtrer un tantinet.

Sans conteste, Tartarin est un pur-sang nîmois et nulle autre que « la ville aux sept collines » ne saurait, à bon droit, revendiquer l'honneur de lui avoir donné le jour.

N'est-ce pas là, d'ailleurs, et là seulement que devait le faire naître la logique des choses ?... la logique des choses, supérieure à celle des romanciers.

Où trouver, en effet, dans un espace aussi restreint, un tel peuple, de telles ruines, un tel soleil et,par-dessus tout, cette attirante,captivante, hallucinante Garrigue où, suivi d'un brillant état-major, le Maître allait tous les mois, musique en tête, chasser l'isard et le chamois ?

Chasser le chamois et l'isard,
Lorsqu'à peine on voit par hasard,
Bête égarée, un vert lézard

Sur la muraille ;
C'est de l'audace, c'est certain,
Mais Nimes est pays latin
Où le soleil, de bon matin,
Chauffe et travaille.

Veuillez agréer, etc. UN NÎMOIS QUI N'A PAS OUBLIÉ.

§

Les Rois en exil. — M. Paul Dubié, qui publia ici même, le 1er mars, un article sur Laurent Tailhade aux Pyrénées et qui réside habituellement à Pau, nous contait dernièrement d'amusants souvenirs sur le séjour que fit dans cette ville, en 1918, le roi Nicolas de Monténégro, dont on a célébré les obsèques le mois passé. Ces souvenirs ont l'accent des meilleures pages des *Rois en exil*.

Le roi avait loué la villa « Shamrock », où un Monténégrin vous recevait comme chambellan et, à la sortie, transformé en valet de pied, vous aidait à rajuster votre pardessus, chose qui surprit fort les visiteurs, stupéfaits de l'habileté de ce Maître Jacques de... Cettigne.

Le gouvernement français avait attaché à la personne du roi Nicolas le commandant Létang et M. Raymond Lécuyer, du ministère des Affaires Etrangères, en qualité de secrétaire particulier.

— Bien malin celui qui saura ce qu'il a dans le ventre, disait, en parlant du roi, M. Lécuyer, qui avait la charge de procurer des lectures aux jeunes princesses.

— Elles s'obstinent à ne vouloir lire que les *Mémoires de Saint-Simon*, disait encore M. Lécuyer.

La famille royale quitta Pau, un soir de juillet 1918, et les voisins de la villa se rappellent encore la maîtresse râclée qu'infligea, la veille de son départ, à deux de ses gardes du corps (en tout cinq soldats, en uniforme, aussi longs que maigres), Sa Majesté, laquelle n'aimait pas l'ivrognerie chez les autres, et tapait comme un sourd. Le feu roi était d'ailleurs véritablement sourd et dissimulait de son mieux cette infirmité.

Mille anecdotes de ce genre circulent sur Nicolas de Monténégro. C'est ainsi que M. Herriot, maire de Lyon, pourrait à lui seul écrire, s'il y consentait, tout un livre sur ce pittoresque sujet...

§

Reliures en peau humaine.

Cher Monsieur Vallette,

Vos échos sur la peau humaine employée en reliure m'ont fort intéressé. Permettez-moi de signaler à vos lecteurs quelques reliures que j'ai exécutées pour le Dr V...

L'une sur *l'Éloge des seins* de Mercier de Compiègne. Nous avions incrusté dans le maroquin du plat une peau de sein de femme, avec la pointe au centre, très aplatie, d'ailleurs, étant tannée avec le reste.

Mais cet amateur recherchait surtout les tatouages humains. C'est ainsi qu'un exemplaire de *Bubu de Montparnasse* a été relié avec un dessin représentant un cœur percé d'une flèche et en exergue : « A Ninie pour la vie. » Un jour il put se procurer un tatouage représentant deux duellistes en costumes vaguement Louis XIII et ce jour-là on fit la reliure des *Trois Mousquetaires*. Et quelque dix ou douze autres reliures dont je ne me souviens pas.

Le procédé de tannage était une simple mais prolongée macération dans l'éther, puis grattage pour enlever l'épaisseur de la peau et ne laisser que l'épiderme. Cela prenait alors l'aspect vitreux d'un vieux parchemin, moins raide que du vrai parchemin, mais de même couleur.

Inutile de vous dire que ces fantaisies n'ont que de très lointains rapports avec une œuvre d'art et que la matière première, quoique très rare, n'ajoute rien.

Cordialement à vous,

RENÉ KIEFFER.

§

Erratum. — Dans les lettres à propos de *l'Atlantide* et de *She*, numéro du 15 mars 1921, lire, p. 853, l. 40 et 44 et p. 854, l. 3 : « Cheffaud », au lieu de Cheffault.

§

Rachat du N° 517 du « Mercure de France ». — Nous rachetons le n° 517 au prix de 3 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.